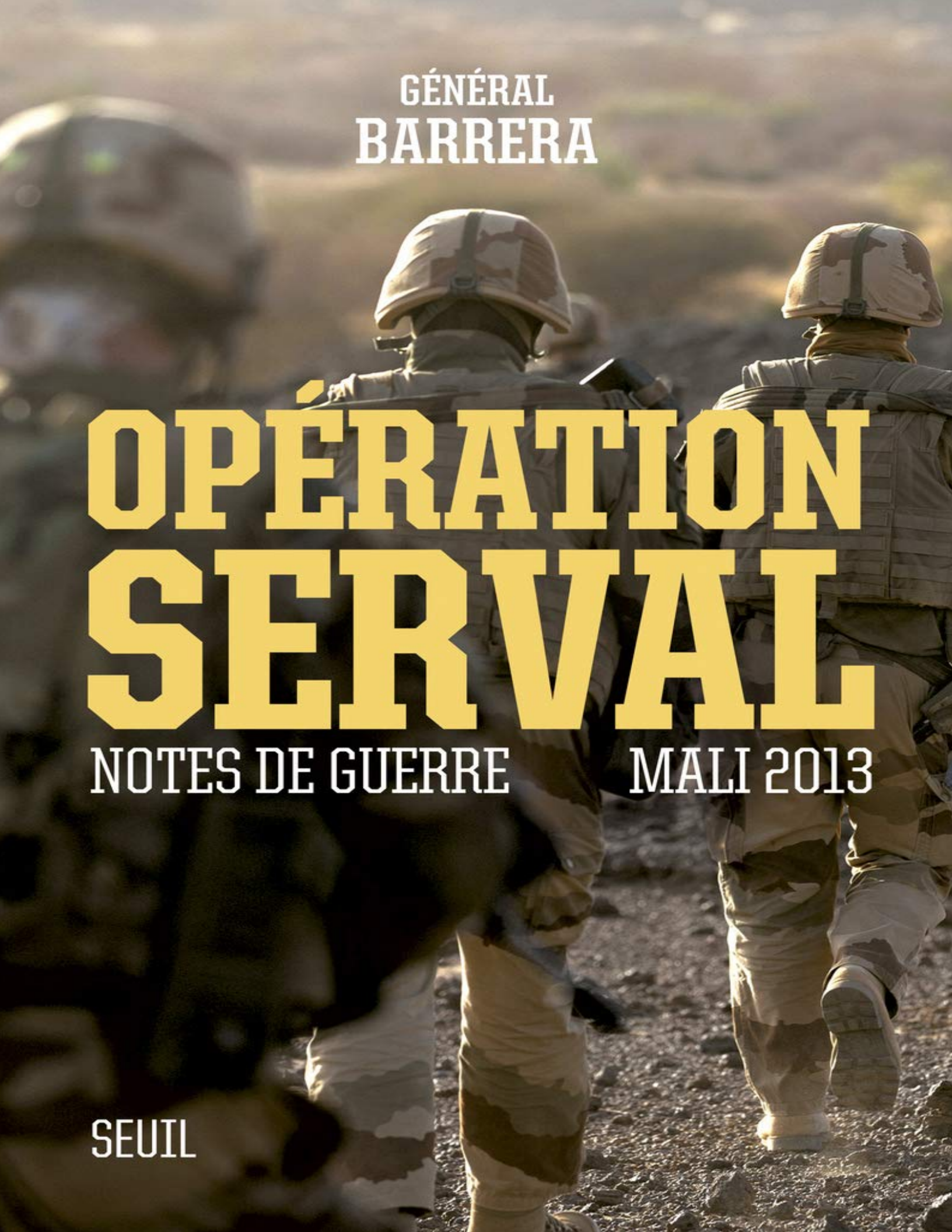
GÉNÉRAL
BARRERA



OPÉRATION SERVAL

NOTES DE GUERRE MALI 2013

SEUIL

GÉNÉRAL BERNARD BARRERA

OPÉRATION SERVAL

Notes de guerre, Mali 2013

PRÉFACE DU GÉNÉRAL HENRI BENTÉGEAT

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-124131-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2015

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

TABLE DES MATIÈRES

Copyright

Préface

Préambule

Samedi 23 février 2013

Première Partie - Préparation à l'alerte Guépard - août 2011 – janvier 2013

Arrivée à Clermont-Ferrand

Octobre 2011

Novembre 2011

Novembre 2011

Samedi 4 février 2012

Février 2012

Vendredi 27 avril 2012

Juin 2012

Samedi 9 juin 2012

Dimanche 2 décembre 2012

Lundi 17 décembre 2012

Vendredi 21 décembre 2012

Mercredi 9 janvier 2013

Deuxième Partie - De Clermont-Ferrand à Tombouctou - 11 janvier 2013 – 2 février 2013

Vendredi 11 janvier 2013

Samedi 12 janvier 2013

Dimanche 13 janvier

Lundi 14 janvier

Du mardi 15 au jeudi 17 janvier

Vendredi 18 janvier

Samedi 19 janvier

Dimanche 20 janvier

Lundi 21 janvier

Mardi 22 janvier

Mercredi 23 janvier

Jeudi 24 janvier

Vendredi 25 janvier

Samedi 26 janvier

Dimanche 27 janvier

Lundi 28 janvier

Mardi 29 janvier

Mercredi 30 janvier

Jeudi 31 janvier, vendredi 1er février

Samedi 2 février

Troisième Partie - De Bamako à Tessalit - 3 février – 18 février Les raids et la recherche de l’ennemi

Dimanche 3, lundi 4 février

Mardi 5 février

Mercredi 6 février

Jeudi 7 février

Vendredi 8 février

Samedi 9 février

Dimanche 10 février

Lundi 11, mardi 12, mercredi 13 février

Jeudi 14, vendredi 15 février

Samedi 16, dimanche 17 février

Lundi 18 février

Quatrième Partie - « Détruisez-les ! » - 19 février – 31 mars Le temps des combats : l'Adrar des Ifoghas, le Grand Gao, Tombouctou

Mardi 19, samedi 23 février

Mercredi 20 février

Jeudi 21 février

Vendredi 22 février

Samedi 23 février

Dimanche 24 février

Lundi 25 février

Mardi 26 février

Mercredi 27 février

Jeudi 28 février

Vendredi 1er mars

Samedi 2 mars

Dimanche 3 mars

Lundi 4 mars

Mardi 5 mars

Mercredi 6 mars

Jeudi 7 mars

Vendredi 8 mars

Samedi 9 mars

Dimanche 10 mars

Lundi 11 mars

Mardi 12 mars

Mercredi 13 mars

Jeudi 14 mars

Vendredi 15 mars

Samedi 16 mars

Dimanche 17 mars

Lundi 18 mars

Mardi 19 mars

Mercredi 20 mars

Jeudi 21 mars

Vendredi 22 mars

Samedi 23 mars

Dimanche 24 mars

Mardi 26 mars

Mercredi 27 mars

Jeudi 28 mars

Vendredi 29 mars

Samedi 30 mars

Dimanche 31 mars

Lundi 1er avril

Cinquième Partie - Jusqu'au bout, partout, sans répit - 2 avril – 17 mai Vider les stocks des terroristes, les dernières opérations, le retour

Mardi 2 avril

Mercredi 3 avril

Jeudi 4 avril

Vendredi 5 avril

Samedi 6 avril

Dimanche 7 avril

Lundi 8 avril

Mardi 9 avril

Mercredi 10 avril

Jeudi 11 avril

Vendredi 12 avril

Samedi 13 avril

Dimanche 14, lundi 15 avril

Mardi 16 avril

Jeudi 18 avril

Vendredi 19, samedi 20 et dimanche 21 avril

Du lundi 22 au jeudi 25 avril

Vendredi 26 avril

Samedi 27 avril

Du dimanche 28 avril au jeudi 2 mai

Du vendredi 3 au mardi 7 mai

Dimanche 5 mai

Mercredi 8 mai

Du jeudi 9 mai au samedi 11 mai

Vendredi 10 mai

Samedi 11 mai

Dimanche 12 mai

Lundi 13 mai

Du mardi 14 mai au vendredi 17 mai

Vendredi 17 mai

Épilogue

Remerciements

Bibliographie succincte

Lexique

Liste des cartes

Liste des crédits photographiques

Ce livre est dédié à

Marcel Pieuchot, chasseur au 2e BCP, tué à Bieuxy (Aisne) le 20 août 1918
Albert Compain, caporal-chef au 21e RIC, tué à Langson (Tonkin) le 22 décembre 1946
Yoann Marcillan, brigadier-chef au 40e RA, tué en Kapisa (Afghanistan) le 9 juin 2012

Aux hommes de la brigade Serval, morts pour la France sous mon commandement
Harold Vormezeele, sergent-chef au 2e REP, tué le 19 février 2013
Cédric Charenton, caporal au 1er RCP, tué le 2 mars 2013
Wilfried Pingaud, brigadier-chef au 68e RAA, tué le 6 mars 2013
Alexandre Van Dooren, caporal au 1er RIMa, tué le 16 mars 2013

À leurs camarades des autres unités, morts pour la France pendant l'opération
À nos frères d'armes maliens et tchadiens, tombés à nos côtés pendant la libération du pays
À nos soldats, morts en opérations extérieures
À nos blessés
À leurs familles durement éprouvées

Préface

Le général Barrera sait de quoi il parle. C'est lui qui a gagné sur le terrain, au Nord Mali, une des batailles les plus dures que l'armée française ait eu à livrer depuis la fin de la guerre d'Algérie.

Sans fards ni bluff, son livre sent le vrai. Écartant toute vaine gloriole, il raconte au fil des jours, dans son langage de soldat, une aventure à laquelle on se prépare sans y croire tout à fait – au cas où –, puis trois mois de combats incessants contre un adversaire fanatisé et bien armé, un tourbillon infernal et exaltant, écrasé de chaleur et de fatigue, et scandé par la mort, les blessures et la maladie.

Tout y est, la tactique et la technique, les doutes quand « le brouillard de la guerre » obscurcit la vision du théâtre d'opérations, les interrogations quand les équipements à bout de souffle ne suivent plus le rythme trépidant de la manœuvre, et surtout l'émotion qui fait surgir les images du passé, historiques, personnelles et familiales.

Des convictions fortes s'y expriment, au service exclusif de la mission qu'il faut remplir sans concessions, mais pas à n'importe quel prix. Car l'humain est présent partout dans les choix et les décisions du général commandant la composante terrestre de l'opération Serval. Il se sait et se veut comptable de la vie de ses subordonnés vis-à-vis des familles qui scrutent anxieusement les médias en France, mais il se préoccupe aussi des populations libérées prises dans le feu des combats, s'emploie à soutenir ses

alliés maliens et tchadiens, s'efforce d'épargner et de recueillir les malheureux enfants soldats embrigadés par les djihadistes.

Sans haine et sans états d'âme à l'égard d'un adversaire impitoyable, qui ne respecte aucune convention internationale, il impose à ses troupes un comportement irréprochable et il vit comme une tragédie personnelle le sacrifice de ceux des siens qui meurent au combat sur cette lointaine terre d'Afrique, pour leur patrie et pour la libération d'un peuple pris en otage par les nouveaux barbares.

Cette histoire simple, peuplée de visages de héros ignorés qu'il tire de l'ombre, est un formidable hommage rendu à ceux qui ont écrit cette page de gloire militaire et, au-delà, à nos armées dont la compétence, le courage et l'abnégation sont aujourd'hui reconnus dans le monde entier.

Puisse-t-elle conforter nos compatriotes dans la conviction que leur sécurité est en de bonnes mains et que les efforts financiers qu'on leur demande, modestes au regard des enjeux et du volume des dépenses publiques, sont le prix à payer pour la paix et la liberté dont nous jouissons, et pour que la France garde les moyens de peser sur son destin.

Général Henri Bentégeat

Préambule

Samedi 23 février 2013

Gao (boucle du Niger)

À quelques mètres du hangar où j'ai installé mon poste de commandement, les chirurgiens de l'hôpital de campagne opèrent sans relâche. Hier, nos alliés tchadiens ont attaqué les positions d'Aqmi[1]* dans l'Adrar des Ifoghas. Ils ont courageusement enfoncé les premières lignes de l'entrée est de l'Ametettaï, mais ils ont payé le prix fort : 26 tués et 70 blessés.

Avant-hier, les fantassins du 92e régiment d'infanterie ont encerclé et tué 20 djihadistes qui s'étaient infiltrés dans Gao. Certains, équipés d'une ceinture d'explosifs, se destinaient à mourir en kamikaze. Ils ont heureusement été arrêtés à quelques mètres de nos positions.

Cette fois, nous y sommes. Paris me demande d'attaquer au plus vite, de m'emparer du massif de l'Adrar. C'est l'heure du combat. L'heure des responsabilités aussi. En un mois, nous avons libéré Tombouctou et le Sud du Mali. Nos raids blindés ont atteint les frontières algérienne et nigérienne, surprenant des terroristes acculés qui se croyaient invincibles. Ils nous

attaquent maintenant en ville, cherchant à reprendre l'initiative. 500 kilomètres plus au nord, ils se terrent dans les vallées brûlantes de l'Adrar, leur sanctuaire. Personne ne les avait vus jusqu'alors. Le « *brouillard de la guerre* » se dissipe lentement, très lentement. Il faut foncer, les détruire.

Je lève les yeux. Mon état-major reste silencieux. Ils sont moins d'une centaine à concevoir et à conduire les opérations des quatre bataillons engagés, 4 000 hommes des forces terrestres, en liaison étroite avec le petit PC parachutiste de Tessalit commandé par Xavier, mon colonel adjoint du Nord. Dans ce hangar surchauffé, chacun est à son poste. Ils me font confiance et c'est réciproque. Nous nous connaissons bien. Nous formons un pack solide, uni, mais nous ne savons pas ce qui nous attend. Les regards se croisent. En fait, ils me regardent tous. 26 morts et 70 blessés hier chez les Tchadiens, et cette fois cela va être notre tour.

Autour de moi, mes principaux subordonnés : Denis, mon colonel adjoint du Sud, Claude, mon colonel chef d'état-major, les officiers en charge des opérations, du renseignement, des appuis, des transmissions et de la logistique. Dans la petite pièce, une carte du Mali représente les unités échelonnées entre Tombouctou et Gao au sud, Kidal, Aguelhok et Tessalit. Nous partageons la même analyse. L'ennemi vient d'être démasqué. Il faut désormais aller le chercher tout en laissant suffisamment de forces pour rechercher et détruire les katibas du Mujao (Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest) dans le « Grand Gao ».

Mes officiers m'entourent. La décision est prise, conforme à la doctrine, au bon sens et à l'étude de l'ennemi : je vais rejoindre Tessalit pour une durée inconnue. Dans notre armée, la place des chefs est devant, pour sentir le terrain, vivre avec leurs hommes, apprécier la situation et saisir les opportunités. « Là-haut », Xavier m'attend. Grégoire, qui commande l'opération de Bamako, m'a donné son feu vert. Claude a déjà choisi les

hommes qui partiront avec moi demain pour renforcer le PC Nord. Les moyens satellitaires sont prépositionnés.

Le thermomètre affiche 45 degrés. Je donne mes recommandations à tous ceux qui restent à Gao : rapidité, audace, surprise. Il faut devancer l'ennemi, le bousculer, l'acculer au fond des vallées du Nord, des oueds du Sud. Il faudra de l'intuition, bien sûr, mais pas de décisions à l'emporte-pièce. Notre entraînement sera plus que précieux, mais nous serons loin de nos bases, dans des conditions de rusticité extrême, avec la mort en embuscade. Nous le savons, la France est derrière nous. Nous devons vaincre et ne rien négliger pour économiser la vie de nos hommes. Ils sont aguerris, motivés, solidaires et courageux, mais derrière chacun d'entre eux, il y a une famille qui attend dignement, la peur au ventre, et nous savons que tous ne reviendront pas.

Dernier tour de table, la réunion est terminée. Les ordres vont être rédigés. Je vais annoncer au PC mon départ pour l'Adrar, faire mon sac, passer une dernière nuit à Gao et saluer mes Gaulois du 92. De violents combats les attendent eux aussi.

Tout va vite, très vite dans cette campagne. Le capitaine Rémi, mon assistant militaire, vient me chercher pour le dernier briefing. Je prends mon béret et mon carnet. En sortant, je lui désigne le seul objet qui se trouve sur ma petite table à côté de l'ordinateur, une petite statuette métallique, et je lui dis ce qu'il sait déjà : « Rémi, demain, il ne faudra pas oublier de mettre la Victoire dans ma musette ! » La petite Victoire de Constantine, protectrice des armées romaines, fut le symbole choisi par le général de Monsabert soixante-dix ans plus tôt, à la veille des combats d'Italie et de libération de la Provence. Elle est restée celui de la 3^{e} brigade et, par extension, elle est celui de toute cette brigade Serval qui va maintenant engager le combat.

Le lendemain, la petite Victoire s'envole pour Tessalit.

1. Un lexique est proposé en fin d’ouvrage. *[NdÉ]*

PREMIÈRE PARTIE

PRÉPARATION À L'ALERTE GUÉPARD

août 2011 – janvier 2013

Arrivée à Clermont-Ferrand

Commander une brigade de 5 000 hommes

Le poste de commandement de la 3e brigade mécanisée a quitté Limoges pour s'installer dans le vieux bâtiment en pierre noire de Volvic, situé sur le cours Sablon, dans le centre-ville. Chargée d'histoire, cette bâtisse accueillait, avant 1914, l'École d'artillerie du corps d'armée installée en Auvergne. Le bâtiment a été refait. Il est fonctionnel et les 80 cadres et soldats de l'état-major, le cerveau de cette brigade terrestre de 5 000 hommes, terminent de s'installer dans leurs nouveaux bureaux. Pour les aoûtiens, les vacances sont terminées. Les activités reprennent à Clermont et dans les cinq régiments de la 3. Je viens de rejoindre le bâtiment, avec mon nouveau galon de général de brigade – deux étoiles –, entré en vigueur le 1er août. Ce matin, il n'y aura pas de cérémonie particulière. La prise de fonction d'un « brigadier » n'est pas formalisée, contrairement à celle d'un capitaine qui prend le commandement d'une compagnie (150 hommes) ou plus tard d'un colonel pour un régiment (1 000 hommes). Le général commande ses colonels à partir d'un PC. Il est secondé par un colonel « Ancien », un petit cabinet de trois personnes. À Clermont-Ferrand, il partage le bâtiment avec l'état-major dont le chef est toujours un colonel, lui aussi Ancien, dont la caractéristique est d'avoir déjà

commandé un régiment. La répartition des rôles est claire. Le général commande le chef d'état-major qui prépare, conçoit, propose les ordres et les directives, et ses cinq colonels, dits chefs de corps, qui commandent à leur tour leur régiment à travers leurs cinq ou six capitaines.

Il est 8 heures, je passe entre les deux piliers noirs du portail, accueilli par mon adjoint Hubert, qui n'est autre qu'un bon camarade de Saint-Cyr, et le chef d'état-major, le colonel Minjoulat-Rey que j'appellerai Claude, un officier d'infanterie calme et solide. Accueil chaleureux et franc de l'état-major, de l'équipe rapprochée, de ces hommes et de ces femmes qui se rassemblent en silence devant le bâtiment pour la cérémonie des couleurs.

L'ambiance est bonne et, d'un coup d'œil, je découvre une équipe soudée et expérimentée. La plupart d'entre eux étaient en Kapisa (Afghanistan) l'année précédente aux ordres de mon prédécesseur, le général Pierre Chavancy. Tous ont plusieurs opérations extérieures à leur actif. Tous ont à cœur de garder l'équilibre entre leur vie professionnelle et leur vie personnelle et familiale. Ce sont avant tout des citoyens qui ont fait le choix de servir leur pays dans une armée qui est leur seconde famille.

Comme il le fera tous les vendredis matin pendant deux ans, Claude, le chef d'état-major, met son équipe au garde à vous, fait demi-tour devant eux et me salue pour me les « présenter », comme le précise notre jargon. Je n'ai pas préparé de discours. Les mots sont ceux d'un nouvel arrivant, heureux et fier de prendre un beau commandement pour une durée de deux ans, des mots dictés par la raison, l'expérience et le cœur.

La brigade des Africains

Avec Claude, nous saluons nos trois couleurs hissées par deux caporaux. Nous entonnons *La Marseillaise*, suivie du *Chant des Africains*, l'hymne de l'armée d'Afrique et particulièrement de la 3^{e} division d'infanterie algérienne de 1943-1945, dont la 3^{e} brigade est la fille héritière.

Créée en 1943 en Algérie, la 3 était composée de Français de métropole, de pieds-noirs, d'Algériens et de Tunisiens, d'hommes unis autour du drapeau tricolore, se battant ensemble pour la liberté. L'état-major conserve précieusement et entretient cette filiation historique qui représente une partie glorieuse et méconnue de notre histoire. Deux des cinq régiments appartenaient à l'armée d'Afrique. Tous ont leurs traditions, leur histoire propre, mais ils appartiennent à la 3, la brigade des trois croissants, à l'image de cet insigne en tissu caractéristique que portent les Africains à l'épaule gauche depuis 1943. Encore un symbole inutile, pourrait-on penser. Eh bien non ! Les militaires sont attachés à l'histoire de leurs unités, à l'exemple des Anciens. Ils puisent dans ces références leur fierté et leur singularité. Cette culture sans excès des traditions vise à unir les hommes autour d'un esprit de corps partagé, un ciment invisible. Chaque cadre et soldat porte l'image en tissu de sa brigade, l'insigne métallique de son régiment.

Une brigade interarmes

À la 3, tous sont « Africains », mais ils se distinguent entre eux par une appellation propre à chaque régiment, celle utilisée dans leur garnison comme en opérations. Une brigade est avant tout un ensemble cohérent, une boîte à outils qui comprend les principales composantes nécessaires pour faire la guerre au sol : deux régiments d'infanterie (RI), un régiment blindé, un régiment d'artillerie, un régiment du génie auxquels s'ajoutent un centre de formation initiale pour les jeunes recrues et des compagnies spécialisées, dont la compagnie de commandement et de transmissions (CCT), rattachée à l'état-major. Pour simplifier, l'infanterie, les fantassins, combat à pied en ville ou en terrain « ouvert ». Les fantassins sont dotés de véhicules blindés à roues. Pour les Gaulois du 92e RI de Clermont-Ferrand, il s'agit des véhicules blindés de combat de l'infanterie (VBCI), matériels modernes, huit roues, canon mitrailleur de 25 mm, bien protégés ; pour les Bisons du

126e RI de Brive, de VAB (véhicule de l'avant blindé), quatre roues, une mitrailleuse, un matériel beaucoup plus rustique, mais en fin de vie. Les blindés combattent en AMX-10RC, un char à six roues disposant d'un canon de 105 mm, apte à mener des raids ou à appuyer les fantassins par des feux puissants jusqu'à 2 kilomètres. Le régiment blindé dispose aussi d'unités appelées escadrons, plus spécialisées dans la recherche du renseignement, l'investigation et équipées de petits véhicules légers (VBL) à quatre roues. À la 3, les blindés sont les Marsouins du régiment d'infanterie de marine d'Angoulême. Les artilleurs d'Afrique de la brigade sont issus du 68e régiment d'artillerie d'Afrique, installé à La Valbonne. Ils sont équipés de canons Caesar de 155 mm pouvant tirer jusqu'à 40 kilomètres, un matériel moderne et précis monté sur un châssis de camion. Le 68 a aussi une batterie (unité équivalente de la compagnie ou de l'escadron) spécialisée dans les missiles anti-aériens et une autre dans le renseignement tactique. Cette batterie de renseignement brigade (BRB) est équipée de petits véhicules et de capteurs radios, d'équipes proches des populations et de petits drones pouvant aller voir jusqu'à 10 kilomètres devant les premières lignes. Enfin, les sapeurs d'Afrique du 31e régiment du génie de Castelsarrasin « ouvrent la route », pour reprendre leur devise. Très liés au terrain, ils sont indispensables à la manœuvre terrestre. Ils déminent, détruisent les obstacles, construisent des ponts et font traverser les cours d'eau. Ils comptent dans leurs rangs des plongeurs, des démineurs et des spécialistes très expérimentés. Tous ces Africains, également appelés Gaulois, Bisons, Marsouins, artilleurs et sapeurs d'Afrique, se retrouvent régulièrement dans les camps de manœuvre en Provence ou en Champagne pour s'entraîner dans leurs spécialités respectives ou ensemble pour des exercices dits interarmes, où chacun trouve toute sa place. Le combat aéroterrestre est complexe, lié au terrain, à la nature de l'ennemi, à la météo. Il trouve toute sa dimension lorsqu'on y ajoute les vecteurs aériens chargés principalement de renseigner et d'appuyer les unités de combat par

des tirs précis. Les exercices avec les hélicoptères armés de l'armée de terre (Tigre, Gazelle) et les avions de l'armée de l'air ou de la marine sont plus rares en métropole, mais monnaie courante en opérations. Le guidage fait partie du cycle d'instruction des jeunes officiers. À cet effet, des équipes spécialisées sont en permanence formées et entraînées au sein du régiment d'artillerie, prêtes à rejoindre les unités de tête.

La 3, tournée vers les opérations

À ce jour, il existe en France, au sein de l'armée de terre, huit brigades, dites interarmes, sur le même modèle, toutes aptes à être projetées. Elles ne sont pas tout à fait uniformes. En effet, schématiquement, il existe deux brigades légères (11e parachutiste, 27e de montagne), quatre médianes identiques, appelées mécanisée ou légère blindée et deux brigades blindées un peu plus volumineuses qui comptent des chars Leclerc et des capacités supplémentaires. La 3 fait partie de la catégorie intermédiaire, comme les 1re, 6e et 9e brigades. Elles prennent indistinctement leur tour de projection à tour de rôle, suivant un cycle bisannuel bien normé : six mois en opérations sur les différents théâtres (Afrique, Proche-Orient, Guyane), quatre mois de reprise de l'instruction individuelle, quatre mois d'entraînement collectif pour les régiments et six mois en alerte Guépard, le dispositif permanent de l'armée de terre, prêts à partir en quelques heures. Les opérations comme l'alerte Guépard concernent les unités, les régiments, voire la brigade, le général et son état-major. Tout dépend des crises en cours, du « contrat opérationnel », revu en permanence en fonction des décisions politiques et des besoins.

Ces huit brigades interarmes obéissent au commandement des forces terrestres (CFT), installé à Lille. C'est lui qui organise et conduit l'entraînement des unités, qui répartit les camps, les munitions, les moyens, qui fixe les projections entre ces huit brigades. Il commande aussi trois autres brigades spécialisées, plus petites en effectifs, pourvoyeuses de

capacités pour les opérations : la brigade de transmissions et d'appui au commandement pour les liaisons, la brigade du renseignement pour localiser, identifier l'ennemi, et la brigade des forces spéciales. Il appartient à chaque armée d'assurer la formation, l'entraînement de ses forces. Chaque niveau de commandement est responsable de la validation des niveaux subalternes, en clair de se porter garant de l'aptitude à être engagé en opérations. Le général valide, ou non, ses colonels et leurs régiments. Le colonel valide ses capitaines et leurs compagnies, escadrons, batteries après des mois de préparation et d'entraînement sans cesse renouvelés. Une fois la frontière franchie, les formations passent sous les ordres de l'état-major des armées (EMA), l'interarmées dans notre vocabulaire. Les opérations sont commandées en permanence par un PC enterré au cœur de l'état-major parisien, le centre de planification et de conduite des opérations (CPCO), un PC qui garde une vision globale sur les capacités et les missions des unités engagées. Ce niveau stratégique directement aux ordres du chef d'état-major des armées (CEMA) s'appuie sur des commandements dits opératifs correspondant à un théâtre, une région au sein d'une opération, dans lequel se trouvent les composantes terrestres, généralement une brigade ou plus, aérienne, maritime et forces spéciales. Fruit de décennies d'expériences, ce découplage entre la préparation et l'emploi des forces fonctionne particulièrement bien en France. Le retour d'expérience des opérations est mis à profit pour améliorer sans cesse la doctrine, l'entraînement, la formation et les matériels en fonction des ressources disponibles. Ce sont les mêmes officiers qui partent en opérations et qui commandent les unités sur le terrain ou qui préparent les ordres au CPCO, en fonction de leur cursus. Le brassage interarmées facilite la compréhension mutuelle.

Pour en revenir aux forces terrestres, les brigades comme les régiments et les compagnies changent de chefs tous les deux ans. Ce sont des temps de commandement intenses, des moments forts dans la vie d'un officier. Ils correspondent à un moment de responsabilités où il ne faut rien négliger :

les hommes, leur formation, leur carrière, leur moral, les équipements indispensables et coûteux, l'entraînement et une opération extérieure (Opex) tous les deux ans. La sélection est sévère, les notations annuelles. Particularité forte de notre métier militaire, il faut avoir gravi tous les échelons pour accéder aux responsabilités supérieures. Comme tous les autres brigadiers des forces terrestres, j'ai alterné temps de troupe, formations en écoles et en temps de responsabilité état-major avant de commander. En résumé, je ne suis pas né général. Entré à 16 ans dans un collège militaire, j'ai eu un parcours classique : 20 ans, Saint-Cyr, école de spécialisation dans l'infanterie, puis le commandement d'une section de trente hommes pendant trois ans avant d'être adjoint d'un capitaine. Comme la plupart de mes pairs, j'ai commandé une compagnie de cent cinquante hommes à 29 ans, puis un régiment d'infanterie à 42 ans, le 16e bataillon de chasseurs, pour terminer par la 3e brigade, à 49 ans.

Je sais donc ce que ressentent un jeune lieutenant, un capitaine ou mes cinq colonels, même si les engagés ont remplacé les appelés de mes premières années, même si les matériels disponibles sont plus rares dans les régiments. Je sais et je demande à mes subalternes d'assumer leur rôle, principalement de commander leurs hommes, c'est-à-dire de leur donner des ordres exécutables, de leur expliquer la lettre et l'esprit de la mission, mais aussi de les éduquer, de les suivre de près, de les tirer vers le haut, de les aimer au sens le plus noble. Ce métier demande de l'exemplarité dans le comportement, du pragmatisme et une bonne dose de capacité d'adaptation et d'humilité.

La Victoire ailée de Constantine

Après trois ans à Paris, une scolarité à l'Institut des hautes études de défense nationale et deux ans au cabinet militaire du Premier ministre, je retrouve donc les forces terrestres, ma vocation principale. Les regards francs et souriants des Africains me rappellent ceux des garnisons

précédentes. Tout n'a pas encore été installé dans le bâtiment : mon bureau, la salle d'honneur sont en désordre. Les cartons posés par les déménageurs sont posés au centre des pièces. Dans la salle d'honneur, je découvre au milieu des souvenirs empaquetés trois objets pour le bureau : un portrait peint du général de Monsabert sur fond de Marseille, une flamme en tissu de la 3e DIA et une statuette de Victoire ailée, copie de celle trouvée dans les ruines de Constantine, symbole avec les trois croissants de la 3. Monsabert ne me laisse pas indifférent. Je le suis depuis trente ans, ma promotion de Saint-Cyr (1982-1985) portait son nom. Il a créé et mené sa division à la victoire, la Tunisie, l'Italie en 1943-1944 (le Belvédère, Garigliano, Sienne) avant de libérer Marseille au moment où Leclerc libérait Paris. Il a libéré la Provence et défendu Strasbourg. En 1945, la division des Africains, la 3, terminait la guerre en Allemagne. Son fanion reste le plus décoré de la Seconde Guerre mondiale. Difficile de faire abstraction d'un tel héritage. Il me paraissait donc naturel de donner à la 3 le nom usuel de « brigade Monsabert », comme la 2 porte celui de « brigade Leclerc ».

Mon conducteur, Marie-Jo, un grand Martiniquais dévoué et vif d'esprit, vient de poser la Victoire sur la cheminée et nous venons de positionner à deux le vieux bureau en bois au fond de la pièce, le portrait du père fondateur accroché juste derrière. Une petite plaque en laiton brille sur le socle de la Victoire ailée : « La 3e DIA à son chef. » Une autre vissée sur un côté du bureau lui fait face : « Ce bureau a appartenu au général de Lattre de Tassigny 1940-1942. » Le poids de l'histoire, la présence des Anciens. Le bureau trouve rapidement son décor des deux années à venir, le fanion de ma compagnie, celui du 16e bataillon de chasseurs, quelques photos de Bosnie, du Kosovo, du Tchad et de Côte d'Ivoire. Dehors, le soleil brille et illumine le puy de Dôme, ce volcan pointu qui domine Clermont. Je souris en regardant ces pierres noires. Quelques mois plus tôt, le général directeur des ressources humaines m'avait demandé de formuler

des préférences sur mon affectation future. La 3 était mon premier choix. Pourtant elle rentrait d'Afghanistan et aucune projection n'était prévue pour la période 2011-2013, contrairement à d'autres disponibles, mais la 3 c'est Monsabert, les Africains et Clermont-Ferrand, où j'ai commandé ma compagnie vingt ans avant, où j'ai été chef des opérations quinze ans plus tôt, une terre connue, une terre de caractère qui sent bon la France éternelle, celle des Auvergnats terriblement attachants. La 3, c'était aussi un créneau d'alerte Guépard prévu en septembre 2012 pour une durée de six mois, le tirage du gros lot possible à condition que les événements soient favorables, que la Baraka soit au rendez-vous. Pour un militaire, au-delà du risque encouru, un départ est un accomplissement professionnel, la finalité du métier. Bien sûr, toutes les opérations ne présentent pas le même intérêt, ni les mêmes dangers. Pour tous, une intervention en premier, une ouverture de théâtre, comme on dit, demeure la projection la plus captivante, celle de l'inconnu, de l'initiative, du risque, du mouvement et de la cohésion.

Premier soir, il est temps de rentrer, de penser aux siens. Je sors du bâtiment. Je remarque, posée contre un rocher, une plaque de marbre dans un recoin. Elle rappelle la liste des dix-huit officiers de l'état-major de Clermont, déportés et fusillés en 1943.

Le rôle d'un général de brigade

Commander une brigade interarmes consiste à décliner les directives générales de préparation opérationnelles des forces terrestres en les adaptant aux réalités de sa grande unité, aux rendez-vous programmés des cinq régiments. Le chef fixe le cap, les objectifs et les échéances en répartissant les moyens (camps d'entraînement, munitions) pour l'année à venir. Il répartit aussi le contrat opérationnel fixé ; en clair, il distribue les projections futures aux régiments : Afghanistan, Afrique, Liban, Balkans ou départements d'outre-mer en tenant compte de l'historique des projections récentes et des spécificités de chacun. Tout ce travail est minutieusement

préparé par les officiers de l'état-major en liaison avec les régiments. La planification nécessite une anticipation d'un ou deux ans, même s'il faut s'adapter en permanence à l'évolution du dispositif, aux changements de projections. Une fois les ordres donnés, le général suit ses régiments par des visites dans leurs garnisons et dans les camps de manœuvre. C'est l'occasion de mieux saisir les difficultés et les attentes des colonels, des capitaines, des soldats, de vérifier aussi que les directives sont bien suivies, les objectifs atteints.

D'emblée, je pris le parti de faire le tour des cinq régiments, du centre de formation des jeunes recrues pour bien cerner la personnalité de chaque régiment, rencontrer ses hommes, voir son infrastructure de vie et d'instruction. Par la suite, ne voulant pas être pesant, je décidai de sillonner la France et ses camps de manœuvre pour voir mes Africains sur le terrain, de jour, de nuit, sous la neige de Champagne ou le soleil de Provence. Comme tous mes camarades brigadiers, je passais mes semaines entre le PC de la brigade et les camps de manœuvre et de tir, partageant mes fins de semaine entre les impératifs de délégué militaire départemental, le contrôle des unités et la famille. À ce rythme, les mois passent vite, d'autant que l'année est scandée par les rendez-vous de ressources humaines et de chancellerie : les notations annuelles, l'avancement qui nécessite une implication continue des chefs pour sélectionner les meilleurs, et punir ceux qui le méritent.

Un équilibre subtil et solide

Le monde militaire n'est pas celui du monde professionnel. Les intérêts, les inquiétudes, les sollicitations des subordonnés sont défendus, relayés par les chefs directs, pleinement responsables de leurs hommes. Parallèlement, des représentants de catégorie (officiers, sous-officiers, militaires du rang), élus par leurs pairs à tous les niveaux, apportent un regard croisé. Avec une liberté de ton indispensable et bien comprise, les chefs et les représentants

font remonter aux colonels, au général, les satisfactions comme les points négatifs oralement ou par écrit, suivant des procédures connues (rapport sur le moral, rapports particuliers). Les généraux de brigade font de même avec leur hiérarchie. C'est donc le rôle du chef d'écouter, de parler, d'expliquer, de relayer pour maintenir l'équilibre, et d'assurer à chacun les conditions de vie et de travail souhaitées, pour rappeler les nécessités du service mais aussi pour défendre les intérêts de ses subordonnés. Le commandement ne se limite pas à donner des ordres. Il induit d'obtenir l'adhésion des subordonnés, de fédérer, de maintenir cette confiance réciproque qui reste le ciment de nos forces.

Dans le village de combat de Sissonne, balayé par le vent glacial, le froid est le même pour le jeune soldat, son capitaine et son général. Sous la pluie au Larzac entre deux tirs, le partage d'un quart de café entre le tireur d'élite et son lieutenant, son adjudant, résume à eux seuls les relations de proximité et de confiance qui unissent des hommes dont l'engagement peut aller jusqu'à la mort. La force des unités tient au collectif, à l'entraide, à la cohésion. Cette vérité est vécue quotidiennement en opérations face au danger, où nombreux sont ceux qui ont eu la vie sauve grâce à l'action de leur voisin, de l'unité proche. En arrivant à Clermont, j'ai organisé une marche brigade dans la chaîne des Puys avec une délégation des cinq régiments. En faisant le tour des bivouacs, j'ai découvert mes artilleurs de la 2^{e} batterie du 68 de La Valbonne regroupés avec les Bisons du 126 de Brive. J'interroge un caporal d'infanterie pour comprendre la raison de cette proximité que je devinais. La réponse fut simple et poignante, une réponse de soldat : « Mon général, ils nous ont sauvé plusieurs fois la peau l'an dernier en Kapisa. »

Octobre 2011

Commander est avant tout une histoire d'hommes

J'ai fait le tour des garnisons, rencontré les équipes de commandement, vu les présidents de catégorie. Dans les cinq régiments, nous avons monté les couleurs ensemble, entonné *Le Chant des Africains*. Chaque fois, j'ai tenu à visiter les infrastructures, les chambres et les sanitaires. J'ai passé en revue les soldats, prenant le temps de les regarder dans les yeux avant de les réunir en arc de cercle et de leur parler directement, comme je le faisais avec mes trente chasseurs, vingt-cinq ans plus tôt. De l'extérieur, cela présente toujours un côté théâtral et, pourtant, c'est un instant rare et privilégié, partagé entre le chef et ses hommes. La tenue, le regard, l'allure suffisent à constater le moral, la détermination d'une troupe à se battre, à ne pas subir. Parler est une nécessité pour expliquer, convaincre si besoin, donner du sens à l'action. Plus tard, le groupe sera disloqué, mais tous connaîtront le cap, les objectifs, les limites, les règles, les priorités, l'intention du chef. Commander est avant tout une histoire d'hommes. Donner des ordres n'est que la partie émergée de cet univers relationnel, sans doute la plus facile, le reste ne s'apprend pas. Il se comprend et se vit au quotidien.

Les messages sont simples : nous nous entraînons pour faire la guerre, pour gagner, pas pour participer. La devise de la brigade est notre objectif : « Un seul but, la victoire ». Nous devons être dignes de nos Anciens, bien vivre nos traditions d'Africains de la 3, celles propres aux régiments. J'attends de mes Africains qu'ils soient professionnels et exemplaires. Les bons seront promus et récompensés, les déviants seront sanctionnés. Dans tous les cas, je veux des femmes et des hommes souriants, heureux de vivre et fiers de porter l'uniforme. M'adressant ensuite aux cadres, je leur

rappelle leur fonction première : commander, former, éduquer, vivre avec leurs hommes et bien les connaître pour en tirer le meilleur.

Pour la plupart, ces soldats passés en revue n'étaient pas nés lorsque j'étais jeune officier, mais, depuis des siècles, le rôle des chefs est le même. Une troupe est à l'image de son chef, a-t-on l'habitude de dire. Quinze ans après la fin de la conscription, la valeur des unités dépend essentiellement de leurs chefs, d'autant qu'elles ont toutes les mêmes expériences opérationnelles, les mêmes théâtres à leur actif. Lors des stages commandos, mes appelés se faisaient un devoir de finir devant les sections américaines et allemandes. Dans l'adversité, le Français se fait fort d'être le meilleur.

Novembre 2011

De l'Afghanistan à l'alerte Guépard

Nous sommes réunis avec mon état-major, cours Sablon, pour finaliser les directives opérationnelles de la 3 jusqu'en 2013. Nous connaissons les prochains rendez-vous fixés par Lille, le commandement des forces terrestres : de nombreuses projections qui vont vider les garnisons début 2012 pour des missions de quatre à six mois. La plus importante concerne le 92e RI qui doit rejoindre l'Afghanistan de mai à novembre détaché aux ordres de la 2e brigade blindée. Le 92 sera engagé avec le 16e bataillon de chasseurs, deux régiments que je connais bien. L'effort de ma brigade ira naturellement au 92 qui sera engagé sur le théâtre le plus dur, même si nous avons entamé le repli des unités et des matériels. Je donne comme priorité ultérieure la préparation de l'alerte Guépard, prise par la 3 de fin septembre 2012 à fin mars 2013.

Le dispositif a évolué. Ce Guépard nouvelle génération vient juste de se mettre en place. Il concerne successivement pour six mois les huit brigades. Je sens chez certains de mes officiers un scepticisme compréhensible. Une brigade n'est jamais partie avec cette alerte. « Le Guépard ne part pas », a-t-on même déjà l'habitude de dire. Qu'importe ! Nous n'avons pas le droit de ne pas être au rendez-vous. Je considère que le tempo politique est bon, quelques mois après une élection présidentielle. Par intuition, bon sens ou conscience professionnelle, je prends le pari de fixer un contrat totalement différent de ce que nous avons l'habitude de faire depuis plusieurs années. C'est un choix, une déduction que j'explique à mes officiers. Les brigades sont toutes passées en Afghanistan, dans la province montagneuse de Kapisa, une zone encaissée de petite taille aux routes piégées. Pour y être allé en visite trois fois, j'ai pu constater le courage des hommes, la difficulté des unités à manœuvrer aussi. Les PC sont fixes, installés sur des postes bien aménagés à Nijrab et Tagab. Pendant deux ans, au cabinet militaire du Premier ministre, j'ai suivi les opérations, les accrochages, les pertes d'Afghanistan, mais aussi les prises d'otages, les opérations en Afrique, l'instabilité du Sahel et la crise syrienne. J'en ai tiré une certitude : la prochaine sera l'inverse de l'Afghanistan. Elle commencera par un déploiement initial en zone non préparée, des déplacements de forte amplitude, des combats offensifs, des actions terroristes, très probablement le maintien de la supériorité aérienne et un risque de menace chimique à ne surtout pas négliger.

Un pari : se préparer pour un combat offensif sur de grands espaces

J'expose ces déductions à l'état-major et ce qu'elles induisent pour l'entraînement et le commandement des hommes : réapprendre à manœuvrer régulièrement les postes de commandement, redonner de la subsidiarité aux colonels et aux capitaines. Mes officiers acquiescent.

Paradoxalement, à l'époque de la guerre froide, les PC de brigade ou de division, certes moins informatisés et moins fragiles, avaient l'habitude de changer de position toutes les six à huit heures pour éviter les tirs d'artillerie et les bombardiers soviétiques. Les exercices en terrain libre avaient lieu tous les ans dans l'Est et en Allemagne. Les habitudes se sont perdues. Les unités, très sollicitées par les opérations extérieures, se sont naturellement préparées aux rendez-vous, fixés avec des moyens et des véhicules de plus en plus comptés.

Les restrictions budgétaires ont conduit à la constitution de réserves de matériels dans les forces terrestres au détriment des régiments. Clairement, les unités ne disposent plus que d'une petite partie de leurs équipements et elles passent un temps précieux à percevoir, réintégrer ce dont elles ont besoin. La machine s'est alourdie. Tout exercice demande des efforts supplémentaires, une anticipation obligatoire, une volonté répétée. J'en suis conscient, mais il faut changer et ne pas préparer la dernière guerre. Je fixe comme ligne directrice pour fin 2012 d'être capable « *de mener un engagement opérationnel de haute intensité dans un combat dynamique* ».

Je demande à Claude de bien identifier les unités désignées pour Guépard et de réorienter leur entraînement en ce sens, de profiter de toutes les opportunités pour une campagne offensive, de demander des camps supplémentaires pour 2012, d'obtenir des parcours de tir pour ces unités, des parcours mêlant l'infanterie à pied, en VBCI, en VAB, aux blindés AMX-10RC et chars Leclerc, à l'artillerie sur le site de Canjuers. Pour donner du sens à cette dynamique, nous convenons d'organiser, après le départ du 92e RI en Afghanistan en juin 2012, un exercice en terrain libre pour entraîner le PC de la brigade et les unités de la 3 qui prendront l'alerte Guépard. Tous les camps, les tirs, les entraînements sont réorientés vers la préparation de combats violents, offensifs, dans les plaines, les espaces ouverts et les villes pour l'infanterie. Fin 2011, notre armée de terre est engagée en Afghanistan et elle conduit simultanément des réformes lourdes

(diminution de ses effectifs, déménagements d'unités, réorganisation du soutien). Parallèlement, nos hommes sont touchés par le dysfonctionnement du logiciel de calcul des soldes Louvois (Logiciel unique à vocation interarmées de la solde) qui frappe indistinctement cadres et soldats sans explication rationnelle. Le mécontentement est général. On peut tout demander à un soldat, subir un entraînement difficile, une discipline rigoureuse, quitter son domicile pour plusieurs mois, affronter le danger, déménager régulièrement, voire vendre sa maison à la dissolution de son régiment, mais toucher à sa famille est inacceptable. Il faudra toute l'implication du commandement de proximité, du chef d'état-major de l'armée de terre, du ministre, la mobilisation de sa direction des ressources humaines pendant plusieurs années pour juguler le dysfonctionnement majeur dont nous n'avions pas besoin en période de réforme.

Un casse-tête pour l'état-major

La pénurie des moyens, leur gestion centralisée nécessitent plus que jamais de voir loin et de donner des délais aux colonels pour prévoir des changements de cap.

Dans la petite salle de réunion, tous ces points de blocage sont légitimement exposés. Le calendrier des activités est bien chargé, un jeu de dominos où chacun a sa place : le logisticien, le planificateur, le transmetteur. Je suis bien conscient d'en rajouter une couche, mais j'ai l'intime conviction que c'est possible et même nécessaire. « Ne me dites pas que c'est impossible », disait Leclerc.

Claude me demande deux semaines pour réorganiser sa programmation 2012 déjà envoyée à Lille, deux semaines pour tout réorienter vers Guépard, prévoir des terrains libres, des parcours de tir, des exercices d'entraînement de PC, changer le cap du paquebot. À gauche, je vois mon officier transmetteur penché sur son carnet. Il prend des notes en consultant le calendrier 2012. Pour l'entraînement du PC, tout va reposer sur lui et sa

petite équipe adossée à la compagnie de transmissions. Cette centaine d'hommes et de femmes très spécialisés sont ceux qui montent, démontent les tentes, mais surtout les différents systèmes d'information et de commandement qui permettent au général de commander ses régiments statiques ou en mouvement. Il fronce les sourcils. Les délais sont courts, les moyens très comptés. Il se fera aider par le 28e régiment de transmissions d'Issoire avec qui la compagnie est binômée, et que nous retrouverons au Mali. Ce lieutenant-colonel est certainement un des plus expérimentés de sa génération. Il a installé « en premier » le PC français en Kapisa dans un environnement multinational en zone de combats. Je sais que je peux compter sur lui. Les événements le confirmeront.

À droite, un autre officier, même grade, même promotion de Saint-Cyr, m'interroge : « Quel sera notre ennemi ? » Il est officier renseignement de la brigade, en contact permanent avec les équipes « rens » des régiments qu'il entraîne et qu'il alimente en informations classifiées sur les différents théâtres. Pragmatique, imaginatif, ce fils de paysan lozérien a du bon sens, un regard franc et l'amour du travail bien fait. Il passe ses dimanches à retaper une vieille masure au pied du plateau de Gergovie, et ses histoires enchantent l'état-major, comme son binôme transmetteur. Comment répondre à cette question ? C'est impossible. Il le sait. Nous le savons tous et pourtant il faut se préparer.

Je ne suis pas devin. Mon intuition s'arrête aux portes de l'alerte. La réponse est simple mais insatisfaisante : « Cela pourrait être le Proche-Orient ou l'Afrique. L'avenir nous le dira. » Autour de la table, les officiers responsables de la logistique, de la planification des activités mesurent le travail à concevoir dans les deux semaines, alors même que tout reste à faire pour préparer le 92 à son départ en Afghanistan, l'objectif immédiat. Tous ces officiers partiront quinze mois plus tard sous très court préavis, la carte sous le bras, l'ordinateur portable à la main, sac au dos, pour Bamako.

À cet instant, nous étions loin d'imaginer que cette réunion serait la première pierre d'une aventure exceptionnelle.

Le décor est planté. Détailler les dix-huit mois de préparation qui ont précédé le départ du PC et des unités serait fastidieux. Quelques événements méritent une attention particulière pour comprendre l'investissement de tous, les « hasards heureux » qui ont permis aux différentes unités d'être sur leurs objectifs avec le bon entraînement, les bonnes personnes. Ces faits concernent les Africains de la 3, mais ils pourraient être étendus aux unités des autres brigades des forces terrestres qui ont rejoint la brigade Serval en janvier, principalement les coloniaux de la 9, les parachutistes et légionnaires de la 11, sans oublier ceux qui nous rejoindront de leurs bases africaines.

Novembre 2011

Opération Shower

J'ai fait le tour de mes emprises, de mes quartiers. Chaque bâtiment a l'âge de ses artères. Les crédits dédiés à l'entretien de l'infrastructure ont fondu au fil des années et le préventif n'est plus assuré correctement. Cela se payera en curatif comme à la maison ! Je m'intéresse surtout aux chambres collectives de mes soldats, aux sanitaires, à ce qui fait le quotidien de ces hommes et femmes à qui nous demandons beaucoup d'efforts et de discipline. Je remarque surtout dans deux garnisons la vétusté des chambres, les fenêtres mal isolées, l'absence de rideaux et des douches et toilettes très dégradées. Les cadres de contact font leur possible, n'hésitant pas à utiliser le bénéfice des foyers, des popotes, pour améliorer

l'ordinaire, repeindre, mais certains bâtiments sont hors d'âge et les retards cumulés des programmes de rénovation pèsent lourdement sur la vie quotidienne des fantassins de Brive et surtout sur les jeunes recrues d'Angoulême. Les soldats présentent leurs chambrées. Ceux près de la fenêtre ont froid et l'eau de la douche est tiède. Ils me sourient, gênés. L'un d'eux relativise : « Mon général, la compagnie part pour la Centrafrique, bientôt. Au moins, on n'aura pas froid cet hiver. » La semaine suivante à Angoulême, un autre colonel m'emmène voir le bâtiment des jeunes recrues. Tous les sanitaires d'un côté sont condamnés. Les douches sont noires. Nos jeunes et leur encadrement ne disent rien. Dans le bâtiment du centre de formation, les dégâts des eaux sont fréquents, les plafonds abîmés et les tuyaux bouchés. Ce n'est pas acceptable. Il faudra une année de dossiers argumentés de visites régulières et de mobilisation pour réussir à trouver des solutions viables. Pour réparer ces bâtiments *a minima*, je mobilise toute la compréhension et l'aide de l'armée de terre, et particulièrement du colonel Christian Bailly, camarade de promotion de Saint-Cyr, responsable de l'infrastructure à l'état-major, l'appui du colonel responsable de la base de défense, donc du soutien, et l'aide pendant plusieurs semaines d'une de mes compagnies du génie, spécialisée dans les travaux d'infrastructure, pour offrir aux recrues des conditions de vie décentes. Cela fait partie des responsabilités des chefs, même et surtout quand l'argent manque et quand les conditions sont spartiates. Quel rapport avec Serval ? Aucun sur le plan opérationnel, un rapport étroit sur le plan de la cohésion et du lien qui unit un chef exigeant à ses hommes.

Ces petits chantiers me demanderont presque autant de temps et d'efforts que le suivi de la préparation du 92e RI pour l'Afghanistan. Au moment du déclenchement de l'opération Serval, les jeunes recrues pouvaient se laver et leurs chambres avaient enfin des rideaux. Finalement, un des meilleurs moments de cette première année fut une bière partagée avec le colonel Christian Tourailles dans mon bureau, à la fin de ces travaux

d'urgence. Sans lui, sans la mobilisation de sa base défense responsable des soutiens, sans celle de mes sapeurs et de mes camarades dans les états-majors parisiens et lillois de l'armée de terre, nous n'y serions pas arrivés. Je le revois sortant de sa musette ce cadeau insolite plein d'humour et de symbole : une plaque de bois avec l'inscription « Opération Shower [douche] 2012 », sur laquelle il avait collé un pommeau de douche et une boîte vide de savon liquide. Shower et Serval furent mes deux victoires, deux histoires humaines.

Samedi 4 février 2012

Cinquante ans avec les artilleurs d'Afrique

Il fait -18 degrés sur le plateau de Canjuers battu par les vents. L'anticyclone sibérien est taquin cet hiver. Les artilleurs d'Afrique du 68e RAA de La Valbonne font leur campagne de tirs annuelle. Pendant plusieurs semaines, ils entraînent leurs équipes, leurs batteries à tirer au canon Caesar de 155 mm et au mortier lourd de 120 mm. Ils savent que les tirs d'artillerie ne se limitent pas aux canons, mais bien à l'entraînement d'une chaîne humaine qui commence par les observateurs en première ligne, les postes de commandement informatisés et les batteries de tir. L'informatique, les télémètres laser ne remplacent pas la compétence et l'entraînement des individus et des équipes. La neige recouvre les parkings et les zones de bivouac. Après six heures de route, je retrouve le colonel Éric Lendroit sous sa tente régimentaire. Nous sommes dimanche soir et il m'a réservé une surprise. Entouré de ses officiers et de ses vieux sous-officiers, il lève son verre pour fêter l'anniversaire de la prise du Belvédère en février 1944 et mes 50 ans. Emmitouflés dans nos parkas, nous passons

une soirée à nous raconter les anecdotes et les histoires cocasses du camp. Je retrouve la bonne ambiance de l'armée de terre, de ses hommes heureux de vivre, soudés sur le terrain et méticuleux dans l'exercice du métier. Le lendemain, nous passons la journée sur les champs de tir. C'est, pour le général, l'occasion de voir ses hommes au travail et au repos pour constater leur état de préparation, et parler des sujets qui les occupent en direct : la vie au quartier, les dysfonctionnements Louvois, leurs aspirations, leurs attentes. Les deux capitaines et leurs hommes vont partir pour six et quatre mois en Afghanistan et à Djibouti dans le cadre de la rotation normale des unités en opérations. Je m'approche d'un des canons Caesar. Un long tube d'acier monté sur un châssis de camion prévu pour de longs déplacements rapides. À l'arrière et dans la cabine, les écrans informatiques permettent des tirs rapides et très précis. Mes artilleurs sont transis. Ils se frottent les oreilles avec de la neige entre deux tirs. Les ordres et les corrections sont aussitôt suivis de gestes rapides et synchronisés où chacun connaît parfaitement sa place.

Un sergent antillais les commande. Il va rejoindre la Kapisa afghane pour la seconde fois. Il sait que ces obus peuvent frapper jusqu'à 40 kilomètres et qu'en toutes circonstances ceux de l'avant compteront sur lui pour éviter d'être tués « au contact ». Les approximations, les hésitations sont interdites. Vus de l'extérieur, les procédures sont rigoureuses, les ordres et le jargon utilisés sont incompréhensibles, mais les coups partent et frappent les objectifs désignés sur un grand plateau calcaire, 10 kilomètres plus loin, avec une précision inférieure à 10 mètres, ne laissant aucune chance aux ennemis imaginaires. Le sergent me montre le bouton rouge qu'il suffit de soulever d'un coup sec pour faire partir à 900 mètres/seconde l'obus de 45 kilos. Baptême de tir sur Caesar. Mes artilleurs sortent une vieille douille en cuivre, font couler un peu de champagne dedans et me la tendent en riant. C'est la tradition ! Impossible d'y couper et je n'en ai d'ailleurs pas l'intention. Je regarde ces hommes frigorifiés. Ils savent

qu'ils seront bientôt dans les vallées afghanes. Nous ignorons que nos destins sont liés et que nous nous retrouverons dans la chaleur sahélienne un an plus tard à détruire par le feu les katibas terroristes du Mujao. En attendant, nous partageons un bon moment, comme avec les servants des mortiers un peu plus loin, les observateurs, responsables du réglage des tirs, et cet autre jeune sous-officier passionné par sa station météo mobile. Caché au coin d'un bois, il envoie par informatique les données aérologiques indispensables pour bien calculer la trajectoire des obus : température, pression, vitesse du vent calculée à différentes altitudes grâce à l'envoi de petits ballons-sondes. Les moyens sont comptés, mais suffisants pour s'entraîner en regroupant tout le monde. J'ai un œil particulier sur mes artilleurs. Le feu économise la vie des fantassins à l'avant, en détruisant avant le combat à courte portée « ceux d'en face ».

Les mois qui passent sont mis à profit, par les unités de la brigade, pour se remettre à niveau avant leur départ pour les opérations extérieures. Ces entraînements sont indispensables. Les unités évoluent en permanence au fil des mutations, des retours à la vie civile, des départs en écoles : entre 20 et 30 % de turnover chaque année. Avec Marie-Jo, mon conducteur, nous sillonnons la France, de la Provence à la Champagne, du Languedoc au massif Central, 60 000 kilomètres par an, le prix à payer pour connaître ces hommes, contrôler, réorienter l'entraînement, rencontrer ces colonels et capitaines sous la neige, la pluie, de jour comme de nuit. « C'est l'avant qui commande », disait Monsabert. C'est vrai, à l'entraînement comme au combat. Au cours de l'année 2012, après le départ des « Afghans » et les opérations prévues, je ferai de même avec les unités identifiées d'alerte Guépard.

Février 2012

Terrain de manœuvre de Dirac (Charente)

« Est-ce qu'on n'arrive pas trop tard ? »

Les jeunes recrues poursuivent leur instruction, « leurs classes », comme on disait à l'époque des appelés. Nous y sommes tous passés. Le centre de formation est installé à Angoulême, à côté du régiment blindé. Les jeunes engagés volontaires des cinq régiments sont formés dans ce creuset, pendant un premier semestre, avant de suivre une formation spécialisée pendant six autres mois et d'être amalgamés avec les plus anciens, dans les compagnies, escadrons, batteries. Tous les deux mois, des promotions de jeunes sortent du centre. Ils ont respecté un parcours au cours duquel ils ont d'abord reçu leur képi, puis leur insigne de brigade, remis par leurs cadres, dans un village, au milieu de la population, en présence des familles. Avec Hubert Brochier, mon colonel adjoint, nous nous faisons un devoir de présider cette remise d'insigne, cette entrée dans la famille des Africains. Chaque brigade fait de même.

Il est 17 heures, il fait froid. J'ai passé l'après-midi dans le petit camp d'instruction à voir les ateliers, à discuter avec les formateurs qui apprennent consciencieusement les actes réflexes du combattant. La section est rassemblée sous un vieux hangar. Je leur dis un mot et nous partageons un café brûlant, l'occasion de passer dans les groupes et de recueillir leurs aspirations. Une dizaine d'ultramarins joyeux et soudés, à peine arrivés de leurs îles, découvrent le froid et les premières nuits en bivouac. Un petit soldat trapu s'approche de moi. Il est originaire du Cantal et me pose la question à laquelle tout le monde pense : « Mon général, l'Afghanistan se termine. Est-ce qu'on n'arrive pas trop tard ? » Autour de moi, tout le monde se tait et je les sens attentifs. Ces jeunes se sont engagés pour servir,

pour connaître des expériences opérationnelles et humaines fortes. Les opérations extérieures restent une motivation forte, le carburant de leur engagement. Ils sont quarante à me regarder. Un général a forcément la réponse. Ne jamais mentir, la confiance est un fusil à un coup et seul le langage de vérité permet de commander sereinement, de rester crédible aussi. Mieux vaut dire qu'on ne sait pas, plutôt que de mentir ou de faire espérer abusivement. Je regarde mon jeune soldat. Il vient de poser la bonne question. Je lui réponds : « Je n'en sais rien, mais ce dont je suis sûr, c'est que ce monde est de plus en plus dangereux et instable, que la France aura toujours besoin de ses soldats pour la défendre et que, en cas d'alerte, il faudra être prêts immédiatement, car il sera trop tard pour s'entraîner. Une armée équipée, formée, entraînée, motivée, cela prend du temps à mettre sur pied. » Puis je les regarde tous et ajoute : « Apprenez votre métier, nous ne savons pas de quoi sera fait l'avenir. Vous partirez. Je ne sais pas quand, ni où, mais il faudra être prêts. » Ce message, que j'ai répété aux cinq régiments lors de mes visites, je l'avais tenu à ma compagnie antichar vingt ans plus tôt, sans savoir que je partirais dans la poche de Bihac quelques mois plus tard. Ordinairement, les unités connaissent les engagements en cours et les prévisions de départ, le tourniquet des unités, mais les ouvertures de théâtre, les départs en urgence, les remplacements de dernière minute font partie des imprévus qui nécessitent d'être toujours prêts.

Vendredi 27 avril 2012

Moment d'exception avec Alain Mimoun

Nous venons de retrouver l'adresse d'Alain Mimoun, ancien combattant de la division Monsabert en 1943-1944. Algérien de souche, blessé à Monte

Cassino, en Italie, Mimoun s'est élevé par l'effort et le mérite. Multi-médaillé en course à pied, il a gagné le marathon aux Jeux olympiques de 1956. Exemple d'une intégration réussie, Mimoun est un patriote, un sportif infatigable. Accompagné de mon conducteur et de Nadia, mon officier communication, il me reçoit dans le village de sa femme à Bugeat en Corrèze, dans une petite maison. Mimoun est en survêtement. Nous sommes tout de suite conquis par cet homme hors du commun, l'œil vif, dynamique et attentif. Nous passons trois heures à discuter avec lui, là où nous avions prévu une courte visite. À 91 ans, l'Africain de la 3e DIA, le marathonien, a gardé intacts tous ses souvenirs, ses entraînements, ses combats de la Libération, ses rencontres avec Monsabert, Juin, de Gaulle. Entouré de son épouse et de sa fille Olympe, née le matin de sa victoire à Melbourne, il ouvre une bouteille de champagne, honoré de la visite du général commandant son ancienne division. L'émotion est partagée. Cette rencontre en vaut mille. La victoire, le mérite et la France sont au cœur de nos échanges. Mon Ancien se lève et se met au garde-à-vous. Je suis en grande tenue. Je sors de ma poche l'insigne de la 3, les trois croissants tricolores, la Victoire de Constantine et je la lui épingle sur sa veste de survêtement avant de lui donner l'accolade. Mimoun ne dit rien. Il me serre la main. Cet insigne était le sien et il l'est toujours. 13 000 Africains, Français, pieds-noirs, Algériens et Tunisiens sont morts au combat sous le signe des trois croissants. En le voyant s'asseoir en silence, je comprends qu'il les a rejoints par la pensée, mais l'Ancien est un battant et il nous raconte les derniers kilomètres du marathon, sa vie de sportif, glorieuse mais désargentée. Les temps ont changé. Je lui parle des Africains de la 3, de la vie de notre armée, de nos engagements, de la conservation du souvenir et des forces morales. Nous parlons le même langage. Nos références sont identiques. On n'entraîne pas ses hommes face à la mort par hasard ou par cupidité. Mon conducteur, Marie-Jo, me fait signe. Il faut rejoindre Clermont-Ferrand. Il pleut. Je salue mon Ancien, sa femme, sa

fille. Nous ne sommes pas sûrs de nous revoir. Nous nous embrassons. Je retrouverai Olympe seule, dans la cour des Invalides, au retour de Serval, pour saluer une dernière fois son père, honoré par le président de la République. Ce jour-là, à Bugeat, j'ai eu conscience d'avoir rencontré un grand homme, un Français courageux et méritant, un témoin de l'histoire.

Juin 2012

L'exercice Belvédère en Haute-Loire

Tout l'état-major de la brigade s'est mobilisé depuis plusieurs mois pour mettre sur pied ce rendez-vous important. Il s'agit d'un exercice en terrain libre, dans un désert militaire où je venais m'entraîner avec mes 150 soldats il y a de cela vingt ans. J'en commande maintenant 5 000 et je tiens à entraîner ceux qui seront d'alerte dès fin septembre 2012 pour six mois : le poste de commandement et sa compagnie de transmissions, les PC de régiment d'abord, les compagnies d'infanterie et les escadrons ensuite. Pendant les trois semaines de manœuvre sous les tentes, les équipes se relaient pour faire fonctionner le PC de la brigade, suivant un rythme bien scandé, marqué par des procédures affinées au fil des engagements opérationnels réels : des points de situation réguliers, des demandes, des ordres conçus et rédigés en équipe dans des temps contraints, des réunions décisionnelles articulées autour du chef d'état-major, puis du général. Un peu plus loin, dans le gymnase du village, une centaine d'officiers et de spécialistes du centre national d'entraînement des PC se sont installés pour dix jours. Tous ces mécanismes s'appuient sur un thème tactique, sorte de *wargame* interactif moderne mais complexe, où la brigade à l'exercice peut gagner ou perdre ses batailles fictives. Simultanément, dans un rayon de

10 kilomètres, les VBCI du 92e RI et les véhicules blindés légers de l'escadron du 1er RIMa d'Angoulême sillonnent la campagne et suivent des itinéraires où des incidents simulés les attendent : embuscades, mines pour travailler les réflexes des jeunes cadres et soldats. En fin de séjour, les fantassins rejoignent le camp de Canjuers pour des journées de parcours de tir avec leurs armes, leurs blindés, leurs lance-missiles. Jean-Baptiste, leur capitaine, suit leur instruction de près. Sa compagnie n'est pas partie avec le reste du 92e RI, son régiment, en Afghanistan. Lui et ses hommes sont déçus, mais ils ne s'ennuient pas. Comme pour les autres unités d'alerte Guépard, Claude, le chef d'état-major, leur a préparé un programme d'activités particulièrement dense, des camps, des tirs, de l'entraînement en village de combat. L'entraînement n'est jamais perdu. C'est un investissement, une assurance-vie.

Son camarade du 1er RIMa vient de traverser la France en blindés légers. Après dix jours en Haute-Loire, il a rejoint lui aussi la Provence pour effectuer manœuvres et tirs. Ces Marsouins, comme les Gaulois, se croisent et se retrouvent pour partager leurs boîtes de ration. Ils se battront ensemble neuf mois plus tard dans la boucle du Niger, à Tombouctou. Des « hasards heureux », dira mon camarade le général Grégoire de Saint-Quentin en énumérant, le jour de mon retour en France, toutes ces coïncidences favorables. Belvédère se termine sous la pluie et dans la fraîcheur humide. Les remorques douches, les cuisines de campagne sont installées au bord du stade, face au clocher du village, caractéristique de la région avec sa forme de peigne. Les moyens de « soutien de l'homme » sont maintenant centralisés et détenus dans un dépôt à Marseille. Il aura fallu de la pugnacité à l'état-major pour les commander et les percevoir, là où vingt ans plus tôt, comme jeune capitaine, j'installais ma « roulante » dans le même village, sans aucune demande. Les normes de sécurité et d'hygiène, la gestion centralisée des moyens ont rendu les perceptions plus compliquées. Et pourtant, juin se termine après une séquence opérationnelle conforme à nos

attentes. Les 150 officiers, sous-officiers et transmetteurs de l'équipe commandement de la 3 ont profité pleinement de cette période exigeante. L'équipe est rodée. Nous avons enchaîné les réunions de travail, les échanges sous les tentes du PC face aux écrans numériques, aux cartes. Avec Claude, nous avons identifié les points forts, les fragilités des cellules et les efforts à faire pour fluidifier la conception et la diffusion des ordres de détail. Le diable est dans les détails et il nous faut régulièrement redonner le cap pour que chacun sache bien ce que le chef veut obtenir dans sa manœuvre : prendre du terrain, détruire l'ennemi, gagner du temps.

Dernier dimanche, entre deux forêts, face à un vieux monument en béton et en fer forgé, nous avons rendez-vous avec les élus locaux et la population. Le clairon est à droite, le piquet d'honneur d'un peloton de vingt soldats à gauche encadrés par deux petits blindés. Les officiers de l'état-major sont alignés à mes côtés, les nuages s'accrochent à la lisière d'un bois de résineux. Nous rendons hommage aux quatre résistants tués le 7 juin 1944. Le clairon sonne « aux morts », air lent et lugubre qui transperce les hommes. Depuis vingt minutes, il pleut violemment, mais personne ne bouge. Le maire de Cayres est présent avec un résistant survivant et sa femme. À la fin, des anciens combattants et leurs femmes se regroupent pour une photo avec les porte-drapeaux avant de sortir quelques bouteilles et des gâteaux faits maison, derrière un petit fourgon. Les manœuvres sont terminées et nous partageons ce verre d'amitié et de fidélité. Cette France rurale, nous l'aimons profondément.

Samedi 9 juin 2012

En Auvergne

« Votre fils est mort pour la France »

Le téléphone sonne à mon domicile. Mes enfants fêtent leur anniversaire avec leurs petits camarades. La journée s'annonce gaie et ensoleillée. Ma femme me tend le combiné, l'air interrogatif. Dans quelques minutes, je serai parti, la laissant seule. Ce matin, un kamikaze s'est fait exploser près d'un blindé français en Kapisa tuant quatre soldats. L'un d'eux est originaire de Luzillat à 30 kilomètres. Il n'appartient pas à ma brigade, mais comme délégué militaire départemental, la procédure veut que j'aille prévenir sa famille. Au milieu des cris d'enfants, je prends les coordonnées et je me mets en tenue de cérémonie. J'ai la gorge serrée. La mort vient de me sauter à la figure, celle d'un soldat que je ne connais pas, celle d'un enfant qui servait la France, celle d'un fils dont je vais connaître les parents. Je retrouve le maire, un solide gaillard, agriculteur, plein de bon sens. La petite ferme des parents est à quelques kilomètres sur une pente boisée, le long d'un hameau. La cour est en pente douce. Un chemin arboré y mène comme une haie d'honneur, mais personne n'est présent. Nous sommes samedi après-midi et Paris attend que les familles soient prévenues avant de rendre l'information publique. C'est la procédure. Il ne faut pas qu'elles apprennent le décès de leurs enfants par radio. Toutes les familles sont contactées et prévenues sauf la nôtre, celle du brigadier Yoann Marcillan. Il n'y a plus qu'à attendre dans la cour et nous le ferons pendant plus de cinq heures avant de rencontrer son père et sa mère. La présence du maire et d'un général dans une cour de ferme suffit à annoncer le pire à des parents qui connaissent les risques du métier. Le reste est privé, la douleur, la dignité, l'arrivée de ses camarades de régiment dès le lendemain matin

pour entourer les parents. Les cérémonies militaires dans la cour des Invalides, dans sa caserne de Champagne en présence des autorités politiques et militaires sont du domaine du connu comme l'enterrement en présence des cinquante drapeaux d'associations patriotiques.

La mort n'est jamais loin

Yoann s'était engagé à Clermont-Ferrand dans le bâtiment de mon état-major. La France est en paix et pourtant, chaque année, elle perd des fils courageux. La guerre n'est jamais loin. Pour un soldat, pour sa famille, tomber à Verdun ou en Afghanistan, c'est la même chose. Après la Grande Guerre, la Seconde Guerre mondiale, après les guerres de décolonisation, c'est la quatrième génération du feu, celle des opérations extérieures, sans doute moins compréhensibles pour une population plus préoccupée par les conséquences de la crise économique que par les risques de déstabilisation mondiale et les interventions dans les terres lointaines. C'est la génération des Balkans, de l'Afrique et de l'Afghanistan, celle des engagements quotidiens des forces françaises. Yoann nous a quittés. Excellent gradé, il devait passer sous-officier. La bombe du kamikaze ne lui a laissé aucune chance ce matin. Il est minuit, je viens de rentrer et tout le monde dort à la maison. Les ballons colorés sont encore accrochés à la porte d'entrée.

9 juin, anniversaires de vie et de mort. Je pose mon képi sur mon bureau. Je pense à mon camarade qui commande la brigade française d'Afghanistan, la Task Force La Fayette. Je pense aux cadres, aux hommes du groupe durement touché. Ils viennent de perdre quatre frères d'armes et plusieurs blessés. Mon camarade doit serrer les poings, lui aussi doit penser à ses soldats qui poursuivent leur mission, à leurs parents, à sa femme et à ses enfants. Cette guerre asymétrique faite de kamikazes, d'embuscades, de mauvais coups, est une guerre de lâches, mais il ne faut pas baisser la garde. Depuis quelques jours, mes Gaulois du 92^{e} RI ont rejoint l'Afghanistan, la province voisine de Surobi, avec des renforts de la brigade, les forces

terrestres. La brigade leur a donné la priorité pendant toute la préparation. Ils se sont entraînés pendant près d'un an. Leurs familles compteront les jours en silence.

Je ne peux rien faire d'autre. Mes hommes et femmes sont partis et cette mort nous rappelle, dans le Puy-de-Dôme, à la guerre, aux combats, aux pertes. Je sais qu'ils feront au mieux, qu'ils sont bien commandés, mais je me sens terriblement impuissant. Le coup est parti. Il reste à attendre. Ils rentreront en novembre, au complet.

Impossible d'oublier cette journée, cette nuit blanche. Au plus fort des combats, des décisions, au moment fatidique de valider les ordres d'opération, je me suis souvent retrouvé dans la cour de cette petite ferme en pensant aux parents de Yoann, leur fils unique. Chaque fois que j'ai dû prendre mon vieux stylo à plume le soir à Tessalit, pour écrire aux parents de mes soldats tués, je me suis retrouvé ce 9 juin 2012. Ne rien oublier, ne rien négliger, remplir la mission, tout faire pour les ramener, évacuer les blessés et écraser ceux d'en face en évitant d'être surpris. La guerre n'est pas une science exacte. La chance et le hasard sont des coefficients importants qu'il convient de soumettre à la réflexion, à l'application des règles de la guerre et des principes tactiques. La mort d'un soldat n'est pas un accident. Elle est le résultat d'un affrontement entre deux forces, deux volontés.

Dimanche 2 décembre 2012

Le général Faure

Comme tous les 2 décembre, les saint-cyriens se retrouvent dans leur garnison pour fêter l'Empereur, créateur de l'École spéciale militaire, et

célébrer Austerlitz où tombèrent les premiers saint-cyriens, le 2 décembre 1805. C'est l'occasion de regrouper Anciens et Bazars (surnom donné aux jeunes des promotions suivantes) de tous âges, de donner des nouvelles des absents, partis en opérations, et d'entonner des chants de tradition en fin de repas. Le plus gradé, le commandant d'armes, accueille les Anciens avant de laisser la parole au doyen. Celui de Clermont-Ferrand est un officier exceptionnel d'une parfaite humilité. Il impressionne tous ceux qui voient en lui celui qu'ils voudraient être plus tard. Marcel Faure a commencé dans les maquis d'Auvergne très jeune. Saint-cyrien à la Libération, et camarade de promotion d'Hélie de Saint Marc, il a effectué de nombreux séjours, de longues années en Indochine et en Algérie, à la tête de ses fantassins, chasseurs et tirailleurs, à côtoyer la mort, à vivre intensément avec ses hommes, à partager leurs joies et leurs peines. Il connaît le métier des armes. Il jauge une troupe d'un coup d'œil. Ce soir, comme tous les « 2S » (fête du 2 décembre), il souhaite la bienvenue aux plus jeunes. Ils ont « fait Saint-Cyr », soixante-dix ans après lui, mais nous partageons les mêmes valeurs.

Le vieux général a terminé sa carrière sur sa terre natale en Auvergne. Mon bureau, cours Sablon, était le sien trente ans avant. L'histoire n'est jamais loin entre les Anciens et les jeunes. Les cinquante saint-cyriens et leurs épouses sont debout, silencieux. Ils écoutent le général, tous impatients de connaître les deux histoires insolites et vécues que l'Ancien réserve pour chaque soirée du 2S.

Tout y est, le rôle du chef, jeune lieutenant, les rizières, les embuscades du Vietminh, et les anecdotes qui rappellent le présent et font rire l'auditoire. Marcel Faure soutient aujourd'hui un orphelinat tenu par des sœurs au Vietnam, pays dont il garde une nostalgie infinie et d'où viennent ses deux petits-fils adoptés. La filiation intergénérationnelle des officiers et plus largement des anciens combattants ne s'explique pas, elle se conjugue et se vit lors de ces rencontres. Le petit laïus du général est terminé. Nous

l'applaudissons chaleureusement. Une profonde amitié nous lie, invisible et durable. Nous nous étions rencontrés vingt ans auparavant lorsque je commandais ma compagnie à Clermont. Il était donc naturel que je lui demande de me remettre la Croix d'officier de la Légion d'honneur lors du dernier 14 Juillet. Je ne sais pas qui en était le plus heureux, m'avait-il dit. À peine rentré du Mali, il vint me saluer au pied de notre vieux bureau commun, simplement, paternellement. Lui qui présidait l'Amicale des anciens d'Indochine savait mieux que personne le risque de distanciation, d'incompréhension entre un corps expéditionnaire d'active et son armée, si peu que les buts de guerre ne soient pas partagés par la population. Le 28 mars 2014, un an après le départ de son ami, le commandant Decorse, rescapé de Diên Biên Phu, le doyen rejoignit son épouse, ses compagnons d'arme, ses harkis et Yoann Marcillan au Paradis des soldats.

Lundi 17 décembre 2012

Visite ministérielle

Sur la place de Jaude, au centre-ville, la prise d'armes vient de se terminer. Le Premier ministre, Jean-Marc Ayrault, le ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, ont rendu hommage au courage des soldats de la brigade rentrés d'Afghanistan le mois précédent. Symboliquement, ils ont marqué la fin du GTIA (groupement tactique interarmes) Wild Gesse, le bataillon de marche composé principalement de Gaulois du 92e RI, partis de Clermont-Ferrand six mois plus tôt, mais aussi des blindés d'Angoulême et des artilleurs de La Valbonne. Avec quelques-uns de ses cadres et de ses soldats, le colonel Haberey a été décoré, récompensé devant la population. Le déplacement ministériel prévoit un discours au gymnase du régiment, un

repas avec la troupe et une présentation des principaux matériels. Ce sera aussi l'occasion de montrer aux autorités un état de la 3e brigade, en axant le propos sur le dispositif Guépard, la préparation des hommes, le contrôle des unités, la motivation de tous, un mois avant son déclenchement, deux mois avant l'Adrar des Ifoghas et Gao. Les voyants sont au vert après une année de travail mené par une équipe soudée.

Louvois est un poison

Il est 14 heures, les 1 000 hommes et femmes ont écouté en silence le discours avant de chanter *La Marseillaise* à pleins poumons. À table, ils ont raconté le quotidien en opérations et les difficultés des familles touchées par le système Louvois, le non-paiement des soldes en l'absence des maris, les mesures d'urgence prises pour éviter le pire. Louvois est un poison qui touche la cohésion, qui sème le doute sur la capacité des chefs de contact à régler les problèmes de leurs subordonnés. Il faudra toute la mobilisation des cadres de l'armée de terre, du soutien pour localiser les difficultés au sein d'une communauté réticente à se plaindre, pour éviter des drames individuels et familiaux. Le ministre écoute ces témoignages. Il n'y a pas de révolte, mais de l'exaspération et un sentiment profond de manque de reconnaissance. Il s'impliquera totalement pour changer ce système défaillant et destructeur, mais il faudra du temps. Je revois ce sergent dans l'Adrar, sans nouvelles de sa femme depuis quatre semaines, m'expliquant qu'il était parti en 48 heures, mais que sa solde n'avait pas été versée.

« Monsieur le Ministre, nous sommes prêts pour Guépard »

Le repas est fini. Nous faisons le tour des « stands » des groupes de soldats avec leurs matériels de retour d'Afghanistan, d'alerte Guépard. Les jeunes sergents expliquent sans inhibition et avec passion leur fonction,

entourés de leurs soldats, les fantassins du 92 équipés autour d'un véhicule blindé de combat d'infanterie, les blindés autour d'un char AMX-10RC, et mon sergent souriant au pied de son Caesar. Son équipe est celle de Canjuers. Il est rentré de Surobi, son deuxième séjour en Afghanistan.

Il explique au Premier ministre les caractéristiques de son canon et se tourne vers M. Jean-Yves Le Drian : « Monsieur le Ministre, nous sommes prêts pour l'alerte Guépard. Vous pouvez compter sur nous. » Je le retrouverai quelques semaines plus tard dans la région de Gao, au pied de sa pièce d'artillerie avec ces mêmes artilleurs, les pieds dans le sable, affichant ce même sourire. « Mon général, pendant que vous étiez dans l'Adrar, nous les avons écrasés au 155. Les Gaulois vous le diront. » À Doro, les combats d'infanterie furent très violents. Sans l'artillerie, de nombreux fantassins seraient morts pour la France.

Vendredi 21 décembre 2012

Village de Mouthiers-sur-Boëme

Noël approche. Il fait froid et une pluie fine commence à tomber sur le clocher millénaire de la petite église romane de Mouthiers, en Charente. Comme tous les deux mois, j'ai fait l'aller-retour de Clermont pour remettre aux jeunes recrues l'écusson de la brigade sur l'épaule droite. C'est l'occasion de rencontrer les jeunes soldats et de leur souhaiter la bienvenue dans la famille. J'ai demandé au commandant d'organiser ces petites prises d'armes dans les villages, de sortir du quartier, d'inviter les parents, les frères, les sœurs. Je lui ai demandé de réserver cette cérémonie dans mon village maternel à 15 kilomètres d'Angoulême. La vie est faite de symboles. Dans huit mois, j'aurai terminé mon temps de commandement et j'ai une

dette que je tiens à acquitter envers un homme que je n'ai jamais connu. Sa photo est dans mon portefeuille depuis trente ans, la sienne et celle de ses parents. Il s'agit du caporal-chef Albert Compain, tué à Langson, sur la frontière chinoise, le 22 décembre 1946 à l'âge de 21 ans, mon grand-oncle. Maquisard, ce petit gars de Leclerc s'est engagé dans la Coloniale, au 21e RIC pour servir la France : Cochinchine, Tonkin et une blessure mortelle en donnant un assaut à la tête de son groupe dans un petit village tenu par les Viets. À cette époque, la France sortait de la guerre contre le nazisme. Ses parents furent avertis par courrier trois mois après. Son corps ne fut rapatrié que trois ans plus tard. Le maire, aveuglé par l'idéologie et la propagande qui sévissaient alors dans certains milieux politiques, lui refusa tout honneur. Il fut enterré dans le cimetière du village comme un pestiféré en présence de ses seuls parents, de ses sœurs.

Les peuples ont la mémoire courte, mais les familles n'oublient pas ces injustices, ces humiliations. Son père, vendéen patriote, était rentré, éteint, muet, écrasé par la Grande Guerre et ses horreurs, après quatre ans comme brancardier en première ligne. Il avait découvert sa fille, ma grand-mère, lors d'une permission, l'occasion de faire une photo, adossé à un vieux mur de pierres. Cette photo est celle du poilu éternel, de sa femme et de son enfant. Cette photo et celle d'Albert étaient les seules accrochées dans la pièce principale de la ferme familiale. Les combattants et les tués ont toujours une place à part dans le cœur des hommes. Un mort pour la France a une place particulière. Il inspire le respect, le regret et la fierté.

J'ai rejoint la place du village. Les jeunes sont alignés avec leur encadrement. La population est bien représentée. Les porte- drapeaux, toujours aussi fidèles, sont alignés. Cela doit faire des décennies qu'aucune cérémonie n'a eu lieu dans le village. L'ordre du jour est sobre. Il rappelle les valeurs d'un bon soldat, le passé de la brigade. Il rend hommage à un caporal-chef ancien, vingt ans de carrière, à qui je viens de remettre une médaille, un serviteur de l'État, consciencieux et méritant. Après le défilé

dans la rue principale et le dépôt de gerbe au pied du Monument aux morts, les sections rejoignent une salle municipale pour le pot de l'amitié de la brigade. Je choisis cet instant pour retrouver Albert, sa croix en béton, sa cocarde tricolore, en compagnie d'un clairon et de trois caporaux-chefs de la Coloniale que j'ai désignés. Il pleut. Le clairon sonne « aux morts » Nous posons ensemble un simple bouquet de fleurs. La vraie mort est celle de l'oubli. La salle de restauration des gradés du 21e RIMa de Fréjus porte son nom depuis vingt ans. Les jeunes ont maintenant quitté Mouthiers. Mon conducteur m'attend. J'ai retiré les médailles de mon treillis et rangé mes affaires dans le coffre. Je profite de cette campagne charentaise un dernier instant avant de repartir vers l'Est. Elle sent bon la terre humide, le feu de bois. J'aperçois à gauche les tourbières où, enfant, je passais mes matinées à pêcher à côté de mon grand-père, entre les poules d'eau et les canards, à parcourir les vallons en écoutant les histoires de chasse et d'animaux, à comprendre ce monde courageux et endurant de la terre dont nous venons tous.

Nous n'avons qu'une vie et il faut lui donner du sens

La porte du cimetière est fermée. Nous avons repris la route pour l'Auvergne et mes Africains. Cette virée a été sobre et courte, mais je devais la faire, comme la visite à Mimoun. Nous n'avons qu'une vie et il faut donner du sens à ses actes, ne jamais renier ses origines mais y puiser la force d'aller plus loin, refuser le conformisme, chercher l'originalité et être capable de comprendre tout le monde, de s'adapter, d'être indulgent, sans oublier d'être exigeant et surtout ne jamais céder sur les principes.

Soixante-six ans après la mort au combat d'Albert, un mois après ce pèlerinage personnel, je rencontrai à Bamako le colonel Gèze, chef de corps, patron du 21e régiment d'infanterie de marine, placé sous mes ordres dès le début de l'opération : « Gèze, j'ai une affection particulière pour votre régiment. C'était celui de mon grand-oncle tué en Indochine en 46. »

« Moi aussi, mon général, j'ai une affection pour votre brigade. Mon grand-père portait votre insigne, celui de la division Monsabert. Il a été tué en libérant Marseille en 44. » Les chefs de la 3 et du 21 avaient deux bonnes raisons de s'apprécier et de se faire confiance d'emblée, à quelques jours de libérer Tombouctou.

Mercredi 9 janvier 2013

Le doute avant l'action

Cela fait maintenant plus de trois mois que nous sommes d'alerte Guépard, prêts à partir. Le président vient de préciser qu'il n'était pas question d'envoyer des troupes au sol au Mali. Depuis des semaines, nous assistons au spectacle des destructions de patrimoine, des témoignages de membres coupés, de l'application sauvage de la charia. En Syrie, le régime autoritariste et les djihadistes mènent des combats féroces, prenant là encore les populations en otage. Mon état-major a repris ses activités après quelques jours de permission. Une équipe réduite a assuré la veille et commencé à préparer le camp de printemps. Claude vient de me rappeler le rendez-vous de ce soir : les vœux de l'état-major au général, dans le grand escalier du bâtiment PC.

Sur le bureau, un tas de parapheurs attend d'être traité. Le froid a recouvert la France. Le puy de Dôme a retrouvé son bonnet blanc d'hiver. Je regarde le trophée de l'opération Shower dans la vitrine, une belle opération au service de nos soldats. À côté des parapheurs, le petit drapeau des chasseurs et la statuette de la Victoire ailée de Constantine. Elle mesure vingt centimètres et vient d'Afrique où un de mes prédécesseurs en avait fait une petite série, commandée à des artisans locaux et réalisée avec le

laiton de douilles de mitrailleuses. Elle a les bras ouverts et les ailes déployées avec un petit air africain, un travail d'artiste, un peu naïf, mais authentique. Elle me suit partout, en manœuvres, en terrain libre. Elle est le trait d'union avec le passé, le symbole de l'esprit français, le refus de l'échec, le sursaut national et l'intégration de tous au service de la France, le miracle romain en quelque sorte.

Ils sont tous là, rassemblés dans l'escalier, cette équipe de tous grades, mes fidèles. Chacun a son histoire personnelle, ses difficultés, ses joies, mais tous portent le même insigne. Pour la première fois, je suis envahi par le doute. Cela fait des mois que tout est tourné vers Guépard : préparation, contrôles, et j'y crois depuis que j'ai vu ce créneau dans la bonne fenêtre, mais si rien ne se passe dans les deux mois, nous aurons fait notre boulot pour ne pas être surpris. La préparation opérationnelle, l'exigence ne sont jamais inutiles. Les grandes batailles se gagnent autant avant que le jour des combats, et motiver une troupe s'inscrit dans le temps long.

Leclerc et Monsabert, ces généraux ont eu de la chance

L'armée d'Afrique comme la 2e DB ont vaincu parce qu'elles avaient perçu du matériel américain performant, mais surtout parce qu'elles étaient commandées par des chefs énergiques et que les unités savaient et voulaient se battre. C'est aussi la conclusion que je tire des « Notes de guerre » de Monsabert que je viens de terminer de lire, ce 9 janvier au soir. Sur la couverture, le vainqueur du Belvédère arbore un sourire franc et serein.

Ses dernières pages traitent de l'union et de la volonté. Cela fait trente ans, depuis Saint-Cyr, que ce chef m'interpelle, un chef chanceux, victorieux qui avait le sens du service, de la formule et du panache, un vrai guide, comme notre armée en a tant compté dans les périodes difficiles de son histoire. Avant de me coucher, je range ce livre dans ma bibliothèque. Tiré à très peu d'exemplaires, j'ai mis longtemps à le trouver. Il m'avait été indiqué par le colonel Gaujac, ancien d'Algérie, historien militaire,

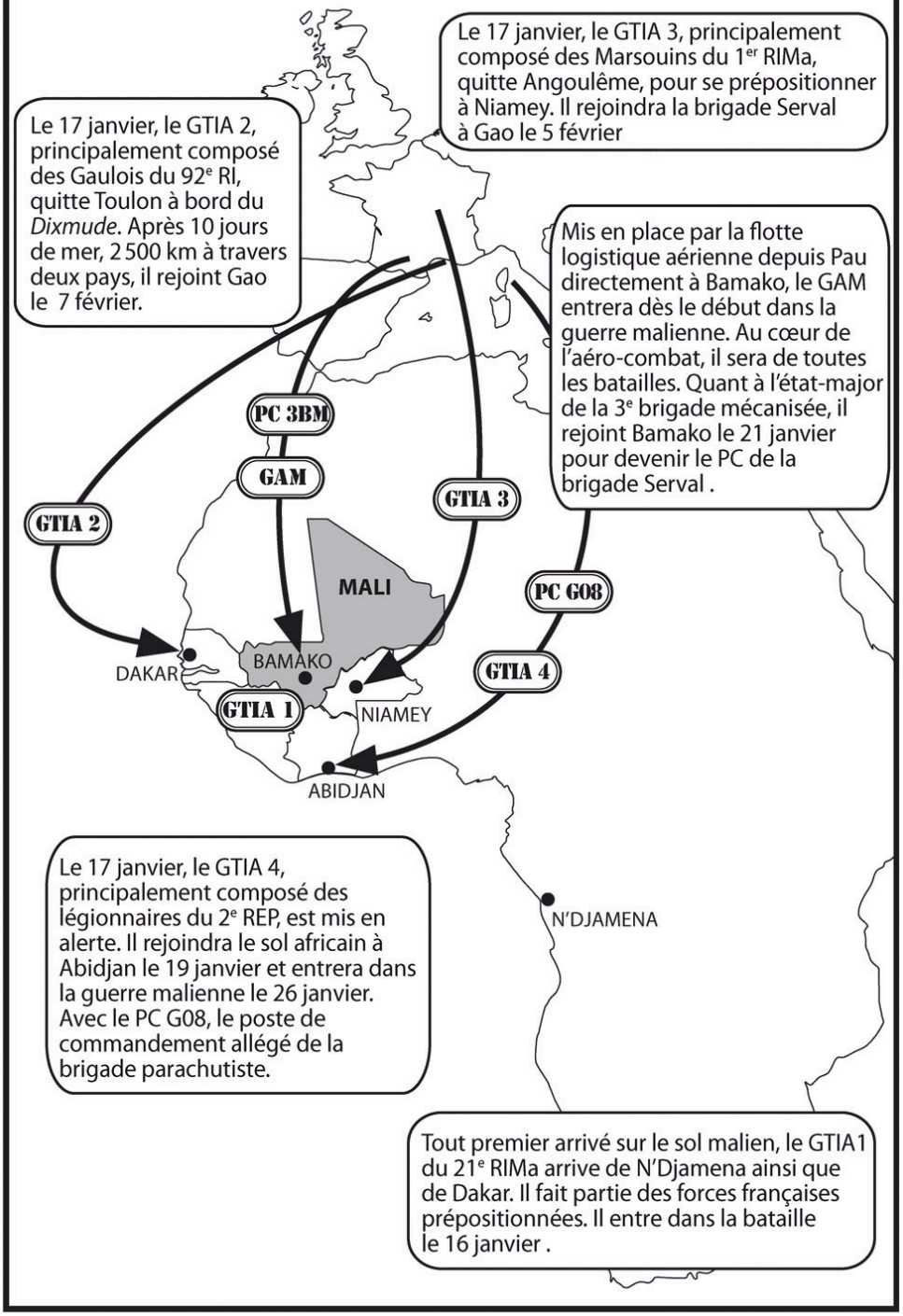
passionné, et fin connaisseur de l'armée d'Afrique. À gauche des notes de Monsabert, se trouve un livre sur Leclerc : c'est la Provence et la Normandie réunies, les combats en terrain difficile et les raids blindés, les tirailleurs, les pieds-noirs et les Français libres, la complémentarité et l'union, les deux chefs qui ont libéré et défendu Strasbourg. Ces hommes ont été à la hauteur et ils ont eu de la chance.

DEUXIÈME PARTIE

DE CLERMONT-FERRAND À TOMBOUCTOU

11 janvier 2013 – 2 février 2013

21 janvier : déploiement de la brigade Serval



Vendredi 11 janvier 2013

Les djihadistes sont nos ennemis

La radio vient d'annoncer deux opérations : la tentative manquée de libération de notre otage Alex en Somalie et les raids aériens contre les colonnes djihadistes dans la boucle du Niger qui ont conduit à la mort au combat du capitaine Damien Boiteux, pilote d'hélicoptère des forces spéciales. Les terroristes ont franchi le Rubicon, trop sûrs de leur impunité et de la passivité des Français et de leurs alliés africains. Cette nouvelle marquera le début d'une histoire connue, d'une campagne éclair menée en réaction à une agression. À Clermont, nous suivons les événements, l'appel du président malien, la réponse rapide et volontaire des présidents français et tchadien, les premiers coups d'arrêt menés par l'armée de l'air et les groupes des forces spéciales sur place et le discours du président Hollande devant les ambassadeurs le 11. Clermont est sous la neige. Nous attendons les ordres, encore incapables de savoir si cette intervention se limitera aux unités prépositionnées en Afrique, les pompiers de l'urgence, ou si le Guépard sera sollicité. Comme tous les vendredis, aux côtés de Claude, nous montons les couleurs le long du poste de commandement avant de chanter les *Africains*. L'ambiance n'est pas habituelle. Les consignes de

vigilance ont été naturellement données pour le week-end qui s'annonce. Les cellules de permanence Guépard ont été activées à titre préventif.

Samedi 12 janvier 2013

Alerte Guépard

« Rappelez vos hommes dans leur garnison »

Il est 9 heures, rien de nouveau. À défaut, j'ai mis les luges des enfants dans le coffre et je m'apprête à les aérer sur le versant est du puy de Dôme. 10 heures, Alerte. Le CPCO m'appelle. Le 1er échelon du Guépard est déclenché en complément des forces prépositionnées en Afrique. La brigade n'est pas encore concernée. Le CPCO dirige les opérations directement de sa « cuve » dans les sous-sols de l'état-major rue Saint-Dominique à Paris. Ces officiers sont rodés à ce type d'exercice et ils maîtrisent parfaitement les capacités interarmées disponibles en métropole et outre-mer : navires, avions, forces terrestres. Le CPCO est le bras armé du CEMA, en contact direct et régulier avec le ministère à l'hôtel de Brienne et la présidence, lors des conseils restreints.

Bamako en première ligne

Pour l'instant, le dispositif terrestre s'articule autour d'un premier bataillon, appelé GTIA 1 (groupement tactique interarmes), composé d'unités venant de nos bases du Tchad, de Côte d'Ivoire et du Sénégal, renforcé d'une compagnie de 156 Marsouins du 2e régiment d'infanterie de marine du Mans. Ce GTIA a reçu la mission de rejoindre et de protéger

Bamako, où se trouvent le gouvernement malien et des milliers de ressortissants français, européens et américains. Parallèlement, un bataillon parachutiste est mis en alerte, le GTIA 4, composé d'unités présentes en Afrique et en Corse. Je comprends que tout se déroule comme prévu dans le cadre du déclenchement d'une opération imprévue de ce type. Priorité aux unités présentes dans la région et projection des unités légères du Guépard : une compagnie de la 9, brigade binôme, est mise en alerte ainsi que des unités parachutistes, rapidement déployables, mais à pied. Le tout est de savoir si le 2e échelon du Guépard rejoindra le Mali, un PC de niveau brigade pouvant commander plusieurs GTIA (donc plusieurs milliers d'hommes) et un ou plusieurs autres GTIA équipés de véhicules blindés. Mon camarade du CPCO m'explique que rien n'est impossible et qu'il faut s'y préparer, même si la décision n'est pas encore arrêtée. Claude est prévenu et nous nous donnons rendez-vous au PC, au cours Sablon, pour une réunion d'urgence avec la cellule Guépard. Ma femme a compris. Déçus, les enfants ont enlevé leurs vestes fourrées et je les quitte en treillis et parka. La route est verglacée, les trottoirs glissants. Une demi-heure après, mes cinq colonels sont prévenus de l'imminence du déclenchement de l'alerte. La journée passe vite. L'état-major au complet est mobilisé. Les cellules Guépard répondent comme à l'exercice, mettant à jour sur les écrans les disponibilités des matériels et des personnels. Le travail des derniers mois paye, sans précipitation. Les cinq régiments sont mobilisés.

Tous attendent les décisions. Les capitaines ont été prévenus. Ils ont eux-mêmes appelé leurs hommes pour qu'ils rejoignent leur garnison et évitent de trop s'éloigner. Les départs sont théoriquement échelonnés entre deux et neuf jours, mais nous savons que tout dépendra de la situation sur le terrain, des avions et des bateaux disponibles et des choix capacitaires qui seront faits.

« Allez en ville et achetez tout ce que vous trouverez sur le Mali »

Mon officier renseignement vient de me rejoindre dans le bureau avec son camarade de promo, responsable des transmissions, des PC. En trois jours, nous avons changé de monde. La place n'est plus au doute, mais à l'attente et à la préparation d'urgence. « Je crois que nous allons refaire l'exercice Belvédère, mais pour de bon et en plus grand. Allez en ville et achetez tout ce que vous trouverez sur le Mali, Guides verts, cartes, histoire. Pour les transmissions, faites vite l'inventaire de ce qui nous manque et prévenez le 28 à Issoire. Nous aurons certainement besoin qu'ils nous aident. » Les deux lieutenants-colonels sourient. Le premier vient de terminer avec son équipe un aide-mémoire complet sur les groupes djihadistes du Mali avec ses camarades de la 9, le second est en contact quotidien avec les transmetteurs d'Issoire, eux aussi d'alerte Guépard pour assurer les liaisons des niveaux supérieurs à la brigade, ce qu'ils feront quelques jours plus tard. Ils ont quitté la pièce et j'ouvre le tiroir de mon bureau. Je tombe sur un carnet à élastique marron des forces terrestres. Je n'ai jamais tenu de carnet lors de mes précédentes interventions dans les Balkans, en Afrique. J'ai l'intuition que celle-ci sera d'une nature et d'une portée encore différentes. Je l'ouvre et j'inscris : « *12 janvier à 10 heures, appel de Michel (CPCO)*[1]. » Dorénavant, ce petit carnet et son jumeau noir me suivront partout, calés dans la sacoche de ma musette.

Le commandant Erwan est responsable du suivi des matériels, du gros véhicule au pistolet automatique, des obus de char à l'huile de vidange. En régiment, les stocks sont limités. Ils se limitent aux matériels nécessaires pour l'instruction et l'entraînement des petites cellules. L'état-major des forces terrestres à Lille suit de près dans les brigades, les camps, les véhicules identifiés pour l'alerte Guépard. Ceux de la 3 ne suffiront pas pour équiper un GTIA. Nous savons qu'en fonction de la facture il faudra parcourir des milliers de kilomètres pour percevoir ce qui nous manquera,

et nous ne savons pas encore qui et quoi partira. Le commandant entre dans le bureau. Lui aussi a anticipé. Il sait exactement ce qui est en état et ce qu'il n'aura pas à demander, quitte à dégrader l'instruction des unités qui resteront en métropole. « Mon général, nous sommes prêts, mais, dans deux heures, un train chargé de VBCI quittera Clermont pour un exercice de tir en Grande-Bretagne. Il s'agit de la compagnie du capitaine Jean-Baptiste, en alerte sept jours. » Nous nous regardons et nous pensons la même chose. Il faut l'arrêter tout de suite, bloquer les Gaulois du 92, priorité aux opérations. Les quinze blindés d'infanterie de 25 tonnes chacun n'auront pas le temps de traverser la Manche. Ils prendront finalement la direction du sud : Dakar et Gao, pour de violents combats au fond des oueds.

Dimanche 13 janvier

Une opération interarmées majeure

Journée d'échanges avec Paris, avec les régiments prévenus en direct des travaux en cours. En s'appuyant sur les travaux de planification, sur les études d'état-major, Paris réfléchit à la meilleure copie capacitaire pour répondre aux attentes de l'exécutif. Après l'échelon d'urgence, le 1er rang, il faut mettre sur pied des structures de commandement pour coordonner les opérations aéroterrestres qui vont suivre, et prévoir les GTIA qui devront manœuvrer et combattre dans un pays grand comme deux fois la France. Je suis bien conscient que, de ces études parisiennes, sortiront le positionnement des chefs et des PC, ainsi que la nature et le volume des forces qu'il va falloir envoyer dans les jours à venir. Toute opération de cette envergure comprend naturellement un PC par composante : un pour les opérations au sol et un autre pour les opérations aériennes : en clair, un

PC de l'armée de terre, un de l'armée de l'air et, au-dessus, un PC dit opératif, ou de théâtre, pour coordonner les actions interarmées, synchroniser les appuis au sol, prévoir et conduire le soutien logistique. Dans les jours qui suivirent, le PC opératif fut légitimement confié au général Grégoire de Saint-Quentin, stationné à Dakar depuis plus d'un an, responsable de la région et bon connaisseur des interlocuteurs africains de la zone. Les opérations aériennes étaient conçues et conduites initialement à partir du PC de N'Djamena, puis de celui de Lyon-Mont Verdun. Quant au PC terrestre, il me fut confié pour mener les combats aéroterrestres avec ses renforts en hélicoptères et en capacités d'environnement, comme les détachements de liaison avec les contingents africains et les affaires civilo-militaires.

Le 13 au soir, en adressant l'état de nos possibilités à Paris, nous sommes quasi certains que le 2e rang partira. Mon interlocuteur m'annonce d'ailleurs au téléphone un départ au mieux le lendemain au plus tard dans trois jours.

Lundi 14 janvier

La brigade Guépard comprendra cinq bataillons

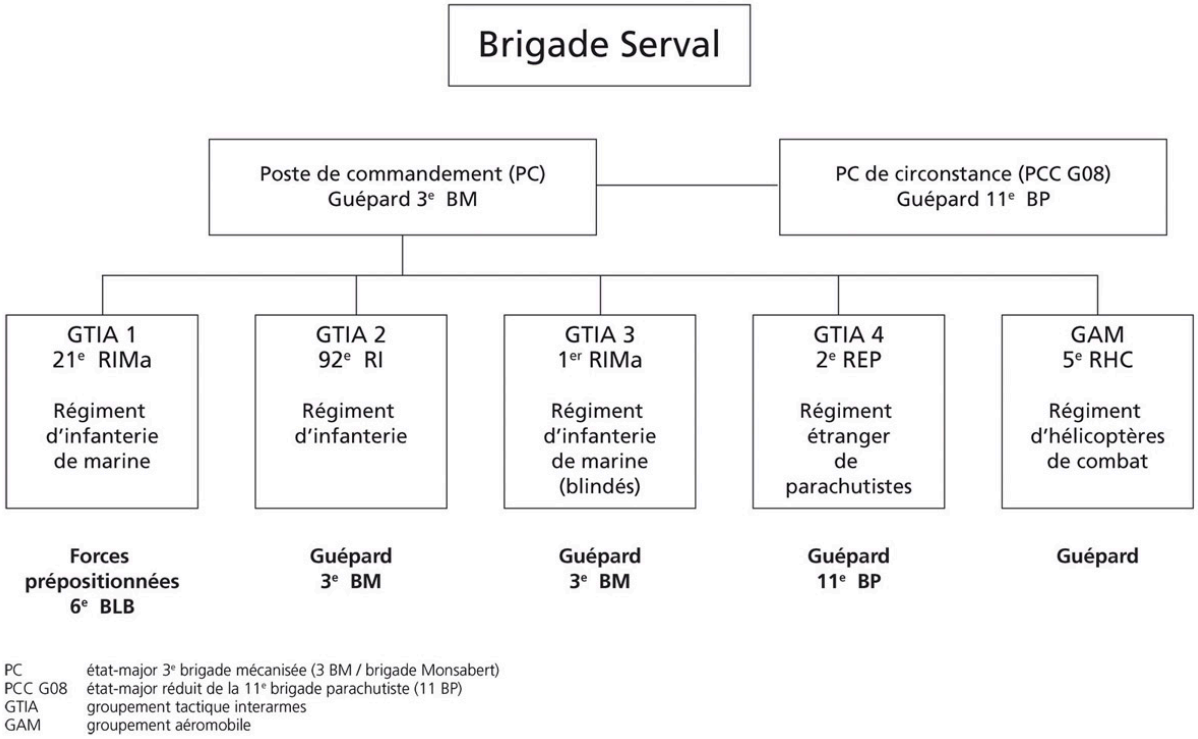
L'affaire est entendue. Les confirmations arrivent sous forme de messages. Nous ne sommes plus seulement dans le cadre du déclenchement strict de Guépard, mais bien dans une « génération de forces », autrement dit dans la définition d'un format adapté à la crise. La copie qui se dégage fait apparaître rapidement, en plus des deux GTIA nommés (1 et 4), un PC de brigade pour la composante terrestre, un bataillon d'hélicoptères appelé GAM (groupement aéromobile) et non plus un, mais deux autres GTIA,

dont un formé autour de deux compagnies VBCI. Conformément à la répartition des rôles prévue, je désigne le colonel Gougeon du 1er RIMa d'Angoulême pour former le GTIA 3, équipé de blindés AMX-10RC, de VBL et de véhicules d'infanterie, les VAB. Pour le GTIA 2, composé de deux unités VBCI, je désigne le colonel Bert, nouvellement arrivé à la tête du 92e RI. Ces hommes forment la majorité du bataillon. Il sera renforcé d'un escadron de blindés de la brigade binôme. Tout cela paraît simple, à ceci près que le 92 rentre d'Afghanistan et que mettre sur pied une seconde compagnie VBCI n'était pas à l'ordre du jour. Par ailleurs, avec Claude, nous faisons le constat que les effectifs du PC brigade sont insuffisants et qu'ils ne permettront pas de tenir longtemps. Il nous manque trente cadres pour bien fonctionner, une compagnie VBCI et de nombreux matériels pour rejoindre la zone de regroupement de Miramas, les ports et les aéroports. Nous savons maintenant ce qui nous est demandé. L'ensemble des forces terrestres se mobilisera dans les heures et jours à venir pour nous donner satisfaction. La 2e compagnie VBCI est complétée par des fantassins du 126 pour moitié. Les véhicules blindés sont pris dans un centre de tir dans le Sud de la France. La préfecture du Puy-de-Dôme, alertée en temps réel, établit en un temps record les passeports manquants. Les médecins militaires effectuent les vaccins et complètent les dossiers médicaux du matin au soir. Les assureurs font signer les contrats décès pour tous ceux qui rejoignent le Guépard. Les garnisons se sont transformées en ruche.

De mon côté, j'appelle mes camarades généraux pour compléter mon PC. Il me faut trouver plus d'officiers tacticiens pour concevoir et rédiger les ordres, mais aussi un adjoint avec qui tout partager et un assistant militaire pour me seconder dans mes tâches de réflexion et de rédaction. Dans ces cas-là, il est toujours préférable de préparer soi-même et de proposer sa copie idéale, de ne pas subir, et surtout de s'entourer d'une bonne équipe. Je sais que je dois choisir avec soin ces deux officiers, car nous serons ensemble du début à la fin et je ne veux pas devoir composer. Il

me faut des subalternes francs, droits et heureux de vivre. J'ai quelques noms en tête, mais trouver des personnels disponibles en cours d'année n'est jamais simple. Les bons éléments sont toujours indispensables pour leurs chefs. Je me rappelle néanmoins un capitaine, rencontré rapidement à une cérémonie quelques mois auparavant au 92e RI. J'interroge Claude qui le connaît bien, pour l'avoir eu sous ses ordres. Il vient de réussir le concours de l'École de guerre et son chef accepte de s'en séparer pour le Mali. Le lendemain, Rémi est dans mon bureau à Clermont. Il est prêt à se joindre à la 3, laissant, sur court préavis, femme et enfants. Au même moment, deux officiers plus anciens se font connaître. Un capitaine souriant me paraît être le meilleur choix et l'officier est désigné. Il a commandé la 4e compagnie du 92e RI deux ans plus tôt, une de celles qui s'apprêtent à partir. En quelques minutes, je lui fixe le cadre et ce que j'attends de lui. Je connais bien la fonction d'assistant militaire. J'ai occupé ce poste pendant deux ans à Lille, comme colonel au service du chef des forces terrestres, un poste qui m'a permis de voir toutes les brigades en France, outre-mer, en opérations, un poste qui nécessite intelligence de situation et surtout discrétion. Rémi me suivra efficacement, découvrant un monde bien différent de celui des capitaines. Choisir un adjoint n'est jamais simple. Là encore, je voulais quelqu'un qui puisse s'intégrer dans l'équipe existante, un facilitateur, capable de me remplacer. J'ai pris le pari de retenir un colonel légionnaire en poste à Lille, que mon camarade Jean-Pierre Palasset acceptait bien volontiers de me « prêter ». Je me rendis vite compte que nous avions eu le même début de carrière en collège militaire et que Denis était calme, perspicace et de bon conseil, ce qu'il fallait pour contrebalancer mon caractère parfois impatient. Lui aussi avait suivi les cours de géographie de M. Dalverny à Aix et retenu ses leçons de vie et de morale, dont la plus marquante était « quel que soit votre grade, où que vous soyez, soyez sérieux, mais ne vous prenez pas au sérieux ». Avant de le désigner, j'en parlai à mon équipe proche. Il était plus jeune que Claude et de la

même promotion que mes deux lieutenants-colonels, mais leur réaction fut sans ambiguïté, et chacun tint sa place en bonne intelligence. Denis fut l'adjoint qu'il fallait ! En mon absence, il commanda les opérations dans la boucle du Niger pendant six semaines avec efficacité et fidélité.



Il n'est plus question de partir aujourd'hui. Tant mieux. Mes deux sacs à dos sont prêts, ma musette aussi, mais, avant d'y aller, je veux être certain que le PC et les GTIA ne manquent de rien. Je me retrouve seul avec Hubert, toujours aussi calme et plein de bon sens, comme à son habitude. Je vais lui laisser les clés de la 3e brigade, le commandement par intérim de cette moitié qui ne partira pas. « Hubert, tu gardes la boutique avec les colonels en second des régiments. Je ne sais pas quand nous rentrerons, mais suis de près les familles. Nous aurons sûrement des pertes. » Pendant

quatre mois, il commandera la 3 de France sans fausse note, en poursuivant les programmes d'entraînement des unités restantes, en suivant de près les jeunes recrues, la relève, les familles.

Du mardi 15 au jeudi 17 janvier

Attendre le départ, parler à ses hommes

Le départ du PC est annoncé chaque jour, puis reporté en fonction des disponibilités et des flux aériens.

Le 15 au matin, je demande à Bert de rassembler les deux compagnies qui attendent le départ. Je ne sais pas si je serai encore présent demain à Clermont. Je ne suis pas certain de les revoir à leur arrivée au Mali. Il est 8 h 30. La neige recouvre les toits. Le froid pince les oreilles et le bout des doigts. Le colonel se retourne et me présente les 400 Gaulois prêts à partir. Je les passe en revue en prenant le temps de les regarder au fond des yeux. Ils sont sérieux, ont déjà plusieurs opérations à leur actif. Certains, volontaires, sont rentrés de six mois d'Afghanistan deux mois plus tôt. J'en reconnais un grand nombre, croisés sur les champs de tir du Larzac, de Canjuers et de la Courtine. Depuis plus d'un an, ils se préparent avec leurs VBCI. Certains ont effectué récemment trois semaines d'exercice de combats de rue à Sissonne. Ils ne savaient pas encore que, le mois suivant, ils affronteraient vingt kamikazes dans les rues de Gao. Ils vaincront sans pertes, appliquant méthodiquement les recettes apprises à l'entraînement. Les deux capitaines ont à peine plus de 30 ans. Il y a vingt ans, j'étais à leur place dans ce beau « régiment d'Auvergne » et je m'apprêtais à partir pour la poche de Bihac en Bosnie. Les regards des hommes étaient les mêmes.

Cette fois, nous y sommes et, contrairement aux autres opérations, nous ne savons absolument pas ce qui nous attend. Je leur dis ce qu'ils pressentent.

Ils vont participer à une « entrée en premier » après un long déplacement. Nous serons loin de tout et il faudra se serrer les coudes, se faire confiance, comme à l'exercice. Il fera très chaud et le rythme sera soutenu. L'infanterie va encore se retrouver en première ligne, mais elle ne sera pas seule. Ils sont prêts, mais nous ferons partir la 2e compagnie VBCI plus tard, pour lui laisser le temps de parfaire sa préparation, les derniers réglages. Mon conducteur me ramène au PC au centre-ville. Lui aussi partira. Il essaie de ne rien oublier. Je sors mon téléphone de service, difficile à utiliser, au clavier minuscule. « Marie-Jo, il faut le changer. Il risque d'être encore plus utile là-bas. » Ce fut bien le cas et, sans lui, les premiers jours auraient été plus compliqués.

Le 16, le CPCO me confirme que je suis bien désigné pour rejoindre Bamako avec le PC de la 3. Les dates de départ ne sont toujours pas connues. Nous apprenons par la suite que le PC rejoindra le terrain par avion de Paris, le GTIA 3 sera projeté par gros-porteurs jusqu'à Niamey au Niger et le GTIA 2 par bateaux de la Marine nationale jusqu'à Dakar, puis à Bamako par la route. Les unités rejoignent leurs zones d'embarquement. Les camions de munitions sillonnent la France. Les régiments partent avec leurs petits stocks et leurs pièces détachées, ce qui leur permettra de tenir le premier mois quasiment sans appui logistique, au carburant près. Le GTIA 1 s'est installé autour de Bamako. Ses unités parfois distantes de plusieurs dizaines, voire de centaines de kilomètres, avancent vers le fleuve Niger. Ils s'emparent du pont de Markala, le seul pont jusqu'à Gao, 1 000 kilomètres plus à l'est. Directement commandé par le CPCO, le colonel Gèze protège la capitale et effectue des reconnaissances en attendant l'arrivée du Guépard, de la brigade. Son PC est réduit, ses moyens limités. Il dort peu et fait au mieux. Simultanément, le GAM débarque au Mali et effectue ses premiers vols. À Clermont-Ferrand, nous suivons cette

situation de près. J'échange par téléphone nos premières impressions avec Grégoire, qui m'annonce son intention d'installer son PC avant à Bamako.

Vendredi 18 janvier

Prise de consignes à Paris

« Bernard, tu vas avoir la mission de ta vie : libérer un pays »

La force se constitue. Certaines unités sont encore en cours de désignation au profit des GTIA. Je passe la journée avec Claude et mes chefs de bureau à Paris : prises de consignes personnelles auprès des autorités à l'état-major des armées. Au CPCO, je retrouve Patrick Brethous, adjoint conduite. Il sera mon interlocuteur pendant toute la campagne. Nous nous connaissons depuis trente-cinq ans, collège militaire d'Aix, saint-cyriens de la même promo. Nous avons tous les deux choisi les chasseurs mécanisés en Allemagne en 1986. Il a ensuite rejoint les hélicoptères. Je suis resté fantassin. Les relations sont franches et directes. Lui à Paris, Grégoire à Bamako, moi entre Gao et Tessalit. Encore un « heureux hasard », celui d'une chaîne verticale qui se fait confiance. Les choses se mettent en place. Les consignes sont rapides et précises. Les missions futures et le calendrier ne sont pas définis, mais nous comprenons vite que Gèze nous attend, et que le CPCO qui tient le dispositif à bout de bras sera soulagé de nous voir prendre le relais. La pression politique est forte. Il faut aller vite et reprendre l'ascendant. Les zones terroristes sont nombreuses dans la forêt de Ouagadou, près de la frontière mauritanienne, près du Niger et dans le Nord, à moins de 100 kilomètres de l'Algérie. Nous regardons les

cartes du Mali, les routes, les données climatiques. Nous serons loin de la Haute-Loire, loin de la Champagne. Il faudra juste garder les mêmes principes et s'affranchir des distances. Dans la pièce érigée en cellule de crise « Mali », les écrans montrent les images des drones Harfang et des avions de chasse survolant le Nord du pays. Les lits pliants ont été posés contre un mur. Au CPCO, des officiers suivent la situation jour et nuit, pendant que d'autres officiers planifient les actions futures, et que certains surveillent les théâtres en imaginant des plans, des réponses possibles, « à froid ». Nous croisons beaucoup de têtes connues, des camarades rencontrés en métropole ou sur les théâtres d'opération. Cette journée d'acculturation nous a permis de trouver de nombreuses réponses sur le dispositif en place, sur les départs futurs et les objectifs politiques. Michel, un autre camarade de promotion, colonel parachutiste, rédige les ordres tactiques depuis plus d'une semaine. Cet officier, toujours disponible, est l'un des meilleurs. Avec Patrick, ils me voient partir avec envie. « Bernard, tu vas avoir la mission de ta vie, la libération d'un pays, des raids jusqu'au Niger et l'Algérie. » Nous n'avons pas le temps d'aller prendre une bière dans un troquet du coin. Je leur ai laissé une bouteille de whisky et une autre à la cellule Mali pour boire à la santé de la brigade une fois que nous serons engagés. Mes officiers m'attendent pour rentrer sur Clermont. « Bon vent, Bernard, montre-leur ce que savent faire les Africains de la brigade Monsabert. » Le sas se referme sur les travailleurs de l'ombre. Il fait froid dehors, en haut des escaliers. Nous retrouvons l'aéroport de Villacoublay où nous attend le petit avion de liaison qui s'envole aussitôt pour Clermont-Ferrand.

Samedi 19 janvier

Journée dense. Nous connaissons depuis peu la composition définitive des GTIA en partance pour le Mali. Les GTIA et GAM sont positionnés

autour de Bamako et ils s'apprêtent à prendre Diabaly en l'absence de réaction djihadiste. En métropole, les GTIA 2 et 3 sont armés par la 3 avec des unités de la 9 et de la brigade du renseignement pour localiser et identifier l'ennemi. Le GTIA 4 rejoint Abidjan, prêt pour une intervention parachutiste. Le colonel en second de la 11e brigade parachutiste, Xavier Vanden Neste, que j'appellerai Xavier, son chef d'état-major, le colonel Laurent de Bertier et une trentaine d'officiers et de sous-officiers ont été mis en alerte Guépard. Ils ont quitté sans préavis un exercice franco-britannique pour prendre leurs consignes et rejoindre Abidjan. Ce petit PC de niveau brigade, appelé G08, a la capacité de mener des actions ponctuelles, mais limitées dans le temps. Il aura toute sa place dans le dispositif de la brigade Serval et je m'en servirai comme PC avant, à Gao d'abord, puis dans le Nord.

La copie est nette, même si elle bougera encore à la marge dans les jours à venir. La situation sur le terrain s'éclaircit. En fin de journée, nous apprenons que le départ est prévu de Roissy le 21 après-midi, donc départ de Clermont tôt le matin. La météo est exécrable, les routes glissantes. Mon fidèle Marie-Jo a réussi à me dénicher trois treillis couleur sable. Nous pensons tous à la guerre du Golfe. Dans les couloirs du PC, les sacs, les caisses sont alignés depuis plusieurs jours. Chacun attend les ordres. Après une pression initiale forte, mes Africains n'ont qu'une envie, partir. Cela fait plusieurs fois que nous annonçons la dernière soirée à nos familles. Nous rentrons tard. Nous avons la tête ailleurs et nous prenons conscience que nous allons les quitter pour une durée encore inconnue. La réunion du soir me convainc que tout est en ordre. Toute l'armée de terre est dernière nous.

Je regarde par la fenêtre et je repense au drame de la veille. Trois soldats de Nîmes qui rejoignaient Clermont-Ferrand en véhicule civil pour l'opération ont percuté un camion en travers de l'autoroute près d'Issoire : la neige, le verglas. Le sergent-chef Simon, les caporaux-chefs Ameur et

Danger ont péri dans l'accident avant même d'arriver à Clermont. Je pense à leurs familles. Quel gâchis ! On ne parle jamais d'eux et, pourtant, ils doivent être associés aux tués de Serval. Ils sont morts en service commandé, en mission. Il fait nuit. Claude est encore dans son bureau au premier étage. « Demain, occupez-vous de votre famille, nous aurons le temps de nous revoir plus tard. »

Dimanche 20 janvier

Demain, nous serons partis

Veillée d'armes avant le départ. C'est le moment où il faut savoir dire l'essentiel en donnant l'impression de vivre une journée comme les autres, le jour où tous les mots comptent, où les heures passent trop vite. Partir sans préavis est brutal, mais c'est finalement moins traumatisant pour les familles qu'un départ annoncé plusieurs mois avant le vol pour l'Afghanistan, « le couloir de la mort », me disaient certaines femmes de militaires. Il neige et je décide de faire ce que je n'ai pu réaliser huit jours plus tôt, une partie de luges en famille au pied du bac de Ceyssat. Un jeune lieutenant fait de même avec son fils. Demain, il rejoindra Toulon et moi Paris. Pour les familles, un départ ne se passe jamais bien. C'est un mauvais cap à franchir.

Lundi 21 janvier

Tempête de neige sur la France

Ne pas rater l'avion à Roissy

J'ai rejoint le PC à 5 heures. Hubert est présent. Les sacs sont embarqués dans la voiture. Je partirai avec un vol civil en treillis. Claude et son équipe nous rejoindront avec un long courrier gouvernemental. Mes transmetteurs sont déjà à Bamako pour installer le premier PC. Nous avons reçu des consignes pour ne pas communiquer sur notre départ. Il n'est pas utile de préciser à l'ennemi qu'un PC de brigade quitte la France. Il en déduirait rapidement le volume de forces à venir, plusieurs milliers. Je pars donc sans prévenir la presse et les élus, uniquement le préfet Éric Delzant, mobilisé avec tous ses services depuis le début de l'alerte. La route pour Paris est longue, parsemée d'embouteillages dus à la tempête de neige. J'ai le temps de repasser par le CPCO prendre les dernières consignes.

Je retrouve mes deux camarades de promotion, mais aussi Jean, un ami aviateur au CPCO, et Jean-François, le représentant de l'armée de terre auprès du CPCO. J'étais avec Jean et Grégoire à l'École de guerre et au CHEM. Jean-François occupait mon poste à Lille cinq ans plus tôt. Nous déjeunons ensemble tous les cinq, colonels et généraux, entre amis. Il est 16 heures. Je viens de passer la barrière de sécurité à Roissy avec Rémi. Le contrôleur m'a fait retirer mes rangers, sans doute trop métalliques. J'ai expliqué à une jeune préposée très sérieuse que la petite statuette de la Victoire, présente dans ma musette, n'était pas dangereuse et que j'en avais besoin. Je prends l'initiative d'acheter une bouteille de whisky pour l'opération. Elle reviendra en France après avoir fait le tour du Mali dans sa pochette plastifiée. Ayant décidé dès mon arrivée d'interdire les alcools forts dans la brigade, je ne pouvais décemment pas l'ouvrir.

L’avion décolle. Après l’Est tchadien et la Côte d’Ivoire, c’est la troisième fois que je rejoins l’Afrique. L’aéroport de Bamako est éclairé et la chaleur nocturne tranche avec le froid parisien. Les précurseurs m’attendent en treillis dans le salon. D’autres personnes en civil accueillent au même moment mon camarade François Lecointre, commandant la 9e brigade d’infanterie de marine de Poitiers. Il va prendre le commandement de la mission européenne de formation de l’armée malienne au nord de la capitale. Il est tard, je rejoins un groupe de petits bungalows en préfabriqué près de la piste, le « village chinois », pour y passer ma première nuit africaine. Cette fois, nous y sommes.

Mardi 22 janvier

État des lieux à Bamako

Journée très dense. Il s’agit de s’approprier la situation, de s’en faire une idée à partir des comptes rendus et des rencontres successives des deux colonels déjà présents (Gèze pour le GTIA 1 et Gout pour les hélicoptères du GAM), de comprendre ce que veut Paris et de se coordonner avec le PC de théâtre qui s’installe au même moment sur l’aéroport. Il faut aller vite mais avec qui, quoi, contre qui et comment ?

Les transmetteurs de la brigade sont déjà présents. Ils sont chargés d’installer le PC, mais aussi d’assurer la sécurité rapprochée des sites choisis. Le jeune capitaine de Clermont-Ferrand n’a pas perdu de temps. Il a fait le tour de la zone aéroportuaire et il a trouvé un hangar désaffecté près du village chinois et du bâtiment blanc où commence à s’installer le PC avant de Grégoire. Le hangar est totalement vide. Ses hommes et femmes passent le balai dans un nuage de poussière. D’autres ont trouvé des

planches et commencent à fabriquer des tables de fortune, des panneaux d'affichage. Un groupe sort des câbles électriques pour alimenter les ordinateurs portables et les imprimantes à venir. Un lieutenant me fait visiter une petite pièce qui servira de salle de réunion, moins bruyante, et un local sans fenêtre qui me permettra de m'isoler pour rédiger les premiers ordres. Les toilettes sont condamnées. Des feuillées, ou sanitaires, sont creusées, comme pour l'exercice Belvédère, avec 25 degrés de plus. Un adjudant empile les cartons de rations alimentaires et les packs d'eau. Sans attendre, je retrouve Gèze et son équipe avant d'aller rencontrer Gout au milieu des hélicoptères, un kilomètre plus loin. En fin de matinée, j'aurai les idées un peu plus claires sur le dispositif en place, ses capacités et les points de blocage.

Le bataillon Gèze entre Bamako et les djihadistes

Gèze commande un GTIA hétéroclite composé d'unités arrivées à la hâte de toute la région. En tout 700 hommes, 250 véhicules, dont 100 blindés. Son dispositif d'urgence a permis de dissuader les djihadistes de poursuivre vers Bamako, d'autant qu'ils étaient frappés par les chasseurs et les forces spéciales, mais la zone est immense et ses moyens sont limités. Sur ordre du CPCO, il a « poussé » ses unités vers l'est. Le pont de Markala est tenu et ses éléments de tête tiennent Diabaly sur la route de Tombouctou, et Sévaré sur l'axe qui mène à Gao. Ces unités sont à 400 et 600 kilomètres de Bamako. Son PC de GTIA est très réduit en personnel. En 2004, j'étais à sa place au Tchad et, déjà, le PC du régiment, appelé Groupement terre, se limitait à une poignée d'officiers.

Les mortiers manquent de véhicules remorqueurs et ils ont été démontés et installés dans des camions, ce qui les rend moins réactifs. Gèze ne se plaint pas. Ses Marsouins du 21, ses légionnaires du 1er régiment étranger de cavalerie d'Orange, ses hussards du 1er régiment de hussards parachutistes de Tarbes et ses Marsouins du 3e régiment de parachutistes

d'infanterie de marine de Carcassonne sont en Afrique depuis trois mois. Ils sont accoutumés à la chaleur et leur moral est excellent. Ils sont prêts à recevoir les ordres et ils attendent la logistique.

Dans quarante-huit heures, les hélicoptères seront prêts pour l'offensive

Gout est dans une situation différente. Ses hélicoptères ont débarqué des gros-porteurs depuis peu, arrivant du 5e régiment d'hélicoptères de combat de Pau. Il compte des hélicoptères de transport (Puma) et des hélicoptères d'attaque (Gazelle), armés de canons antipersonnel ou de missiles antichars. Il attend l'arrivée des Tigre, le dernier-né de la famille, un véritable char volant capable de tirer au canon 30 mm et à la roquette. Son PC est bien installé dans un hangar. 250 hommes sont sous tente et ses camions sont prêts à rejoindre la prochaine zone d'engagement. Il estime être opérationnel dans les quarante-huit heures.

Avant de refaire le point avec ma petite équipe de précurseurs, le « harpon », je fais le tour de la piste de Bamako pour rencontrer la compagnie Guépard du 2e RIMa. Les « chameaux » sont installés sous des hangars d'aviation ouverts à proximité de vieux lance-roquettes et de chasseurs maliens, hors d'état de nuire. Ils ont quitté Le Mans en quelques heures. Ils s'installent comme ils peuvent. Ils seront de tous les combats : Tombouctou, Gao, l'Adrar. Ces hommes sont commandés par un capitaine franc, humain et énergique, que je reverrai toujours avec plaisir, un de ceux qui entraînent leurs hommes au bout du monde.

Je rentre au hangar. Marie-Jo a trouvé des mangues, que nous découpons pour améliorer ces rations qui vont être notre lot quotidien pendant quatre mois. Nous déjeunons rapidement le long d'un muret avec les transmetteurs. La chaleur fatigue les organismes.

En début d'après-midi, réunion des colonels avec Claude qui vient d'arriver, accompagné de son équipe. Bloqué sur l'autoroute par la neige, il

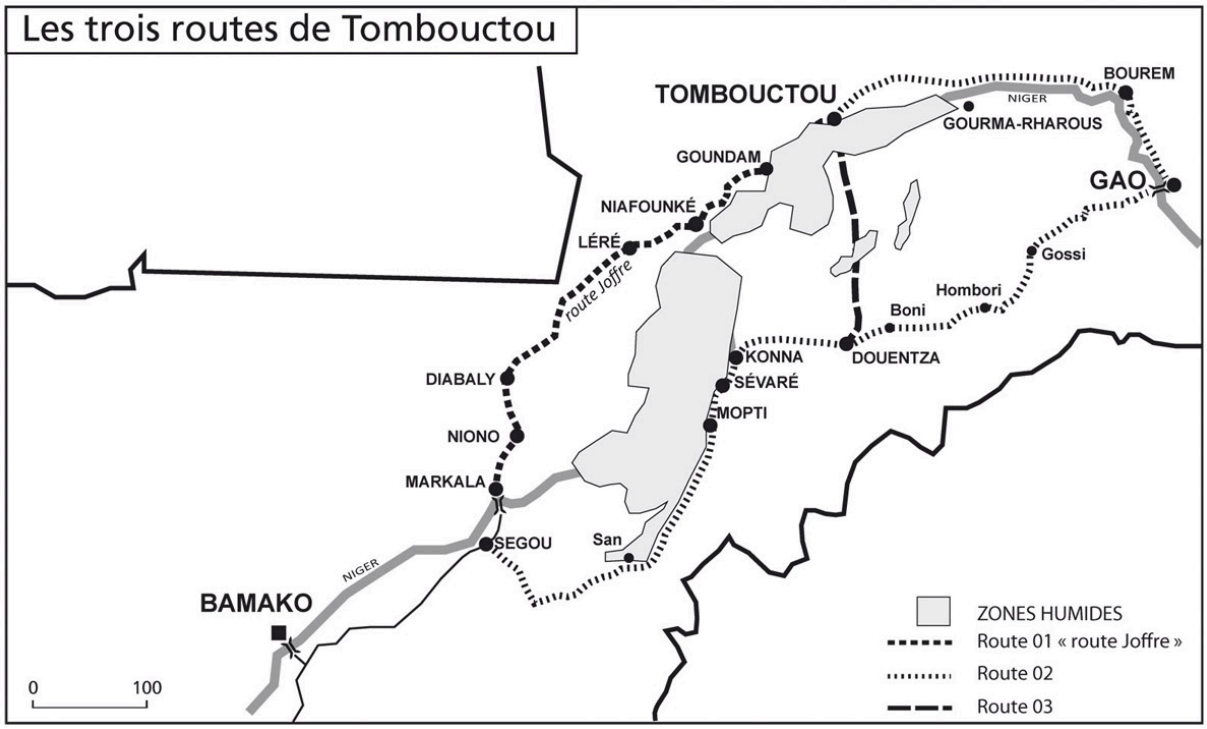
a bien cru ne pas pouvoir rejoindre Roissy, ni même décoller. Nous faisons le bilan des unités, du renseignement sur l'ennemi plutôt fugace et insaisissable, de nos moyens logistiques, réduits au plus juste. Je leur fixe un objectif à atteindre, réfléchir à un plan d'opération pour reprendre au plus vite la progression et marcher, foncer sur Tombouctou tout en gardant le pont de Markala et la plateforme de Sévaré.

Je n'ignore rien des difficultés. Elles sont réelles, mais c'est une course de vitesse et il n'est pas question d'attendre six mois avant de reprendre la progression. Nous les énumérons pour tenter d'y trouver des solutions : les distances se comptent en centaines de kilomètres. Nous sommes bien loin des références habituelles, de la doctrine d'emploi. Les moyens radios sont insuffisants, les unités manquent de pièces détachées, d'ingrédients, de véhicules spécialisés : pas de véhicules PC pour commander, pas de véhicules de dépannage. Les hommes sont sur la brèche depuis une semaine et ils ont peu dormi. Les allocations en munitions sont incomplètes pour certaines armes. Tous les gilets pare-balles ne sont pas arrivés, tout comme les conteneurs. Et pourtant, les points principaux du terrain sont tenus, les comptes rendus remontent. Le nom de Tombouctou ne laisse pas indifférent.

Les trois routes de Tombouctou

J'appelle le CPCO qui me donne des orientations sur la manœuvre d'ensemble. Ils vont me passer le manche des responsabilités tactiques. L'objectif est bien de s'emparer au plus vite de Tombouctou et du pont de Gao, 1 000 kilomètres plus loin. Ils disposent de quelques groupes de forces spéciales aptes à mener des actions ponctuelles et ciblées, mais incapables de tenir dans la durée, du fait de leurs effectifs réduits. Ils savent pouvoir compter sur les dernières unités maliennes du colonel major Dacko, en cours de regroupement à Sévaré, mais aussi sur les compagnies paras du GTIA 4 d'Abidjan. Elles peuvent être transportées rapidement par avions

Transall, à condition d'avoir une piste utilisable. Cette infanterie peut tenir contre un ennemi résolu, mais elle ne dispose pas de véhicules, ou très peu, et elle doit donc rapidement être rejointe par une colonne blindée bien armée. C'est ce qui sera fait à Gao, Tombouctou et Tessalit. Le CPCO réfléchit à toutes les options possibles et nous demande de lui faire des propositions pour la prise de Tombouctou. Avec Claude, nous reprenons nos cartes du Mali et nous identifions rapidement trois solutions pour atteindre les deux villes :



– 1re solution : effectuer un raid blindé plein est sur Gao et remonter sur Tombouctou en passant par les rives nord du fleuve Niger. Nous savons que la première étape sera facile. La route est droite et goudronnée jusqu'à Gao. En revanche, nous n'avons aucune information sur les pistes au nord du fleuve.

– 2e solution : rejoindre Sévaré et monter plein nord par la route en dur jusqu'aux berges sud de Tombouctou. La solution la plus simple et rapide. Je n'y vois qu'un problème : le Niger. La traversée du fleuve se fait par des bacs civils.

– 3e solution : passer par le désert et les marécages à l'ouest du Niger jusqu'à Léré, Goundam et Tombouctou. Nous ne connaissons pas l'état des pistes, forcément ensablées, et les renseignements militaires maliens comme français indiquent plusieurs centaines de djihadistes possibles le long de l'itinéraire.

Cette manœuvre ressemble aux dizaines d'exercices de l'École de guerre. Il faut évaluer les avantages, les inconvénients et les risques, et prendre une décision pour orienter le CPCO sur notre choix prioritaire. En termes simples, les options 1 et 2 offrent l'avantage de la route goudronnée, mais sans certitude sur les bacs et les pistes tout le long du Niger, cela relève du pari. Dans le pire des cas, cela reviendrait à échouer à 10 kilomètres de Tombouctou. Je regarde à nouveau l'itinéraire ouest (3e solution), la route la moins engageante, la moins facile, mais finalement la plus sûre. En lisant les noms, je retrouve l'itinéraire de l'expédition française de 1894, de Bamako à Tombouctou, à l'époque du Soudan français, l'histoire militaire au service des opérations ! Léré, Niafounké, Goundam, la marche épuisante de la colonne du colonel Bonnier, suivie de celle du lieutenant-colonel Joffre, futur vainqueur de la Marne, régulièrement attaqués par les Touaregs insoumis, venus effectuer des razzias sur les sédentaires noirs du fleuve Niger. En lisant Niafounké sur la carte, je revois mon grand-père, vieil officier colonial, me raconter les soirs d'été dans sa grande villa marseillaise les expéditions lointaines entre les lances africaines, les canons chinois, les sabres et moukhalas marocains. Je comprends alors que je vais suivre la trace de Joffre, un autre Catalan, pour rejoindre la ville découverte par René Caillié, « l'esclave de Dieu », comme l'appelait Frison-Roche. Le vieux Bigor ne sera plus là pour suivre

l'expédition du chasseur et de ses coloniaux et légionnaires. Il repose dorénavant à Marseille à quelques mètres seulement du monument à la gloire de la colonne Bonnier.

Ma décision est prise, ce sera l'axe ouest. Je rappelle Patrick et nous convenons d'une opération sur deux axes : Tombouctou par Léré (GTIA 1 et GAM) et le pont de Gao par les forces spéciales, les Maliens et les parachutistes à pied. Cette seconde opération sera commandée directement par le CPCO. Je me concentre donc sur Tombouctou tout en positionnant blindés et hélicoptères à Sévaré, pour renforcer Gao si besoin. Les légionnaires paras sont à Abidjan et il est prévu de les faire sauter pour coiffer la ville en plus du raid blindé. Les modalités restent à être précisées. Je demande à rencontrer leur colonel à Bamako avant le déclenchement de l'opération Oryx, la prise de Tombouctou.

Les premiers ordres sont rédigés le soir pour relancer l'action le 24 au matin, dans trente-six heures. Il s'agit d'occuper Sévaré et sa piste, Diabaly au nord, que les djihadistes semblent avoir abandonné. Gèze et Gout repartent vers leurs PC. Il nous reste à assurer le minimum du soutien avec les logisticiens de Bamako : des citernes de carburant, une antenne chirurgicale à positionner à Sévaré, près du futur PC des hélicoptères, des véhicules de dépannage pour les zones ensablées, des munitions et de l'eau.

Sur les traces de Joffre, un raid de 1 000 kilomètres en zone désertique et marécageuse

Mon logisticien me regarde interrogatif. Comme ses camarades du PC dans le hangar, il n'a que ce qu'il a pris avec lui dans l'avion : son portable, ses cahiers. Ses affaires sont posées au sol. Les tables de campagne, les porte-cartes ont été rangés dans un conteneur qui arrivera trois semaines plus tard. Il fera tout pour trouver le strict nécessaire à ce raid improvisé : carburant, gilets pare-balles, eau, munitions. Son camarade transmetteur n'est pas plus rassuré. Il a trois problèmes à régler en urgence :

– 1. Identifier des véhicules PC à positionner dans ce qu'on appellera la « colonne Gèze » pour commander la prise de Tombouctou à partir d'un PC brigade, capable de coordonner le raid blindé, le saut des parachutistes et les appuis d'hélicoptères. Une fois parti, il sera trop tard pour mettre en place les bons moyens de commandement. Il s'agit avant tout d'anticiper, de ne rien oublier.

– 2. Répartir au mieux les moyens de transmissions et satellitaires, juste arrivés de métropole, pour permettre à la colonne de recevoir ses ordres et de donner de ses nouvelles au fil de sa progression en terrain hostile.

– 3. Rétablir rapidement les réseaux encore bloqués par manque d'ordres techniques. Concrètement, les transmissions ne se parlent pas, les architectures complexes nécessitent un peu de temps pour être stabilisées et protégées contre les tentatives d'intrusion. Il faudra quelques jours pour obtenir un fonctionnement optimal.

Toute la journée est occupée à préparer l'opération, à se coordonner avec le soutien du théâtre. Les gros-porteurs civils et militaires se posent sans arrêt sur la piste et déchargent leur contenu. Le colonel Dominique, responsable logistique de l'opération, fait le point. Il n'a reçu que 6 % de ses stocks et pièces. Les trois quarts du bataillon logistique sont encore en métropole. À Toulon, les unités du GTIA 2 sont sur le point de prendre la mer pour Dakar à bord d'un bâtiment du type Mistral, le *Dixmude*, accompagné d'un cargo. Il n'a pas de pneus, pas de pièces détachées. Il faudra partir avec l'existant.

La colonne va effectuer 1 000 kilomètres. Même sans attaques djihadistes, c'est déjà un exploit. Je ne veux pas abandonner de matériels dans le désert. D'une part, nous en avons peu, d'autre part, il pourrait être utilisé médiatiquement comme trophée. J'appelle Gèze : « Envoyez une équipe en ville et récupérez tous les porte-véhicules civils que vous trouverez. On les payera. » Lorsque la colonne partit vers le Nord, elle était

suivie de ces véhicules maliens et de nombreuses voitures pleines de journalistes.

Nous terminons les ordres de détail dans la nuit et l'inventaire des besoins urgents. Il s'agit maintenant de préparer le commandement de toute cette opération. Nous décidons de stabiliser le PC principal dans le hangar, le temps que les derniers arrivent, et de désigner ceux qui rejoindront le PC avant à Sévaré, pour suivre les opérations de Gao et Tombouctou. Parmi eux, une demi-douzaine rejoindront le PC tactique en véhicule blindé dans la colonne pour la coordination finale. Claude est à la manœuvre. Il a anticipé ma demande. Il connaît parfaitement son équipe et les personnels sont désignés, prêts à embarquer pour Sévaré dès que nous aurons les Transall. Parallèlement, les transmetteurs ont formé une colonne de véhicules PC pour rejoindre Sévaré par la route. Le combat interarmes, les grands espaces, les bascules de PC, l'anticipation des mouvements, nous y sommes.

Mercredi 23 janvier

Journée de préparation intense et de coordination avec le CPCO. Nous nous concertons avec Grégoire. Son PC s'installe dans un grand bâtiment blanc à 200 mètres. Au rez-de-chaussée, une antenne chirurgicale a pris place. Les liaisons satellitaires ne sont pas encore stabilisées. Le colonel Nicolas Rivet du 28^{e} régiment de transmissions, mon voisin d'Issoire, est à pied d'œuvre. Il doit établir des connexions sécurisées à haut débit avec Paris, Dakar, N'Djamena et Lyon-Mont Verdun. Les convois du GTIA 1 sont prêts à partir pour la boucle du Niger, avec leurs citernes à carburant. Nous attendons un tiers des officiers du PC encore en France.

Jeudi 24 janvier

Nous quittons Bamako pour la boucle du Niger

Denis est arrivé dans la nuit avec le dernier tiers. Il fait à peine jour que la colonne Gèze quitte Bamako pour le Nord. Elle va rejoindre les unités de tête à Diabaly et poursuivre sans s'arrêter jusqu'au fleuve Niger et l'objectif. Le CPCO nous oriente sur les défenses ennemies possibles, sur les missions futures. En fin d'après-midi, Paris nous demande d'accélérer et de prendre les deux villes au plus vite. La pression politique doit être forte. Heureusement, les véhicules sont déjà partis vers Sévaré et le PC avant sera opérationnel dès demain. Je le rejoindrai pour me rapprocher de Tombouctou. Sans attendre, nous envoyons aux colonels un message pour accélérer et préciser la mission : « s'emparer de la boucle du Niger ». Pour prendre Tombouctou, je les oriente vers trois modes d'action possibles :

– 1. un raid sur la ville (celui qui est en cours) ;

– 2. un raid blindé complété par un raid aéromobile, c'est-à-dire la prise de points clés par des fantassins transportés par hélicoptères ;

– 3. un raid complété par une opération aéroportée, le largage de parachutistes.

En parallèle, je précise au GTIA 1 qu'il doit se tenir prêt à lâcher ses blindés de l'axe sud, vers Gao. Le ton est donné. Chacun comprend que l'opération Oryx se précise et qu'il faut accélérer. L'ordre se termine par cette citation de Monsabert : « C'est l'avant qui commande. » À eux de pousser vers l'avant et de nous prévenir des étapes franchies.

Vendredi 25 janvier

« Il y a une vallée dans le Tigharghar avec de l'eau toute l'année. S'ils y sont, ce sera là ! »

Cela fait trois jours que je suis à Bamako et je rejoindrai Sévaré dans l'après-midi. En attendant, Grégoire m'a proposé de l'accompagner pour rencontrer le chef d'état-major général des armées maliennes dans le centre-ville, ce que j'accepte volontiers. Nous traversons la ville en voiture et je découvre une capitale africaine insouciante et pleine de vie, avec ses embouteillages et ses marchés. L'entrevue avec le général Dembélé est passionnante. L'homme a une longue expérience de la troupe et connaît bien les garnisons du Nord pour y avoir séjourné de longues années. Il nous décrit la pauvreté des moyens militaires qui rendent son armée peu opérationnelle. À Tessalit, il a vu les terroristes d'Aqmi s'installer dans l'Adrar des Ifoghas avec des véhicules neufs, alors qu'il n'avait plus qu'un camion comme chef de bataillon pour récupérer la solde mensuelle à Aguelhok. La suite était prévisible. Dembélé nous décrit le massif du Tigharghar, dans l'Adrar : un massif minéral de 80 kilomètres sur 60 kilomètres, entrecoupé de vallées à peine sablonneuses. Au milieu du désert, ce massif contient de l'eau à quelques mètres du sol, le site idéal pour installer une plaque tournante des trafics entre le Nord, l'Algérie et la Libye, et le Sud ; entre l'Ouest, la Mauritanie, et l'Est, le Niger et le Soudan. Rien de nouveau, les premiers explorateurs et coloniaux avaient déjà bien identifié ce massif comme le repère des brigands. Dembélé se penche en avant. Son stick, sa baguette d'officier, est posé sur la table sculptée. Il porte un treillis camouflé et un foulard à carreaux noirs et blancs. « Il y a une vallée au milieu du Tigharghar, où il y a de l'eau toute l'année. S'ils y sont, c'est là. » Je reverrai plusieurs fois le général à

Tessalit, à Gao pour saluer nos morts, et, la veille de mon départ, à Bamako, toujours avec Grégoire.

Retour au camp chinois. J'ai fait mon sac. Assis sur les marches de l'escalier, Marie-Jo a sorti sa tondeuse et le voici transformé en coiffeur d'autorité ! Il alternera avec mon capitaine chancelier, aussi expert que lui en coupe « pour homme » ! Avec Claude, nous venons d'échanger nos avis sous sa tente. Il a pu acheter un matelas mousse à un vendeur local, mais le bruit des réacteurs des gros-porteurs ukrainiens toute la nuit laisse peu de place au sommeil. Je le laisse à Bamako avec Denis et j'embarque avec une dizaine d'officiers dans un quadrimoteur Hercule de l'armée de l'air belge pour Sévaré, 600 kilomètres plus à l'est. Le GAM est déjà installé dans le bâtiment sans étage de l'aéroport de Mopti-Sévaré. La grande salle d'attente a été transformée en PC du bataillon hélicoptère. La petite salle s'est transformée en PC avant de la brigade. À droite du bâtiment, je rencontre le médecin N'G de l'hôpital Sainte-Anne de Toulon. Il vient d'installer son petit hôpital de campagne, prêt à recevoir les blessés de Tombouctou ou de Gao. Son déploiement est une condition incontournable pour lancer la prise des objectifs. Comme beaucoup de chirurgiens militaires, il se partage entre les blocs opératoires des hôpitaux et le soutien des opérations.

Dehors, deux hélicoptères ont été réservés pour faire les rotations sanitaires sur Goundam et Tombouctou, une heure de vol. Le contrat est rempli, je vais pouvoir lancer l'opération Oryx. Ce n'est plus comme en Indochine où notre corps expéditionnaire était engagé dans un état de dénuement extrême, dans l'indifférence, sinon l'hostilité d'une partie de la population. Dans la brousse, les blessés étaient évacués à pied, et nombreux furent ceux qui moururent en route, ou dont les infections causèrent des amputations à l'arrivée, et ce par manque de moyens d'évacuation. Il n'y avait ni antenne chirurgicale de proximité ni hélicoptère, ou trop peu. Je revois cette cicatrice sur le bras du colonel Barbier, un solide officier de tirailleurs retraité à Montpellier. « Deux balles viets reçues à Laî-Chau, près

de la frontière chinoise. Je n'ai pas attrapé la gangrène malgré les cinquante heures d'évacuation sanitaire à pied, à cheval et en pirogue, contrairement à mes trois tirailleurs décédés avant d'avoir atteint l'hôpital. Ça, je ne l'ai pas pardonné à mon pays », me confia-t-il silencieusement. La gangrène n'avait pas voulu de son bras en 1953, mais elle eut raison de sa jambe quelques années plus tard, en Algérie. Je rentrais de Bosnie et sa première question avait légitimement porté sur le traitement des blessés. Que de chemin parcouru depuis cette génération sacrifiée de héros méconnus.

Du PC avant, nous suivons l'avancée de la colonne, prêts à la rejoindre d'un coup d'hélicoptère. Les pistes sont inexistantes. Les camions lourds, les citernes s'enfoncent dans le sable. Les hommes chargent, déchargent les véhicules, poussent, tirent et poursuivent. Niafounké et Goundam sont encore loin. Les transmissions passent mal. La nuit va tomber. Gèze fait arrêter ses unités. Elles repartiront le lendemain à 4 h 30. À Paris, on s'impatiente. Tombouctou ne sera pas prise le 25 au soir. On reporte au 26. Au sud, les forces spéciales et les paras s'apprêtent à prendre la piste de Gao après plusieurs heures d'avion. J'imagine les Marsouins au sud de Léré, observant aux intensificateurs de lumière les étendues de sable, la végétation, craignant d'être attaqués de nuit après une journée harassante.

« Mon capitaine, foncez sur Gao et prenez contact avec les paras demain soir »

Les blindés du capitaine Sayfa sont à quelques dizaines de kilomètres, prêts à foncer sur Gao, avec leurs camarades maliens. Une colonne de 500 soldats. Dès le déclenchement de l'opération sur Gao, nous leur donnons l'ordre de faire jonction à Gao. Il est 1 heure du matin. Le ciel est parsemé d'étoiles. Cette fois, nous reprenons l'initiative. En face de moi, à quelques kilomètres, je devine ce jeune capitaine seul face à sa carte, suivi par 500 soldats français et maliens. L'ordre qu'il vient de recevoir, il ne le recevra sans doute qu'une fois dans sa vie : « Foncez sur Gao et prenez

contact avec les paras demain soir. » Il a 600 kilomètres à faire. Tout repose sur ces jeunes officiers, bien formés et motivés. Là-haut, parties d'Abidjan, les forces spéciales et la compagnie du capitaine Karim rejoignent Gao, leur objectif. La piste est obstruée par des chars détruits. Les pilotes réussiront à se poser entre deux carcasses. La manœuvre sur la boucle du Niger se déroule correctement, mais la route est encore longue pour Tombouctou.

Samedi 26 janvier

Les pistes n'existent pas

Il est 4 heures, le permanent me réveille. Je saute de mon lit de camp. Le CPCO confirme les combats sur l'aéroport de Gao. Plus au nord, pas de contact avec la colonne. Je décide de m'y rendre pour revoir Gèze. Nous remontons le long du fleuve en hélicoptère avant de trouver la colonne étalée sur une grande distance. Le Puma se pose au sud de Léré. Il fait chaud et je retrouve le colonel et son camarade malien au pied de son véhicule. Nous convenons d'une vacation radio toutes les deux heures pour mieux suivre la progression. Les véhicules logistiques peinent à suivre. Il faut envisager de faire deux détachements : les blindés en avant, le convoi de camions à l'arrière avec une escorte de protection. Les Gazelle ne quittent pas le GTIA, vérifient l'absence d'ennemi en embuscade sur les pistes et décrivent de haut le terrain pour éviter les nombreuses voies sans issue, les marécages. Après Léré, le terrain devient plus accessible, mais la piste longe une grande falaise circulaire, idéale pour attaquer la colonne. Les renseignements font état de 100 à 200 djihadistes dans la zone. Les Maliens en pickups feront deux prisonniers dans un petit village, un peu plus tard. La population indique la présence très récente de djihadistes qui

auraient l'intention de se camoufler et de se battre dans Tombouctou. Il faut accélérer et coordonner le raid avec le saut des paras. De retour au PC de Sévaré après quarante minutes de vol, je réunis ma petite équipe pour étudier la prise de Tombouctou. Vu les difficultés rencontrées par la colonne, je n'exclus pas de reporter la prise au lendemain. Dans tous les cas, j'exclus l'hypothèse de l'héliportage de groupes d'infanterie entre Léré et l'objectif, d'autant que les renseignements sur l'ennemi sont imprécis et que les hélicoptères Tigre du GAM n'ont pas encore été rendus par les forces spéciales. Poser des fantassins à pied au milieu du désert et sans appui ne présente à mes yeux que des inconvénients, surtout en petit nombre face à un ennemi aux effectifs inconnus.

Il me reste à proposer au CPCO la meilleure coordination entre le raid blindé et le raid aéroporté. L'étude de la carte et des axes de sortie de ville fait ressortir deux zones à saisir en priorité : l'aéroport au sud et les portes du nord, qui permettent de s'exfiltrer de la ville. La colonne arrivant du sud, je lui affecterai en priorité la saisie de la piste d'aviation. Reste à choisir entre deux solutions : une action simultanée des deux mobiles, à lancer dès que la colonne sera à Goundam, ou prendre le risque de parachuter le GTIA 4 dès cette nuit, rejoint quand il le pourra par le GTIA 1, probablement vingt-quatre heures plus tard ou plus, si l'ennemi se dévoile. Le pire n'est jamais sûr, mais il doit toujours être prévu et pesé avant de décider. Le risque que les renseignements ne me permettent pas d'exclure consisterait en un bataillon parachuté à terre, statique, attaqué par des pickups équipés de mitrailleuses lourdes, et, simultanément, la colonne bloquée dans la zone de Niafounké par des mines et des djihadistes décidés à mourir. Pour ceux qui ont étudié, certes à une autre échelle, l'opération Market Garden, immortalisée par le film *Un pont trop loin*, une opération aéroportée ne vaut que par la capacité à rejoindre rapidement l'infanterie au sol. Nous échangeons cette analyse avec Paris, qui parvient aux mêmes conclusions. Je sens bien, lors de l'échange téléphonique, que l'état-major

subit une forte pression pour prendre Tombouctou. Impatients, certains en viendront même à penser que la brigade subissait le « syndrome afghan » ; en clair, la peur des mines, inhibant les éléments de tête et les chefs. Pour ceux qui connaissent les vallées de Kapisa, truffées de mines sur les points de passages obligés, cela avait du sens. Et foncer sur les axes était suicidaire. Au Mali, la largeur des axes au sud de Tombouctou rend le risque moins présent. Ce 26 janvier, l'ennemi c'est plutôt le sable et l'absence de cartes fiables. Il faut toute la volonté des Marsouins pour désensabler leurs camions logistiques, les plus lourds, comptabilisant jusqu'à quatre-vingts arrêts. Procès d'intention d'autant plus infondé que, paradoxalement, aucun des chefs n'avait « fait l'Afghanistan », ni les colonels ni leur général !

Distribution de téléphones par hélicoptère

À 17 heures, avec le CPCO, nous convenons d'un second report de vingt-quatre heures pour la prise de Tombouctou. En effet, pour sauter en milieu de nuit, le compte à rebours de la formation des sticks, les colonnes de paras dans les avions, ajouté au temps de vol depuis Abidjan (cinq heures) nécessitait une prise de décision impérative dans l'après-midi. Les conditions n'étaient pas remplies. Je comprends vite que le délai supplémentaire n'est pas le bienvenu et qu'il faut tout mettre en œuvre pour atteindre l'objectif dimanche soir.

La colonne est maintenant étalée sur plus de 100 kilomètres et je crains des attaques sur les arrières. Les moyens de communication ne sont pas suffisants. J'appelle Denis et Claude à Bamako. Tous les moyens satellitaires ont été « poussés vers l'avant ». Comme colonel, j'utilisais les mêmes au Tchad en 2004 avec mes compagnies de chasseurs du 16e bataillon, pendant l'opération Dorca. À l'époque, il s'agissait de patrouiller sur des centaines de kilomètres le long de la frontière soudanaise pour dissuader les Djandjawids (les miliciens du Darfour) d'attaquer les

170 000 réfugiés, regroupés dans les camps du Ouaddaï tchadien. J'avais imposé une règle stricte : un compte rendu satellitaire ou en morse toutes les deux heures pour ne perdre personne. Nos alliés tchadiens utilisaient des téléphones Turaya, bien connus des habitants du désert et disponibles sur le marché civil. Je demande donc à mes officiers de trouver six Turaya en urgence que je ferai récupérer dans la nuit par le petit avion de liaison Pilatus et qui seront déposés au petit matin à l'arrière de la colonne par hélicoptère : le système D, encore lui.

Une digue pour traverser les marécages

18 heures, la nuit va tomber et j'apprends par Gout une excellente nouvelle : guidé par les hélicoptères, l'échelon de tête a trouvé une piste en latérite, en dur. Il vient même d'arriver à la hauteur de Niafounké, en évitant la piste au pied de la falaise. Verborg, une figure dans le milieu des hélicoptères, a trouvé une digue entre les marécages. Il a posé son Puma et à pied s'est assuré de la bonne largeur de la piste (4 m 60) et de la dureté du sol avant de montrer l'itinéraire au colonel Gèze, ravi de renouer avec la vitesse. Verborg, je l'avais rencontré en 2005 en Côte d'Ivoire. Il fut un adjoint précieux et toujours de bon conseil. Après la Côte d'Ivoire, je ne fus pas étonné d'apprendre son rôle déterminant dans la campagne de Libye. Il commandait les raids de nuit qui détruisirent une partie des bataillons blindés de Kadhafi. Je savais en le voyant que l'ennemi n'aurait qu'à bien se tenir.

Niafounké est libérée cent dix-neuf ans après sa conquête par les tirailleurs de Joffre, le 20 janvier 1894, au prix de 100 rebelles tués. La colonne Leclerc de Gèze la traverse de nuit au milieu d'une foule en délire. L'aimant de Tombouctou attire le GTIA 1 qui sent l'heure de la libération finale approcher. Il ne restera plus que Goundam et la ville martyre. Au même moment à l'est, les hussards du capitaine Sayfa terminent un raid de

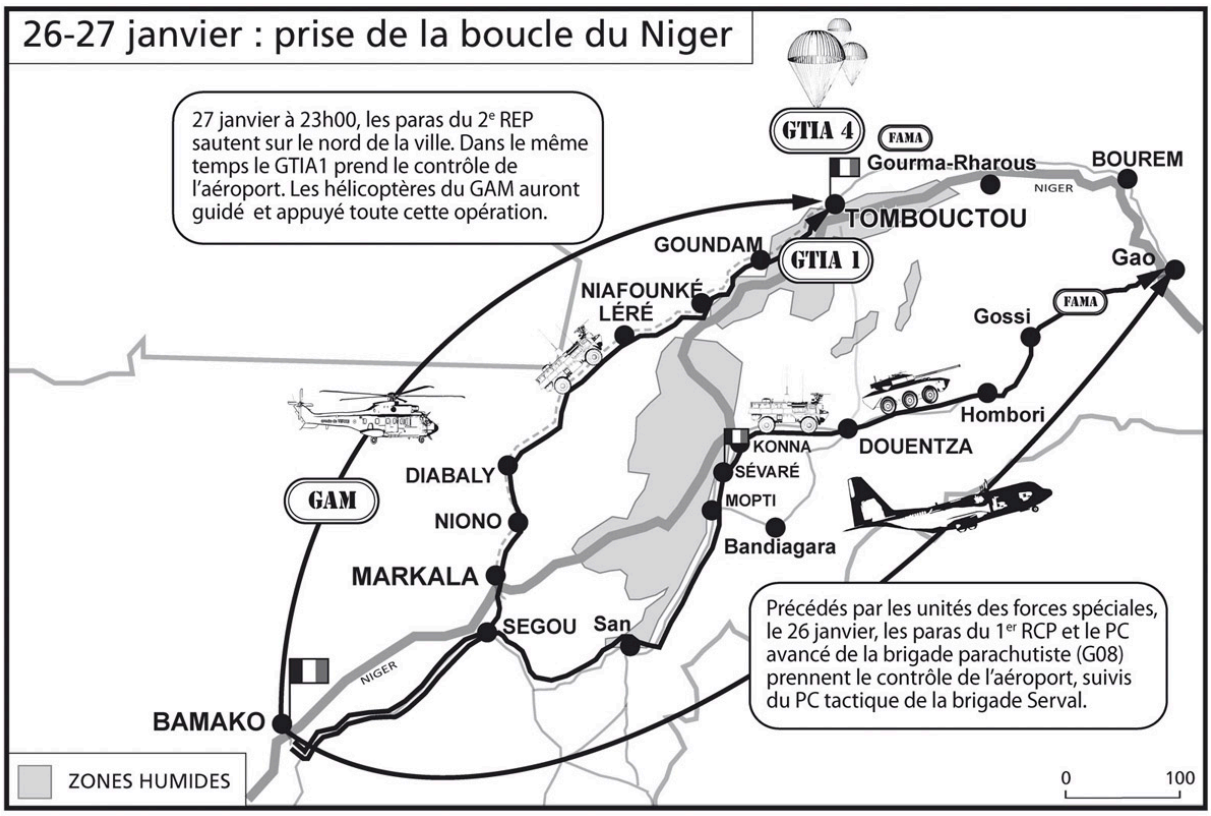
plus de 600 kilomètres. Ils sont aux portes de Gao. Le véhicule de tête vient de tomber dans un trou au milieu de la chaussée. Un pickup fume et des corps calcinés laissent penser aux restes d'un bombardement aérien ou à un explosif terroriste déclenché accidentellement pendant sa pose. Le pilote du véhicule est blessé. Le médecin de la colonne le soigne, pendant que les blindés foncent sur l'aéroport et le centre-ville pour faire leur jonction avec les paras.

Dimanche 27 janvier

La prise de Tombouctou

La colonne du GTIA 1 est repartie à 5 heures en deux échelons : les unités de combat devant, la logistique à l'arrière, les hélicoptères au-dessus. Les téléphones Turaya ont été déposés à l'aube. Nous suivons mieux leur progression. Je considère que la colonne a suffisamment de carburant, de munitions et d'eau pour tenir deux jours en autonome. Dans la petite salle d'attente de l'aéroport de Mopti-Sévaré, nous suivons les progressions au nord et à l'est vers Tombouctou et Gao. Sans résistance ennemie, Gèze fonce sur Goundam. La route est praticable. À 10 heures, nous prenons la décision avec Paris de fixer la prise de la ville en début de nuit, à 23 heures, ce qui laisse le temps aux deux mobiles, les avions chargés de paras et les blindés, d'arriver ensemble pour prendre la ville en tenaille, la colonne sur l'aéroport au sud, les paras pour fermer les portes du désert. L'officier de liaison parachutiste à mes côtés me confirme que Desmeulles a bien reçu les ordres de la brigade, le Frago (*fragmentary order*). Gout insiste pour récupérer ses hélicoptères Tigre prêtés aux forces spéciales, et il a raison.

Nous aurons besoin de leur capacité d'observation, voire d'agression pour neutraliser, si besoin, les pickups équipés de mitrailleuses lourdes.



Il est temps de rejoindre la colonne pour commander au plus près, coordonner raid et saut aérien, couverture hélicoptères, prise de l'aéroport, trois mobiles tactiques, bien conscients que d'autres à Lyon-Mont Verdun et Paris s'occupent des autres composantes indispensables à la manœuvre d'ensemble. Avec une petite équipe ramassée d'officiers, je quitte Sévaré en Puma pour Goundam, que vient d'atteindre en milieu de journée la tête de colonne. Tout se met vite en place. Les hélicoptères survolent en rase-mottes les bras du fleuve Niger, les marécages, les troupeaux, les Maliens qui nous saluent, les bergers, les enfants. Ils nous voient foncer vers le nord,

vers Tombouctou. Pour eux, nous sommes la liberté, la fin d'une oppression par la terreur. Je regarde ma carte : Niafounké, Goundam et, 35 kilomètres plus loin, l'objectif, celui de Joffre. Après la guerre froide en Allemagne, les Balkans, le Tchad et la Côte d'Ivoire, me voilà au Mali et, cette fois, pour une campagne éclair contre un ennemi bien identifié. Il y a une semaine, je poussais les luges de mes gamins. Aujourd'hui, je fonce sur Tombouctou. Aucun métier dans le civil ne pourrait m'offrir autant de satisfactions. Non, je ne regrette pas d'avoir choisi cette carrière à servir la France, à vivre avec ces hommes généreux et courageux, tendus vers l'action. Je regarde Gout à ma droite et mon vieux capitaine assis en face de moi. Eux non plus n'échangeraient pas leur place, comme Gèze et ses Marsouins.

Goundam : la piste transformée en patinoire

Aéroport de Goundam, 14 heures : une piste en terre battue, un petit bâtiment en dur sans fenêtre ni porte, le PC. Gèze a le sourire. Il est sorti des sables et des marécages, même si ses véhicules logistiques s'en sortent difficilement. Nous refaisons le point face aux cartes et croquis. Les ordres sont bien compris de tous. Les capitaines expliquent à leurs unités leur mission. Chacun vérifie son arme. Nos amis maliens font de même derrière le bâtiment. Deux prisonniers sont assis dans un pickup. Le chef de détachement a le moral. Il précède la colonne française et participe pleinement à la libération de son pays. Il pleut. Une petite pluie fine qui pénètre et qui donne même une impression de fraîcheur, la seule pluie des quatre mois d'opération. Une section de trois VAB approche de la piste. Les véhicules glissent sur la piste, ce que je craignais. Nous nous regardons avec Gèze et nous pensons la même chose : ne pas échouer si près du but à cause de la pluie, après avoir traversé ce bout de désert. C'est l'Afrique ici, rien n'est rationnel.

Je prends le temps de rencontrer les journalistes, des têtes connues et des grands reporters. Pierre Grange, Olivier Santicchi, Didier François,

Patrick Forestier et tant d'autres que je reverrai à de nombreuses reprises. Eux aussi sont sur le front. Depuis plusieurs jours, ils suivent la colonne avec de vieux véhicules, ou embarqués, subissant la chaleur et les ensablements.

Je leur explique la manœuvre en cours, Goundam et Tombouctou, en leur demandant de ne pas dévoiler nos intentions, pour ne pas nous mettre en danger. Ils sont libres et filment ce qu'ils souhaitent, mais ils savent aussi que la ligne rouge est la sécurité et que, dans ces conditions extrêmes, nous sommes interdépendants. Eux aussi ont les visages tendus, les yeux rougis, la peau brûlée par ces journées de soleil. Ils sont fatigués mais ils vivent des moments historiques et leurs reportages sont attendus par les rédactions et les lecteurs de l'Hexagone et du monde entier.

Depuis le début, ce raid tient avec la bonne volonté, le professionnalisme et la débrouillardise de chacun. Au moment de partir, nous prenons conscience au PC que nous n'avons qu'une équipe spécialisée dans le guidage aérien, indispensable au sol pour les opérations de la nuit à Tombouctou. Mais Goundam attend un avion Transall plein de carburant, dont les hélicoptères qui commencent à se poser ne pourront se passer. Au bord de la piste de Goundam, au moment de partir pour Tombouctou, nous sommes démunis. Par chance, nous trouvons une petite équipe avec des casques différents, ceux de l'armée de l'air. Ils ont les qualifications nécessaires pour faire poser des avions sur des pistes de fortune. Comme nous, ils seront les artisans de la victoire. Avec les soldats restés à Goundam, ils balisent la piste, permettant à leurs camarades pilotes de se poser, aux hélicoptères de repartir, pleins faits, vers Tombouctou.

La colonne repart vers l'objectif. Les VAB patinent au départ. Les conducteurs prennent les distances de sécurité pour éviter les accidents et ne pas être trop groupés, s'il devait y avoir une embuscade. Il fait nuit tôt au Mali. J'ai placé mon véhicule PC derrière les blindés de tête et derrière Gèze. Il commande le raid et la prise de l'aéroport. Je suis l'opération

globale. Par le hublot, je vois les Maliens nous saluer, éclairés par les phares des blindés qui traversent les villages. J'ai une pensée pour le colonel Bonnier et son état-major : 13 Français, 63 tirailleurs tués le 15 janvier 1894 à Tacoubao. Dans le VAB, le bruit du moteur nous empêche de parler. Nous communiquons par l'interphone et les casques radio. Mon officier para est à mes côtés. Il lève le pouce : « Mon général, ils viennent de décoller d'Abidjan. Ils seront sur objectif comme prévu à 23 heures. »

J'imagine Desmeulles et ses légionnaires embarqués, serrés dans les Transall, avec les deux parachutes et la gaine sur les cuisses, comprenant la musette, les munitions, l'armement et les radios. Après plusieurs heures de vol, les paras n'ont qu'une envie, sortir de l'avion. Pour avoir effectué un saut dans cette configuration avec eux, quatorze mois plus tard en Corse, mais sans l'attente ni l'appréhension de l'ennemi, j'ai pu mesurer que ce type d'effort n'était pas à la portée de tous. Les blindés roulent. Les pilotes de l'armée de l'air ont pris le cap de Tombouctou. Ils savent qu'ils seront vulnérables pendant le survol de la zone de largage. Ils ont répété plusieurs fois les trajectoires, les altitudes, une opération complexe que peu de pays savent faire si loin de leurs bases. Ils n'effectueront qu'un passage, sous la protection et le regard des chasseurs et des drones plus haut, un passage parfait à 23 heures pile.

Gèze s'empare de l'aéroport Desmeulles saute sur Tombouctou

Gèze a atteint les abords de la piste. Nous aborderons Tombouctou ensemble, ce qui nous oblige à attendre en colonne au sud. Paris suit de près la coordination. Avec Patrick au CPCO, nous échangeons nos informations, d'autant que, sur le terrain, nous recevons mal les images des drones. Les hélicoptères scrutent la ville et ses abords. Rien ne bouge à l'exception de quelques isolés sur la piste d'aviation. Les journalistes sont dans la colonne, certains sont embarqués avec les Maliens. La libération est une question de

minutes. Le GTIA 1 atteint l'aéroport par une mauvaise piste. À 23 heures, nous suivons à la radio le largage des 500 paras. Il n'aura pas duré dix minutes. Nous retenons notre souffle. Nous entendons les avions et aucun tir ne part de la ville, ce qui est rassurant. La suite est rapide : la saisie de l'aéroport, la prise de contact radio avec les paras, le suivi des hélicoptères au-dessus et autour de la ville. Le véhicule PC s'arrête entre la tour et le bâtiment principal, sur lequel est inscrit en grandes lettres « aéroport de Tombouctou ». Le GTIA installe son dispositif de protection. Nous pensons tous aux mines. Il s'agit de ne pas trop se déplacer de nuit et de bien se protéger en cas d'attaque. Les Maliens qui connaissent la zone m'annoncent qu'ils vont s'infiltrer pour tenter de savoir, grâce à la population, s'il reste des terroristes en ville. Il est 2 heures du matin. Les antennes satellitaires ont été dépliées. Les liaisons sont assurées, les ordres donnés. Je déplie mon sac de couchage allégé et, avec deux caporaux, je me couche dans un camion pour deux heures de sommeil. Demain matin, avant de partir au travail, la France apprendra que ses armées ont atteint Tombouctou.

Lundi 28 janvier

« Une victoire stratégique pour la France »

7 heures. Première réunion, il s'agit d'avoir les idées claires sur la situation présente, les besoins futurs, les actions à mener.

Je n'oublie pas que Tombouctou n'est qu'une étape, « une victoire stratégique pour la France », rapportent les médias. Le PC principal est encore à Bamako et deux bataillons rejoignent actuellement le Mali (GTIA 2 et 3), les Africains de la 3. Il faut organiser la prise effective de la ville, le rétablissement des flux logistiques, la récupération de l'échelon de

soutien laissé à Niafounké et surtout se préparer pour le coup d'après. J'ai donc deux préoccupations : terminer l'action en cours et avoir des orientations pour les opérations futures. Je sais qu'il me faudra du temps pour faire basculer mes moyens. Ici, les bonds se comptent en centaines de kilomètres, les infrastructures sont très détériorées (énergie, eau) et la sécurité inexistante. Le temps est compté. La course continue.

J'ai donné les premiers ordres au pied du PC tactique. Amené par les Maliens, l'adjoint au maire, qui est resté courageusement dans sa ville pendant toute l'occupation, vient me remercier. Il est habillé en blanc avec sa grande écharpe tricolore sur la poitrine. Les comités de quartier attendent l'arrivée des Français pour assurer la sécurité et rassurer la population. Les terroristes ont fui. Je prends le temps de récupérer Desmeulles par hélicoptère entre deux dunes. Son chef opérations, le lieutenant-colonel Jean, a parcouru toute la nuit les positions des compagnies face aux portes de la ville. Une fois la mission accomplie, il a été évacué, une cheville fracturée par une mauvaise chute. Du ciel, la ville semble calme, pas de regroupements de foules. Les parachutes blancs et verts sont posés sur le sable. Les légionnaires se sont regroupés et bloquent les sorties. Nous nous retrouvons avec Gèze, Gout, Desmeulles et Claude, qui a rejoint l'aéroport dans la nuit. Le PC tactique suit les opérations en cours : la recherche des pièges et des mines, la vérification de l'état de la piste, obstruée par une quarantaine d'obstacles, dont un bimoteur hors d'état et des tas de terre, mais aussi la récupération du convoi logistique et la mise en place future d'une base avancée d'hélicoptères.

Après un raid mémorable, Gèze traverse Tombouctou en vainqueur

Il s'agit maintenant de rentrer en ville et de sécuriser les axes principaux, soit à partir de l'aéroport en véhicules, soit à pied à partir des bordures est. Je choisis de confier cette mission à Gèze et au GTIA 1 qui

vient d'effectuer un raid mémorable. Il est précédé par les forces maliennes du colonel S, en pickups, drapeaux déployés. C'est la libération de Paris à Tombouctou, l'euphorie populaire. Parallèlement, les légionnaires de Desmeulles entrent en ville et contrôlent les quartiers est jusqu'au centre.

Gèze hésite à partir. Sans doute se demande-t-il si je vais le précéder. J'y ai pensé, mais cette victoire est la sienne. Il va connaître un des plus beaux moments de sa vie de soldat à la tête de ses Marsouins et il ne l'aura pas volé. La reconnaissance de la ville par les axes routiers s'accompagne d'une ovation ininterrompue, filmée par toutes les chaînes présentes. Je n'oublie pas que la place d'un général est légèrement en arrière pour suivre les événements, être joint à tout moment et prendre les bonnes décisions à temps. À Tombouctou, Gao et Tessalit, je ferai toujours en sorte de ne pas fragiliser la chaîne de commandement par des absences dangereuses. Il faut rester humble entre la baraka et la poisse, ne pas se mettre en situation de perdre bêtement. Chacun sa place, celle des colonels est en ville, la mienne entre eux et Paris et Bamako. En fin d'après-midi, le convoi logistique est annoncé à Goundam. Il traverse la ville en arrivant par l'axe nord pour rejoindre l'aéroport et est lui aussi applaudi. Un beau cadeau pour ces oubliés de l'histoire qui ont poussé et tiré leurs véhicules à travers ces contrées inhospitalières. Évidemment, les djihadistes ont détruit tous les bulldozers et engins de terrassement dans un rayon de 300 kilomètres. L'un d'eux, calciné, repose à l'entrée de l'aéroport. La seule solution pour déblayer la piste sera le largage d'un bulldozer par parachute, une capacité inemployée depuis l'Indochine et pourtant totalement indispensable aujourd'hui. Les sapeurs du 17e régiment du génie parachutiste dégageront la piste en quelques heures. L'engin parachuté fait penser à ceux employés par leurs camarades du 31e génie à Diên Biên Phu. Largué par un gros-porteur, nous le voyons descendre, soutenu par plusieurs parachutes, et passer à quelques mètres à peine de la tour de contrôle. Sur la piste, l'avion est déplacé par trois VAB qui le tirent doucement sur le bas-côté. Les

sapeurs viennent de trouver 200 kilos d'explosifs au pied de la tour de contrôle. Soit parce qu'ils n'ont pas eu le temps, soit parce qu'il leur manquait des détonateurs, les terroristes n'ont pas fait exploser la charge. L'aéroport est en état, même si les bâtiments ont été dégradés. Je considère en fin d'après-midi que la situation est sous contrôle. L'ennemi a fui juste avant. La ville est libérée. Il est temps de rétablir rapidement un état de droit pour éviter les éventuelles vengeances et les débordements, même s'ils ne sont apparemment pas à l'ordre du jour. La sécurité des lieux, comme celle de la bibliothèque, fera aussi partie de nos missions pour éviter tout risque de pillage. Mais nos unités ne sont pas dimensionnées pour tout garder, et les forces maliennes retrouvent légitimement leur place en ville. Fort de ce constat, le retour au calme est assuré. Aussi, je décide de rejoindre, en avion de liaison Pilatus, Denis et mon PC principal pour préparer l'avenir : Sévaré d'abord, puis Bamako dans la soirée. Je laisse Claude pour coordonner la fin de l'opération Oryx.

Avant de décoller, je vois passer une section qui rentre du centre de Tombouctou. Tous sont heureux d'avoir été portés en vainqueurs, d'avoir contribué à redonner sa liberté à cette population oppressée. Je comprends à mon tour, loin des cartes du PC, que ces actions ont un effet réel et salvateur sur des dizaines de milliers de civils. Je ne peux m'empêcher de penser à tous les opprimés rencontrés en Bosnie vingt ans plus tôt, au Kosovo ou ensuite en Afrique, à tous ceux que nous avons protégés dans des camps de réfugiés, des villages bombardés, sans pouvoir éloigner la guerre. Je me souviens surtout de mon premier tireur d'élite, un grand Martiniquais, le chasseur Trime. Appelé en Allemagne, il avait découvert d'un coup la France, l'Europe coupée en deux, le froid, la rigueur militaire et Berlin, où nous passions un mois par an en relève. Cette nuit-là, nous venions de terminer une marche de plusieurs heures le long du Mur, dans la zone rurale de Lübars, des heures silencieuses à marcher le long des grillages et des barbelés, sous les aboiements des chiens-loups est-allemands dans la

lumière blafarde des néons qui éclairaient cette cicatrice honteuse. Au moment d'embarquer dans le camion, et de poser sa corde de 10 mètres destinée à sauver un éventuel fugitif, il s'était effondré en sanglots, traumatisé par cette vision. Il mesurait sa chance d'être du bon côté, sans rien pouvoir faire contre ce Mur. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais je suis certain qu'en apprenant la libération de Tombouctou, il a dû penser lui aussi à cette triste nuit, au chemin parcouru contre l'oppression et au rôle joué par notre armée au service de la liberté depuis Berlin.

Mardi 29 janvier

Retour à Bamako

Je retrouve Grégoire dans son PC interarmées de théâtre, en cours de transfert entre Dakar et Bamako. Il me donne son évaluation de situation sur la région et les opérations futures. Nous attendons la visite prochaine du chef d'état-major des armées, qui nous orientera plus précisément sur ses objectifs. Sous le hangar du PC, près de la piste, mes officiers d'état-major me retrouvent. J'ai l'impression de les avoir quittés depuis un mois, mais cela fait à peine trois jours. Patrick vient d'arriver de Paris. Il me confirme la volonté politique de poursuivre la libération de la boucle du Niger de Tombouctou à Gao et la « destruction » des terroristes dans le Nord. Avec Denis et l'état-major, nous passons la soirée à réfléchir aux hypothèses d'emploi, en tenant compte de la disponibilité des cinq bataillons (GTIA et GAM). Nous passons en revue les foyers terroristes connus et les capacités de nos unités présentes et à venir. Commencer à imaginer les uns au sud, les autres au nord. En attendant d'avoir plus d'orientations, il faut prévoir le déménagement prochain du PC pour se rapprocher du « front ». Très vite,

l'étude du terrain et de l'ennemi nous amène à identifier Gao comme la future plateforme des opérations probables. Mon chef des transmissions s'y attend et il a commencé à prévoir le nombre de véhicules et l'échelonnement pour déplacer le PC de la brigade sans discontinuité, comme pendant l'exercice Belvédère. Il assiste à la réunion et ne dit rien. Les conteneurs de tables, chaises, tableaux et imprimantes sont toujours bloqués à Istres. La compagnie a fait son possible. La grande carte du Mali est clouée au mur. Des tréteaux de fortune permettent d'aligner les ordinateurs. Le hangar est un four. Il a réussi à acheter quelques climatiseurs, un réfrigérateur coupé en deux pour permettre aux serveurs informatiques de rester à une température acceptable et de ne pas lâcher. Ces travaux de fortune tiendront jusqu'au bout.

Mercredi 30 janvier

Visite du chef d'état-major des armées

Le CEMA est arrivé hier soir à Bamako. Il va faire le tour du dispositif et il est naturellement prévu que je l'accompagne avec Grégoire. Je rejoins donc Sévaré où je l'accueillerai, la piste de Tombouctou n'étant pas encore dégagée et sécurisée pour les avions. Je retrouve l'aéroport où se pose un Transall, suivi d'un Falcon gouvernemental. Il n'est pas difficile d'en déduire qu'une reconnaissance est en cours pour préparer une visite ministérielle sinon présidentielle. La visite des sites est rapide : Sévaré, Tombouctou avec les colonels, puis Gao où se trouve le petit PC parachutiste, à peine arrivé d'Abidjan. Je découvre Gao et son emprise, très étendue, au bord d'un grand découvert de plusieurs kilomètres, un grand hangar désert, encore un, et des Maliens qui ont rejoint leur ville de

garnison. Nous sommes reçus par le colonel adjoint de la 11e brigade parachutiste, Xavier, et son chef d'état-major, Laurent. Dans l'immédiat, le G08 (nom de code du PC de la 11 pour l'alerte Guépard) est installé dans un petit bâtiment face à la piste. Xavier explique au CEMA ses premiers contacts en ville avec les autorités locales, les consignes données à la compagnie para sur place. Xavier a pris les choses en main pour partager la surveillance du site entre les Français, les Maliens et les Nigériens, qui viennent de s'installer à proximité, en ville.

Ce petit PC est taillé pour conduire des opérations limitées dans le temps, avec des moyens légers, des unités à pied. Il s'inscrit parfaitement dans le dispositif d'alerte Guépard, en complément de la brigade d'alerte. À ce titre, placé par le CPCO à Gao, il organise la plateforme avec nos alliés africains, pendant que le PC de la 3e brigade dirige les opérations, de Bamako à la boucle du Niger. Très rapidement, le PC G08 deviendra le PC avancé de la brigade Serval, d'abord à Gao puis à Tessalit. Xavier est un vieux soldat. Il a commencé lui aussi dans les chasseurs mécanisés en Allemagne, au 24e bataillon. Après quelques années comme sous-officier, il passera par l'École militaire interarmes, l'école sœur de Saint-Cyr, réservée aux sous-officiers et aux aspirants, sous-lieutenants de réserve. Officier, il choisira les paras des troupes de marine, comme Laurent. Xavier a parcouru plusieurs fois les théâtres africains et afghans. Officier expérimenté, pragmatique et d'un abord simple, il commande avec humanité. Il a suivi de près le drame d'Uzbeen, quelques années plus tôt, où dix Marsouins ont trouvé la mort dans une embuscade talibane, et il sait mieux que personne que le combat terrestre obéit à des règles. Il a la foi chevillée au corps, une passion pour la guerre d'Indochine et un humour pince-sans-rire. Très vite, je trouve dans cet officier un adjoint fidèle, avec qui je partagerai six semaines de ma vie à Tessalit et, depuis 2013, une amitié solide. Laurent est calme. Il a commandé l'École des troupes aéroportées et il dirige efficacement une équipe expérimentée. Ses ordres sont toujours précis et

bien conçus. Les prévisions sont en cours d'élaboration et nous attendons l'arrivée des deux bataillons. Nous savons que le GTIA 1 de Gèze rentrera à Tombouctou jusqu'à sa relève et qu'il rejoindra ensuite ses bases africaines de départ. Ce sera la fin de l'action des forces prépositionnées, les pompiers de la première heure. Au fil des échanges, il ressort que je vais poursuivre avec les nouveaux arrivants de la 3e brigade, les paras de la 11 et les hélicoptères. Pourtant, la priorité n'est pas encore clairement établie entre le nord de l'Adrar et la forêt de Ouagadou sur la frontière mauritanienne, d'où les terroristes peuvent descendre sur Bamako en quelques heures. Nous réfléchissons donc à ces deux hypothèses, en sachant que nous serons rapidement aidés par les bataillons africains de la Misma (Mission internationale de soutien au Mali sous conduite africaine) qui se mettent en place. Dans la soirée, nous apprenons qu'un pickup malien a sauté sur une mine entre Sévaré et Gao, 4 morts, 4 blessés. Ils sont évacués par nos hélicoptères. Il reste des terroristes au sud du fleuve Niger.

Jeudi 31 janvier, vendredi 1er février

« Mon général, nous n'avons même pas une bière à partager ! »

Le président de la République est annoncé pour les jours à venir, visite qui doit rester confidentielle jusqu'au 2 février pour raison évidente de sécurité. Ces trois jours de calme relatif seront les bienvenus pour la brigade qui peut ainsi préparer le coup suivant. De Bamako, les échanges téléphoniques avec Paris permettent de préparer cette visite qui se déroulera en deux temps : une partie en ville dans la mosquée et la bibliothèque, au contact de la population, une seconde à l'aéroport, plus spécifiquement tournée vers les forces qui ont libéré Tombouctou. Les deux chefs d'État

français et malien voyageront ensemble et passeront leurs troupes en revue avant de repartir sur Bamako. Je décide donc de rejoindre mon PC tactique le 1er février au soir pour terminer de préparer cette visite à risque. En effet, tous craignent sérieusement une intervention armée en ville, l'explosion d'un kamikaze dans la foule, même si le dispositif déployé sera dissuasif et bien organisé. La piste a été dégagée et j'atteins le PC en C130 Hercule, après avoir remonté le Niger à basse altitude, effrayant au passage quelques dromadaires peu habitués aux avions. Mes quatre colonels sont présents et je leur donne les dernières nouvelles. Les unités sont déployées. Je désigne les légionnaires du REP pour le piquet d'honneur, limité à une dizaine d'hommes. Ils présenteront les armes aux présidents à la descente de l'avion. La nuit tombe. Je croise l'adjudant Olivier du GTIA 1, un Marsouin enjoué et dynamique. Vingt ans plus tôt, il était dans ma compagnie comme sergent au 92e RI et nous étions partis six mois ensemble dans la poche de Bihac, ce qui crée naturellement des liens et permet une liberté de ton et de parole. « Mon général, nous n'avons même pas une bière à partager », le bon sens du Gaulois. En effet, nous n'avons que des rations et de l'eau. Plus tard, nous recevrons quelques bières, mais le GTIA sera parti.

Visite nocturne en ville sur les traces de René Caillié

Je me doute que, passé cette visite, il me faudra vite rejoindre mon PC de Bamako pour la suite. Je ne reviendrai peut-être pas à Tombouctou. Nous faisons le même constat avec Gout, lui aussi déçu de ne pas avoir vu de près la ville sainte. La situation est calme. Le moment est venu de s'offrir une heure de visite, la récompense discrète des libérateurs. En quelques minutes, un convoi léger est formé dans l'obscurité : une demi-douzaine de véhicules très légers et mobiles armés par les légionnaires commandos parachutistes du REP. Ils connaissent bien le centre-ville. Ils en reviennent. L'adjudant Cristian descend du véhicule de tête. À son accent, je comprends qu'il n'est pas francophone de naissance. Ce sous-officier d'origine

roumaine a un regard qui pétille d'intelligence. Issu des commandos parachutistes, il est connu et apprécié de tous. Comme la plupart de ces adjudants et adjudants-chefs, il a fait toute sa carrière au régiment. Il a l'humilité des vrais soldats ; de ceux qui ont connu le feu et vu la mort en face. La mission est simple : traverser la ville, passer devant la bibliothèque, la vieille mosquée et surtout la maison de René Caillié, premier Occidental à être entré dans la ville le 20 avril 1828. En finissant *L'Esclave de Dieu*, je m'étais fait la promesse de voir cette maison. Nous roulons dans la ville et je repense à la description de l'explorateur : « Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mes attentes ; je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée : elle n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre mal construites. » Évidemment, les toits ne sont pas recouverts d'or comme le pensaient les explorateurs au XIX^e^ siècle. Cette ville est constituée de maisons basses, d'artères larges et de rues étroites, mais c'est Tombouctou, un nom qui fait rêver. « Le principal entrepôt de cette partie de l'Afrique. On y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyni, le sel est apporté par des caravanes à dos de chameaux. » Ces caravanes existent toujours. Nous les trouverons en avril, bloquées dans les sables d'Araouane entre Tombouctou et Toudeyni. Le temps s'est arrêté dans cette ville. À l'entrée, nous croisons des blindés calcinés, probablement détruits par l'aviation ou les hélicoptères, un grand panneau noir se dresse sur le bord : « La ville de Tombouctou est fondée sur l'islam et elle ne sera jugée que par la législation islamique [charia]. » De nombreux petits restaurants et cafés fermés indiquent « BB » et « chambres d'hôtes ». Quelques années auparavant, les touristes arrivaient par charters et faisaient vivre la ville, comme à Gao et à Tessalit. Cette prospérité, ces échanges commerciaux, cette ouverture appartiennent au passé. La terreur a chassé les Occidentaux d'une partie toujours plus grande de l'Afrique, aggravant la pauvreté, le ressentiment, la guerre et la misère, tout ce qui

permet à ces réseaux parasites de prospérer au détriment de la population. Les véhicules s'arrêtent. Les légionnaires avancent dans les rues sombres. L'adjudant m'a demandé de ne pas les dépasser, de les laisser éclairer le groupe. Des silhouettes passent entre les murs et les portes. La vieille mosquée est là, massive, basse, entourée de petites masures. L'adjudant me fait signe. Il me montre une plaque sur une façade où est gravé « René Caillié ». Nous y sommes. Un vieil homme sort d'une ruelle, comme au théâtre. Il nous questionne. Il a les clés et nous visitons la cour, les chambres refaites pour les touristes qui ne viendront pas. Il me montre un coin de chambre sous l'escalier : « C'est ici qu'il dormait, monsieur Caillié. » Il fait nuit. J'oublie un instant que je suis en guerre. Je ramasse un caillou au sol, seul présent que je rapporterai à ma mère en Charente, pour la remercier de m'avoir offert ce livre, une part de rêve. Gout est aussi ému que moi. En sortant nous voyons une famille assise dans la ruelle autour d'une petite lumière. « Vive la France ! Merci la France ! » Le vieil homme s'approche. Il nous présente son petit-fils, de 5 ou 6 ans. « Je ne vous montre pas son dos. Les djihadistes l'ont fouetté parce qu'il portait un bracelet autour du poignet. Merci. Merci. » Deux jeunes filles nous croisent en souriant, semblables à celles du film *Timbuktu*. Elles ont retiré leur foulard, redécouvrant la liberté. L'adjudant me fait signe. Il est temps de rentrer.

Samedi 2 février

Visite du président de la République

Derniers préparatifs avant l'arrivée des Transall qui se posent à 9 heures. Nous accueillons le président, chef des armées, heureux d'être à

Tombouctou délivrée par ses unités. À ses côtés, le président Traoré et son écharpe blanche, caractéristique, lui aussi accueilli par ses unités qui ont efficacement participé à ce raid. Ils sont suivis par les ministres Jean-Yves Le Drian et Laurent Fabius, par l'amiral Guillaud et, juste derrière le président, le général d'armée Puga, son chef d'état-major particulier. Les ministres ont le sourire. Jean-Yves Le Drian me rappelle qu'un mois et demi plus tôt, je lui présentais l'alerte Guépard à Clermont-Ferrand. Il reviendra à deux reprises voir ses soldats, dans l'Ametettaï le 7 mars et à Gao le 26 avril.

Les légionnaires présentent les armes, bérets verts sur la tête. Le général Puga retrouve son ancien régiment avec lequel il a sauté sur Kolwesi en 1978. Il connaît l'armée et ce qu'on peut lui demander. Il connaît les hommes, la Légion, l'Afrique et la guerre. Sa carrière est marquée par une série ininterrompue d'opérations : Zaïre, Liban, Centrafrique, avant de poursuivre dans les états-majors, toujours au service des opérations.

Le convoi des autorités va quitter l'aéroport pour le centre-ville sous bonne escorte. Je l'accueillerai au retour pour la revue des troupes, les pieds dans le sable.

Avant le départ, je prends quelques minutes pour faire un point des opérations avec mes colonels face à une petite carte du Mali. Le président écoute attentivement. Il nous félicite en termes très élogieux pour le travail accompli et précise aussitôt, en présence du CEMA et de Grégoire, son intention de poursuivre la libération du pays. La volonté est claire et assumée, aller chercher l'ennemi dans son sanctuaire et le détruire. Après deux heures de visite en ville, le président rejoint l'aéroport. Je lui présente les 500 hommes disponibles, alignés devant leurs véhicules : les Maliens d'abord devant leurs pickups, Claude et l'état-major, le GTIA 1 devant ses VAB et ses blindés, puis les légionnaires du GTIA 4, les pilotes d'hélicoptères et les logisticiens. Les deux présidents et les autorités passent les troupes en revue. Les hommes sont fiers et ont belle allure. Le discours

est à la hauteur de l'événement. Cette partie officielle est suivie d'une rencontre plus informelle du chef des armées qui prend le temps pendant une heure de saluer tous les détachements en se faisant préciser les régiments et leur garnison. Les groupes se forment, le temps d'une photo avec le président, le ministre et le général Puga pour les légionnaires. Claude et Rémi sont à mes côtés. Ils sortent d'une musette la flamme de la 3e brigade, les trois croissants tricolores, la Victoire, un carré de tissu bleu clair de 2 mètres sur 1, le symbole de la brigade Monsabert, et nous faisons une photo avec le président et le ministre. Mais ce n'est pas fini, un de mes fidèles sous-officiers sort la flamme de l'Association sportive montferrandaise et la tend devant. Le président sourit en se disant que les Brivistes pourraient bien le lui reprocher. Mise en ligne par le journal *La Montagne*, cette photo rencontrera un vif succès en Auvergne. Il est 13 heures. Les sections se sont remises en place. Je salue les autorités qui rejoignent les avions à quelques mètres. Le premier chapitre de cette opération vient de se terminer. Je vais maintenant rejoindre Bamako avec Claude et Rémi en Transall. Il s'agit d'une course en avant. Après cette parenthèse de trois jours, il faut reprendre le rythme et pousser les unités vers les frontières du Mali. Un journaliste connu embarque dans l'avion, heureux d'avoir fait un bon reportage. « Ce soir, vous passerez à la télé. » Je lui souris : « Oui, ce soir ils me verront. Ils sauront qu'on a réussi et ma femme retiendra que j'avais encore une bonne raison pour ne pas être à son anniversaire ! »

---

1. Les expressions ou phrases entre guillemets et en italiques proviennent des carnets de notes du général Barrera, écrits lors de l'opération Serval au Mali en 2013. *[NdÉ]*

27 avril 2012, Buzat.
Le marathonien Alain Mimoun, ancien de la 3e DIA, retrouve l'insigne des trois croissants et de la Victoire, soixante-huit ans après Monte Cassino.

Toujours présente au cœur du poste de commandement, la petite Victoire de la 3 restera le symbole et la protectrice de la brigade Serval de Clermont-Ferrand, à Bamako, Tombouctou, Gao et Tessalit.

24 au 27 janvier 2013. Raid du GTIA 1 entre Markala et Tombouctou sur la route Joffre, éclairée par les hélicoptères du GAM.

25 janvier, aéroport de Sévaré. Première rencontre avec le colonel major Dacko, commandant de théâtre des forces maliennes, frère d'arme et partenaire incontournable de la libération du pays.

26 février. Point de situation dans les sables de Niafounké, avec le colonel Gèze GTIA 1-21e RIMa (à gauche), le colonel Gout GAM-5e RHC et nos alliés maliens.

28 janvier, Tombouctou. Accueil triomphal de la population. La joie inonde les rues. En quelques heures des drapeaux tricolores sont fabriqués pour honorer les libérateurs.

2 février, Tombouctou. Visite des présidents Hollande et Traoré aux troupes franco-maliennes, libératrices de la ville. Au deuxième rang, les ministres Fabius, Le Drian et Canfin ; à droite, le général de Saint-Quentin, commandant l'opération ; l'amiral Guillaud, chef d'état-major des armées (CEMA) ; le général Dembélé, CEMA malien ; en képi, le général Puga.

21 février. Soldats de l'armée malienne aux prises avec des djihadistes dans les rues de Gao, avant l'arrivée des renforts français du GTIA 2.

21 février. Combats dans les rues de Gao. Les Gaulois du GTIA 2-92e RI sont engagés à courte portée contre les groupes de kamikazes.

Les généraux tchadiens Bikimo, chef de la force tchadienne d'intervention (au centre), et Déby (à gauche), alliés courageux de la brigade dans les combats de l'Adrar des Ifoghas, à partir du 22 février.

25 février. PC du GTIA 3-1er RIMa, à l'entrée de la vallée, la veille de l'attaque. Jour de préparation : « Jamais nous n'avons autant senti la puissance des forces morales, la nécessité de la cohésion et de l'esprit de corps. »

26 février. Les camions du bataillon logistique, chargés de parachutistes, quittent Tessalit pour rejoindre leurs bases d'assaut au nord de l'Ametettaï, sous un soleil de plomb. Début de l'opération Panthère 3.

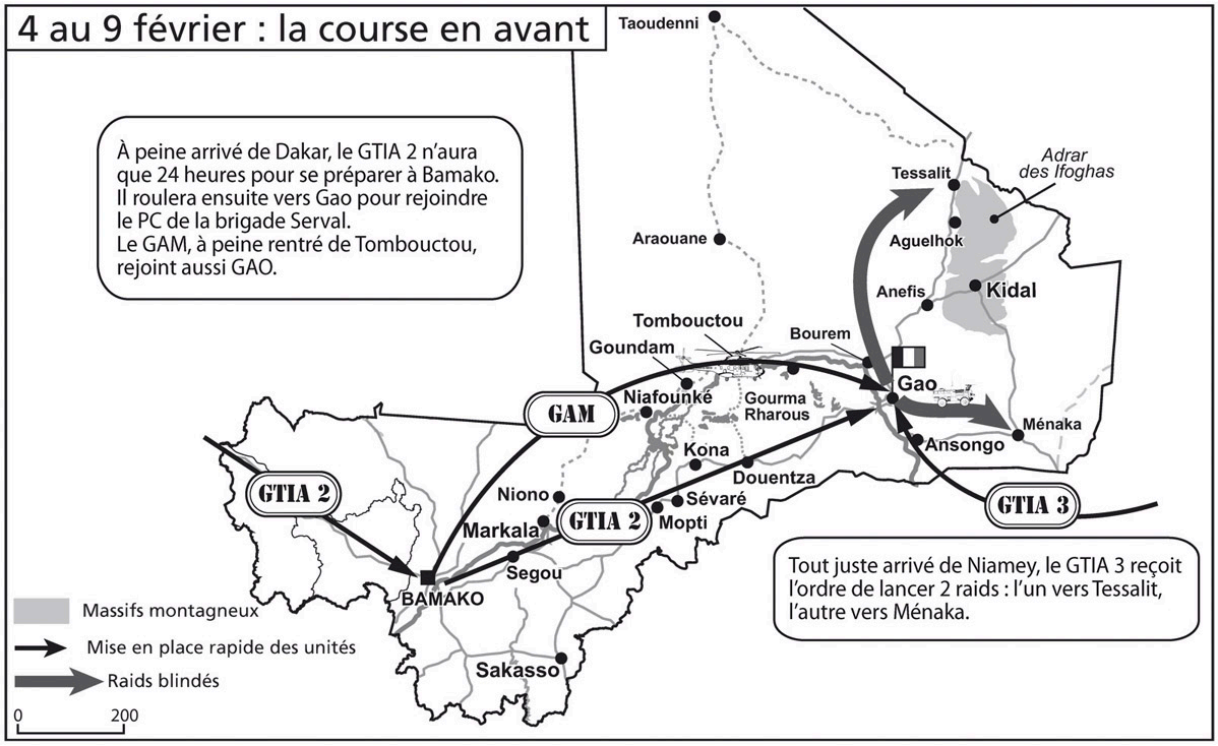
26 février au matin. Entrée ouest de la vallée de l'Ametettaï, après quarante-huit heures de traversée du désert, les Bigors et leurs canons Caesar appuient l'infanterie au contact.

Avancée de l'infanterie dans le massif rocailleux de l'Adrar, sous 40°, les combats des derniers mètres, les assauts, les blessés, les appuis.

TROISIÈME PARTIE

DE BAMAKO À TESSALIT

3 février – 18 février
Les raids et la recherche de l'ennemi



Dimanche 3, lundi 4 février

« Et s'ils étaient partis ? »

Une page vient de se tourner sans tirer un coup de fusil. Des centaines de terroristes étaient annoncés. À l'exception de quelques prisonniers, tous ont fui vers le Nord, le désert et le massif de l'Adrar des Ifoghas. Autour de Gao, plaque tournante de tous les trafics (drogue, marchandises, armes), nous savons que les katibas de Mujao n'ont pas bougé. Elles sont en attente, cachées dans les grands oueds sablonneux couverts d'arbustes et d'épineux, prêtes à revenir en ville pour imposer la charia et terroriser la population, le Mujao au sud, les groupes terroristes d'Aqmi au nord du fleuve Niger. Le pays est tellement vaste et l'ennemi tellement fugace que nous envisageons deux modes d'actions ennemis, pour reprendre les termes de nos travaux d'état-major : soit la fuite et l'évacuation du Mali par petits groupes en attendant le départ des Français, soit le repli dans des sanctuaires et des combats de harcèlement contre nos forces.

Autour de Gao, jusqu'à la frontière nigérienne vers Ménaka, les renseignements obtenus confirment vite le maintien des terroristes bien cachés. Au nord, nous n'avons aucune certitude, les frontières sont poreuses. En regardant la carte avec Denis et Claude, nous faisons le même constat. Nous allons libérer le Mali, mais réussirons-nous à les coincer et à

les détruire ? Ne sont-ils pas déjà partis début février ? La seule solution pour le savoir, c'est d'y aller physiquement, au sol, et de fouiller la zone. Très tôt nous prenons le pari de poursuivre cette campagne par des bonds offensifs et d'autres raids pour « planter le drapeau » et marquer notre présence aux quatre coins de ce pays immense. En liaison directe avec Patrick et Grégoire, il est rapidement décidé de poursuivre vers l'est et le nord, Gao et l'Adrar des Ifoghas plutôt que vers la forêt de Ouagadou. Sur la carte d'Afrique déployée dans le PC de Bamako, nous suivons maintenant l'arrivée des renforts et du dispositif Guépard.

Le 3 février, la situation est la suivante : le PC brigade s'apprête à rejoindre Gao, où se trouve le G08. Les paras du GTIA 4 attendent les ordres à Tombouctou pour rejoindre Abidjan, puis probablement le nord, Tessalit. Les Gaulois du GTIA 2 du 92e RI de Clermont-Ferrand et leurs unités associées, les 12 blindés du RICM de Poitiers, l'escadron d'investigation du 1er RIMa d'Angoulême viennent de débarquer à Dakar après dix jours de mer à bord du BPC *Dixmude*. Ils ont l'ordre de rejoindre au plus vite le Mali, Bamako puis Gao. Les blindés du GTIA 3-1er RIMa et leurs unités de renfort, une compagnie d'infanterie du 126e RI de Brive, deux canons Caesar 155 mm, et quatre mortiers lourds 120 mm du 11e RAMa arrivent au fur et à mesure à Niamey par gros-porteurs. Leur logistique ne suit pas, à l'exception des citernes à carburant, et les unités rejoignent leur zone d'engagement par leurs propres moyens, aidés de quelques porte-véhicules civils.

Pendant une semaine, les 3 500 hommes, les centaines de véhicules et d'hélicoptères de la brigade seront des mobiles traversant le Sénégal, le Niger et le Mali, encore des risques forts d'accidents et de pertes. Les équipages pilotes de blindés, chefs de char et chefs de bord effectueront des milliers de kilomètres en quelques jours, à raison parfois de quatorze à seize heures de roulage par jour. J'ai souvent pensé à ces pilotes de 20 ans, conduisant leurs VBCI de 30 tonnes, leurs chars AMX-10 et VAB de

15 tonnes sur ces routes et pistes africaines pendant que leurs camarades tentaient de dormir les uns contre les autres à l'intérieur de leurs blindés étroits. Alternant régulièrement avec leurs jeunes sous-officiers de 25 ans, ils ont une responsabilité énorme.

Tout bouge ! Les ordres sont simples : GTIA 1, tenir Tombouctou et sa région en attendant d'être remplacé ; GTIA 4, rejoindre Abidjan en attendant d'être réengagé ; GTIA 2 et 3, rejoindre Gao au plus vite où les ordres seront donnés. Nous avons appelé cette phase « la course en avant », en pensant à l'idée de manœuvre de Joffre – encore lui – après la bataille de la Marne. Il s'agissait pour lui de devancer l'ennemi jusqu'à la mer du Nord pour créer un front favorable, une « course à la mer » des unités.

Les 3 et 4 février, nous suivons les figuratifs qui avancent sur les cartes, mais nous avons la tête ailleurs, dans le coup d'après. Ces deux journées éclaireront les travaux de réflexion menés durant les deux semaines à venir, marquées par la vitesse et les grands espaces. Très vite, nous identifions les points clés du théâtre. Nous abandonnons la seule boucle du Niger pour l'Adrar des Ifoghas et la zone élargie de Gao dans un rayon de 500 kilomètres, zone que Denis appellera le « Grand Gao » incluant Ménaka sur la route du Niger. Ces deux zones seront nos zones d'engagement définitives. C'est bien dans l'Adrar et dans le Grand Gao que nous allons les chercher et les détruire par des actions d'encerclement, des attaques mêlant la manœuvre des fantassins à pied, le tir des blindés, le feu de l'artillerie et des appuis aériens, le tout précédé par des actions de renseignement.

Le 4 février, nous sommes en mouvement. Nous venons juste de décider que Gao sera le centre du dispositif. Les transmetteurs mesurent à sa juste valeur la distance à franchir : plus de 1 000 kilomètres. Le lieutenant-colonel Emmanuel a un atout. Nous disposons d'un petit PC dit aéromobile, composé de tentes gonflables, de groupes électrogènes et de moyens satellitaires. Par chance, ou prévision capacitaire, il a été placé dans les

avions qui ont acheminé les hélicoptères. Le PC sera transporté par avion à Gao. Avec une partie des officiers, il permettra de commander la brigade pendant que le PC principal sera sur la route et dans les airs et que le PC G08 rejoindra Abidjan, puis Tessalit. Facile à dire, plus difficile à organiser en temps réduits, sans pièces détachées, avec la poussière, le sable et la chaleur qui malmènent les serveurs. J'ai retrouvé ma chambre depuis deux jours dans le petit bâtiment en préfabriqué du village chinois. Les logisticiens ont installé des tentes dans la cour. Les renforts arrivent et la base s'organise et se densifie. Difficile de dormir sous la moustiquaire avec autant de monde sur la route.

La canne du sage, le parachute du légionnaire et le sourire des fidèles

Il est 6 heures, Marie-Jo frappe à la porte. Il est en avance. J'ouvre. Derrière lui, mon équipe rapprochée : Denis, Rémi, Claude, mes deux majors du secrétariat, des gardes du corps et mes caporaux. Ils n'ont pas oublié mon anniversaire. Ils ont préparé un « jus », un café dans une tente à l'extérieur, un café de soldats en opération qu'on apprécie ensemble, qu'on partage sans notion de grade. Les mots sont superflus. Ces instants uniques de convivialité font partie des meilleurs moments d'une carrière. Ils prennent la parole à tour de rôle et en souriant m'offrent deux cadeaux : un parachute de Tombouctou replié, un gros sac de 10 kilos plein de sangles, et une magnifique canne africaine travaillée, couverte de figures d'animaux et se terminant par une tête de gazelle. Mon major me la tend. Dieu sait où il a trouvé une telle pièce. « C'est la canne pour le chef sage », lui a dit le vendeur malien.

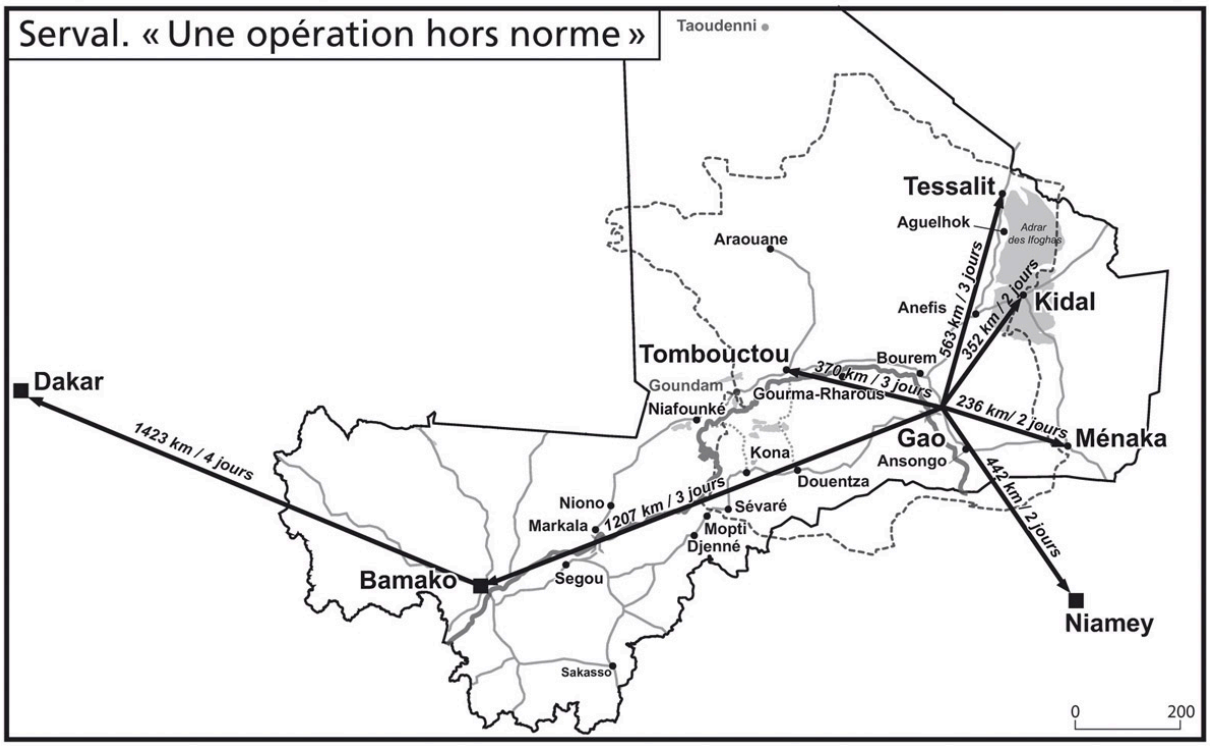
Cette canne me suivra partout : Gao, Tessalit, Paris. Elle a rejoint sa complice, la petite Victoire de Constantine, qu'elle ne quitte plus, dans un coin de bureau sous la tente. Le champagne a maintenant remplacé le café. Ce n'est pas vraiment son heure mais c'est l'occasion. Les militaires aiment

le panache, marquer les événements et retenir l'essentiel. Ce parachute, cette vieille canne, cette coupe de champagne sous une tente à 6 heures du matin, ces sourires resteront dans nos mémoires.

La chaleur a vite retrouvé Bamako. Le PC aéromobile va rejoindre Gao par Hercule. J'ai décidé d'envoyer Denis pour coordonner les premières opérations avec les unités arrivant de Niamey, pensant que je bouclerai les ordres pour orienter les bataillons sur leurs missions futures en liaison étroite avec Patrick. Grégoire commence à coordonner notre action avec l'arrivée progressive des contingents africains de la Misma et la présence des bataillons maliens, entre Bamako et Gao. Dans la soirée, Denis me confirme par téléphone l'arrivée des premiers blindés du GTIA 3 de Niamey. Au même moment, Bert m'appelle pour m'annoncer l'arrivée de sa colonne à Bamako, arrivant du Sénégal : 140 véhicules dont 30 blindés VBCI et AMX-10RC.

Je les retrouve à 23 heures, phares allumés, en zone de ravitaillement, tous en colonnes bien alignées, pour faire le plein et repartir vers l'est.

Ils viennent de rouler 1 500 kilomètres. Il ne leur en reste plus que 1 000 avant de rejoindre le bord dénudé de la piste de Gao. Personne ne se plaint. Les équipages s'affairent pour remplir les réservoirs. Les adjoints sont déjà partis pour trouver les zones de bivouac. Je reconnais mes Gaulois du 92 et les Bisons du 126. Je vois bien qu'ils sont fatigués. Toute la brigade est sur la route ou dans les airs. Au même moment, le GTIA 1 de Gèze mène l'opération Hirondelle autour de Tombouctou, à l'occasion de laquelle il trouve un campement déserté de terroristes. La compagnie para du capitaine Karim effectue un deuxième atterrissage rapide, appelé « poser d'assaut », sur la piste en terre battue de Kidal, juste saisie par les forces spéciales. Pendant que le PC sous tente s'installe à Gao, les fidèles transmetteurs démontent celui de Bamako pour l'évacuer vers l'est.



Mardi 5 février

Une brigade qui fonce vers les confins du nord et de l'est

Dernier jour à Bamako. Le GTIA 2 a dormi quelques heures. Il va passer la matinée à effectuer les formalités de rentrée sur le théâtre, c'est-à-dire l'enregistrement des personnels par les responsables effectifs des unités logistiques. Aussi étonnant que cela puisse paraître, les flux sont si variés et soudains qu'il faut faire l'effort de contrôler les enregistrements à l'arrivée pour avoir une idée exacte du nombre de combattants présents sur le sol malien, arrivant de France principalement, mais aussi des différentes bases africaines. Je reçois Bert pour lui donner l'esprit de la campagne : la vitesse,

les raids et l'interception de l'ennemi pour l'empêcher de se ressaisir. Je ne sais pas encore quelle sera sa zone d'engagement : Gao ou le Nord. Dans l'immédiat, il lui faut rejoindre au plus vite l'autre côté de la boucle du Niger où l'ennemi se manifeste. « *Mon idée, couper la colonne en deux, VBCI, X-10RC en tête, et foncer, foncer.* » Dans la matinée, les terroristes ont tiré six roquettes sur l'aéroport pour saluer le premier réveil de Denis et de Xavier, pour tester le dispositif de protection mis en place par le G08 avec nos amis maliens.

Invité par Grégoire, j'assiste à une réunion tripartite entre l'état-major français, celui des forces maliennes et le contingent africain de la Misma, en présence du général Dembélé et du général nigérian Abdul Kidar, anglophone. Les forces africaines se montent déjà à 2 000 hommes sur les 3 000 attendus, composées principalement de nos alliés sénégalais, burkinabés, togolais, nigérians, auxquels il faut rajouter les 1 800 Tchadiens et les 400 Nigériens à l'est. À l'ouest, ils occupent des points importants entre Bamako et Sévaré. Les Maliens réorganisent leurs bataillons dans la boucle du Niger aux ordres du colonel major Dacko, comthéâtre (commandant du théâtre) rencontré la première fois sur la piste de Sévaré. Tous font preuve de la meilleure volonté pour s'organiser et se coordonner, même si les moyens manquent pour accélérer les déploiements par avion entre leurs pays et le Mali. La priorité est naturellement accordée à la brigade en plein transfert d'un bout à l'autre du pays, mais il faut préparer la relève au fur et à mesure de notre avancée. Je mesure le travail que vont fournir, dans les semaines à venir, Grégoire et son équipe, pour formaliser toute cette coordination entre les différentes forces. Heureusement, il connaît bien ses interlocuteurs et leurs pays. Tous veulent participer à l'effort entrepris. Il lui faudra aussi synchroniser ces actions avec l'appui des alliés américains et européens en avions de ravitaillement et de transport. Nous allons mener une guerre à des niveaux différents mais complémentaires, en poupées gigognes.

Les succès de la brigade Serval ne seront possibles que parce que les unités pourront travailler utilement et intelligemment avec leurs alliés africains sur ordre de leurs chefs, que parce que la logistique générale et la campagne d'appui aérien seront tendues vers ses actions de libération et de destruction. Au niveau tactique, avec mes deux adjoints, nous mènerons le même type de réunion franco-africaine à Gao, regroupant quotidiennement Maliens et Africains de la Misma et, plus épisodiquement, avec les Tchadiens du Nord. Ces réunions de concertation sont indispensables entre alliés, ne serait-ce que pour savoir ce que les contingents sont autorisés à faire par leur gouvernement.

Cela me rappelle le Kosovo en 2000, j'étais chef opération du bataillon mécanisé qui tenait le centre de Mitrovica et ses deux ponts, entre les communautés d'origines serbe et albanaise. Il s'agissait de s'interposer, de faire du contrôle des foules, de fouiller des habitations. J'ai vu passer une trentaine de contingents étrangers : des suédois, britanniques, émiratis, autrichiens… qui venaient nous renforcer dans le secteur Nord, pour deux à quatre jours, tant la pression était forte. Me rendant vite compte que tous ne pouvaient « prendre le créneau » que je souhaitais, j'avais compris qu'il fallait d'abord offrir un café ou un thé à mon interlocuteur, accueilli dans ma salle opération, et ensuite poser la question « qu'avez-vous le droit de faire ? ». La répartition des missions en était facilitée. Le Mali 2013 n'était pas le Kosovo 2000, mais il faut toujours prendre le temps de se concerter entre militaires et se dire clairement ce qu'il est possible ou non de faire.

Midi, je sors du PC avant d'aller déjeuner avec Grégoire et nos deux amis généraux à proximité. Un de mes officiers, de retour de Tombouctou, m'arrête et sort de sa poche un petit sac plastique : « Mon général, vous êtes parti trop vite. Je vous ai rapporté ce cadeau des Maliens libérés » : un rectangle de tissu noir bordé d'un liseré tricolore. Au centre en grosse broderie, l'inscription « Tombouctou est libre. Merci au général Barrera », unique et percutant. J'accrocherai cette banderole amicale sur la

moustiquaire de mon lit pliant à Gao pour ne la plier que le jour de mon départ du Mali. Elle aussi a rejoint la petite Victoire avec ses couleurs, sa naïveté de conception, comme témoignage de reconnaissance. Un peu plus loin, je reconnais Pierre Grange, grand reporter à TF1. Après avoir suivi la colonne Gèze, il rentre en métropole et me présente Anne-Claire Coudray, prête à rejoindre Gao. Il était dans les premiers à Tombouctou. Elle connaîtra bientôt les tirs et les combats dans les rues de Gao. Encore des journalistes qui n'ont pas froid aux yeux. Les rencontres avec les journalistes de toutes origines sont toujours trop rapides, mais elles ne laissent jamais indifférent et j'aurai le plaisir de les retrouver entre deux reportages.

Dans l'après-midi, je commence à avoir les idées claires sur les intentions à Paris et les zones à éviter pour foncer vers le nord, la disponibilité et les capacités de nos alliés, les moyens disponibles pour assurer et soutenir mes déplacements (hélicoptères, antennes chirurgicales). Je retrouve Desmeulles et Xavier sous le hangar arrivant d'Abidjan et de Gao. Nous préparons déjà la prise de Tessalit et les opérations dans le Nord sans être bien certains de la manière d'opérer : saut en parachute comme à Tombouctou ou poser d'assaut comme les paras du capitaine Karim, maintenant à Kidal.

Paris demande de poursuivre au plus vite. Les paras, comme les forces spéciales, sont un moyen idéal pour s'emparer d'un point précis, « planter le drapeau » et faire avancer les épingles sur la carte du Mali. Mais nous savons bien que ces actions sont fugaces et ponctuelles. Même si elles ont leur importance tactique (notamment la prise d'un aéroport ou d'un pont lorsqu'ils sont tenus par l'ennemi), elles doivent rapidement être rejointes et complétées par des forces mobiles, à roues, de préférence protégées par du blindage pour mener le combat principal sur des zones étendues ou en ville. Sans hélicoptères, sans blindés ni camions, ces actions aéroportées et aéromobiles auront un effet tactique limité face à un ennemi organisé et

volumineux. Il s'agit donc de bien se concentrer dans la phase de conception et toujours de garder une approche capacitaire. Tessalit est notre prochain objectif. Tessalit, à plus de 500 kilomètres au nord de Gao, où nous commençons juste à prendre pied. Tessalit, le centre de gravité d'Aqmi, des contrebandiers du désert. Sur la carte avec Claude, je revois toutes ces bourgades, ces oasis que j'ai étudiées et suivies pendant deux ans à Matignon, au cabinet militaire, sous les ordres notamment du général de Villiers : Gao, Bourem, Almoustarat, Anéfis, Aguelhok, Kidal, Tessalit. Il s'agit maintenant d'y aller et de les trouver. Par satellite, je préviens Denis de préparer un raid vers le nord avec les premiers arrivés de Niamey. Je relis et termine les ordres de détail dans la nuit. La colonne doit impérativement partir le lendemain pour atteindre Tessalit le 8, l'hélicoptère d'évacuation sanitaire nous rejoindra dans la nuit.

Mercredi 6 février

Prendre Tessalit et Ménaka

Retrouver les treillis sable

À Gao, trois roquettes s'abattent à côté de l'aéroport, tirées par les terroristes à quelques kilomètres comme pour saluer les éléments de tête du GTIA 3 : les blindés, les citernes, les deux canons Caesar et les sapeurs pour déminer si besoin. Personne n'a encore pris cette route, la Transsaharienne. Les ordres sont clairs : saisir la base de Tessalit, une caserne moderne abandonnée située à l'ouest de la ville, un carré de 1 kilomètre sur 1 kilomètre, composée de petits bâtiments et d'un puits au bord d'une piste d'aviation.

Le GTIA 2 est maintenant sur la route dans le Gourma. Il fonce sur Gao, comme le reste du GTIA 3. Il est temps de rejoindre la prochaine étape. Avant de décoller en milieu de journée avec le Pilatus, je vérifie deux points d'importance inégale : les renforcements à venir de France et les treillis couleur sable. Après les premières pertes par mines, pour l'instant subies par les Maliens, je fais le constat qu'avec une compagnie de démineurs du génie et un groupe d'artillerie limité à deux Caesar, il me manquera des appuis. Prévus à l'origine dans l'alerte Guépard, les artilleurs et les sapeurs sont prêts à partir. Certains ont d'ailleurs failli embarquer à Toulon. Je considère que je vais certainement en avoir besoin et je confirme ces demandes supplémentaires, bien conscient que les effectifs sont réduits et que toute rotation par avion est coûteuse. Parallèlement, je remarque que certaines unités n'ont pas encore reçu les treillis sable. Elles portent les tenues camouflées vertes plus épaisses et donc plus chaudes. Je charge mon équipe logistique de localiser le conteneur qui contient les 1 500 treillis manquants et de l'acheminer vers Gao, avant que d'autres s'en chargent. Après quatre heures de vol, je me pose à Gao en fin d'après-midi, accueilli par Denis et Xavier, mes deux colonels adjoints, ceux que j'appellerai plus tard le « coladj du Sud » (Gao) et le « coladj du Nord » (Tessalit), le béret vert et le béret rouge, le légionnaire et le parachutiste.

L'installation est sommaire : au bord de la piste, un grand hangar vide et deux petits bâtiments qui serviront pour abriter le PC de la brigade. La zone vie du cabinet est à droite, avec le PC du G08 parachutiste qui laissera plus tard la place au PC du GAM, les hélicoptères.

En attendant, les tentes du PC aéromobile ont été installées. Les officiers sont déjà à pied d'œuvre, en liaison avec Paris, Bamako, Gao et Abidjan. Les caisses de rations alimentaires, de bouteilles d'eau ont été déposées le long d'un bâtiment. Les hélicoptères ont commencé à se poser arrivant de Tombouctou et Sévaré. En revanche, il n'y a ni toilettes ni douches, pas d'eau et une zone très dégagée en face des bâtiments. Pour un

fantassin, une zone gigantesque qui nécessitera un dispositif de protection permanent. Les détachements africains tiennent les carrefours autour de l'emprise dans un rayon de 5 kilomètres, mais nous installons rapidement des tireurs d'élite et des sentinelles sur les toits face au découvert. Plus tard, nous creuserons de longs fossés pour éviter des infiltrations en véhicules.

À peine arrivés, nous confirmons les raids en cours sur Tessalit à atteindre le 8 au matin. Les réflexions portent sur la mise en place des paras du GTIA 4 : par saut en parachute ou par avion si la piste le permet ? Le sol, parsemé de pierres, est beaucoup plus dur qu'à Tombouctou. Nous privilégions donc le transport par avion et dans la foulée l'installation du PC G08, maintenant que la brigade va installer son PC principal à Gao.

La reconnaissance de l'élu de Gao et du chef de char Panther

Nous terminons de nous installer dans le petit bâtiment de la tour de contrôle, lorsqu'un élu de Gao s'approche de mes gardes du corps qui s'affairent à nettoyer les pièces dans un nuage de poussière. Il porte un sac contenant de la semoule de couscous et des mangues. Souriant, il le dépose sur la terrasse. « C'est pour vous, pour vous remercier de nous protéger. Il faut rester maintenant et chasser les djihadistes. » Avec le major et Marie-Jo, nous le remercions du geste. En le voyant partir, je mesure la reconnaissance des peuples menacés, de ceux qui ont souffert et qui se sentent toujours en danger. Exactement vingt-cinq ans plus tôt, j'avais observé cette reconnaissance chez un vieil Allemand dans le Bade-Wurtemberg. Capitaine adjoint d'une compagnie de chasseurs mécanisés, je venais de camoufler les 150 hommes et les 15 blindés chenillés en arrière d'une ligne de crête dans les forêts et dans des corps de fermes. Depuis plusieurs jours, nous menions un exercice en terrain libre avec nos camarades allemands, d'autres fantassins et un escadron de Panzer Leopard. Face à nous, un bataillon blindé américain simulait l'ennemi Carmin, en

clair les Soviétiques. À cette époque, l'Allemagne de l'Ouest était couverte de garnisons et protégée par des milliers de chars alliés. Les chasseurs de chars A10 et les Fantom survolaient nos positions pour tenter de nous localiser. Trempés, frigorifiés, nous avions rangé le blindé PC dans une grange pour quelques heures. À peine installés, une superbe jeune fille blonde nous avait rejoints avec un plateau couvert de gâteaux et deux grands Thermos de café, suivie de son grand-père, propriétaire de la ferme. La reconnaissance de ces Allemands nous avait touchés, mes appelés et moi. Assis dans le char PC, le vieil homme m'avait pris le bras en répétant « *Danke* » (merci). Il venait de reposer mon casque radio que je lui avais fait essayer. L'histoire et le souvenir de la guerre l'avaient rattrapé. En voyant les chenilles, le blindage, les treillis, il s'était mis à parler et à nous raconter sa vie. Le grand-père avait terminé la guerre comme chef de char Panther sur le front de l'Est face aux Soviétiques. Il connaissait bien la guerre et savourait la paix à sa juste valeur.

La nuit est maintenant tombée. Avec Denis, nous sommes invités par le petit état-major parachutiste qui a terminé sa mission à Gao. Nous pressentons leur départ prochain. Nous sommes bien loin de penser que nous les retrouverons à Gao en avril, de retour de deux mois d'opérations à Tessalit.

Jeudi 7 février

Les Crocodiles dans le désert d'Anéfis

Réunion tripartite avec les Maliens du colonel major Dacko, les Africains de la Misma et les Nigériens. Nous apprenons que les forces

maliennes se regroupent pour rejoindre Gao où le contingent devrait passer de 300 à 600 hommes. Les Nigériens sont installés à Gao et plus près de leur frontière à Ansongo. Nous leur expliquons l'arrivée prochaine de la brigade et la poursuite des opérations. Sur la Transsaharienne, la colonne poursuit sa route vers le nord. Elle pense bivouaquer dans la région d'Aguelhok, au sud de Tessalit. Le convoi de près de 70 véhicules est couvert de poussière. Il passe des vallées de pierres noires au sable du désert sous un soleil de plomb. Malgré quelques rares pannes, les Marsouins du 1er foncent vers le nord aux ordres du lieutenant-colonel Loïc, chef opérations, et du capitaine Augustin commandant l'escadron des Crocodiles, les Crocos. Ils traversent le désert d'Anéfis, guidés par les Touaregs de l'armée malienne, le GTIA 8 du colonel Gamou.

Au même moment, le GTIA 1 effectue des patrouilles autour de Tombouctou. Les bacs sont réparés à la plus grande joie de la population. Gèze s'attend à recevoir l'ordre de repli pour Bamako, N'Djamena et Dakar. Ses Marsouins du 2e RIMa, « les Chameaux », vont rejoindre Gao puis Tessalit. Parallèlement, dans les tentes gonflables, nous préparons une autre mission pour atteindre Ménaka en pleine zone Mujao, près de la frontière nigérienne. L'escadron blindé de hussards parachutistes qui a effectué le raid Sévaré à Gao les 26 et 27 janvier s'apprête à repartir pour un nouveau bond de plusieurs centaines de kilomètres. Les blindés foncent vers le nord et bientôt vers l'est. Une fois le camp de Tessalit atteint, Xavier rejoindra son nouveau poste avancé. Bien informé de notre raid, son voisin des forces spéciales l'a prévenu d'une action dans la nuit. Renforcés par quelques-uns des paras de la brigade, ils rejoindront le camp déserté et la piste de Tessalit dans la nuit par avion, devançant de quelques heures les Marsouins du GTIA 3. Le GTIA 2, équipé de VBCI, poursuit sa progression rapide, suivi des camions du PC entre Sévaré et Gao. Toute la brigade se transfère de Tombouctou à Tessalit. À Bamako, les logisticiens s'inquiètent de leur capacité à approvisionner dans la durée la colonne montante. Tout

est compliqué dans le Nord du fait de l'éloignement, de la chaleur et de l'état des pistes. Les réserves de carburant sont limitées à Gao d'autant que les hélicoptères des forces spéciales, de passage, ont fait le plein de nuit à partir de nos stocks. Le soir, nous donnons les dernières consignes aux hussards qui vont partir pour au moins six jours. Les unités ont à peine le temps d'arriver qu'elles repartent vers les grands espaces. Les matériels souffrent et nous manquons déjà de pièces détachées et d'ingrédients, mais il est impossible de s'arrêter. Il faut les surprendre, leur montrer que nous allons où nous le décidons, par où et quand nous le voulons. Il est tard. Nous allons nous coucher avec Marie-Jo dans le petit bâtiment de la tour de contrôle détruite. Il a déplié un lit de toile dans une petite pièce au rez-de-chaussée, à proximité d'une terrasse qui donne sur la plateforme des hélicoptères du GAM juste arrivés. J'ai posé mes deux sacs contre le mur à droite du lit. La petite fenêtre est obstruée par un bout de parachute qui n'empêche ni la poussière ni le sable d'entrer et de tout recouvrir d'une pellicule jaune. Les gardes du corps dorment juste à côté. L'un d'entre eux a installé son lit dans le couloir ouvert juste en face des portes pour me protéger en cas d'incursion. En haut des escaliers, sur le toit, les tireurs d'élite observent jour et nuit le grand découvert. Je passe les voir de temps en temps pour rompre leur monotonie.

Vendredi 8 février

Première attaque kamikaze à Gao

Les raids blindés vers l'Algérie et le Niger

Gao ne sera pas resté calme longtemps. Une jeune kamikaze s'est fait exploser sur son vélomoteur à quelques mètres d'un point de contrôle tenu par les Maliens à l'entrée nord de la ville, sur la route de Bourem, le « check-point Nord ». La charge explosive a tué la terroriste et blessé légèrement un soldat à proximité. Manifestement, la roquette fixée dans son dos n'a pas explosé. Quelques minutes plus tard, comme le 5 au matin, nous entendons des explosions sourdes, probablement d'autres roquettes tirées en direction de l'aéroport. La colonne est bien arrivée dans le camp de Tessalit après avoir traversé le village. Ils croisent le petit détachement des forces spéciales et les deux sections paras, passés dans la nuit pour quelques heures. L'autre colonne blindée progresse vite : Ansongo, bientôt Ménaka.

Après Tessalit et Ménaka, nous tiendrons les deux portes, qui sont aussi les deux centres de gravité des groupes terroristes Aqmi et Mujao. Clairement, nous venons de nous mettre au milieu des deux ruches, avec un pied dans chacune d'elles. Nous saurons vite s'ils sont encore là ou dispersés de l'autre côté des frontières. Cette première attaque me fait dire que la guerre asymétrique, celle des coups bas, vient de commencer. Pourtant une chose m'intrigue, comme à Gossi quelques jours plus tôt, l'ennemi s'attaque au maillon le plus faible : le contingent malien. Les échanges que nous avons avec nos alliés africains revêtent donc toute leur importance pour bien comprendre et coordonner nos actions. Différentes sources de renseignements nous informent que la base va bientôt être bombardée par des canons installés entre Gao et Bourem. Les Gazelle décollent pour les rechercher. En vain.

Je décide de rejoindre Tessalit en hélicoptère, pour retrouver les hommes de la colonne Nord et me rendre compte par moi-même des distances, de l'état des pistes et du camp bâti. Le décollage est prévu en début d'après-midi. Auparavant, j'avais demandé à mon officier communication de prévenir les journalistes à Gao que je leur ferai un point sur la situation, les missions en cours, rendez-vous que je répéterai régulièrement pour les informer et leur proposer des reportages possibles en fonction des contraintes opérationnelles et des consignes reçues. Liseron Boudoule, Willy Bracciano et G. Brisbeck embarquent dans le Puma pour prendre les premières images de Tessalit libérée.

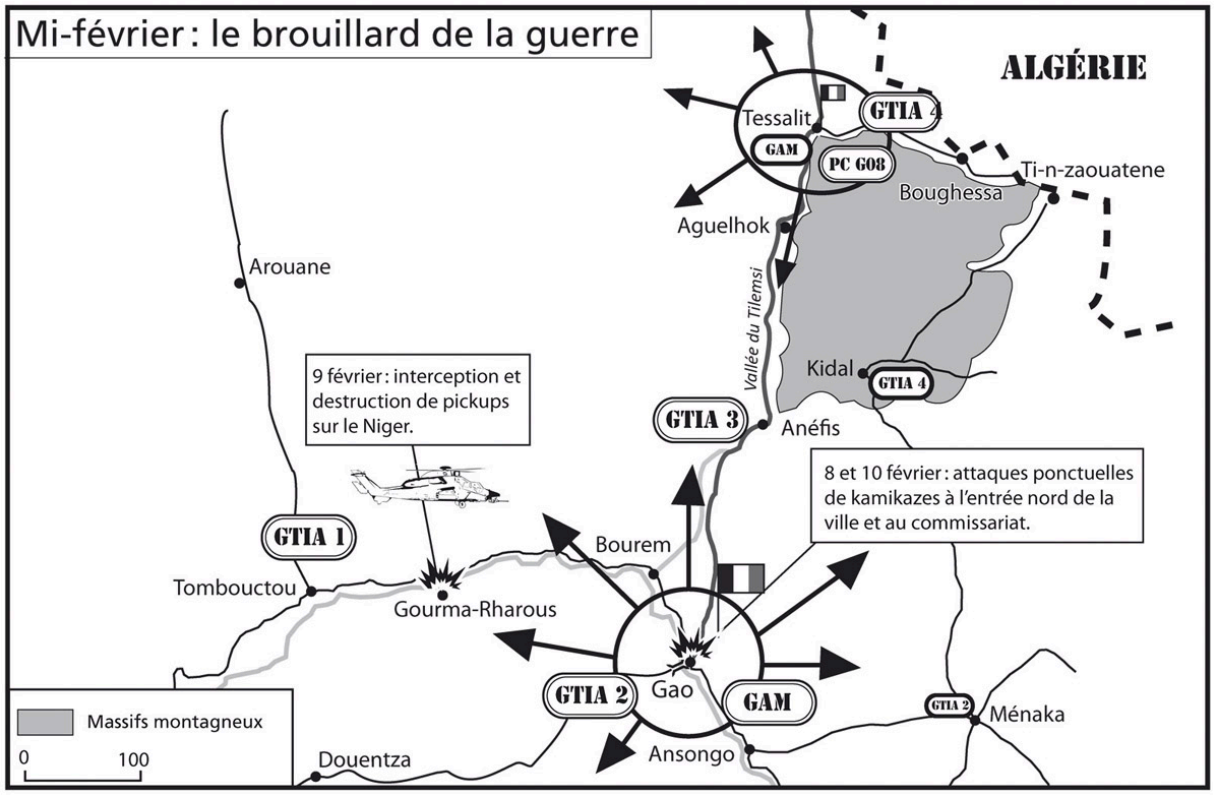
Nous quittons Gao à 13 heures pour un vol de deux heures à basse altitude. Après le désert d'Anéfis, nous remontons la vallée du Tilemsi qui borde le flanc ouest de l'Adrar des Ifoghas. Cette vallée de 30 à 50 kilomètres sur près de 400 kilomètres est une zone de contact entre plaques tectoniques, une grande voie transsaharienne qui relie depuis longtemps le Mali (ex-Soudan) à l'Afrique du Nord. Cette vallée en doigt de gant bénéficiait au Néolithique d'influences humides, donc de brousses, de forêts et de gibier qui permettaient aux hommes d'y vivre, bien avant le royaume et l'empire Songhay de Gao. Cette zone est riche en vestiges et gisements préhistoriques, en gravures rupestres, en histoire des hommes. Nous survolons maintenant des villages, des campements, des dromadaires affolés, gardés par des Touaregs et des Arabes, là où leurs ancêtres élevaient des bovins et chassaient les antilopes. Le désert a gagné au fil des siècles. Les massifs algérien du Hoggar, malien de l'Adrar des Ifoghas et nigérien de l'Aïr ont peuplé mon imagination pendant ma jeunesse, époque où je lisais les récits des méharistes, des explorateurs perdus dans ces mers de sable, ces massifs irréels et surchauffés.

Avec Issoufou, mon ami nigérien, fils du désert et du devoir

Je quitte un instant ma brigade et je reviens à Coëtquidan trente ans plus tôt, à Saint-Cyr, école de l'Idéal, du Service et de la Tradition. Je rejoins Issoufou Marafat, mon camarade nigérien avec qui je parlais souvent de désert et de méharées, lui qui avait quitté le soleil pour trois ans de crachin breton. J'appréciais sa finesse et sa compagnie. Nous avions tout partagé et, comme souvent avec nos camarades saint-cyriens africains, nous avions tissé des liens solides d'amitié et de profonde fraternité, forgée au fil des épreuves et des marches de nuit.

À sa dernière permission, avant de rejoindre définitivement son pays, Issoufou avait tenu à me laisser un cadeau de son pays, une petite selle de méhariste colorée et décorée. J'avais promis de venir le voir dans son poste désertique du Nord Niger, au moment où je me destinais à rejoindre les chasseurs mécanisés dans les brouillards de l'est, ne pouvant choisir les méharistes, disparus de l'ordre de bataille de notre armée. En pleine guerre froide, j'avais choisi de rejoindre l'infanterie de la Grande Guerre sur la frontière, les chenilles et les véhicules blindés en plus, regrettant intérieurement d'être né trop tard pour connaître les grandes expéditions sahariennes. Trente ans après, je suis au Mali. Nous survolons le Tilemsi, la vallée qui conduit au Hoggar, et Issoufou est avec moi. Je ne suis jamais allé le voir. Issoufou a été tué peu de temps après, à la tête de sa compagnie, en pourchassant des rebelles et des contrebandiers, en bordure de frontières, dans le désert. Pendant deux heures, nous survolons du sable et des pierres. À droite, s'élèvent les contreforts de l'Adrar, à la fois majestueux et terrifiants, une zone de vallées, de caches, de crêtes, de falaises, un terrain rêvé pour se cacher. Je vois défiler de loin cette masse qui n'en finit pas de s'allonger. À gauche, l'inverse. Le paysage est plat, parfois à peine vallonné, le désert du Timétrine, le sud du Sahara. Nous avons changé de terrain. Bamako, Tombouctou et Gao me paraissent loin. Ici, tout est brûlant

et grand. Le terrain et le climat écrasent l'homme. Nous atterrissons en bout de piste, à côté du camp de Tessalit. La piste est goudronnée, mais en très mauvais état. Le revêtement ne résistera pas à la pression des gros-porteurs qui préféreront vite décoller et atterrir sur la piste parallèle en terre battue. Le sol est jonché de matériels détruits et de détritus. Les bâtiments sont vides, les portes enfoncées. Je retrouve mes Marsouins du GTIA 3, les Bigors et leurs deux Caesar, et les infirmiers, le visage marqué par une longue traversée. Ils ont peu dormi pour être sur leur objectif. Le 8 au matin, les guides maliens, en treillis camouflé, chèche autour de la tête, kalachnikov le long de la poitrine, les accompagnent. Ces Touaregs fidèles à Bamako sont de la région. Ils ont montré le bon chemin sans GPS ni boussole. Les journalistes qui nous ont accompagnés filment la scène et montent leur reportage au pied d'un Puma pour l'envoyer par satellite en France, avant de rejoindre Gao dans la nuit. Je regarde ce grand mur qui entoure le camp. « *Heureusement, les murs ne peuvent pas parler. Ici, les djihadistes ont encerclé et assassiné les soldats maliens* » il y a quelques mois ; et pourtant nous n'avons pas peur.



À l'arrivée, Denis m'accueille au bord de la piste. Bonne nouvelle, la colonne est a atteint la piste de Ménaka, accompagnée d'un détachement malien. Sur la route, les habitants ont acclamé les Français, mais des véhicules arborant le drapeau du MNLA sillonnent la ville et les Maliens ont réagi en faisant des prisonniers, les considérant comme ennemis. La situation est tendue. Nous sommes écartelés comme jamais, des postes éloignés de 500 à 1 000 kilomètres chacun. Il nous faut élargir le périmètre de sécurité autour de Gao pour éviter de prendre des coups, de subir et de laisser l'initiative à l'ennemi, certainement tapi aux portes de la ville. Parallèlement, nous devons nous assurer des moyens de santé et des délais d'évacuation qui seront plus longs qu'en Afghanistan, tant les distances sont importantes. Chaque poste dispose au moins d'un hélicoptère de transport, mais notre stock de carburant est faible. Nous attendons impatiemment le

convoi routier de Bamako. Nous nous savons vulnérables ce soir : Tombouctou, Tessalit, Ménaka, Gao. Il nous faut une nuit de répit, ensuite on avisera.

Samedi 9 février

Les djihadistes interceptés par les hélicoptères armés

Nuit courte pour tous. Les premiers camions citernes viennent d'arriver. Nous sommes en contact constant avec le PC de Bamako qui prend le relais de Paris pour les opérations terrestres. Les choses se mettent en place là aussi. Il nous faut éviter qu'un nouveau conflit éclate sous nos yeux, entre le MNLA et l'unité malienne à Ménaka. Manifestement, les terroristes du Mujao ont quitté la zone, laissant la place au parti de l'Azawad libre, mais, pour nos alliés sur le terrain, ce sont les mêmes avec un nouveau drapeau, et ils considèrent cette dizaine de pickups armés comme hostiles. La situation met quelques heures à revenir au calme. Les pickups se replient et la population accueille triomphalement les blindés français et leurs alliés en ville. Nous sentons que l'heure des armes approche et qu'une étincelle suffirait pour que nos unités connaissent le baptême du feu au Mali. Les transmetteurs ont fait merveille. En quelques heures, ils ont tout installé et chacun a retrouvé sa place, connecté son ordinateur, prêt à participer à l'action là où personne ne l'attend sur le fleuve Niger. En effet, dans l'après-midi, nous sommes prévenus d'un regroupement discret de terroristes entre Tombouctou et Gao au sud du fleuve. Tous n'ont pas réussi à franchir cet obstacle naturel. Il leur faut vite s'enfuir vers le nord pour éviter à terme d'être localisés et détruits.

Les bacs ont reçu l'interdiction de franchir le Niger avant l'arrivée de l'armée malienne dans cette région du Gourma. C'est une course contre la montre et le colonel major Dacko le sait. Il s'est engagé à nettoyer les résistances au sud du fleuve dès qu'il aura reçu ses renforts. En attendant, les terroristes ont enlevé la famille du passeur et ils l'obligent à traverser le fleuve avec leurs pickups. Une patrouille de Mirage nous confirme la présence de véhicules suspects dans le village. Deux Tigre armés décollent bruyamment de Gao et foncent vers le nord-ouest en vol tactique, à très basse altitude, pour éviter d'être détectés. La nuit est tombée, mais leurs moyens thermiques leur permettent de localiser trois véhicules armés immobiles. L'identification effectuée, ils sont détruits à l'extérieur du village au canon mitrailleur de 30 mm et à la roquette. Avant de rentrer, les Tigre vont faire le plein à Tombouctou, où Gèze dispose d'un camion-citerne. Demain matin, le convoi logistique sera à Gao et nous ne serons plus limités pour nos hélicoptères.

Cette destruction est le premier combat de la brigade. Il démontre la nécessité de disposer partout d'un réseau d'informateurs pour nous alerter, combiné à des moyens d'intervention rapide. Nos hussards du renseignement et nos amis maliens se sont efforcés depuis plusieurs jours de formaliser les procédures d'alerte auprès de la population. Les terroristes ont coupé les relais GSM pour éviter d'être dénoncés facilement, mais quelques moyens satellitaires légers suffisent à nous prévenir. Neuf ans plus tôt, avec nos alliés tchadiens, nous avions procédé de la même façon dans l'Ouaddaï. La nuit tombe sur Gao. Nous nous attendons à prendre des coups. Toutes les sentinelles sont à l'affût. L'équipe de nuit dans le PC est prête à réagir.

À 23 heures, un kamikaze se fait exploser sur le check-point Nord. Il a été arrêté à quelques mètres du poste tenu par les Maliens. Là-bas aussi, les sentinelles sont motivées pour ne pas s'endormir dans leurs trous de

combat. Je vois Dacko pour lui proposer notre aide. Nous faisons décoller deux hélicoptères pour survoler la zone et intervenir si besoin.

Dimanche 10 février

Premiers combats de rue à Gao

La brigade dans le brouillard de la guerre

Nous sommes dans le brouillard de la guerre. Impossible de savoir quand, où et comment nous allons être attaqués. Les patrouilles disponibles sillonnent la ville et les alentours pour contrer toute velléité d'attaque. Nous avons placé des guetteurs avec moyens d'observation de nuit face au fleuve Niger d'où peuvent venir les barques légères chargées de terroristes.

J'ai pris la décision de renforcer les check-points la nuit avec un peloton de 3 blindés AMX-10RC équipés de moyens thermiques et d'armement lourd. Parallèlement, j'ai fait placer des mortiers en batterie pour illuminer les lisières nord avec des obus éclairants qui survoleront Gao en quelques secondes pour aider nos camarades maliens. Mortiers et chars ne tarderont pas à servir efficacement, au plus grand soulagement de Dacko et de son courageux sous-officier, qui tient son poste et arrête à courte distance des hommes chargés d'explosifs. J'ai souvent pensé à ce chef qui luttait pour la liberté de son pays, pour sauver sa peau et celle de ses hommes. Je n'ai eu qu'un regret, ne pas l'avoir rencontré pour lui serrer la main et le féliciter. Cet homme était un héros et nous ne l'avons pas laissé seul. Dans ces conditions, la fraternité d'armes prend tout son sens.

Il est temps de desserrer l'étau et de rappeler les consignes de sécurité à nos ressortissants journalistes en ville. Ils représentent des cibles faciles, des otages potentiels.

Mon officier communication suit de près leurs demandes, leurs sollicitations, mais aussi leurs emplacements dans les hôtels de fortune dans le centre. En milieu de journée, je fais le tour de l'aéroport pour me rendre compte de sa position par rapport à la ville et comprendre le système de protection. Puis, je rends visite au bataillon nigérien, installé à quelques kilomètres, près du fleuve et près d'une école, où un enseignant a été tué par les terroristes. Le lieutenant-colonel Gabriel me reçoit. Il a fait Saint-Cyr et nous avons la même façon de penser. Ses hommes sont disciplinés et ont fière allure. Il dispose de plusieurs canons d'artillerie et de pickups blindés. Ils sont équipés de neuf (gilets pare-balles, casques). Ils vont participer efficacement à la défense de Gao. Je n'ai pas le temps de terminer la visite. Nous entendons des rafales de mitrailleuses en ville. Sans attendre, nous rejoignons le PC.

Ces terroristes savent se battre, les Français et les Maliens aussi

Cette fois, nous sommes assez vite fixés par une patrouille de chez nous, coincée au milieu des tirs avec une poignée de journalistes à proximité, en plein centre-ville. Plusieurs terroristes ont réussi à s'infiltrer, vite dénoncés par la population et pris à partie par les soldats maliens. Je dispose de la compagnie Guépard qui a effectué le raid sur Tombouctou en VAB et qui vient de rejoindre Gao, ainsi que d'une des deux compagnies VBCI, arrivée de Dakar. L'ennemi est estimé à 10 ou 15 terroristes, installés derrière les murs épais du commissariat. Ils tirent dans les rues et la place principale. J'envoie deux colonnes, une pour aider les Maliens à détruire cette résistance et mettre à l'abri nos journalistes, une autre pour protéger l'hôtel où sont regroupés les autres journalistes et évacuer ceux qui le

souhaitent. Les deux rempliront leurs missions. Les Marsouins de l'adjudant Morgan sont les premiers à combattre, à la grenade à main ou à la roquette antichar, pour tuer les agresseurs et rejoindre les journalistes et les hussards en ville. Deux soldats seront légèrement blessés.

En fin d'après-midi, les murs du commissariat au premier étage sont soufflés par une violente explosion. On comprendra plus tard que la charge de plusieurs kilos d'explosifs d'un kamikaze a sauté avec son porteur dans le bâtiment. Ses camarades tiennent le quartier et ont réussi à immobiliser un groupe malien qui ne peut plus bouger au risque de se faire détruire. Gout est à mes côtés. Il est en contact radio avec un Tigre qui vient de comprendre la situation et qui peut dégager le groupe. Tirer en ville avec un hélicoptère est une sérieuse prise de risque et je ne tiens pas à blesser des civils. Quelques courtes rafales d'obus de 30 mm bien ajustées le long du commissariat suffiront à neutraliser une partie des agresseurs. Les derniers réussissent à s'enfuir, profitant de l'obscurité. Nous les pourchassons en liaison étroite avec les hommes de Dacko. La journée a été chargée et sera celle du premier combat au sol, des premiers blessés. La ville est trop grande pour être hermétique. Ces hommes, majoritairement à peau claire, se sont infiltrés sans matériels. Ils ont récupéré armes et explosifs dans des caches. Ils savent se battre et manœuvrer. À mon retour, j'ai interrogé l'adjudant, un meneur d'hommes expérimenté. Il a été frappé par la réactivité des terroristes, changeant de positions en silence, cherchant à le prendre à revers. Ces Marsouins ont effectué des tirs et manœuvré comme à l'exercice, avec calme et à très courte distance. Le témoignage du sous-officier est précis et volontaire. Dans quelques jours, il quittera Gao pour l'Adrar et se battra avec la même efficacité.

À Ménaka, le MNLA a quitté la zone. Les blindés sont rentrés en ville.

Lundi 11, mardi 12, mercredi 13 février

Opération Python

Ces journées sont consacrées à la préparation des missions de desserrement pour repousser les lignes de guetteurs et patrouiller toujours plus loin, à 10, 20 kilomètres de Gao avec les véhicules blindés maintenant arrivés. Les GTIA 2 et 3 ne sont pas encore au complet. À Tessalit, les blindés et les logisticiens tiennent le poste, mais pour être certains de pouvoir les approvisionner, Bamako a demandé à faire redescendre à Gao une partie de la colonne du 8 février. Nous préparons les missions futures : dégager l'axe Gao-Bourem au nord, le long du Niger, nettoyer les îles du fleuve d'où les terroristes partent la nuit et étudier la possibilité de positionner à Tessalit les paras du petit PC G08 et du GTIA 4, qui ont rejoint Abidjan. Parallèlement, les Maliens ont interdit les traversées du Niger en pinasses, les longues pirogues traditionnelles. Il m'apparaît nettement que les opérations vont être longues dans la boucle du Niger et qu'il faudra aller vérifier l'éventuelle présence des ennemis dans le massif de l'Adrar avant de se replier.

Cette perspective de simultanéité des actions me pousse à demander des renforts capacitaires. Il me manque deux canons, pour en avoir au moins quatre et pouvoir tirer en même temps à Gao et à Tessalit si besoin – ce qui se produira début mars –, mais aussi plus de sapeurs pour déminer et du carburant pour les blindés et les hélicoptères.

Le 12 au soir, je retrouve Claude et ses officiers d'état-major. En liaison avec leurs homologues de Bamako, ils ont préparé les ordres pour les quatre prochaines missions qui vont orienter la manœuvre de la brigade : libérer Bourem avec le GTIA 2 et fouiller la vallée du Niger en redescendant vers le sud jusqu'à Gao, renforcer Tessalit où les paras du GTIA 4 viennent d'arriver par avion, désengager le GTIA de Gèze, toujours à Tombouctou, et

le remplacer par un escadron arrivé de France, puis ravitailler Tessalit par des convois logistiques routiers. La petite équipe de planificateurs et de tacticiens qui rédige les ordres accuse le coup. Ils passent leurs nuits à vérifier leur faisabilité.

Le 13, nous nous coordonnons avec les Maliens et les Africains avant l'opération Python, le raid blindé du GTIA 2 sur Bourem par le désert, avant de se replier par surprise en direction du fleuve.

À l'antenne chirurgicale, je vais visiter les blessés. Je rencontre le sergent du 2e RIMa. Il me raconte son accrochage avec les djihadistes très mobiles du commissariat. Les éclats de grenade retirés, il n'a qu'une idée en tête, retrouver son groupe. Dans la foulée, je fais le tour de la piste pour voir les deux premières unités du GTIA 2 déjà arrivées : la compagnie d'infanterie VBCI du 92e RI et l'escadron AMX-10RC de RICM. Je note : « *Visite aux unités, lits au pied des VBCI, sourire des Gaulois, fiers d'avoir fait 2 500 kilomètres et d'être engagés.* » Les blindés sont alignés en colonne. Les tentes ne sont pas arrivées. Les lits sont dépliés en colonne double, surmontés de leur moustiquaire, pas de toilettes ni de douches. On se lave avec une bouteille d'eau du puits et elle est rare. On creuse des feuillées, et des toiles sont tendues sommairement en attendant que le matériel arrive. Heureusement, l'eau en bouteille et les boîtes de ration ne manquent pas. Il n'y a pas d'électricité. Chacun se limite à l'essentiel.

Au PC, les ordres sont prêts pour le GTIA 2 et les hélicoptères. Avec Denis et Claude, nous réfléchissons au coup d'après : l'Adrar. Se pose la question du PC et nous prévoyons un PC avant à Aguelhok, en face des vallées de l'Adrar : Ametettaï, In Tegant, Terz. Comme pour Gao une semaine auparavant, Claude et son chef des transmissions pensent déjà à couper leur équipe en deux. Anticiper, toujours. Il est déjà 23 heures. Le groupe électrogène tourne sans arrêt à côté du hangar. Je n'ai ni fenêtre ni porte. Comme tout le monde. Mauvaise nuit en perspective.

Jeudi 14, vendredi 15 février

« Libérez Bourem, fouillez et déminez les bords du Niger »

L'opération Python a débuté. Les blindés d'infanterie du GTIA 2 et les unités maliennes ont quitté le camp pour le nord, direction le désert d'Anéfis, comme pour rejoindre Aguelhok et Tessalit ; mais, au dernier moment, la colonne bifurque vers l'ouest et prend Bourem avant de rejoindre le check-point Nord de Gao, où Maliens et Nigériens stopperont les tentatives d'infiltration. Il est peu probable d'arrêter les éventuels pickups terroristes de la zone. Ils doivent être camouflés, enterrés ou déjà partis vers le nord. En revanche, il s'agit bien de libérer Bourem, de réinstaller l'autorité malienne et de déminer la zone entre Bourem et Gao, d'où partent les roquettes matinales pour l'aéroport. Installées sur des rampes de fortune, elles sont mises à feu par des dispositifs électriques reliés à des téléphones cellulaires.

Cette opération est la première menée de façon autonome par Bert et ses Gaulois depuis son arrivée. Avec Denis, Claude et l'état-major, nous préparons la montée dans la zone Nord. Pour notre équipe, en l'absence d'ennemi, il s'agit surtout de se décider sur les faisabilités techniques : faut-il s'installer à Tessalit, à Aguelhok, moins loin et plus près du massif, ou à Kidal, plus au sud mais plus près des axes d'évacuation qui partent pour le Niger ? Les officiers passent des heures à étudier leurs cartes et les photos aériennes pour identifier les bonnes pistes.

Grégoire me prévient de la visite le lendemain du général sous-chef opérations à l'état-major des armées. Arrivant de Bamako, il passera la nuit à Gao et repartira le 16.

Premières opérations dans l'Adrar. La recherche du nid de frelons

Le 15, Xavier m'appelle. Il planifie les premières sorties du camp de Tessalit avec les paras, maintenant dans le Nord. Il dispose de l'escadron blindé arrivé le 8, les Crocos, une dizaine de chars renforcés de fantassins du 126 de Brive et de sapeurs du 6e génie. Cette unité mixte va s'imposer comme la protectrice des compagnies d'infanterie, des paras dépourvus de blindage et de capacités de tirs lointains, à l'exception de quelques lance-missiles antichars. Dans ces grands espaces, ces vallées profondes, la coordination entre fantassins et blindés va trouver toute sa signification, une simple question de complémentarité, de vie ou de mort. Xavier veut élargir la zone de sécurité autour de Tessalit. Une moitié des hélicoptères se trouve avec eux, mais les avions et les convois n'ont pas encore acheminé assez de carburant pour permettre des rotations nombreuses et lointaines. Xavier et moi, nous savons aussi qu'une troupe héliportée loin de ses bases doit pouvoir être défendue, renforcée sans délais, surtout lorsqu'elle se trouve en zone hostile. Je me souviens de ces témoignages d'anciens combattants faisant état d'assauts répétés des katibas FLN contre les compagnies françaises à peine déposées, des scènes de cauchemars et souvent de solitude pour ces fantassins isolés. Avec cinq Puma, la capacité d'emport est de 40 fantassins armés, ce qui est trop peu pour mener des actions autonomes dans la profondeur. Pour mener des actions coup de poing significatives, il aurait fallu une dizaine d'hélicoptères de manœuvre supplémentaires ou des hélicoptères plus gros, avec le risque de tomber dans un nid de frelons : les terroristes étaient plusieurs centaines dans l'Adrar.

Nous terminons nos plans futurs dans la matinée avec Claude et son équipe : nous prévoyons une courte semaine pour nettoyer les abords de Gao et de Tessalit et, à partir du 22, une opération centralisée dans l'Adrar

avec deux des trois GTIA. Les transmetteurs étudient les moyens nécessaires pour mener des actions simultanées sur deux fronts et les logisticiens prévoient le nombre de convois hebdomadaires et surtout les consommations quotidiennes de carburant et d'eau. Les VBCI approchent de Bourem.

En fin d'après-midi, nous recevons les deux généraux pour une courte visite à Gao. Depuis le début de cette opération, le CEMA et son sous-chef opérations sont soumis à une forte pression de l'exécutif et du ministère pour accélérer, aller toujours plus loin et plus vite. Elle se traduit par des ordres, des incitations du CPCO à libérer au plus vite les villes du Mali, malgré les limites logistiques.

Samedi 16, dimanche 17 février

La visite se poursuit par une série d'échanges au sein du PC de la brigade, un aller-retour en ville, puis dans le désert, aux portes de Bourem, où la colonne de véhicules avance prudemment. Pour sa première opération, le colonel Bert a pris le parti de se renseigner auprès de la population sur la présence de l'ennemi et de mines, au risque de ne pas surprendre les quelques terroristes encore présents dans la zone. Python sera ensuite suivie de raids beaucoup plus lointains, rapides, audacieux et imprévisibles pour l'ennemi à l'est de Gao. Deux semaines plus tard, des raids destructeurs auront lieu contre les katibas du Mujao, en s'appuyant sur des dossiers renseignements plus complets que pour Python.

L'ennemi a disparu ; l'Adrar est vide

Simultanément, les actions se poursuivent dans le Nord. Autour de Tessalit, l'opération Panthère n'a rien donné non plus. Un groupe des forces

spéciales a effectué une incursion en hélicoptère dans l'Adrar et, comme les capteurs aériens, ils n'ont décelé aucune présence dans le massif, comme si les terroristes avaient tous quitté le Mali. Différentes options s'offrent donc pour poursuivre la traque et nous en avons discuté avant le départ du Transall.

Au vu des derniers comptes rendus sur le vide observé dans le Nord, nous sentons légitimement Paris douter de l'issue de l'opération. Les missions de reconnaissance confirment l'absence de présence humaine vue et entendue du ciel. Pourtant, à Gao, la population nous affirme qu'ils sont toujours autour de la ville, tapis sous les épineux des grands oueds désertiques, mais prêts à revenir une fois la force partie. Dans le Nord, mon équipe renseignement me montre des photos aériennes faisant état de trous de combat, d'emplacements pour des pièces d'artillerie et des véhicules, vides, mais bien réels.

Trente-six heures pour concevoir et envoyer un plan d'opérations

Je réunis ma fidèle équipe de Clermont-Ferrand, celle de l'exercice Belvédère. Ils ont besoin d'orientations pour concevoir une manœuvre plus élaborée, pour anticiper les jours et les semaines à venir. Ils sont tous présents dans cette petite salle surchauffée, à l'écart dans le hangar. Le vidéo-projecteur est allumé comme le ventilateur. Il fait plus de 40 degrés. La carte du Mali apparaît sur le mur clair, le Niger, Tombouctou, Gao, Ménaka, Kidal et Tessalit. Je leur fais part de mes intuitions et de ma « commande ». J'estime que nous avons trente-six heures pour fournir à Bamako et Paris une vision argumentée et structurée sur la succession d'opérations à mener. Le doute s'installe. Il faut le balayer. Puisque l'ennemi refuse le combat, nous devons aller fouiller ses sanctuaires au sud comme au nord, en évitant la dissémination et donc la vulnérabilité des unités. Nous ne devons pas rester l'arme au pied en attendant que rien ne se

produise ou qu'ils nous frappent. Nous devons garder l'initiative, mener des raids en gardant des capacités de réactions suffisantes pour les écraser s'ils venaient à se découvrir. Ne pas fouiller le Mali du nord au sud serait une faute. Il s'agit donc de définir les zones d'action successives et de déterminer la manière. C'est tout ce travail que je leur demande de formaliser en moins de deux jours à partir de la méthode de raisonnement tactique que nous maîtrisons et qui nous permet d'identifier des options à partir de l'étude de l'ennemi, du terrain, du cadre espace-temps, de la mission.

Fouiller les zones de chasse pour les trouver

Claude et Denis sont à mes côtés. Tous attendent que je leur fixe un cap à partir d'une intuition, de l'expérience, du bon sens et de ce que nous savons et pouvons faire. Nous regardons la carte. Nous sommes toujours « dans le bleu ». Les indices sont légers et nous craignons la demi-victoire : la libération sans la destruction. Il y a moins de deux mois, je présentais le dispositif Guépard au Premier ministre et au ministre de la Défense. Il y a quatre semaines, nous débarquions à Bamako. Nous sommes aujourd'hui déployés sur un pays grand comme deux fois la France et nous cherchons l'ennemi en pensant quotidiennement à nos otages. Mon intention est claire : prioriser les zones de recherche et proposer à Paris des efforts successifs tout en tenant Gao. La fouille des zones géographiques – l'Adrar, le Nord Tombouctou, le Gourma, la région de Ménaka – devra se faire en respectant les principes tactiques du combat aéroterrestre. Tant que nous n'aurons pas l'assurance que toutes les zones ont été fouillées, tant que nous ne serons pas certains que l'ennemi ne peut plus mener d'actions coordonnées de plusieurs centaines de combattants, nous éviterons le quadrillage par de petites unités légères, particulièrement vulnérables face à de gros effectifs. Une fois que les gros bataillons seront détruits, nos petites unités pourront mener des actions antiterroristes, ciblées, lointaines. En

attendant, fidèles à notre doctrine, il s'agit de « reconnaître » les zones sanctuaires, bien renseignés par nos petites équipes du renseignement, par les informateurs de la brigade et ceux des niveaux supérieurs. Il s'agit d'aller physiquement et en nombre autour de Gao et dans l'Adrar, sans prise de risque excessive.

Je fixe à l'état-major les objectifs et les conditions d'emploi pour les semaines à venir. Dans l'immédiat, on évite de laisser moins de 150 hommes seuls. Chaque mouvement doit être pensé en fonction de nos moyens d'évacuation sanitaire et de nos moyens logistiques.

Avec les deux colonels adjoints, nous résumerons ces principes par une phrase empruntée à l'ancienne doctrine soviétique : « pas un pas sans renseignement, sans appui, pas un pas sans liaison, sans renfort ». Nous attaquerons parfois sans renforts réels disponibles et avec des liaisons capricieuses, mais ces principes guideront nos actions au nord comme au sud. Pas d'impasse non plus sur la protection des hommes. J'ai été élevé dans le souvenir proche des combats d'Indochine et d'Algérie, des combats sanglants de nos Anciens. Mais face à des concentrations d'ennemis, rien ne vaut le blindage, le casque en kevlar et le gilet pare-balles.

Derrière chaque soldat, il y a une famille qui attend

En Algérie, la France avait déployé, pendant plusieurs années, 400 000 hommes et plus de 1 000 hélicoptères. Elle perdait 10 hommes par jour, 100 fois moins que pendant la Grande Guerre. De nos jours, les pertes deviennent rapidement insupportables. Les 10 morts d'Uzbeen en 2008, sur le sol afghan, restent encore gravés dans les mémoires. Il est impossible de ne pas tenir compte de cette évolution sociétale. Le rôle du chef est de remplir sa mission en préservant la vie de ses hommes. Il sait que derrière chaque soldat, il y a une famille qui attend. Pendant trente-six heures nous allons dérouler la méthode de l'École de guerre, chacun à sa place, chacun avec sa liberté de pensée et de réflexion, suivant des procédures maîtrisées

qui me permettront *in fine* de retenir un plan d'opérations nécessaires et souhaitables en hiérarchisant une dizaine de zones géographiques à confier aux GTIA. En l'absence d'ennemi localisé, le choix est fait de sillonner le pays, les zones suspectes, en ayant toujours la possibilité de se regrouper pour faire face ensemble. La brigade conçoit la manœuvre d'ensemble, les GTIA coordonnent, les capitaines conduisent les actions dans leur zone.

Le 17 au soir, à 1 heure, nous envoyons par réseau protégé, à Paris et Bamako, notre proposition de plan avec ses argumentations et les demandes complémentaires. Parallèlement, le GTIA 2 poursuit sa fouille le long du Niger au nord de Gao et il trouve des dépôts de munitions, des roquettes en nombre conséquent. Le GTIA 1 de Tombouctou a été remplacé par un escadron du 1er RIMa d'Angoulême et Gèze a repris la route du Tchad. Une page se tourne avec le départ du premier GTIA. Le 17 au soir, les hélicoptères traquent en vain un bac de fortune sur le Niger, utilisé par les terroristes pour rejoindre le Nord.

Lundi 18 février

Les Gaulois dans la boucle du Niger, les autres dans le Nord

Le CPCO nous confirme dès le matin que notre plan est approuvé. Il correspond parfaitement aux attentes de l'état-major. Il s'agit de traquer l'ennemi partout, par des opérations décentralisées, le GTIA 4 entre Tessalit et l'Adrar, un GTIA autour de Gao, l'autre GTIA dans une zone prioritaire.

Avec Denis et Claude, nous fixons naturellement la zone Nord entre Kidal et Aguelhok comme objectif. Je décide de maintenir le GTIA 2 à Gao

et de désigner le GTIA 3 pour un départ fixé au 20. Je sais que les véhicules blindés du GTIA 2 sont particulièrement adaptés pour les combats durs en zone urbaine, qu'ils iront plus vite que les VAB pour traquer les katibas dans les oueds de l'est. Sans artillerie, le GTIA 2 pourra bénéficier de ses canons mitrailleurs. Mon intention est simple : il s'agit de faire porter l'effort sur la zone Nord : prépositionner deux tiers des forces autour de l'Adrar, un tiers à Gao, sans oublier Tombouctou, pour nous permettre d'engager le combat en force dans l'Adrar, aux côtés de nos alliés tchadiens, au cas où l'ennemi s'y trouverait. En laissant le GTIA 2 dans le Sud, j'ai la certitude d'y laisser le pion de manœuvre le plus robuste avec les matériels les plus performants, servis par des fantassins courageux et endurants.

Les journalistes sont rentrés de Bourem où ils ont pu faire de belles images et des reportages intéressants. Je prends le temps de les recevoir et de leur faire visiter une partie du PC qui dispose d'une organisation complexe et bien huilée. À Tessalit, Xavier poursuit ses missions dans l'Adrar. Il a envoyé ses commandos parachutistes, ses blindés et ses fantassins du 126 plus au sud. Il est prudent et il sait déjà que le GTIA 3 ne va pas tarder à rejoindre la zone Nord, mais ni lui ni moi ne savons que cette journée est la dernière dans le flou et le silence des armes.

1er mars 2013, Tessalit. Le PC de circonstance G08-11e BP de la brigade Serval conduit les actions de combat du nord. Au fond à gauche, le lieutenant-colonel Bruno, chef opérations ; debout à droite, le lieutenant-colonel Rodolphe, coordonnateur des feux aériens (armée de l'air).

3 mars, Tessalit. Honneurs rendus à la dépouille du caporal Cédric Charenton du 1er RCP, mort pour la France en donnant l'assaut. Les combats continuent.

Combats dans l'Adrar des Ifoghas : escadrons blindés en appui de l'infanterie, destruction des positions djihadistes par obus explosifs et antichars.

5 mars. Depuis les hauteurs prises de l'Ametettaï, une vue sur le « potager » des djihadistes, au bord d'un puits. En contrebas à droite, le PC tactique du GTIA 4-2e REP.

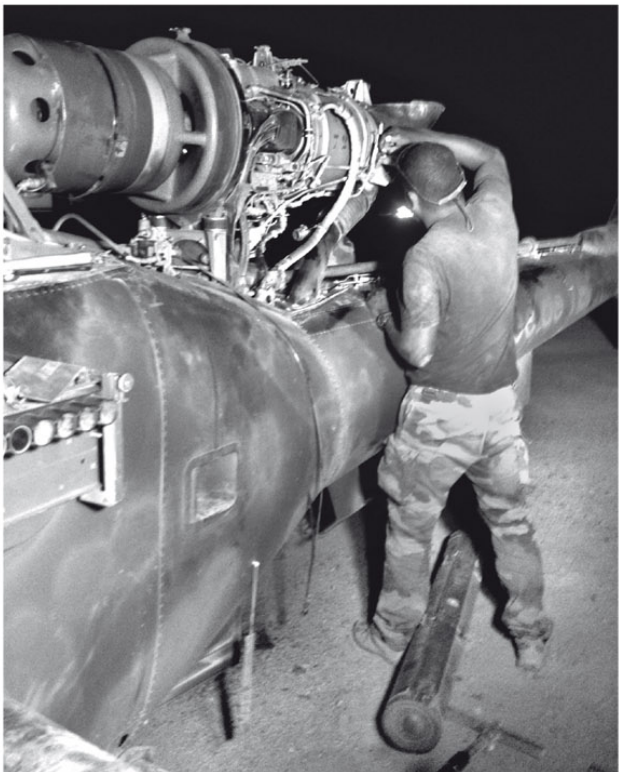
L'impressionnant bilan des combats de la vallée de l'Ametettaï, partiellement réuni pour la visite du ministre.

7 mars, Tessalit. Présentation de la situation opérationnelle à Jean-Yves Le Drian, ministre de la Défense, avant de décoller pour rejoindre les troupes dans la vallée.

Adrar. La colle des rangers ne résiste pas à la chaleur (40°) et à la dureté du sol, une logistique tendue à l'extrême.

Tessalit. Lavage du linge entre deux opérations, sous l'œil amusé de Xavier, colonel adjoint du Nord.

14 mars. Répétition de l'attaque sur la vallée de Terz au bord de la caisse à sable géante faisant office de maquette ; à droite, le colonel Gougeon du GTIA 3, à gauche, les colonels Desmeulles, de Bertier et Vanden Neste.



14 mars, Tessalit. Profitant de la fraîcheur toute relative de la nuit, les mécaniciens du GAM réparent leurs machines.

15 mars. Les légionnaires parachutistes du GTIA 4 quittent Tessalit pour la vallée de Terz (opération Panthère 6).

Départ des blindés du GTIA 3 pour Terz. L'un d'entre eux ne reviendra pas.

Adrar des Ifoghas. Appui des colonnes blindées et des fantassins par l'aviation et le GAM. Ici un hélicoptère d'attaque Tigre.

23 mars. Survol du cirque d'Assamalmal, le four.

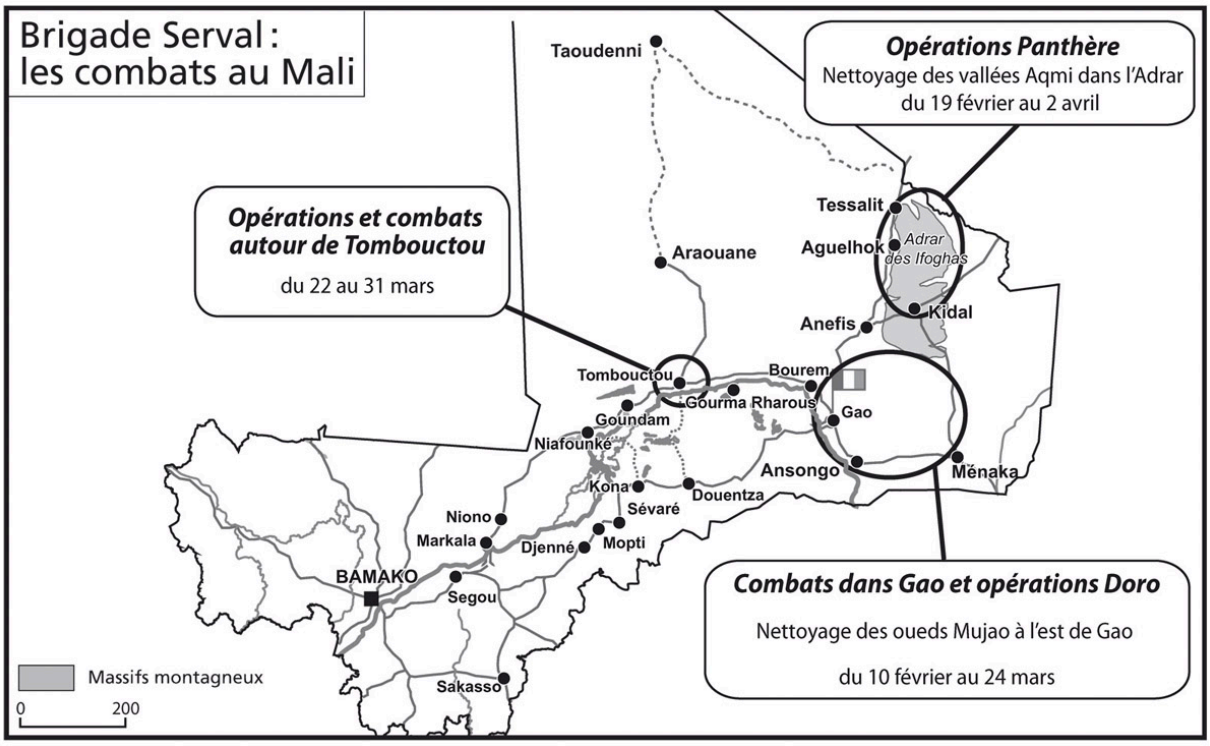
23 mars. Les Bisons du 126e RI dans un paysage lunaire et surchauffé, entre la vallée de Terz et le cirque d'Assamalmal.

26 mars. Opération Tigre dans la ville de Tessalit, dernière mission pour les légionnaires du colonel Desmeulles (à droite), GTIA 4-2e REP. Au centre, le commandant Scarpa.

QUATRIÈME PARTIE

« DÉTRUISEZ-LES ! »

19 février – 31 mars
Le temps des combats : l'Adrar des Ifoghas, le Grand Gao, Tombouctou



Mardi 19, samedi 23 février

Le voile se lève

La journée a commencé calmement : départ de Denis pour Tombouctou en hélicoptère, réunion quotidienne avec nos alliés. Nous affinons nos mesures de coordination en cas de retour des kamikazes dans Gao. Les Maliens ont décidé d'interdire tout franchissement du Niger en barque, pour éviter les infiltrations nocturnes des terroristes.

À 9 heures, j'ai à peine rejoint le PC que nous apprenons un accrochage sérieux dans l'Adrar entre la colonne du GTIA 4 et des terroristes bien installés à l'entrée de la vallée de l'Ametettaï. À l'arrière, les minutes d'attente ressemblent à des heures. Xavier m'appelle pour me prévenir d'un blessé grave et me demander l'envoi des Tigre disponibles à Gao. Il veut avant tout dégager la colonne prise en embuscade. Les hélicoptères décollent quelques minutes après. Les blindés du 1er RIMa en appui des parachutistes ont localisé les départs de coups dans les barrières rocheuses. Heureusement, la colonne de petits véhicules a été prise à partie trop tôt, les légionnaires ont eu le temps de se protéger derrière des blocs de pierre noire. Les rafales de kalachnikov balayent le sol. Le sergent-chef Vormezeele est grièvement blessé par un coup direct. Les canons de 105 mm et les mitrailleuses de X-10RC neutralisent tout ce qui bouge. Un

char avance dans le découvert pour protéger le repli des véhicules non blindés. Le corps du parachutiste est posé sur le char pour l'évacuer. À Gao, nous devinons que ça chauffe dans l'Adrar.

Les portes de l'Adrar sont fermées
La mort du sergent-chef Vormezeele

Nos hommes savent se battre et ils ont pris sans tarder les bonnes mesures de protection, de réaction pour éviter d'être tués, pour frapper ceux d'en face, en combinant les feux des fantassins et des blindés. Nous apprenons le décès du sous-officier. Les pertes des terroristes sont estimées à 20 tués. Les chars ont tiré plus de 30 obus en une heure de combat. L'unité est maintenant à l'abri des coups. La chaleur est écrasante. Il faut se méfier de toutes les directions. L'ennemi manœuvre vite et une attaque sur les arrières n'est pas à exclure. L'unité va rester plusieurs jours sur place pour bloquer la vallée et observer les crêtes.

Cet accrochage me confirme que l'Adrar n'est pas vide et que cette vallée reste interdite à nos troupes. Le plan d'opération de la veille va connaître une parenthèse de quelques semaines. Dorénavant, je considère qu'il ne s'agit plus de fouiller les zones suspectes en mesure de se regrouper, mais bien de faire l'effort sur l'Adrar en gardant une capacité de destruction pour la zone de Gao. Avec Claude, nous regardons la carte, le GTIA 3 doit s'apprêter à rejoindre le versant ouest du Tighaghar, 500 kilomètres plus au nord. Pour commander cette force, les moyens du PC G08 ne sont pas suffisants pour tenir dans la durée, les effectifs et les systèmes d'information, de transmissions sont trop limités. Deux options s'offrent à la brigade : soit décliner un PC avancé à partir du PC principal de Gao en le plaçant en face de l'Ametettaï au niveau d'Aguelhok, soit renforcer le PC G08 de Xavier. L'état-major avait préparé ces deux options, pesé le pour et le contre pour choisir finalement la seconde. La piste de

Tessalit est exploitable, pas celle d'Aguelhok. Installer un nouveau PC dans le Nord nécessiterait un effort de protection supplémentaire, donc des troupes en moins pour le combat à venir. En concertation avec les deux colonels adjoints, nous choisissons la solution de bon sens : renforcer le PC de Tessalit et envoyer au plus vite le GTIA 3 au nord dans la région d'Aguelhok, les ordres d'attaque viendront après, une fois que nous aurons un peu plus de renseignement sur l'ennemi, que nous aurons mieux étudié le terrain et que nous connaîtrons les capacités logistiques de Bamako à soutenir cet effort tactique loin de tout. Cette fois, nous ne serons plus 600 comme la semaine dernière, ni 1 000 comme aujourd'hui, mais 2 000 dans le Nord.

Le PC aéromobile, ses 20 soldats du 53e régiment de transmissions, ses tentes gonflables, ses moyens satellitaires sont envoyés par Transall à Tessalit sans attendre. Cela donnera à Xavier les moyens de mieux communiquer et de profiter des dossiers du PC principal, transmis par moyens satellitaires : les vues en 3D du terrain de l'Adrar, les photos aériennes, ainsi que les renseignements sur l'ennemi et ses positions. Vingt-quatre heures après avoir conçu un plan tourné vers la recherche de terroristes isolés dans les grands espaces, nous retrouvons nos cartes et nos réflexes d'état-major pour un combat groupé, classique, pour « faire Mourmelon », du nom de ce camp de Champagne où toutes les unités de l'armée de terre s'entraînent méthodiquement avec leurs blindés, leur artillerie, leurs appuis pour détruire un ennemi installé ou dynamique. Nous ne savons pas ce qu'il y a dans la vallée. Il va donc falloir y aller, « à l'ancienne », pendant plusieurs jours ou semaines, et c'est bien là la vocation des forces terrestres. La victoire se remporte au sol en détruisant l'ennemi. Encore faut-il qu'il accepte le combat, ce qu'il fait ce 19 février au matin, acculé devant sa tanière.

Le soir venu, tous ont compris que l'ennemi est bien là et que nous sommes à la veille d'une période de combats. La brigade vient de perdre

son premier soldat au feu. Il ne sera pas le dernier. Après les premières pertes, la psychologie d'une troupe n'est plus la même en opération. Elle correspond à une prise de conscience collective de la mort, le moment où chacun prend conscience qu'il peut « réellement » être touché, l'instant où la mort a un visage, celui d'un camarade. C'est aussi le moment où la peur, le ressentiment et la haine peuvent s'emparer d'une unité affaiblie et mal commandée. Nos unités encaisseront les pertes sans céder à la lâcheté d'une violence disproportionnée, mais, ce soir, nous pensons tous à la famille du sergent-chef Vormezeele. Nous ne la connaissons pas, mais nous sommes avec elle par la pensée. À travers elle, nous pensons à la nôtre. Vormezeele était le fils d'un colonel belge, un des meilleurs du 2e REP, combatif et expérimenté, une figure. Sa dépouille a été évacuée de la vallée par hélicoptère. Xavier a rassemblé ses paras disponibles derrière le bâtiment du PC, dans le camp de Tessalit, pour lui rendre un premier hommage avant le décollage de l'avion. Le point de situation du soir n'a pas la même tonalité que les jours précédents. Les visages sont graves, le hangar plus silencieux. Les officiers se succèdent devant la carte. Claude fait la synthèse et distribue les tâches pour le lendemain avant de me tendre le micro. Le brouillard de la guerre commence à se dissiper. Je demande à tous d'être vigilants. Les jours prochains seront déterminants. En attendant « *on est tous derrière le REP, minute de silence au PC* ». La conclusion est d'autant plus courte que le Casa de Tessalit, un Transall de taille réduite médicalisé, vient de se ranger dans un bruit assourdissant à côté du hangar, le temps de refaire le plein et de rejoindre Bamako. Tous les personnels du PC se sont retournés pour apercevoir la silhouette de l'avion à travers les vitres. Personne ne bouge. J'ai rejoint l'équipage. Le mécanicien m'a ouvert la rampe arrière avant de s'esquiver. Il fait nuit, mais l'intérieur de l'avion est éclairé. Le cercueil vert est sanglé au centre de la soute. Je vais rester quelques instants face à lui, mesurant pleinement le poids des responsabilités, le caractère unique du métier de soldat, tuer et être tué,

autant de raisons d'être précautionneux avant d'engager ses hommes au combat. Au nom de la brigade et de ces milliers d'hommes qui pensent à lui en silence, je salue mon sous-officier avant son dernier voyage.

Mercredi 20 février

Les hélicoptères Tigre, criblés de balles, se replient sur Tessalit

À Gao, l'opération Python est terminée. Toute la zone a été fouillée. Le colonel major Dacko est rentré de Bourem. Le colonel Bert nous fait son compte rendu sur le stock de munitions, de mines trouvées sur place. Nous avons desserré l'étau sur la ville, mais il nous faudra rapidement faire de même plus à l'est vers Djebok et sur les îles suspectes du fleuve Niger. Dans la nuit, les plongeurs du 31e régiment du génie effectueront plusieurs kilomètres d'infiltration pour localiser les postes de guet terroristes sur l'île de Kadji, île que nous occuperons plus tard à l'aube, à la surprise de ses occupants.

En début d'après-midi, l'unité blindée tente de s'approcher de l'ancienne zone de combat pour voir si l'ennemi ferme toujours la vallée. La réponse ne se fait pas attendre. La position est tenue fermement. Les deux Tigre interviennent pour neutraliser les nids de mitrailleuses décelés. Ils sont copieusement arrosés à partir des barres rocheuses, par un nombre important de tireurs équipés de kalachnikov et camouflés dans la profondeur de cette entrée de vallée. La résistance sans esprit de recul malgré les obus et les bombes avion surprend, d'autant que les deux Tigre, plusieurs fois touchés, sont obligés de rejoindre en urgence Tessalit à 50 kilomètres. « *Cela confirme mon intuition de mener un combat*

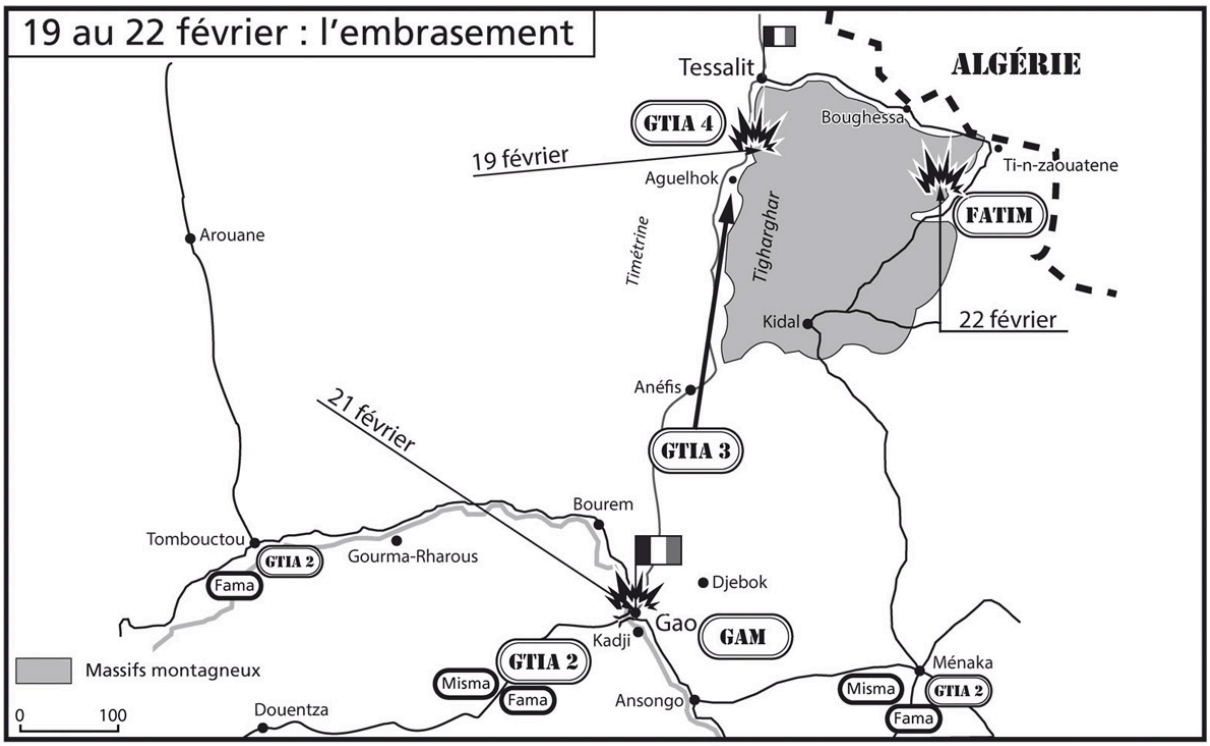
interarmées et interarmes avec des appuis. » Même si l'idée traverse certains esprits, à Gao, nous sommes opposés à un découpage en deux zones. Il est plus que jamais nécessaire de laisser la brigade maîtresse de ses moyens, et de leur emploi, pour faire effort là où la situation le commande. L'artillerie, limitée à deux canons Caesar et quatre mortiers lourds, les hélicoptères d'attaque Tigre et Gazelle Hot sont encore tous positionnés à Gao, comme le GTIA 3 et sa réserve de chars. Confier aux seuls paras, sans appuis, la réduction de l'Adrar au nord n'est pas réaliste, aussi courageux et valeureux soient-ils. Avec mon équipe, resserrée en ce deuxième jour de combats dans le Nord, nous faisons le même constat. Nous venons de changer de posture. Nous sommes face à un ennemi décidé, en nombre et bien accroché à un terrain qu'il connaît et prépare depuis longtemps dans cette vallée de l'Ametettaï où il est possible de trouver de l'eau toute l'année. Le général Dembélé ne s'était pas trompé.

Je fixe à mon PC trois consignes : « *de prendre garde aux manœuvres de diversion, aux attaques là où on ne s'y attend pas, de faire ressortir les besoins vitaux (munitions, carburant) et de ne pas faire peur aux familles* ». En effet, je m'attends plus que jamais à être attaqué sur la plateforme de Gao, la meilleure solution pour éviter l'envoi de renforts au nord, la réponse la plus rapide pour nous obliger à garder une posture défensive et éviter d'aller traquer les katibas dans les oueds avoisinants. Parallèlement, je veux m'assurer d'avoir les moyens de mener des opérations dans la durée, ce qui nécessite de renforcer nos stocks à Tessalit comme à Gao. Grégoire et ses logisticiens le savent : sans mettre en place les convois du bataillon logistique entre Bamako, Gao et Tessalit et sans les norias d'avions de transport pour les urgences, il sera difficile d'attaquer Aqmi dans le Tighaghar. Enfin, je n'oublie pas l'inquiétude légitime des familles à l'annonce des premières pertes.

L’artillerie restera toujours l’assurance-vie du fantassin

Avec Claude et Denis, nous faisons une fois encore l’inventaire des tâches à réaliser et des besoins. L’anticipation des derniers jours nous a évité d’être surpris. Cela fait un mois que nous travaillons ensemble, un mois de rodage et de relations quotidiennes avec Paris d’abord, puis Bamako. Chacun a trouvé sa place. Les trois GTIA, le GAM, le PC et le petit PC para sont stabilisés et se connaissent bien. Pour ne pas laisser Gao démunie, je redemande la mise en place de deux canons Caesar supplémentaires pour la zone Sud. Ils font partie des capacités élémentaires d’une force terrestre déployée. Ils présentent l’énorme avantage d’effectuer des tirs rapides, précis et efficaces jusqu’à 40 kilomètres, en permanence, ce que ne peuvent faire à eux seuls les hélicoptères ou les avions dont la disponibilité n’est pas toujours assurée. L’artillerie reste indispensable à la manœuvre aéroterrestre. Les deux autres moyens la complètent au mieux ; la bonne combinaison de ces trois capacités économisera de nombreuses vies et facilitera la victoire.

22 heures. Il est tard. J’ai prévenu les chirurgiens que je viendrai les voir dans leur antenne chirurgicale. Ce matin, un caporal a été blessé par balle à la jambe, une mauvaise manipulation d’arme d’un voisin qui aurait pu lui coûter la vie. Ses camarades l’ont sauvé en effectuant les premiers soins sur place avant son évacuation. Il est couché, conscient mais KO. Je lui serre le bras en prononçant quelques phrases d’encouragement avant de le quitter. Pour lui, la campagne au Mali est terminée. Les accidents font malheureusement partie de la réalité d’une troupe en opération, près de la moitié des pertes françaises pendant la guerre d’Algérie. D’autres accidents auront lieu dans les trois mois à venir, mais, par chance, nous ne perdrons personne.



L'équipe médicale est efficace et proche des blessés. Eux aussi ont leurs problèmes de ravitaillement. En discutant avec eux, je comprends qu'ils souhaiteraient disposer d'une climatisation pour leurs tentes et une machine à laver pour les draps. Nous réussirons à les leur fournir rapidement. Les seules climatisations de ce début de campagne iront aux serveurs informatiques des systèmes de communication et aux blessés.

Jeudi 21 février

Attaque massive de kamikazes à Gao

La journée s'annonce normale. Avec Denis, Rémi et mes gardes du corps, nous partageons un café et des gâteaux secs sur la petite terrasse de la tour, face aux hélicoptères. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire du début des combats de Verdun en 1916, le sacrifice des chasseurs de Driant au bois des Caures, la guerre totale, celle du sacrifice, des attaques d'infanterie et du feu de l'artillerie qui tue.

Au centre opérations, le point de situation du matin présente les opérations du jour. Le G08 étudie la relance des actions dans la vallée. Sans artillerie ni hélicoptères armés, je n'y suis pas favorable du tout, d'autant que des photos aériennes montrent des traces de chenilles dans l'Adrar, probablement laissées par un véhicule de travaux publics utilisé par les terroristes pour aménager le terrain, creuser des trous, des tranchées, des abris. « *On n'a pas encore pris le massif* » et il est certain qu'il va falloir l'aborder avec toutes les capacités, les moyens nécessaires pour vaincre à moindres pertes. Cette nuit, les Nigériens ont riposté et repoussé une tentative d'infiltration à proximité du check-point Nord, la menace se précise.

Cette journée va être longue, une journée de combats de rue dans Gao contre 20 à 30 terroristes infiltrés dans la ville. Renseignées par la population, les forces maliennes du colonel major Dacko vont encaisser le premier choc, comme le 10 février. L'unité de réserve est aussitôt mise en alerte pour intervenir à leur profit : une compagnie de fantassins du 92 sur VBCI, qui rejoint le centre-ville et les Maliens en se dirigeant vers la colonne de fumée des incendies, au son des mitrailleuses.

Comme toujours dans ces situations d'urgence, la confusion est présente et il faut un certain temps pour y voir clair et bien se coordonner avec les alliés, afin d'éviter les tirs fratricides, les pertes collatérales au sein de la population omniprésente. Les terroristes ont investi le centre-ville, le quartier historique autour de la mairie. Retranchés dans les habitations aux murs épais, ils sont à l'abri des armes légères des troupes de Dacko. Il faudra les déloger et les neutraliser aux missiles antichars et aux canons mitrailleurs de 25 mm de nos VBCI. Nous suivons les combats à travers les comptes rendus de Bert qui a installé son PC tactique derrière son unité de tête. Cette compagnie préparée depuis plus d'un an à l'alerte Guépard a réalisé un parcours complet de préparation opérationnelle. Elle s'est entraînée trois semaines au village de Sissonne. Les Gaulois vont passer aux choses sérieuses : l'application de ce qu'ils ont fait et refait. Au PC, chacun est à son poste et nous suivons le bouclage du centre tout en surveillant les abords de la ville. Les hélicoptères ont décollé et complètent les comptes rendus. Nous craignons les attaques complexes, à plusieurs endroits, échelonnés dans le temps. Il s'agit donc de ne pas se focaliser sur le point chaud visible et d'éviter d'être surpris ailleurs. Les fantassins ont débarqué de leurs blindés et ils sont engagés sans transition dans les rues de Gao. Appuyés par le feu des tourelles de VBCI, les lieutenants et les sergents commandent leurs hommes qui les suivent courageusement. Il faut réagir vite et bien se concentrer. Face à un ennemi installé, chaque erreur se paie en vie humaine. Comme à Sissonne, la compagnie parvient à bien délimiter les positions ennemies et à encercler les terroristes en les acculant au fleuve Niger. Les sections manœuvrent dans les quartiers, parfaitement commandées par le capitaine Jean Baptiste qui suit l'encerclement sur sa carte face au terrain. La population a fui le centre. Les tireurs d'élite se sont installés sur les toits pour neutraliser ceux qui tentent de s'infiltrer ou d'intercepter nos hommes. Un missile antichar de courte portée Eryx et des roquettes AT4 sont tirés contre un bâtiment tenu par l'ennemi.

En liaison avec les fantassins au sol, un hélicoptère antichar Gazelle a décelé un pôle de résistance de plusieurs terroristes à l'étage d'un gros bâtiment face à nos troupes. Il est équipé d'un missile Hot très précis, d'une portée de 4 kilomètres, un missile conçu pour arrêter les chars soviétiques dans la plaine germano-polonaise. Il laissera peu de chance aux habitants du bâtiment, mais le pilote et son tireur ont besoin du feu vert du PC pour tirer une telle munition en ville

Au PC, personne n'a oublié la polémique lancée par un journaliste après le tir de l'hélicoptère le 10 contre les terroristes retranchés dans le commissariat. Il avait trop vite annoncé des pertes cachées contre la population en s'appuyant sur la découverte des débris humains du kamikaze au pied du bâtiment. Une seconde fois, mon officier de liaison du GAM se tourne vers moi pour avoir l'autorisation de tir. Il faut décider vite. L'ennemi est localisé, mais il peut s'enfuir et prendre à revers nos fantassins qui se rapprochent, ou tout simplement les attendre pour en tuer le maximum pendant l'assaut qu'ils ne manqueront pas de donner. Ils ont commencé à poser des charges explosives pour piéger les abords et se faire sauter en kamikaze. Nous retrouverons les ceintures et les fils prêts à l'emploi. Le PC est redevenu calme. Tous ont compris l'alternative : tirer un missile lourd en ville ou y aller à la baïonnette, chaque fois avec des risques certains.

Je regarde mon officier conduite. Pour lui, la population a quitté le bâtiment. Bert est en ville. Il doit se souvenir des mêmes incidents vécus ensemble treize ans plus tôt à Mitrovica. Il était capitaine et commandait la 2^{e} compagnie du 92. J'étais son chef opérations. Nous nous étions retrouvés dans le quartier de la petite Bosnie en zone kosovar serbe au nord de l'Ibar. Une quarantaine de Kosovars albanais s'étaient infiltrés et faisaient régner la terreur dans le quartier serbe. Ses Gaulois avaient réussi à les encercler et je l'avais rejoint pour coordonner l'action des deux compagnies en ville. Malgré les premiers blessés graves, les fantassins avaient bouclé la zone.

Appuyés par les tirs des canons mitrailleurs de 20 mm des blindés AMX-10RC, nous avions engagé les sections dans les petites rues jusqu'à une grosse bâtisse où les tireurs s'étaient retranchés. Les ennemis étaient à quelques mètres. Un traducteur tremblant les sommait de se rendre par haut-parleur. Il pleuvait. L'adjudant Valbrun était à mes côtés, plaçant ses Gaulois face aux fenêtres d'où partaient les coups. Valbrun, calme et irréprochable, un exemple pour les jeunes cadres. Je le retrouverai quelques années plus tard au 16e bataillon de chasseurs, toujours chef de section, et je le choisirai d'emblée pour porter le fanion, l'emblème du bataillon. Ce sous-officier avait de la gueule. Il savait se battre, tirer le meilleur de ses fantassins au milieu des balles, sans en rajouter. Un guerrier.

En quelques minutes, le calme de Mitrovica avait fait place au combat de rues, violent, exigeant en savoir-faire d'infanterie et en professionnalisme. Une grenade à fusil bien ajustée par l'adjudant, en tir tendu à 30 mètres, avait blessé deux tireurs, juste en face de nous. Mais je n'avais pas l'autorisation de faire tirer un missile dans le toit de la résistance et nous nous apprêtions à investir le bâtiment quand les Kosovars avaient décidé de se rendre.

Cette fois, Valbrun n'est pas là. Bert est encore en ville avec ses Gaulois et il m'appartient de prendre la responsabilité de tirer ou d'envoyer les fantassins. Je ne suis pas avec eux, mais au moment où la question est posée, je me suis retrouvé treize ans plus tôt dans cette ruelle battue par les feux. J'ai revu ces trois caporaux agenouillés contre un muret avec leurs armes, tendus mais décidés à ne pas décevoir leurs chefs. Ma décision est prise et je l'assumerai. Il faut détruire l'ennemi par les feux, ne pas exposer inutilement nos hommes. Je connais bien le missile Hot. J'en ai tiré deux et j'ai commandé une compagnie de missiles Hot sur véhicules terrestres VAB, vingt ans plus tôt. Il pèse 30 kilos et vole à plus de 200 mètres/seconde. Il suit scrupuleusement la trajectoire fixée par son tireur qui place une croix sur l'objectif à l'aide d'un petit manche très

sensible. Sa tête explosive est redoutable contre un char lourd, contre un bâtiment. « Tir autorisé, mettez les Gaulois à couvert. » Quelques minutes plus tard, la résistance est totalement détruite, sans perte.

Les fantassins reprennent leur avancée. L'ennemi de la grande bâtisse ne s'est pas rendu. Il n'en avait pas l'intention. Un terroriste vient d'être neutralisé alors qu'il fonçait sur nos lignes en moto avec sa charge explosive. Au même moment, le check-point Nord tenu par les Maliens et les Nigériens intercepte un groupe ennemi qui cherchait à rejoindre le centre-ville. Il sera neutralisé dans l'après-midi par nos camarades africains après une traque en ville. Nous suivons les événements, renseignés par le GTIA, les hélicoptères et les alliés. Du PC, nous voyons la fumée s'élever au-dessus de la ville.

Adrar, Gao, des actions terroristes parfaitement coordonnées

Cette fois, c'est clair, je considère que les groupes terroristes du nord et du centre sont coordonnés, Aqmi et le Mujao. Il faudra donc les attaquer en même temps pour éviter de prendre des coups sur une base arrière qui n'existe pas. La brigade aura autant de fronts que de positions. Pas question de trop démunir Gao pour s'occuper de Tessalit et des vallées de l'Adrar. Lorsqu'on est capable de lancer en ville trente terroristes condamnés et décidés à mourir, c'est qu'on est décidé à contraindre la force à ne pas se démunir pour le nord. Nous sommes en Afrique, mais cet engagement est différent de ce que la France a l'habitude de gérer sur ce continent. Cet ennemi est identique à celui qui opère en Afghanistan, en Irak, en Somalie ou au Yémen. Ce sont des djihadistes et la vie ne compte pas pour eux. Pour autant, il faut rester exemplaires dans le comportement, le traitement des prisonniers et des blessés et nous le serons. Les terroristes se permettent tout, mais *a contrario*, nous savons que rien ne nous sera pardonné, à nous comme à nos camarades maliens. Ma conseillère juridique dort peu.

Ensemble, nous étudions les règles d'ouverture du feu, les directives particulières pour chaque cas de figure, conçues et rédigées à Paris. Elle les décline en procédures pour répondre aux attentes des GTIA qui ont besoin de bien connaître les conduites à tenir vis-à-vis des prisonniers, des enfants soldats. Les ordres tactiques seront toujours rédigés avec le souci constant de leur conformité au droit.

Dans la soirée, le bilan est sans appel. Les forces franco-maliennes ont intercepté environ 30 terroristes. Quelques-uns ont réussi à s'enfuir à la faveur de la nuit, mais la plupart ont été tués dans les rues et les bâtiments de Gao. Le marché couvert a brûlé, la mairie aussi, mais la population a été épargnée. Nous comptons quelques blessés légers, rien de grave. L'ennemi qui bénéficiait pourtant de l'effet de surprise a été battu sur un terrain qu'il maîtrisait. Les Gaulois rentrent dans la nuit à bord de leurs VBCI. Je vois leurs silhouettes massives longer le hangar. Les pilotes ont 20 ans, leurs sergents 25. Pour les plus jeunes, c'était le baptême du feu et ils en verront d'autres dans les semaines à venir. Paris et Bamako ont suivi les événements de près. Tous ont compris qu'entre l'Adrar et Gao, l'ennemi est bien présent. Je leur renouvelle mes demandes de renforts ponctuels pour disposer de suffisamment de forces et d'appuis nécessaires à la gestion de combats simultanés dans les deux zones : deux canons Caesar, plus de démineurs, des pièces détachées et plus de munitions pour tenir le rythme et ne pas être surpris. Au PC, nous suivons de près la colonne de camions logistiques partie ravitailler Tessalit. Le drone Harfang disponible n'a plus de contact avec eux et étant donné l'intensité des combats et les attaques surprises, nous envisageons le pire. À 1 h 30 du matin, nous les relocalisons au bord de l'Adrar, bloqués par quatre véhicules ensablés, immobilisés, mais ensemble, arrêtés pour la nuit. « *Ils sont à Aguelhok, fief d'Aqmi. Je suis inquiet pour mes logisticiens sur ces axes nord de nuit. Cette opération se durcit chaque jour. Je mets mon pistolet sous mon sweat-shirt oreiller. Je bloque la porte avec mon sac à dos. Je ne suis pas rassuré du tout par la*

protection de l'aéroport. » En effet, la population vient de nous prévenir : vingt kamikazes auraient été déposés à 20 kilomètres de l'aéroport pour une frappe nocturne. Les sections sont en alerte maximale et nous n'avons pas encore reçu le matériel et les engins du génie pour protéger les tentes des coups d'artillerie et pour déceler et empêcher correctement des infiltrations à pied ou en véhicule dans le grand découvert, juste de l'autre côté de la piste d'atterrissage.

Vendredi 22 février

Le courage des Tchadiens

Tôt le matin, nous sommes réveillés par des détonations, probablement des explosions de roquettes. La journée va être occupée par des discussions de chefs et d'états-majors sur l'organisation du commandement : en clair, qui doit commander qui, où et avec quoi. Pour la brigade, il convient de rester fidèle aux principes tactiques et à la doctrine aéroterrestre : unité de commandement, priorisation des efforts, bascule des appuis (hélicoptères, artillerie notamment) en fonction des missions.

Pourtant, la tentation est forte de dissocier les deux fronts, les Africains au sud, les paras au nord, les deux commandés par les deux PC déployés, celui de la 3 à Gao, celui de la 11 à Tessalit. À Paris et Bamako, les ordres ont déjà été donnés en ce sens, sans mon avis. Comme je le lui avais ordonné, le GTIA 3 a maintenant rejoint l'Adrar où se trouvent donc *de facto* les deux tiers de la brigade. Je suis à Gao sur la boucle du Niger avec le seul GTIA 2 et nous savons tous que l'heure de la grande explication approche dans le Nord. Nous apprenons l'attaque des Tchadiens à l'est de l'Ametettaï contre les terroristes bien installés. Il est encore impossible d'en

savoir plus, mais le PC G08 de Tessalit me prévient que c'est du sérieux et que la porte est bien fermée de l'autre côté de la vallée. Trois jours après l'embuscade contre notre colonne, les Tchadiens se heurtent à une forte résistance, 40 kilomètres plus à l'est. Les comptes rendus successifs confortent notre certitude de devoir fédérer toutes les unités disponibles, en laissant un pion de manœuvre à Gao. La place d'un général n'est pas sur le front secondaire, mais sur l'effort de la brigade, donc à Tessalit. Il suffit, comme le règlement le prévoit, de renforcer le PC Nord pour lui permettre de tenir dans la durée et de profiter du soutien du PC principal qui l'appuiera. Les moyens sont trop comptés pour envisager des secteurs indépendants.

Avec Denis et Claude, nous considérons que seule la brigade est capable d'arbitrer pour utiliser de façon centralisée ses moyens en fonction des coups durs, comme cela a été fait quelques jours plus tôt avec l'envoi des Tigre dans l'Ametettaï sur très court préavis.

Au nord, les nouvelles ne sont pas bonnes. Courageux et offensifs, nos Tchadiens ont attaqué l'entrée de la vallée. Leurs pickups et blindés ont foncé vers les positions ennemies, sirènes hurlantes, en mitraillant les résistances décelées, suivant une technique de rezzou, consistant en attaques surprises, différente de nos modes d'action, mais aussi efficace que meurtrière. De violents combats, des assauts répétés menés par les officiers, en premier lieu le général Mahamat Déby, fils du président tchadien, ont permis d'enfoncer les premières lignes. Les défenseurs ont préféré se faire exploser plutôt que d'être faits prisonniers, certains feignant de se rendre, emportant dans la mort les fantassins de tête. Le soir, force est de constater que l'entrée de la vallée tient toujours. L'ennemi a perdu plusieurs dizaines d'hommes. Le détachement d'aide des forces spéciales a pu guider des bombardements aériens dans la journée, mais nos alliés comptent sur eux pour obtenir et organiser l'évacuation des tués et des blessés. Xavier envoie ses hélicoptères de l'autre côté de l'Adrar, deux Puma de l'armée de l'air,

qui feront des rotations de nuit pour acheminer les corps inanimés ou meurtris vers Tessalit. Beaucoup ont été blessés par des balles de petit calibre, les derniers modèles de kalachnikov. Les premiers comptes rendus font état de 11 tués, 58 blessés dans la soirée. Sur place, paras, médecins et infirmiers font leur possible pour isoler les morts dans une morgue improvisée, accueillir les blessés et les soigner au mieux. Les moyens sont limités. Les Tchadiens font preuve d'une endurance qui force l'admiration des Français. Pas un ne se plaint, pas un ne crie. Ils savent que leurs frères d'armes font le maximum pour les sauver. Ils encaissent et attendent silencieusement, en héros.

Samedi 23 février

Pause tactique

Tous nos moyens santé ont été mis en alerte. Paris et Bamako ont mobilisé nos antennes chirurgicales déployées sur le théâtre malien, mais aussi les hôpitaux civils de la région à Bamako et à Niamey. Les opérations militaires sont gelées, le temps de finir les évacuations de Tessalit vers le Sud et de libérer nos antennes pour accueillir les futurs blessés français. Cela prendra deux jours. À Gao, en face du PC, les chirurgiens opèrent sans relâche les blessés arrivés dans la nuit. Je leur rends une courte visite, avec le souci de ne pas les gêner dans leur exercice. Les Tchadiens sont marqués. En fait, ils viennent de perdre 26 hommes et les hôpitaux ont accueilli 70 blessés. Il est 8 heures au PC. La nuit a été courte, cette fois encore. Nous avons repoussé le raid nautique sur l'île de Kadji. Nous suivons de près l'installation des deux GTIA à Tessalit, à Aguelhok, à l'ouest du massif

du Tigharghar. Je demande un point précis des munitions et du carburant au nord.

Claude a appelé le G08, le PC avant de Tessalit. Il leur a demandé de lui préciser leurs besoins en renforts pour tenir plusieurs semaines. Les moyens satellites fonctionnent bien. Les fichiers circulent entre les deux PC, la cartographie 3D des vallées, les photos aériennes et les drones. Xavier vient de me raconter sa nuit, et celle de Tessalit, une nuit de guerre, de morts et de blessés. Il sait que Paris va lui demander de reprendre l'offensive dans la vallée. Xavier est un vieux soldat. Il était en Afghanistan au moment d'Uzbeen. Il sait ce que peut endurer une troupe, aussi courageuse soit-elle, sans renseignement, sans artillerie ni hélicoptères, face à des combattants imbriqués, où on aurait du mal à différencier les amis des ennemis. Il ne commande réellement que le GTIA 4 de Tessalit, sans les appuis, restés à Gao. Nous partageons la même analyse sur les risques, la nécessité de se regrouper au nord et d'attaquer ensemble sous commandement unique. Seule l'approche capacitaire prévaut. Il a fait la liste de ce que je dois emmener dans l'Adrar, un renfort d'officiers, dont mes conseillers artillerie et armée de l'air, la réserve de canons, des hélicoptères et des médecins supplémentaires.

Dans le hangar, mes hommes ne sont pas au courant de ces échanges de chefs. Ils pressentent que nous allons encaisser d'autres coups et ils savent que je serai au PC avant pour commander le gros des forces. Cela fait un mois que nous sommes au Mali, dix-huit mois que je m'entraîne avec eux. Entre nous, il n'y a pas de place pour les faux-semblants. Tous ont fait des opérations, mais celle-ci est à part et nous ne sommes pas du tout certains de vaincre. Claude, mon fidèle chef d'état-major, a anticipé mes ordres, comme à son habitude. Son équipe tourne comme une machine d'horlogerie. Il en connaît les qualités et les défauts, qu'il sait compenser. Il attend le feu vert pour reformer la brigade et détacher une partie de son équipe dans le Nord. La chaleur est déjà étouffante. Personne ne parle. En

fait, je me rends compte qu'ils me regardent tous et je sens leurs mains invisibles sur mes épaules. À travers leurs regards, je ressens la puissance des forces morales, la cohésion de l'équipe, un sentiment de force collective, tout ce pour quoi nous avons choisi ce métier. Je comprends qu'ils sont derrière moi et qu'ils me font confiance. Nous formons un pack solide.

En sortant, je retrouve nos alliés africains. Leur réseau de renseignement fonctionne bien. Ils ont localisé des caches d'armes laissées en ville par les terroristes, identifié et arrêté des guetteurs du Mujao. Ils suivent aussi les combats du Nord.

Je m'arrête au pied de la tour, assis avec une bouteille d'eau face aux hélicoptères posés à quelques mètres. À mes côtés, Rémi ne dit rien. Ma décision est prise. Il faut assumer ses responsabilités jusque dans l'Adrar, ne pas se contenter de rester à Gao en laissant les paras seuls face à un ennemi décidé et enterré. Ce sera la victoire de tous ou ma défaite, mais, au moins, nous aurons tout tenté et rien à regretter. Les échanges avec Paris et Bamako nous font comprendre que la pression politique est très forte pour attaquer et reprendre les combats dans la vallée de l'Ametettaï, dans le secteur de Xavier. Avec Grégoire, nous nous mettons d'accord pour y parvenir. Sa tâche est immense à Bamako et il est sous la pression directe de Paris. Nous nous connaissons depuis longtemps. J'ai son autorisation pour reprendre le commandement de l'ensemble des forces terrestres et préparer l'attaque du massif du Tigharghar en laissant Denis et un GTIA 2 robuste à Gao. Je retrouve mon équipe dans la petite salle de réunion, face à la carte. La décision est prise et confirmée. Je vais les quitter pour une durée indéterminée. Je leur donne mes consignes, ce que j'attends d'eux sous les ordres de Denis, traquer les katibas du Mujao, ne pas attendre, ne pas subir, reprendre l'initiative. Je ne ressens pas de joie particulière. Au moment d'engager le combat, je vais quitter mes fidèles Africains pour rejoindre le PC avant. J'ai prévenu Xavier, cette opération n'est décidément pas comme

les autres et pourtant il faut s'accrocher aux principes, même si les élongations, ces distances à parcourir disproportionnées, et les conditions d'emploi de la brigade ne sont pas conformes. Au point du soir, j'annonce mon départ au PC. Ils seront bien commandés par Denis, le coladj du Sud. La nuit est tombée. La pression est redescendue. On rit avec mon équipe rapprochée, les gardes du corps, mes deux majors, les trois capitaines, le chef de cabinet, le chancelier, l'officier images, les deux lieutenants, la juriste, la communicante. Avec humour, Denis me félicite. Je vais retrouver à nouveau les légionnaires du REP de Tombouctou et le G08 de Gao. À gauche, je vois les lumières du campement de mes chers fantassins, Gaulois et Bisons. Seront-ils autant à mon retour ? Ils savent se battre. Denis et Claude ne seront pas seuls. Je regarde le ciel parsemé d'étoiles et j'ai une pensée pour les miens. À cette heure, ils doivent dormir. Je rejoins ma chambre. Rémi a posé ma musette à côté du sac à dos. La petite Victoire ailée de Constantine est roulée dans un chèche entre une boîte de ration et deux bouteilles d'eau. Demain, elle s'envolera pour Tessalit.

Dimanche 24 février

Direction l'Adrar des Ifoghas

Le vol hélico est prévu par mon état-major pour la fin d'après-midi. Je leur ai demandé de me laisser le temps de parler à la compagnie de fantassins engagée à Gao le 21 et de lui donner les dernières consignes avant de la quitter. Dernière et mauvaise nuit de sommeil au pied de la tour de l'aéroport. Les avions, les hélicoptères se succèdent sur la piste. Difficile de dormir, le film des derniers jours repasse et tout s'accélère, « *c'est l'inconnu : une machine qui fonce avec des gens entraînés dont certains*

vont certainement mourir, les autres devront poursuivre ». J'entends l'avion de liaison, le petit Pilatus, qui se pose. Il a fait un aller-retour de nuit pour récupérer des pneus et permettre aux canons de rallier le Nord.

À 8 heures, je rejoins à pied le bivouac sommaire du 92e RI au bord de la piste. Les Gaulois sont rassemblés, silencieux et attentifs. Ils savent que je vais les quitter pour l'Adrar et que les djihadistes restent à débusquer autour de Gao, qu'ils auront très certainement d'autres actions de combat à mener dans la ville et qu'il faudra être vifs et plus rapides que ceux « d'en face ». Je retrouve les mêmes regards, les mêmes attitudes que ces soldats du même régiment que je commandais dans la poche de Bihac vingt ans plus tôt. Ils sont jeunes et sont alignés derrière leurs sergents, leurs adjudants, leurs lieutenants. Des regards qui valent plus que des grands discours. Je les mets en arc de cercle autour de moi, sans formalisme, et je les félicite pour leur action dans les rues de Gao, leur retransmettant les compliments du président de la République pour ce sans-faute. Ils ont été bien commandés, se sont bien battus et ont eu de la chance aussi. L'un d'entre eux a dû abattre un terroriste à terre, que son véhicule blindé VBCI avait blessé dans sa course sur sa moto. En s'approchant de lui pour tenter de lui porter secours, il a juste eu le temps de le voir empoigner la mise à feu de sa ceinture explosive cachée sous son maillot. Il a réagi plus vite, le tuant pour ne pas être tué avec ses hommes. On ne tue pas dans l'indifférence, même pour sauver sa peau. C'est aussi pour cela que je tenais à réconforter et à féliciter ce sergent devant sa compagnie, pour lui éviter de culpabiliser alors qu'il a agi avec discernement, évitant de lourdes pertes dans nos rangs. Il ne pouvait faire autrement.

Il me reste une heure, le temps de rassembler le PC, mon équipe, celle avec qui je vis quotidiennement depuis un an et demi, celle avec qui nous avons débarqué à Bamako, libéré Tombouctou et engagé le combat dans la boucle du Niger. Je vais les quitter pour une durée indéterminée. « *Je laisse Denis confiant à Gao. Il est solide et calme. Il prendra les bonnes*

mesures. » Il est épaulé par mon fidèle chef d'état-major, le chef d'orchestre du PC. Cette campagne est décidément ponctuée de surprises qui demandent la plus grande souplesse. Le déséquilibre avant continue. Après avoir commandé à Tombouctou des unités qui n'appartenaient pas à ma 3e brigade de Clermont-Ferrand, je quitte mon PC pour aller commander les deux tiers de la brigade à partir d'un autre PC plus au nord, avec une autre équipe.

Avec Denis, nous prenons le temps d'arrêter le mode de fonctionnement entre les deux PC. Conformément à la doctrine, le PC principal de Gao fera la synthèse des comptes rendus et des demandes vers Bamako. C'est lui qui continuera de me proposer les opérations futures et les décisions en fonction des incidents qui ne manqueront pas de survenir sur les quatre zones tenues (Gao, Tessalit, Tombouctou et Ménaka). Pour un général, cela signifie aussi qu'il doit pouvoir disposer de bonnes liaisons pour pouvoir être joint rapidement et surtout qu'il ne doit pas trop s'éloigner de son PC avant pour prendre les bonnes décisions en cas de coups durs et décider où basculer les efforts de sa brigade en fonction des menaces. À tout moment, il doit pouvoir prioriser les besoins en tenant compte des risques. Une fois le combat commencé, il est souvent trop tard pour envoyer des véhicules terrestres en renfort.

Je précise à Denis qu'il garde toute sa subsidiarité dans sa zone avec les moyens alloués, principalement le GTIA 2 et une partie des hélicoptères pour rechercher et neutraliser les katibas du Mujao autour de Gao. Il est impératif d'aller les traquer et de les réduire pour remplir la mission, mais aussi pour éviter de subir et d'attendre les prochaines attaques en ville. « La meilleure défense, c'est l'attaque », disait Foch. Dans ce cas, la phrase est plus que jamais pertinente et adaptée. Dernières recommandations aussi sur l'emploi des appuis. Il m'apparaît indispensable d'obtenir plus de « tubes » pour appuyer l'infanterie en cas de coups durs. Les deux canons Caesar vont rejoindre les mortiers lourds positionnés dans le Nord. Même si les

VBCI du GTIA 2 sont puissants, ils auront besoin d'artillerie pour compléter leur action dans les oueds. Enfin, je revois le médecin pour m'assurer que le déploiement des antennes chirurgicales sera terminé dans les vingt-quatre heures, me permettant d'engager mes hommes avec l'assurance qu'ils seront soignés, qu'il ne manquera pas de sang, de morphine et de fournitures pharmaceutiques. Là aussi l'élastique est tendu. La chaîne santé est prioritaire dans les livraisons.

10 heures, il est temps de partir. Les pilotes rejoignent leurs hélicoptères. Là où nous allons, les portables ne servent à rien, les djihadistes ont détruit les relais GSM à Tessalit. Comme mon garde du corps et mon fidèle conducteur, j'appelle ma famille pour quelques minutes d'intimité. « *La base arrière tient bon. Il neige en France.* » Nos familles ne disent rien et nous attendent en silence, redoutant toujours le pire.

Sur la piste, mes Africains m'accompagnent avec Denis. Ils attendent le Transall de Niamey qui doit les prendre pour Tessalit. Ils feront le trajet avec une compagnie de légionnaires parachutistes en alerte au Gabon. Tous les efforts, tous les renforts sont maintenant tournés vers l'Adrar. Et pourtant, il faut garder l'équilibre et ne pas trop démunir Gao, ne pas laisser Tombouctou sans défense. La manœuvre du renseignement et des appuis est essentielle.

Arrivée à Tessalit, l'accueil des paras et la veillée d'armes avec les Tchadiens

Les Puma s'envolent vers le nord. À droite, je vois défiler les colonnes de VBCI et les lits posés à côté, le sable, les arbustes, puis les dromadaires. Après deux heures de vol à très basse altitude, je me pose dans ce camp de Tessalit que je connais déjà. Xavier vient m'accueillir avec son sourire de vieux troupier. Depuis le 8 février, le décor a changé. Les légionnaires ont nettoyé le camp et retiré tous les poteaux et les fils pour permettre aux

hélicoptères de se poser sans danger, pour équiper le mur d'enceinte et leurs propres bâtiments d'escaliers de fortune et si besoin pour défendre le camp.

Le petit PC parachutiste est bien installé dans l'ancien bâtiment commandement du 71e régiment mixte malien. L'installation est très rustique, simple, fonctionnelle. Des toiles des parachutes découpés font office de portes, celles-ci ayant disparu depuis longtemps. Une discipline du silence est strictement appliquée et respectée dans le bâtiment, notamment au sein du centre opérations (CO), centre nerveux du PC, pour éviter les agacements inutiles en période de tensions. Chacun travaille à son niveau autour d'une grande table commune. L'avant-veille, ces hommes ont vécu en direct l'accueil et le tri des morts et des blessés tchadiens dans leurs murs. Le petit bâtiment en face du PC a été transformé en morgue pendant deux jours. Tous ont donné un coup de main aux médecins et infirmiers disponibles pour panser et aider nos frères d'armes, dont la dignité dans la souffrance a marqué jusqu'au dernier des soldats. Ils ont vu la mort et les effets des armes des djihadistes. Plus que jamais, ils savent que les ordres à valider engagent la vie de nos hommes. Cette équipe est solide, unie et bien commandée. Je leur fais confiance et les félicite pour le travail accompli ces derniers jours. Accepter un nouveau chef dans ses murs n'est jamais naturel, mais face à l'adversité, les dissensions n'ont pas leur place, Xavier y veille et le coladj du Nord sera mon plus fidèle allié pendant les six semaines à venir sur ce poste avancé. Avec Xavier, je m'installe dans une petite pièce de 9 mètres carrés, que je partage avec Laurent et Rémi. C'est spartiate, mais cela permet d'échanger au plus vite les informations. Le CO est au bout du couloir, assez proche pour « *prendre régulièrement la température* », le rejoindre si besoin avec l'impératif de garder la hauteur nécessaire pour éviter de tomber dans un travers trop connu, se substituer aux subalternes et perdre la vision globale.

La chambre est aussi grande que le bureau et nous la partageons à trois avec un carton de bouteilles d'eau comme table de chevet.

La ration vite avalée, nous passons l'après-midi, avec les officiers du PC et les trois colonels des GTIA 3 (blindé), 4 (para) et GAM (hélicos), à croiser nos informations sur la vallée de l'Ametettaï, les positions ennemies, les modes d'action possibles, le terrain, notre situation logistique et l'état de préparation des unités. Préparé par le G08, le projet d'ordre Panthère 3 prévoit une attaque simultanée des deux côtés de la vallée, comme deux pistons : à l'ouest, le GTIA 3 par la passe de Tibegattine, où a été tué le chef Vormezeele, cinq jours plus tôt, et à 40 kilomètres plus à l'est où se trouve le contingent tchadien. Pour surprendre l'ennemi et couper son dispositif en deux, il est prévu une infiltration motorisée puis à pied par le GTIA 4 jusqu'au lieu-dit Ametettaï, caractérisé par quelques maisons au milieu de la vallée. Sans autres unités disponibles, le flanc sud de la vallée est laissé ouvert pour des interceptions ou des frappes aériennes (avions, chasseurs). Ce plan est original et mise sur l'effet de surprise, le contournement des lignes adverses en terrain difficile, le même principe à un autre niveau que la bataille du Dobropolié en septembre 1918 sur le front d'Orient ou que celle du Garigliano en mai 1944 au sud de Rome : attaquer où l'ennemi ne nous attend pas, spécialité de l'armée d'Orient et du corps expéditionnaire français en Italie.

Pour parfaire l'appréciation de la situation, je décide de faire un aller-retour de nuit sur les positions tchadiennes dans le but de rencontrer les chefs, de les assurer de notre appui après les combats du 22 et pour les sonder sur leur capacité et leur volonté à reprendre le combat avec nous. Je suis accueilli par le détachement de liaison qui suit nos alliés depuis N'Djamena, une petite équipe d'une vingtaine de combattants, médecin, mécanicien, transmetteurs. C'est une nuit claire et chaude comme l'Afrique en a le secret. L'heure n'est pas à la poésie. Les hommes sont regroupés en silence autour de leurs véhicules, hauts sur pattes et hérissés de mitrailleuses. Des petits feux illuminent les roues et les visages, les

carcasses maigres et nerveuses des guerriers au repos. La plupart sont des Zagawas, issus de l'Est tchadien, des hommes durs, fiers et courageux.

L'accueil est sobre et cordial. Les quatre généraux, les trois colonels savent que je viens leur demander de reprendre le combat. Ils ont perdu une centaine d'hommes, tués et blessés. Considérant leurs effectifs et reprenant les données École de guerre, cela s'appelle des pertes massives. À ce jour, « *ce sont les seuls alliés qui se battent avec nous et ils se battent bien. Ils foncent* ». Après deux heures de discussions, je comprends qu'ils seront à nos côtés. Nous partageons le thé brûlant et sucré sous le ciel étoilé. Les tapis sont posés à même le sable. Une banquette et des caisses de munitions nous servent de sièges. Les généraux Bikimo et Déby me racontent la brutalité des combats, les assauts répétés de leurs troupes contre les positions ennemies, les ruses des djihadistes, se laissant dépasser avant de tirer dans le dos des soldats de première ligne ou se faisant exploser après avoir fait semblant de se rendre. Les prisonniers sont peu nombreux et avec eux quelques enfants maliens, probablement porteurs de munitions et d'eau. La plupart des défenseurs ont préféré se faire sauter sur des caisses d'obus plutôt que de se rendre. La porte d'entrée est de l'Ametettaï a été enfoncée, mais il y a encore beaucoup à faire. Ces premiers combats laissent présager de la défense à venir des deux côtés. Mahamat Déby me prévient. Ses troupes ont récupéré un poste radio ennemi qui fonctionne parfaitement et qui nous donnera de précieux renseignements, de part et d'autre, pendant les combats des prochains jours, en complément de nos propres moyens. Ceux d'en face nous appelleront les chiens, les Tchadiens, les mouches.

Trop tôt pour attaquer

Au vu de ce que j'ai constaté depuis mon arrivée d'un bout à l'autre de cette vallée, j'ai l'intime conviction que les conditions de la réussite ne sont pas remplies, même si le GTIA 4 est prêt à rejoindre cette nuit sa base d'assaut au nord de l'Adrar. Le laisser partir reviendrait à prendre le risque

de le laisser s'engager seul sans avoir la certitude de pouvoir fixer l'ennemi simultanément aux deux extrémités de la vallée. Il est trop tôt pour attaquer. Il est indispensable que les djihadistes soient pris en étau par les deux pistons, avant qu'ils comprennent que des fantassins sont sur le point de couper leur dispositif au centre.

Par ailleurs, venant juste d'arriver, je considère la préparation et la coordination de l'attaque simultanée insuffisantes. L'ordre pour une attaque d'une telle ampleur nécessite un temps d'incubation dans les PC GTIA, qui ne peut être comprimé aussi vite. La précipitation est dangereuse et il en va de la vie de ces hommes, que des familles attendent, que la France soutient. Le courage des hommes ne suffit pas. Le combat obéit à des règles que les militaires connaissent et il faut les respecter pour épargner les pertes. Dans ce type de combat, il est vital de donner aux chefs les moyens qui permettront de voir l'ennemi et le détruire en s'exposant le moins possible. Pour la brigade qui ne dispose pas toujours de la priorité des drones, il s'agit de placer au plus près les « yeux » sur lesquels elle peut compter en toutes circonstances : ses hélicoptères, ses radars terrestres, ses moyens d'écoute. Avant l'attaque, il est vital de positionner, juste à l'arrière des fantassins, l'artillerie à utiliser, en liaison étroite et en parfaite coordination avec l'aviation, pour pilonner les résistances décelées, d'autant que celles-ci seront nombreuses et bien camouflées. Par ailleurs, l'entretien avec les Tchadiens m'a fait prendre conscience qu'il n'est pas possible de fonder un plan d'opération sur une troupe, aussi valeureuse soit-elle, que je ne commande pas. Comment être certain que le piston à l'est avancera au rythme souhaité ?

Dans l'hélicoptère qui me ramène sur Tessalit, je prends la décision de confirmer le report de l'attaque, de revoir le plan Panthère 3. Il faut respecter ses principes et ses fondamentaux. Je fais l'inventaire des tâches à accomplir d'urgence : réaménager les ordres, faire monter au plus vite mon aviateur coordonnateur des feux aériens, mettre les capteurs en place,

attendre l'arrivée des canons et des mortiers à l'entrée ouest et surtout faire le tour des unités pour voir si tous ont bien compris leur mission.

Ce massif du Tigharghar est à la fois impressionnant et lugubre. De haut, aucune lumière n'est visible dans cette vallée de l'Ametettaï et, pourtant, je l'imagine fourmillant de combattants. Dans l'obscurité, on distingue des reliefs sombres et sinistres, des cheminements plus clairs, des étranglements, des crêtes, autant de positions favorables à un combat défensif, autant de coupe-gorge où nos soldats seront attendus. Où sont-ils ? Combien sont-ils ? Quelles sont leurs capacités, leur moral ?

À mon retour, tard dans la nuit, les ordres de report sont donnés. Le départ du GTIA 4 est différé. L'ordre est réaménagé pour tenir compte des incertitudes liées à l'avance tchadienne. Le ravitaillement de nos alliés est pris en compte par le bureau logistique, qui appelle dans la nuit pour trouver des pneus à Kidal et les acheminer de l'autre côté du massif. Je préviens Paris et Bamako et nous allons nous coucher.

Lundi 25 février

Tournée d'inspection avant l'attaque

Le lendemain est occupé à affiner les ordres et à s'assurer que tout sera bien en place pour le jour J. Le PCC G08 de Tessalit est maintenant renforcé avec les officiers de la 3, arrivés la veille de Gao : il est en mesure de durer. L'ambiance est excellente et les Africains sont vite intégrés au sein du CO. Mon artilleur et mon aviateur ont rejoint Tessalit avec le premier Transall du matin. Je les réunis aussitôt avec le chef du GAM (hélicoptères) pour trouver la meilleure coordination possible entre ces trois capacités et la préciser dans les ordres. En effet, il est dangereux, donc interdit, de tirer au

canon et mortier avec des chasseurs et des hélicoptères dans la même zone. Même si l'occurrence de voir un avion touché par un obus est infime, elle nécessite de déterminer des créneaux prioritaires accordés aux uns et aux autres en fonction de leur disponibilité sur zone. J'estime essentiel de bien clarifier les procédures pour permettre aux unités en première ligne de ne subir aucune rupture dans les appuis. Je ne veux surtout pas voir de compagnie « accrochée » dans ces cailloux, sans possibilité de bombarder ceux d'en face, que ce soit par avion ou au canon. La combinaison des feux est une donnée essentielle du combat aéroterrestre. Elle permet de prendre la supériorité tactique, en d'autres termes de ne pas être démunis face à un ennemi qui se dévoile, et de compléter les tirs de ses propres armes (fusils, chars, missiles) par des munitions qui iront frapper plus loin (20 à 40 kilomètres, encore faut-il voir les objectifs) ou avec un angle qui permettra la destruction par le haut (obus de mortiers, bombes avions, missiles hélicoptères).

« Tous sont là, tous ceux qui vont emmener leurs hommes au feu… »

Les aspects logistiques sont passés au crible. Notre stock de carburant pour hélicos est au plus bas. Engagées dans le Timétrine, les forces spéciales sont venues faire le plein dans la nuit, asséchant nos maigres réserves. Il nous reste juste le minimum réglementaire pour assurer les évacuations sanitaires. L'après-midi est passé à revoir les ordres, étudier les cas non conformes, procédure qui consiste à imaginer toutes les « tuiles » possibles et à y trouver les réponses adaptées avant d'y être confronté dans l'urgence. À l'issue, je décolle en Puma pour rejoindre le GTIA 3, positionné à l'ouest de l'Ametettaï. Je survole les blindés au milieu d'un désert de cailloux noirs, la zone logistique reconnaissable aux camions transportant les munitions, l'eau, le carburant, les véhicules sanitaires et leur croix-rouge, et, au pied d'une petite colline, le PC, quelques blindés et

une toile antichaleur tendue entre eux. Le colonel Gougeon m'accueille. Le PC est rassemblé, une trentaine de cadres, mais aussi les chefs au contact, que je voulais voir avant l'attaque. Les visages sont marqués, la chaleur est accablante. Tous savent que les Tchadiens ont été durement frappés quatre jours plus tôt, que la veille les Gaulois et les Maliens ont livré pendant une journée un rude combat de rues pour chasser les terroristes de la ville de Gao.

Ces hommes vont reproduire des mécanismes maintes fois répétés à l'exercice, en garnison et dans les camps de manœuvre et de tir de Champagne et de Provence. Mais face à un ennemi bien réel, à 5 000 kilomètres de la France, le choix des hommes n'a pas la même portée. L'adjudant Stéphane du RICM, chargé d'appuyer l'avancée des fantassins, devra désigner les chars qui passeront en tête. Il connaît ses hommes, leurs histoires, leurs familles, mais il sait aussi que les autres Marsouins, à terre, comptent sur lui pour être protégés ou plutôt appuyés par ses chars, comme disent les militaires. Ce sous-officier d'origine italienne et gabonaise, aux traits fins, a un regard franc. Il respire l'intelligence et la volonté. Il jouera un rôle déterminant dans les jours à venir, entraînant ses hommes et détruisant successivement les nids de mitrailleuses dans des conditions extrêmes (jusqu'à 60 degrés dans les tourelles des chars pendant les séquences de tir). Les Marsouins du 2 sont là. Ils seront appuyés par un escadron du RICM, les « Coqs », tous commandés par le PC du 1er RIMa. Les coloniaux de la 3 et de la 9 se sont retrouvés au fin fond de l'ex-Soudan français, dans ce massif rebelle, et sont légitimement fiers de leur histoire.

Les chefs présents ont compris les ordres. Je leur en précise l'esprit. Il s'agit de prendre cette vallée et de détruire les défenseurs, de leur casser les reins, comme à l'entraînement, par la manœuvre et par les feux. Je compte sur eux pour faire sauter le verrou et faire jonction avec les paras du GTIA 4, 20 kilomètres plus à l'est. Enfin, je précise qu'il faut surtout éviter

l'imbrication, mais ne pas perdre de temps. L'essentiel est de vaincre, pas de participer ! Étant donné la chaleur, nos soldats ne pourront pas tenir plus de huit à dix jours. L'enlisement nous est donc interdit. Une guerre de positions serait perçue comme une victoire par l'ennemi et pourrait rapidement aboutir à un renforcement de ses positions, à une défaite médiatique et politique, que nous ne pouvons pas accepter. La France est derrière nous. Elle nous fait confiance et, même si l'élastique est tendu, toute l'armée nous soutient. Nous avons la priorité absolue, malgré la fatigue de nos avions de transport, de nos blindés, la rareté des pièces accessibles. L'histoire de nos Anciens nous unit et quelques références au passé glorieux de leurs régiments de métropole motiveront ces hommes lorsqu'ils baptiseront les crêtes désertes et brûlées : Sontay, Puebla… Des noms leur venant de combats du XIX^{e} siècle.

Chacun pressent que la partie n'est pas gagnée. Nous ne savons pas ce qu'il y a « en face ». L'heure est au parler vrai, entre soldats qui vont au feu. Les mâchoires sont crispées, les phrases sont courtes, les regards directs. Demain, nous aurons des morts et des blessés, mais il faudra poursuivre, tirer, pousser nos hommes. C'est le rôle des officiers et des sous-officiers. Ces chefs ont de bons soldats, motivés et entraînés. Il faudra les commander dans la partie la plus dure et exigeante du métier militaire. Ils auront les capacités (avions, artillerie, chars). Il leur faudra ne pas lâcher, ne pas subir. Il leur faudra la volonté, celle qui fait la différence, celle qui fait plier l'adversaire, celle qui entraîne les hommes malgré la mort du voisin, les cris des blessés. Il fait plus de 40 degrés sous le filet. Mes vieux sous-officiers du 1er RIMa sont là, le casque à la main. Nous sommes loin d'Angoulême, mais, comme au quartier, nous partageons les mêmes valeurs, la même foi. Ils savent que les jeunes seront au rendez-vous.

Cinquante regards sont tournés vers moi. « *Le général croit-il vraiment à cette victoire ?* » Moments de doute et de peurs intériorisées et cachées

dans la plus grande dignité, moments de confiance et d'union qui n'appartiennent qu'à ceux qui acceptent la mort en face. « *Oui, nous allons les battre parce que nous le pouvons et nous le voulons.* » Il est temps de partir. Je fais le tour du PC, serrant la main de chacun. Jamais plus qu'au fond de ce désert brûlant, à la veille d'une offensive face à un ennemi mal déterminé, nous n'avons autant senti la puissance des forces morales, la nécessité de la cohésion et de l'esprit de corps, de la confiance entre les hommes et leurs chefs. Je quitte les coloniaux pour rejoindre nos légionnaires et nos paras du GTIA 4 dans leur PC du camp de Tessalit. Le décor est différent. Nous nous retrouvons dans un petit bâtiment en dur, mais le discours est le même. Ces hommes vont quitter le camp dans la nuit, chargés sur des camions, des VAB logistiques, sur tout ce qui roule, afin de contourner les défenses adverses, pour au final les attaquer à pied, « à l'ancienne ». Eux aussi en ont vu d'autres, en Afghanistan et en Afrique. Le chef du groupe commando parachutiste est là, fin et racé, il sait qu'il sera ma seule réserve au nord. Ses hommes ont été durement accrochés cinq jours plus tôt. Je connais son père. Nous étions lieutenant d'infanterie ensemble. Les officiers, conseillers artillerie et génie du colonel sont présents. Leur rôle sera déterminant pour faciliter la tâche de leurs quatre camarades engagés à la tête de leurs légionnaires parachutistes du REP et des Rapaces du 1er RCP. C'est la première fois que je vois les chefs du GTIA 4. Certains ont sauté sur Tombouctou, d'autres arrivent d'Abidjan et de Libreville. Tous sont dorénavant sous les ordres du colonel Desmeulles, un chef qui respire la sérénité, la simplicité dans les relations humaines et la plus grande exigence dans le métier des armes.

En sortant du PC, je vais voir mes Africains de l'escadron blindé. Cette unité de marche a rejoint Tessalit le 8 février. Marsouins du 1er, Bisons du 126, sapeurs du 31 la composent. Je les ai rattachés au GTIA 4 pour donner aux parachutistes l'allonge qui leur manque, le tir canon qui détruit jusqu'à 2 000 mètres. Ils n'ont pas de nouvelles de leurs familles depuis plus de

deux semaines et ils repartiront demain pour l'Adrar. La victoire dépendra d'eux. À terre, leurs obus flèche et à charge creuse seront les seuls capables de percer les murs de pierre, les explosifs, les nids de mitrailleuse.

Le soleil se couche. Accompagné de mon fidèle AM, je rejoins mon bâtiment. Restent à vérifier les aspects logistiques, la situation en carburant, munitions, l'évacuation des blessés. Tout est prêt, tendu mais prêt. Les pilotes du GAM et les médecins de l'antenne chirurgicale profitent du frais relatif à gauche du PC. Je les retrouve avec plaisir. Tout a été dit, demain sera un autre jour.

Veillée d'armes. La peur de la mort, mais toujours l'espoir dans le cœur des hommes

Le match va commencer. J'ai l'impression d'être l'entraîneur qui va passer des vestiaires aux tribunes, pour regarder son équipe jouer. À eux de battre l'autre équipe, à moi de veiller à ce qu'ils aient bien tout ce dont ils ont besoin. Ma place sera dans ce petit bâtiment derrière les cartes, les écrans, les haut-parleurs, près des téléphones satellitaires. Je dois pouvoir être joint par Paris et Bamako et cela ne manquera pas. Je dois pouvoir décider les bascules d'effort entre Tombouctou, Gao et l'Adrar, même si les réserves sont limitées. Je partage mon bureau avec Xavier, le téléphone avec Denis, mes deux fidèles adjoints. Évidemment, je serai souvent tenté de rejoindre les premières lignes, mais il faut limiter ces sorties pour deux raisons : une visite d'autorité accapare la concentration des subordonnés, ce qu'il faut éviter en pleine phase offensive, enfin la « loi de Murphy » ne frappe pas que les autres. Cette appellation américaine signifie la poisse ou, dans notre jargon, la LEM (la loi de l'emmerdement maximal). Je ne veux pas courir le risque d'être absent trop longtemps du PC, de ne pas « sentir » un changement de situation ou de ne pas prendre à temps une décision qui engage la brigade.

L'artillerie et les feux détruiront l'ennemi et sauveront la vie des fantassins. J'ai fait le choix de la subsidiarité et de la confiance avec mes deux PC, mes cinq colonels, chefs de GTIA et de GAM. Nous sommes dans la même galère et il n'y a pas de place pour les querelles intestines, les rivalités de boutons. Demain, ils auront délégation des feux. Ils pourront commander des tirs d'artillerie, d'hélicoptères, de bombes d'avion sans autorisation du PC brigade, pour aller plus vite, ce qui ne s'est pas fait depuis des années. L'absence de population et donc de risques de pertes collatérales et la nécessité de détruire un ennemi mobile m'ont conduit à prendre cette décision.

Le ciel étoilé a remplacé l'azur. Je longe les bâtiments des légionnaires, couchés sur leurs cartons, le sac fait et les armes prêtes. Quelques-uns font chauffer un quart de café, la plupart dorment.

C'est l'heure du bilan avant l'action, de la situation et des demandes. Les dés sont jetés. Je réfléchis à ce que pourrait faire l'ennemi, à ce qui nous manque pour faire face rapidement. J'identifie deux impératifs à respecter : ne pas démunir Gao en hélicoptères armés (ils doivent pouvoir frapper dans la profondeur de la boucle du Niger contre des tentatives de traversée du fleuve, contre des attaques des deux emprises), et dégager une réserve d'infanterie pour alléger le GTIA 2, pénalisé par la garde de l'aéroport, et si besoin pour renforcer l'Adrar. Repensant à mon dispositif d'ensemble et m'en tenant à cette démarche capacitaire, je referai donc remonter à Bamako et à Paris deux demandes : un renfort d'artillerie et de génie pour Gao, démunie, et une compagnie d'infanterie supplémentaire pour Gao ou l'Adrar. Trois semaines plus tard, les Nigériens relèveront ma compagnie du 126e RI à Ménaka, me libérant une centaine de fantassins, vite envoyés à Gao, puis dans l'Adrar (vallée de Terz, puis Kidal). Les deux Caesar du 68e RAA et les sapeurs du 31e RG, non disponibles sur le théâtre, seront plus longs à obtenir. Ils arriveront finalement début mars, à temps pour être engagés sans délais d'accoutumance dans l'opération Doro 2, à

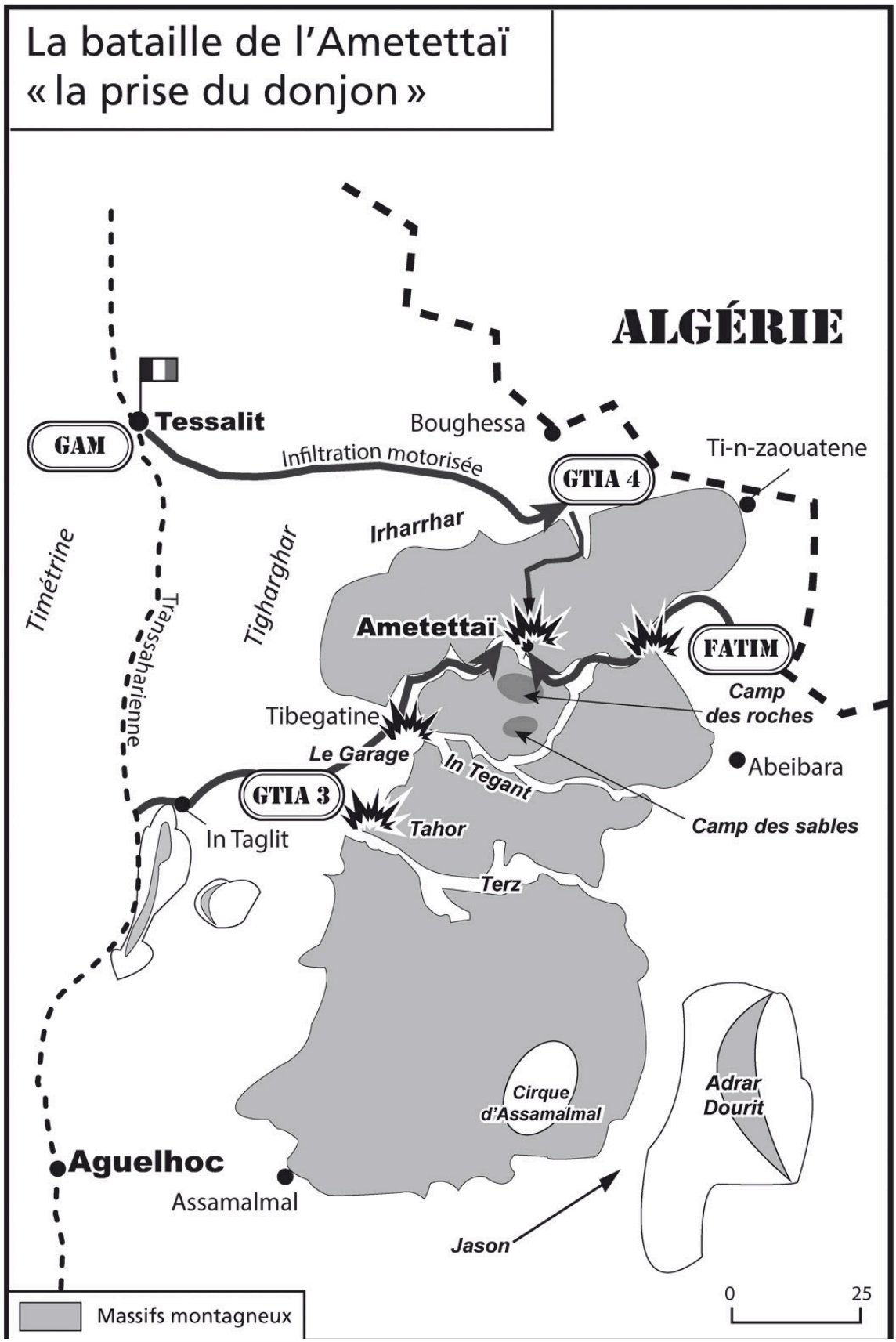
200 kilomètres de Gao, juste à temps pour détruire à coups de canon des positions djihadistes qui s'apprêtaient à causer des pertes sérieuses aux Gaulois, et pour déminer « sous les roues » des VBCI.

À mon niveau de commandant de brigade, j'ai fait le tour pour penser au présent et préparer l'avenir. Il est temps de se coucher, mais ce ciel est écrasant. Il couvre les sentinelles de Tombouctou, Ménaka et Gao. Je l'admire en pensant à tous ces hommes qui encerclent l'Adrar, aux défenseurs aussi.

Ce soir-là, des deux côtés du front, ils furent nombreux à prier Dieu de leur offrir la victoire ou simplement de les épargner.

Ce soir-là, devant le petit PC de Tessalit, je rejoignis un homme exceptionnel que j'avais eu la chance de bien connaître, Alban Santini-Allaman, un chef d'une humanité et d'une simplicité exemplaires. Engagé volontaire dans le régiment de son père, en 1915, il termina la guerre comme lieutenant sur le front d'Orient, après avoir fait Verdun comme sergent, puis Saint-Cyr en 1919, une carrière dans l'infanterie et les blindés, avant la Résistance. Dans les années 1980, je le rencontrais régulièrement pour discuter de la guerre, de la mort, du commandement, des hommes, de nos valeurs communes d'officier, de fantassin. Au fil du temps, cet homme devint mon troisième grand-père. Face au ciel de l'Adrar, dans l'obscurité, ses histoires de Poilus sur la fraternité, la peur, la mort et l'espoir du soldat me rattrapèrent. « Avant de sortir de la tranchée, je passais mes hommes en revue pour les voir dans les yeux, les encourager. Nous avions tous peur, mais chacun d'entre nous espérait secrètement s'en sortir vivant, même blessé, mais vivant ; et pourtant nous étions sûrs de mourir avant la fin de cette guerre interminable. En apprenant la victoire le 12 novembre 1918 au bord du Danube, nous n'avons pas compris. Nous nous sommes regardés, hébétés, incapables de réaliser que c'était la fin de l'horreur. Nous n'étions pas gais. » Après la Roumanie, ce fut la Crimée et un retour au printemps 1919. Cette génération avait connu l'enfer. Cet homme m'avait appris la

force de l’espoir dans les pires moments, juste avant l’attaque et les pertes humaines.


La bataille de l'Ametettaï
« la prise du donjon »
ALGÉRIE
Tessalit
GAM
Boughessa
Infiltration motorisée
GTIA 4
Ti-n-zaouatene
Irharrhar
Timétrine
Transsaharienne
Tigharghar
Ametettaï
FATIM
Camp
des roches
Tibegatine
Le Garage
In Tegant
Abeibara
GTIA 3
In Taglit
Tahor
Camp des sables
Terz
Cirque
d'Assamalmal
Adrar
Dourit
Aguelhoc
Assamalmal
Jason
Massifs montagneux
0
25

Mardi 26 février

Jour J. La chevauchée des artilleurs, les premiers blessés

Le GTIA 4 a quitté le camp. Précédés par les blindés, les camions de Tessalit, semblables aux taxis de la Marne, se sont engouffrés dans la nuit, les paras sanglés sur les plateformes dénudées des camions logistiques pour ne pas tomber. Les conducteurs de l'arme du train suivent les chars de tête en soutien, fidèles à leur devise « Servir Serval ». À 4 heures, la colonne est loin et j'attends le compte rendu d'arrivée de mes canons à l'entrée ouest, l'artillerie toujours, indispensable pour appuyer et sauver l'infanterie.

Avec Xavier, au fil des comptes rendus radios, nous suivons les paras sur les mauvaises pistes de l'Adrar, nous devinons les artilleurs entre Aguelhok et le GTIA 3. Ils roulent depuis quarante-huit heures, sans s'arrêter. Le capitaine Benoit, un chef solide et charismatique, m'a affirmé qu'il serait sur position au lever du jour, le 26. Sa batterie d'artilleurs de marine, les Bigors, roule vers le nord où l'attendent les deux GTIA et les Tchadiens. Il tiendra parole et participera à cette victoire collective.

En milieu de matinée, les paras ont rejoint leur zone de départ à 8 kilomètres au nord de la vallée ; à l'entrée ouest, les Marsouins sont au contact à très courte portée. L'adjudant Stéphane tire ses premiers obus de chars contre des pickups camouflés. Couverts de poussière et crevés, les Bigors tirent au 155 mm sur les positions ennemies décelées. Les Tchadiens attaquent à l'est. Les djihadistes n'ont pas encore vu la manœuvre du GTIA 4. La chasse survole l'Adrar, prête à tirer ses bombes guidées laser

GBU-12. Les comptes rendus partent vers Bamako et Paris. Grégoire et Patrick m'appellent dans la journée pour avoir des évaluations de situation. La pression est forte dans les cabinets aussi et nous le comprenons bien. Journée de combats et de comptes rendus successifs. Les Tchadiens sont arrêtés par les mines. Ils ont des blessés.

Il fait plus de 40 degrés. Le feu tombe du ciel, les premiers blessés sont évacués et arrivent en hélicoptères. L'un d'eux a été piqué par une vipère, un autre, un solide Wallisien du 2e RIMa, a eu l'oreille coupée. L'infirmier me tend le casque du Marsouin blessé. Le trou d'entrée de la balle de kalachnikov est à peine visible, juste en dessous du front, un trou minuscule. La balle a été déviée par son casque, avant d'en faire le tour intérieur, lui labourant le cuir chevelu. Elle est encore incrustée dans le kevlar. Nos ingénieurs civils et militaires, nos techniciens ont encore sauvé une vie. L'ACA travaille en silence, comme le CO. Cela ne fait que commencer. Le soir, le bilan est de 15 GAD tués pour 3 blessés. « *Il faut avancer doucement, profiter des appuis, des tirs indirects pour affaiblir l'ennemi et ne pas prendre trop de risques. On s'en sort bien.* » Debout devant le PC, je vois s'éloigner le Puma sanitaire qui vient d'évacuer le premier « gueule cassée » de la campagne. Spécificité bien française, fruit de l'expérience des opérations, notre soutien sanitaire protège au mieux nos soldats des unités de tête : tous nos soldats sont formés au secourisme de guerre. Chaque compagnie dispose d'infirmiers et d'un médecin à proximité immédiate ; les hélicoptères ne sont jamais très loin pour les évacuations.

Cette première évacuation me fait penser à un autre blessé, un jeune lieutenant d'infanterie, juste sorti de Saint-Cyr et grièvement blessé lors d'un assaut en juin 1957 par une chevrotine qui lui arracha une partie de la mâchoire. Sans la réactivité de son infirmier, de son transmetteur, sans le passage providentiel d'un hélicoptère sanitaire au bon moment, sans l'intervention d'un chirurgien hors pair à l'hôpital d'Alger deux heures plus

tard, il ne serait pas reparti pour quatre ans de guerre dans les paras, après ses quinze mois d'hôpital parisien. Sans cette baraka que lui prêtaient les Algériens, il aurait fait partie de ces centaines de jeunes officiers tués en opérations et un autre général serait à ma place face à l'Adrar.

Mercredi 27 février

« L'affrontement de deux volontés »

Le lendemain, réveil tôt avec Xavier. La matinée va être chargée. Nous n'avons plus de renforts au nord. Toutes les unités sont engagées. Je relance Denis pour lui faire part de mon souhait de récupérer au plus vite la compagnie de Ménaka, bien conscient qu'il lui faudra au moins cinq jours pour nous rejoindre, ses véhicules ayant des pannes répétées. Le GTIA 3 n'a qu'une compagnie d'infanterie, certes aguerrie et solide, mais c'est peu, vu l'immensité de la vallée. Trois événements marquent cette demi-journée : un accident de grenade a blessé trois Marsouins à Tombouctou dans un blindé. Le pilote, lui-même blessé, a ramené ses camarades au camp. Ils seront sauvés et évacués *in extremis*. Au même moment, le GTIA 3 tombe sur une zone minée. Le VBL de tête a sauté. Le pilote a pu être extrait de l'engin. Le capitaine commandant l'escadron s'en sort sonné, mais il poursuit sa mission. L'endroit, un défilé de moins de 100 mètres, est propice aux mines. Toujours avant 8 heures, un des mini-drones de la brigade, servi par les artilleurs d'Afrique du 68 vient de détecter des véhicules bâchés, ce qui va permettre d'orienter à l'avenir les tirs d'artillerie. Enfin, le GTIA 4 a pris contact avec l'élément de couverture nord. Les blindés ont détruit au canon des postes de combat, avant qu'ils aient pu tirer sur les paras à pied. Comme à l'exercice, feux aériens et tirs

d’artillerie vont s’enchaîner pendant que les sapeurs du 6 retirent les mines par 45 degrés, en casque et en tenue de protection. J’envoie aux colonels un point de situation globale pour les informer de la situation « en face ». Des deux côtés, les chefs djihadistes réclament des renforts pour repousser les « chiens » et chasser les « mouches ». Avions et hélicoptères reçoivent la mission de déceler les mouvements dans la vallée. Des pickups sont détruits. De nouveaux blessés arrivent dont le pilote de blindé brûlé aux jambes. Il est entre de bonnes mains et, vu sa carrure, il s’en remettra.

« La guerre : l’affrontement de deux volontés », disait Clausewitz. Je ne sais pas où est celle d’en face, elle ne veut pas lâcher. Mes hommes sont accablés par la chaleur, le poids de leurs équipements, stoppés à l’ouest par les mines ; les siens sont pilonnés, mais cela fait dix ans qu’elle tient cette vallée interdite. Les abris sont cachés, creusés et masqués par des bâches, recouvertes de sable. À l’exception de quelques équipes très mobiles, l’ennemi est invisible ; il nous attend dans ses trous. Nous arrivons sur le dur. Le fracas des obus, des bombes d’avions et des roquettes de Tigre le font douter. Le risque d’être pris à revers accentue son sentiment de vulnérabilité. Jamais il n’aurait imaginé qu’une armée occidentale accepte de s’engager dans ce dédale de rochers, si favorables au combat défensif, un prisonnier nous le confiera plus tard, retrouvé à moitié sourd et hagard à cause des tirs répétés. Cette opportunité arrive en milieu d’après-midi. À quelques minutes d’intervalle, deux renseignements d’origine différente, mais concordants, indiquent une concentration ennemie devant le GTIA 3, sur un carrefour appelé Le Garage. Mon officier « rens », l’aviateur et l’artilleur sont aussitôt mobilisés pour les frapper. Leur chef donne ses ordres en arabe à la radio. Il prétend être Abou Zeid. Le temps de se coordonner et Le Garage reçoit 3 bombes « Airburst » de Mirage 2000, suivies de 12 obus d’artillerie Caesar. Les émissions s’arrêtent. Il est impossible d’aller vérifier les pertes, mais le coup a eu incontestablement un effet décisif sur le moral. Quelques interceptions, faisant état d’un

« coup très dur », nous le confirment rapidement. « *On sent que l'ennemi décroche, vacille. Il s'agit de ne pas le lâcher.* » Nos alliés tchadiens entendent ceux d'en face et l'un de leurs généraux, en milieu de colonne de véhicules, vient de sauter sur une mine, ce qui les refroidit dans leur progression. Les Puma décollent avec leur cargaison de pièces détachées à leur profit, récupèrent leurs blessés aussitôt soignés à l'ACA. Mon camarade tchadien est bien sonné. Quelques émissions font état de replis vers le sud. La volonté craque, mais attention aux pièges. Les hélicoptères armés décollent à la recherche des véhicules et de fugitifs. Nous n'avons aucune information en ce sens, mais nous pensons aux otages en permanence. Nous surveillons l'attitude des silhouettes, les armes, à la recherche d'indices. Deux véhicules neufs, détruits par Tigre, ont attiré l'attention des pilotes et de leur colonel.

La journée se termine. Le bras de fer continue. Les Puma profitent de la nuit pour ravitailler les unités, en munitions et eau, des milliers de litres en cartons, déposés dans des conditions de poussière et d'obscurité extrêmes. Chaque homme boit 8 à 10 litres par jour, pratiquement sans avoir transpiré ni uriné, tant la chaleur est forte. Chaque jour, la base reçoit 20 tonnes d'eau acheminées principalement par camions et par avions. Elle n'a que deux jours d'avance. Les rations ne posent pas le même souci. La boîte quotidienne, comprenant deux plats et des boissons en poudre, ne pèse qu'un kilo.

Dans la soirée, je fais le point avec Denis par satellite. La zone est calme à Ménaka et Tombouctou. À Gao, nos équipes renseignement et nos alliés maliens ont localisé une partie des katibas du Mujao dans la région de Djebok à 100 kilomètres plus à l'est. Demain, le GTIA 2 effectuera un raid blindé de plusieurs jours pour tenter de les débusquer. « Ne pas subir ! » disait le maréchal de Lattre.

Avec Xavier, nous repassons tout en revue, nous remémorant nos principes tactiques, nos fondamentaux : « *Pas un pas sans rens, pas un pas*

sans appui, sans liaison, sans logistique. » Demain, les paras vont s'approcher de la vallée, où il faudra maintenir, sinon accentuer la pression.

Jeudi 28 février

J + 2. Ne pas les lâcher

L'entraîneur est KO, frappé par une mauvaise gastro. Ce n'est pas le moment de lâcher, ni de rejoindre l'ACA et ses perfusions. Mon fidèle Marie-Jo me trouve du riz et une boîte de Coca. Les paras sont partis avec toutes les solutions réhydratantes et la pharmacie est en partie vide. À 4 heures, les dernières troupes disponibles partent de Tessalit pour une mission particulière, baptisée « Septenkéro ». Il s'agit de prendre contact avec les Algériens à la frontière et de transvaser 70 mètres cubes de carburant. Nous n'avons plus de réserve. Tout est engagé. Les secrétaires, transmetteurs et infirmiers le savent, prêts à monter au créneau si l'emprise est attaquée. Cette livraison, plusieurs fois répétée dans les semaines suivantes, est la conséquence d'un accord entre les deux pays, touchés par le même terrorisme.

À l'est, les Tchadiens n'avancent pas, refroidis par les mines. À l'ouest, le verrou n'a pas sauté. Au centre, les paras progressent prudemment, sûrement. Il ne faut pas laisser au camp d'en face le temps de rééquilibrer ses forces. Début d'après-midi, chaleur d'enfer, pas de vent, c'est insoutenable. Les Tchadiens ont repris leur progression, mais tombent aussitôt sur une bande minée : 8 blessés à évacuer. Le GTIA 4 accroche durement dans les barres rocheuses à l'approche de l'Ametettaï. Le Tigre décolle et fonce vers le sud, obus et roquettes chargées en position. Les djihadistes tiennent leurs positions et se dévoilent simultanément à 10

et 300 mètres, sur deux lignes de défense. Les compagnies et les sections avancent entre les rochers. Desmeulles et ses capitaines sont à la manœuvre, employant au mieux leurs appuis pour faire baisser la tête des défenseurs et avancer leurs légionnaires et leurs Rapaces. En gilets pare-balles et casques, ils escaladent les rochers et fouillent les grottes. À la grenade, ils neutralisent les nids de mitrailleuses. « Nous sommes les hommes des troupes d'assaut, soldats de la vieille Légion », ainsi commence le chant du REP. Si lui n'y arrive pas, personne ne le pourra. Il faut avoir vu manœuvrer ce régiment pour comprendre qu'il mérite sa réputation : professionnalisme, rigueur, simplicité et humilité. Belle machine de guerre, le REP est la garde impériale de notre armée. Les assauts ont été violents, un légionnaire a été sauvé par son casque, encore un.

Le convoi « Kéro » rentre de la frontière, citernes pleines. Le PCC repasse en revue les besoins logistiques et les demandes de réapprovisionnement. Plusieurs centaines d'obus ont été tirées (artillerie, hélicoptères). J'ai volontairement coupé la section de mortiers lourds en deux pour tirer de l'ouest et du nord. Le capitaine Geoffroy du 35e RAP de Tarbes est à la manœuvre, organisant les tirs à partir du PC du GTIA 4. C'est tendu, mais cela fonctionne. À ce rythme, je crains la rupture de stock, mais pas question de baisser les appuis. J'appelle Bamako et Paris pour accélérer les livraisons. Le GTIA 4 demande et obtient la priorité des feux pour le lendemain. Il a neutralisé les défenses et compte déboucher dans la vallée à ses pieds. Les hommes observent les crêtes. Les artilleurs vont encore travailler demain. Il faudra aveugler les observatoires ennemis au fumigène et préparer des tirs d'arrêt pour détruire à distance les colonnes de renforts ou les replis.

Français et Tchadiens blessés sont allongés sur les lits de l'ACA, à côté de notre PC. Avec Xavier, nous regardons nos cartes. Elles sont imprécises, mais les flèches avancent, sans que nous ayons eu de tués. Tout le monde le sait, personne n'en parle. Les norias d'eau et de munitions se poursuivent

en hélicoptères. Les Rapaces du 1er RCP sont éloignés des zones de poser possibles. Les paras passent une partie de la nuit à faire des allers-retours pour se ravitailler en eau. Demain sera une journée décisive. Je signe les ordres du chef d'état-major, toujours aussi précis, après les avoir lus et relus. « *Sale gastro…* »

Dans le Sud, Denis a lancé l'opération Doro. Les fantassins du GTIA 2 sont sur le terrain. Ils n'ont que leurs mortiers de 81 mm, plus légers, et des hélicoptères Gazelle avec missiles antichars, mais sans la puissance de feu du Tigre. Pour l'appui antipersonnel, un Puma a été équipé du canon de 20 mm latéral. C'est ancien mais c'est efficace et les VBCI sont bien armés.

Avant de me coucher, après l'assiette de riz, je regarde la carte du Mali et je refais le point : l'Adrar (opération en cours), Gao (opération à venir), Ménaka et Tombouctou (à surveiller). Dans ces deux dernières villes, les deux unités, environ 150 hommes, sont isolées. L'aviation, les hélicoptères peuvent intervenir à leur profit, mais il faudra qu'elles encaissent le choc seules, pendant la première heure. À Bamako, Grégoire et son état-major font le nécessaire pour transférer ces deux points d'appui aux bataillons africains de la Misma, mais il faut un peu de temps, et nous n'en avons plus.

Vendredi 1er mars

La brigade engagée sur deux fronts : Gao, l'Adrar

Xavier s'est levé à 2 heures, le temps de passer au CO, de fumer une cigarette sous le ciel étoilé, les yeux tournés vers les crêtes de l'Adrar. Ce vieux troupier rejoint ses paras par la pensée. À 5 heures, tout le monde est

sur le pont en silence. Avec un quart d'eau, chacun a fait sa toilette en utilisant les rétroviseurs extérieurs des véhicules. La journée va être longue.

Avant les grandes chaleurs, Desmeulles engage ses unités pour s'emparer des hauteurs nord de la vallée. Il doit d'abord reconnaître une série de crêtes parallèles, un dédale de rochers noirs qui sont autant de positions d'arrêt, les chasseurs paras à gauche, ses trois compagnies Légion au centre et à droite les appuis à proximité immédiate.

Nos cartes ne sont pas précises, mais nous les suivons en croisant les doigts. Le GTIA 4 a la priorité. Les combats commencent très vite en s'approchant de la vallée. Les Tigre décollent et font des allers-retours sur Tessalit, le temps de refaire le plein de carburant et de munitions. Ça chauffe dans l'Adrar, au milieu des cailloux et des grottes. Tous le savent. Je le leur ai répété la veille, pas de précipitation, pas d'imbrication. C'est le mode d'action privilégié pour causer des pertes à un attaquant, pour l'empêcher d'utiliser ses feux indirects, son artillerie.

Les trois unités de tête sont à la manœuvre. Au centre, à peine partie, la 2e compagnie du REP est tombée sur une quinzaine de djihadistes tapis à quelques mètres de leur zone de bivouac. Les tirs réflexes ont fait la différence. L'adjudant, chef de section, accompagné de deux légionnaires, japonais et portugais, a escaladé un mur de pierres pour aller dénicher et détruire des défenseurs qui allaient tirer sur leurs camarades. Le combat s'est terminé au fond des grottes à la grenade. Soixante ans plus tôt, leurs devanciers du 1er REP avaient mis au point une technique d'assaut efficace pour « nettoyer » les grottes où se terraient les rebelles. Grenadage, puis brusque intrusion, pistolet-mitrailleur MAT 49 à la hanche, tirant de manière stable en décrivant un arc de cercle. La méthode Taznady, du nom de son inventeur, a peu changé, et si elle reste simple, elle recouvre des heures et des heures d'entraînement.

Les paras avancent et abordent la vallée. Ils arrivent sur le lieu-dit Ametettaï, quelques maisons en dur entre les buissons, posées sur un fond

sableux. Desmeulles est en pointe et il risque d'être rapidement pris en étau si les deux pistons aux entrées est et ouest ne maintiennent pas la pression. Cela fait deux jours que les Tchadiens et le GTIA 3 sont bloqués par les mines. Pour vaincre, il faut que l'ennemi soit repoussé simultanément sur deux ou trois côtés. Dans notre jargon, il faut franchir un cap appelé « effet majeur » qui rendra le succès inéluctable. Avant midi, j'ordonne au GTIA 3 de faire sauter le verrou et de faire jonction au plus vite. Je demande au détachement auprès des Tchadiens de faire de même, malgré leurs véhicules qui restent à réparer. Il faut accélérer, quitte à prendre des risques. Les Tigre poursuivent leurs norias. Les réserves de munitions fondent au fil des heures.

Au même moment, Denis me rend compte des combats dans le Sud. « *Les VBCI et Gazelle Hot engagent une katiba du Mujao… ça tire aussi au Sud.* » Fantassins, blindés, hélicos, artilleurs, pilotes, tous sont engagés contre un ennemi qui tient ses positions et ne veut pas décrocher.

Je profite d'un calme relatif pour faire un point sur les prochaines missions, les prochaines vallées de l'Adrar. L'inventaire des capacités me conduit à presser Denis de récupérer la compagnie sur véhicules de l'avant blindé (VAB) de Ménaka.

Les deux PC travaillent bien. Le PCC G08 de Tessalit est à la conduite des opérations. Le PC principal de Gao suit l'opération Doro et, simultanément, facilite le travail de Tessalit : renseignements, cartes, photos sont envoyés par satellite. Les convois logistiques quittent Gao pour l'Adrar aux ordres de jeunes officiers de 25 ans. La réussite dépend d'eux aussi. Les dizaines de tonnes d'eau, de carburant, de munitions, de pièces sont attendues. Les patrouilles de Mirage 2000 et de Rafale se relaient et larguent leurs bombes sur les positions « illuminées laser ». La chaleur est étouffante.

À l'ouest, l'escadron blindé a débouché dans la vallée. À l'est, rien de nouveau. Au centre, les paras traversent la vallée, bien appuyés par

l'artillerie et les missiles antichars qui détruisent les véhicules camouflés, les résistances et les fugitifs. Les paras du 1er RCP viennent de faire un prisonnier assoiffé. Il s'est rendu en criant de ne pas tirer et en déclinant sa nationalité française. On l'appellera « Djamel le Grenoblois ». Bamako et Paris sont aussitôt prévenus.

Dans le Sud, assauts répétés sur les positions des Gaulois

Dans le Sud, après avoir été attaqués par un groupe de djihadistes, les Gaulois du 92 ont identifié une concentration de troupes et de véhicules dans la zone d'Imenas. Les fantassins ont été harcelés à plusieurs reprises. Profitant des capacités de leurs blindés d'infanterie récents, ils ont engagé avec succès des véhicules à 2 000 mètres, mais très vite les sections débarquées font face à des dizaines de combattants qui manœuvrent et elles utilisent leurs armes de bord. Les pare-brise des Maliens volent en éclats. La 4e compagnie du 92 est attaquée de toutes parts. Les tireurs d'élite perchés sur un relief sont l'objet d'assauts répétés. L'ennemi est à portée de grenades et les tireurs se défendent à l'arme de poing pour éviter d'être submergés. Tous ont en mémoire Uzbeen. La ligne tient bon. Une section de trois VBCI monte la pente raide, ce qui lui permet de rejoindre la section à terre qui se bat pour éviter d'être anéantie. Elle engage l'ennemi au canon et à la mitrailleuse. Il reflue en laissant de nombreux tués avant de réattaquer aussitôt les sections et l'infanterie au combat. Le capitaine manœuvre ses sections de 30 à 40 hommes. Dans l'oued, un véhicule d'infanterie blindé BRDM 2 est localisé ! Des fantassins s'infiltrent et à courte distance le détruisent par roquettes antichars. Les djihadistes attaquent encore, bloquant trois sections sur quatre. Les hélicoptères armés et les avions tirent sur les positions camouflées dans l'oued.

En milieu d'après-midi après avoir perdu plusieurs dizaines d'attaquants, l'ennemi se replie. À défaut d'artillerie, la compagnie le poursuit au mortier de 81 mm. Très violents, ces combats ont été menés

comme à l'exercice au centre d'entraînement de l'infanterie au tir opérationnel du Larzac, près de Millau. Une fois encore l'entraînement a payé, tout comme l'équipement des fantassins et leurs nouveaux VBCI, les seuls véhicules qui pouvaient grimper la butte assiégée et sauver les tireurs d'élite.

Virée solitaire dans l'Ametettaï, retour avec Djamel le Grenoblois

Dans l'Adrar, la bataille a franchi un cap. Le piston ouest a dépassé le verrou miné. Le centre de la vallée est désormais coupé en deux. Le soir, les hommes restent sur place et veillent face aux positions ennemies. Les pièces d'artillerie ont tiré plusieurs centaines d'obus et les mortiers sont en rupture de stock. Un Transall vient de se poser avec la cargaison attendue de munitions explosives. À peu près remis, sentant les combats momentanément finis dans le Sud, je demande au PC de m'organiser un aller-retour de nuit dans l'Ametettaï pour faire le point avec le GTIA 4. Mes deux gardes du corps et mon assistant se préparent. Fausse alerte, les hélicoptères sont pleins d'obus et pas question de reporter la manœuvre logistique. Le pilote accepte une personne, pas plus. J'embarque seul au milieu des caisses de munitions. Un premier poser rapide à la tombée de la nuit ; une vingtaine de Bigors arrivent en courant, la plupart torse nu, les pantalons de treillis fouettés par le vent du rotor. Sans un mot, les bras arrachent les caisses en bois des hélicoptères et les hommes repartent vers leurs tubes en batterie un peu plus bas. Visions qui rappellent d'autres guerres. Avant de décoller, un fantassin embarque dans le Puma en faisant monter un homme cagoulé et ligoté, Djamel le prisonnier. Nous atterrissons à nouveau après quelques minutes de vol, au pied d'une barrière rocheuse sur laquelle s'est installé le PC du GTIA 4. Le temps de débarquer et les Puma repartent pour un autre plein de munitions. « *Paysage magnifique, rochers noirs, sable, arbustes. Les visages sont grillés, rouges. Les hommes*

sont fatigués mais souriants, une belle unité, une belle opération. » Je fais le tour du PC, le temps de revoir chacun à son poste. « *Le colonel Desmeulles me montre la barre rocheuse à 1 000 mètres, où sa compagnie a détruit 15 terroristes. La vallée d'Ametettaï est à peine encaissée et les mamelons rocheux sont partout. Je comprends mieux la difficulté de la progression. Aux jumelles, je vois les maisons désertées d'Ametettaï. La nuit tombe.* » Un tir d'artillerie et des tirs de missiles illuminent le fond de la vallée. Nous partageons une ration, assis sur une grosse pierre, en évoquant la suite des opérations, le rôle des appuis et la nécessité de faire la jonction avec le GTIA 3 et les Tchadiens. Au milieu de nulle part, un légionnaire m'apporte une bière, sans doute la seule. Le respect de la hiérarchie ! Tout à coup, le haut-parleur du blindé PC grésille. Un VAB vient de sauter sur une mine. Le sous-officier qui fait le tour des positions pour apporter les cartons d'eau rend compte en grognant avec son fort accent non francophone. C'est la deuxième fois qu'il saute sur une charge explosive depuis ce matin. Il s'en est encore sorti indemne, les roues et le plancher du blindé ont accusé le choc. Le véhicule est endommagé, les pistes sont « polluées ».

À 21 h 30, les Puma reviennent. Il fait nuit noire et il leur est impossible de se poser dans ce petit val entre deux barres noires. La poussière monte aussitôt, faisant perdre tout repère aux équipes pourtant expérimentées. Des petits ânes sauvages courent entre les buissons. Avec Desmeulles, nous repartons par la piste vers une autre zone plus dégagée, deux kilomètres plus loin. Le VAB évite les pistes et nous nous accrochons aux poignées. Djamel est à côté de nous, surveillé de près. Un Puma se pose dans l'obscurité totale, le temps de monter avec le prisonnier et son garde et nous survolons le relief accidenté de l'Adrar jusqu'à Tessalit. Le prisonnier est à côté de moi. Je n'ai rien à lui dire. Il ne dira rien, gardant la tête baissée. Nous avons choisi deux destins différents et nous les assumons. En regardant défiler ces barres rocheuses, je me dis que le verrou ouest a sauté,

les paras ont pris position dans la vallée. Nos hommes ont des têtes de vainqueurs, fatigués mais décidés. Pourtant, l'affaire n'est pas terminée et un drame est vite arrivé. La résistance va se durcir. Djamel s'est jeté sur la première bouteille d'eau qui lui a été présentée. Ses camarades encore en lice vont s'accrocher aux puits, des petits trous creusés au fond de l'oued. Sans eau, ils sont condamnés à se replier ou à mourir rapidement. Dans la vallée, la lutte va s'intensifier pour leur contrôle.

Accueillis par Xavier à minuit, nous refaisons le point sur les opérations dans l'Adrar et à Gao, les convois et la situation logistique. Nous avons de quoi tenir trois jours. C'est suffisant pour ne pas altérer le rythme et fournir aux unités ce dont elles ont besoin. Du côté des machines, les mécaniciens du GAM travaillent la nuit pour éviter la chaleur. Éclairés par des néons, ils effectuent les visites des moteurs d'hélicoptères pour prolonger les potentiels des machines, en d'autres termes pour leur permettre de voler révisions faites. En revanche, les pièces manquent encore pour les blindés. Les unités ont avancé en utilisant les stocks emportés lors de leur départ en France, mais ces derniers ont fondu au fil des raids et la chaleur n'arrange rien.

1 heure. À peine couchés, nous sommes alertés par le CO. Un patrouilleur maritime Atlantique, spécialisé dans l'observation de surface, vient de détecter cinq pickups à 10 kilomètres du GTIA 3, ce qui semble démontrer que l'ennemi cherche à se replier vers le sud. La présence possible d'otages dans la zone nous rend à la fois attentifs et prudents. Les artilleurs sont mis en alerte et effectuent un premier tir de réglage à proximité des véhicules. L'observation aérienne ne décelant pas de déplacement suspect ou de personnes entravées, un tir de destruction est effectué sur ces véhicules. Cette opération combinée n'a duré que quelques minutes en pleine nuit, surprenant totalement l'ennemi. Les Bigors se recouchent, la plupart n'ayant pas eu le temps de s'habiller ont servi leurs pièces en caleçons et sandales.

Samedi 2 mars

J + 4. « L'heure des braves », l'heure de Cédric Charenton

Comme tous les matins et tous les soirs, nous faisons le point avec le CO, chacun exposant son domaine de spécialité (renseignement, tactique, logistique, transmissions) avant la synthèse du chef d'état-major. Nous voici dans la vallée pour réduire les résistances qui ne vont pas manquer de se découvrir et pour prendre les puits. Je demande à ce que les principaux axes de la vallée soient surveillés, car je crains des infiltrations et du minage « sous les roues ». L'avancée des GTIA va provoquer des nouvelles élongations dans un massif qui est loin d'être sûr. Il faut réfléchir et anticiper tous les sales coups que l'ennemi pourrait nous porter. Pendant que le CO demande des missions de surveillance aérienne au-dessus des cibles de la nuit, je me concentre avec mon PC principal sur l'évolution de la situation dans la boucle du Niger à nouveau calme et sur les améliorations à apporter au dispositif d'ensemble, avec le souci constant de prévoir les actions ennemies et de mettre sur le terrain les unités et capacités (infanterie, blindés, hélicoptères, appuis) adéquates. À chaque flèche rouge sur la carte, il s'agit de pouvoir opposer une flèche bleue pour contenir sinon détruire l'adversaire, à défaut de le surprendre. C'est un des principes simples de l'École de guerre, à ne jamais négliger. La visite de Grégoire étant annoncée, je me doute que j'aurai des orientations sur le dispositif futur.

La résistance s'intensifie dans l'Ametettaï. Dès 8 heures, les compagnies accrochent quelques combattants qui tentent de s'exfiltrer vers le nord. Les sections trouvent des caches contenant des mines, des munitions, de l'armement, des transmissions et des téléphones. Les hélicoptères Tigre et Gazelle détectent et détruisent des véhicules

camouflés. En milieu de matinée, dans la vallée, les Tchadiens ont repris leur progression et ils savent les Français à quelques encablures de leurs premières lignes. Ils tombent rapidement sur une bande minée avec des dispositifs complexes de mise à feu reliés à plusieurs obus enterrés. Les guideurs aériens du GTIA 4 et du contingent tchadien se coordonnent pour éviter de tirer deux fois sur les mêmes cibles et éviter les méprises : vu du ciel, un pickup tchadien ressemble tant à un pickup djihadiste ! Les grottes sont fouillées et grenadées et des terroristes en défensive sont neutralisés, certains à moins de deux mètres. Les bombes avion, les missiles antichars, les tirs des blindés sont guidés par les unités de l'avant qui profite aussi des tirs d'artillerie pour éviter autant que possible de s'exposer. Pourtant, des tireurs isolés sont toujours détectés et exigent des manœuvres d'infanterie pour les réduire. Toute la journée, les unités sont au contact dans les rochers et entre les puits. Simultanément, les deux pistons (Tchadiens et GTIA 3) avancent en découvrant des positions enterrées, des véhicules et de nombreuses munitions.

Dans l'après-midi, je reçois la visite de Grégoire, accompagné des premiers journalistes. Un transmetteur m'appelle pour un coup de fil important. Le temps de rejoindre le bureau, fermé par une toile de parachute et je suis en communication avec le colonel Desmeulles. Il me rend compte du décès d'un de ses Rapaces, touché au cours d'un assaut contre une position djihadiste. « *C'était trop beau.* » Moment de solitude et de grande tristesse. Je regarde la carte de l'Adrar accrochée au mur et je revois la croix blanche d'Albert Compain dans ce petit village de Charente. Je pense à une famille qui va être prévenue à 5 000 kilomètres en France. Dans ces moments, il faut chasser l'émotion pour garder le cap et ne pas se laisser détourner de la mission. Pourtant, malgré tous les bombardements, les appuis, l'infanterie, l'arme des trois cents derniers mètres doit s'approcher de l'objectif et, si besoin, donner l'assaut. C'est ce que viennent de faire héroïquement les chasseurs parachutistes du 1er RCP, alors que la position

avait reçu de plein fouet une bombe guidée laser, un missile antichar et de nombreux obus. J'apprendrai plus tard que l'un d'eux avait porté le corps inanimé de son camarade pour tenter de le sauver, en vain, pendant que les autres mitraillaient les rochers et les entrées de grottes. En courant sur ces grosses pierres noires et brûlantes, certains se feront de sérieuses entorses. Tous avaient retiré le couvre-casque en toile couleur sable, trop visible. La position sera finalement prise dans la soirée. Aucun défenseur ne se rendra et l'un d'entre eux sera abattu alors qu'il allait riposter à la mitrailleuse lourde. Le caporal Cédric Charenton est mort pour la France, les armes à la main, frappé en pleine tête, mais il faut poursuivre. La cohésion du groupe est essentielle.

Au PC avant de l'opération, chacun travaille en silence. Les directives parisiennes sont claires : nettoyer les vallées de l'Adrar, « planter le drapeau » dans les villes du nord sur la frontière algérienne pour faire comprendre aux djihadistes que nous sommes déterminés à aller sur tout le territoire malien, qu'il n'y a plus de sanctuaires ni de zones refuges dans ce pays. Parallèlement, je comprends que la pression est forte pour commencer au plus vite le repli des unités, baisser les effectifs. À court terme, ma priorité consiste surtout à récupérer dès que possible les troupes de Ménaka et Kidal pour renforcer le GTIA 3. Par ailleurs, je ne peux toucher au GTIA 2 de Gao, à peine suffisant, et permuter les deux bataillons pour profiter des avantages du VBCI représenterait une trop grande prise de risque. Cela signifierait de laisser Gao ou l'est de l'Adrar démunis pendant trois jours, option inenvisageable maintenant que nous sommes au contact. Pourtant, je comprends bien la nécessité du politique de ne pas s'enliser et de garder le bon volume de forces en phase de stabilisation. Il faut aller vite et profiter des bataillons présents pour reconnaître l'Adrar, la boucle du Niger, neutraliser Aqmi et le Mujao dans ses oueds avant de permettre à l'armée malienne, en cours de reconstruction, et à la Misma de reprendre le flambeau.

Dans la soirée, le GTIA 4 a fait jonction avec les Tchadiens à l'est et le GTIA 3 à l'ouest. La vallée est prise. L'ennemi est coupé des puits. Au PCC, tous ont compris que la bataille est en passe d'être gagnée, mais la mort du caporal Charenton nous a marqués, et l'heure n'est pas à la fête. La gastro éclaircit les rangs du PC. Mon fidèle Rémi est touché à son tour. Je m'isole pour écrire aux parents de Cédric Charenton. Trouver les bons mots et ne pas tomber dans un formalisme froid, pour tenter de consoler ce père et cette mère qui ont perdu leur fils, mort en héros. Ce devoir indispensable est de la responsabilité du chef.

Dimanche 3 mars

J + 5. « Le donjon est tombé », les stocks terroristes à ciel ouvert

Nuit courte, à nouveau malade. Nous suivons les combats qui se poursuivent aux alentours du village d'Ametettaï. Des djihadistes tentent de s'approcher des puits ; d'autres résistent en cherchant à vendre chèrement leur peau. Le comportement de certains, impassibles malgré les explosions d'obus, nous fait dire qu'ils utilisent des drogues. Pendant toute cette campagne, on trouvera des indices de kétamine, anesthésique général utilisé en médecine humaine et en médecine vétérinaire, un « remède de cheval » qui inhibe la peur et supprime la douleur, la potion parfaite du kamikaze. Les fouilles et les accrochages sont rendus plus compliqués par l'imbrication avec nos alliés tchadiens qui récupèrent leur part du butin, véhicules, armement, jusqu'à un bulldozer jaune qui servait à creuser leurs tranchées et les emplacements pour pickups armés. Après avoir contacté les colonels par téléphone satellitaire, je reçois sur la piste le chef d'état-major

de l'armée tchadienne et deux généraux venus voir leurs troupes. Il est 10 heures, je rejoins le grand terre-plein derrière le PC. Le corps du caporal a été placé dans une caisse mortuaire en plastique vert recouverte d'un drapeau tricolore. Nos alliés tchadiens ont tenu à assister à cette prise d'armes courte, simple. Ce sont des « *adieux de soldat sur le terrain, sous le soleil brûlant d'Afrique entre un char AMX-10RC, des hélicoptères, devant le PC du REP* ». Viennent les derniers mots de l'ordre du jour : « *Aujourd'hui, les trois couleurs seront mises en berne dans tous les régiments de France. Vois-y, Cédric, l'hommage à la fois beau et simple d'une armée et d'un pays tout entiers, d'une nation qui a perdu un des siens, un des meilleurs, car un des plus généreux, un fils de France mort en héros. Repose en paix, Cédric, tu as fait le dernier saut, avec panache, à la française. Tu as accompli ton devoir jusqu'au bout. Ton souvenir restera dans nos cœurs, ton sourire dans nos mémoires. Le cœur serré, nous te saluons une dernière fois. L'armée, ta famille, ne t'oubliera jamais. À Dieu, Caporal, à Dieu Cédric. Que saint Michel veille sur toi, pour toujours.* » Le carré présente les armes et nous entonnons en chantant la « prière du Para », un chant sobre et dur en même temps, plus adapté que jamais à la situation. Une camionnette emporte notre camarade vers la piste d'aviation où un Transall l'attend pour Bamako, première étape avant la France.

Avant son départ pour Bamako, Grégoire s'entretient avec les généraux tchadiens. Nous suivons l'évolution des combats dans l'Ametettaï. Nos alliés traversent nos lignes et croisent les deux GTIA en direction de l'ouest. Ils doivent impérativement rejoindre la sortie de la vallée, où j'ai fait installer des citernes à essence, avant de rejoindre leur bivouac d'Aguelhok sur la Transsaharienne. Nous insistons sur les mesures de coordination pour éviter les tirs fratricides et les drames. Dans le viseur d'un char ou d'un hélicoptère, rien ne ressemble plus à un djihadiste qu'un allié sans casque armé d'un fusil kalachnikov, d'autant qu'ils ratissent le terrain, neutralisent des défenseurs isolés et évacuent des véhicules camouflés. Les deux GTIA

français élargissent leur zone d'action, les paras au sud du lieu-dit Ametettaï, les Marsouins plus à l'ouest au lieu-dit Le Garage, où artilleurs et aviateurs ont frappé la concentration ennemie le 27 après-midi. Le lieu-dit porte bien son nom. On y trouve des pièces d'artillerie, volées à l'armée malienne, des munitions, des obus, des véhicules et des pièces détachées disséminées dans les anfractuosités du relief, comme ce moteur de pickup neuf posé entre deux rochers, ou ces ordinateurs et portables camouflés avec des roquettes antichars. Cette position tient l'entrée de la vallée d'In Tegant, qui fait une virgule au sud de l'Ametettaï sur la moitié ouest du massif. Il fait une chaleur de feu et les hommes sont sur le terrain depuis bientôt une semaine. Ils tiennent les puits, et les unités vont pouvoir occuper les bordures nord où subsistent quelques résistances. Les hélicoptères survolent l'Adrar, comme les Mirage et les Rafale, à la recherche de fugitifs. Après une assiette de riz, je m'accorde une heure de repos, frappé par cette mauvaise gastro qui sévit sur le camp et qui épuise les organismes surmenés depuis janvier.

S'engage une phase de dialogue avec les cellules « manœuvre future » des PC de Tessalit et de Gao. Je les oriente sur le long terme, la décrue des effectifs, et sur les moyen et court termes : les vallées d'In Tegant et de Terz dans l'Adrar, les villes du nord sur la frontière algérienne, mais aussi les oueds du Grand Gao et toujours dans la boucle du Niger, les missions de reconnaissance, la fouille autour de Tombouctou. Les travaux d'état-major vont commencer. À partir de ces buts à atteindre, il s'agira d'arrêter un calendrier d'opérations. Le séquencement tient compte des priorités parisiennes et un dialogue constructif permanent se poursuit entre Bamako et Gao, en liaison avec l'armée de l'air à N'Djamena et Lyon Mont-Verdun. Comme pour le 27 janvier ou le 25 février, le rôle du général consiste à anticiper les actions futures, à les faire préparer par les officiers d'état-major et à sentir ce qui est faisable en termes de délais, de moyens disponibles, de risques acceptables et de capacité humaine. Ces

responsabilités imposent d'être vigilant, de respecter les principes du combat tels que nous les apprenons tout au long de notre carrière, de ne pas faire d'impasse inconsidérée. Les raids blindés, aéromobiles, aéroportés, à pied, les missions nocturnes sur le fleuve Niger ont permis de déceler, puis de détruire l'ennemi, mais ils doivent être préparés sans s'interdire les missions d'urgence en réaction. Cette campagne fut l'aboutissement d'un travail méthodique et permanent de petites équipes très bien orientées et commandées pour chacune d'elles par un chef d'état-major, véritable chef d'orchestre performant rigoureux et imaginatif.

La bataille d'Ametettaï n'est pas terminée. Le Grand Gao n'est pas complètement fouillé, mais il faut continuer d'imposer notre rythme, de surprendre l'ennemi, de ne pas lui laisser le temps de sortir la tête de l'eau et de réagir de façon coordonnée. Au sein des deux PC, les équipes travaillent.

Le temps de récupérer une petite bassine et un peu d'eau du puits et je retourne au concret, à l'infiniment petit, le lavage du linge, des treillis, séchés en un temps record sur une corde. Avant leur départ pour les GTIA, je reçois les premiers journalistes arrivés à Tessalit, expliquant à chacun la situation générale et prenant le temps de répondre à leurs questions. Au cours des semaines suivantes, dans l'Adrar comme dans le Sud, je reverrai avec plaisir ceux de Tombouctou et d'autres comme Olivier Four, Jean-Philippe Rémy, Tanguy Berthemet et Nathalie Guibert. Mon assistant militaire me fait le point des blessés dans l'hôpital de campagne juste à côté du PC. À 17 heures, j'invite les généraux tchadiens à rendre visite à leurs hommes, un au bloc opératoire, les autres couchés en attente d'évacuation à côté des nôtres. « *Visite aux blessés, marqués psychologiquement, beaucoup d'entorses dans les rochers. Les hommes sont très fatigués par les combats, la chaleur. Des regards ne trompent pas.* »

Un fantassin a encore eu la vie sauve grâce à son casque. Que de chemin parcouru en un siècle. En reposant le casque sur la chaise pliante, je

revois le casque Adrian du chasseur Marcel Pieuchot, troué au même endroit, un casque métallique bleu percé de part et d'autre. Tué le 20 août 1918, à Bieuxy pendant l'offensive sur Soissons, à 23 ans, après quatre ans de guerre, le jeune Bourguignon était le fils unique d'un couple modeste d'artisans, un héros méconnu et terriblement attachant, retrouvé par hasard en effectuant des recherches historiques. Depuis cette rencontre, sa photo n'est jamais très loin du brancardier vendéen, père d'Albert Compain.

Au point du soir, après le balayage des activités en cours, nous apprenons la naissance de Martin, le fils d'un jeune commandant qui prépare les plans futurs. La vie continue et nos familles nous attendent. Les nouvelles importantes (décès, naissances) sont transmises par le PC de Gao.

Dans la journée, Denis m'a rendu compte du lancement de l'opération Doro 2 depuis le matin tôt. Les Gaulois ont rejoint Imenas en VBCI pour tenter de surprendre le Mujao à proximité de la précédente zone de contact. Au même moment, à Tombouctou, l'unité blindée de reconnaissance est sortie de la ville sur plusieurs dizaines de kilomètres. L'ambiance au PCC est à nouveau plus détendue.

Les officiers des 11e et 3e brigades, l'aviateur, tous sont unis et rapidement inséparables. Cette semaine de doutes, d'avancées, les a unis. Au camp, l'eau sanitaire est toujours comptée, mais à raison de 2 ou 3 litres par homme, elle permet une douche tous les deux jours dans une petite pièce du bâtiment, ou derrière un véhicule.

Lundi 4 mars

« Le Woodstock terroriste », le choc des enfants soldats

Nous voici au septième jour de l'offensive. « *Je vais saluer les généraux tchadiens qui partent prendre leur avion. Amitié franco-tchadienne*. *Ambiance détendue. Les paras ont mis l'armement devant le PC. Cela sent la victoire et le butin ramassé est conséquent : des mètres cubes de munitions, d'armes que je vais proposer aux Maliens pour les rééquiper.* » La plupart de ces armes viennent de leurs stocks pillés par les djihadistes l'année précédente. Les officiers du PC préparent les prochaines opérations et me proposent dans l'après-midi un échéancier répondant aux demandes parisiennes. Le point logistique fait clairement apparaître une fatigue et une usure des personnels et des matériels, comme en témoignent les évacuations pour coup de chaleur et les indisponibilités des blindés. Surmenées depuis plus d'un mois sans réelle pause, nos vieilles montures s'essoufflent : les chars AMX-10RC et les VAB tombent en panne. L'escadron blindé qui appuie le GTIA 4 ne compte plus que la moitié de ses chars. La compagnie VAB manque de pneus. Le terrain, les rochers sont très coupants. Au sud, les VBCI résistent parfaitement au rythme, mais la pénurie d'ingrédients commence à se faire sentir également. Les pièces détachées sont encore en France ou à Bamako. Toutes ces opérations futures ne pourront avoir lieu qu'après un temps de remise en condition.

Les fouilles continuent. Plus que jamais, nous craignons l'imbrication avec des rescapés cachés, la pose de mines et les retours offensifs ponctuels. Les unités ratissent les vallées en en extrayant des tonnes de matériels et d'armement, des fabriques de mines, de pièges, des carnets du parfait terroriste à l'instruction, des ordinateurs, du matériel de secourisme. Un véritable Woodstock terroriste était en cours de constitution aux portes de

l'Europe et de notre pays, dans l'Adrar, le château d'eau du désert. En prenant cette vallée, nous avons le sentiment de faire tomber « le donjon » de la forteresse et de vider les greniers. Quelques hommes se rendent, assoiffés, hébétés, certains à moitié sourds après les pilonnages d'artillerie, les bombes, les obus de chars et d'hélicoptères.

Les légionnaires trouvent un enfant soldat blessé par éclats. Réfugié près d'un muret de pierre, sous une couverture, il grelotte de fièvre, impuissant devant l'infection de ses plaies. Cela fait deux à trois jours qu'il attend la mort, comme cet autre djihadiste blessé, trouvé sous un rocher avec une perfusion dans le bras, adossé à ses caisses de munitions. La seule différence, de taille, c'est que le premier est un enfant qui n'a sans doute pas 15 ans. Cette découverte et celle qui va suivre ont incontestablement marqué un tournant pour les combattants de la brigade. Les Tchadiens nous avaient prévenus après l'attaque du 22 de l'utilisation d'enfants dans la vallée, mais en trouver un blessé et désarmé nous bouleverse dans notre intimité de soldat et de père de famille. Cette réalité nous ramène aux pratiques ancestrales de l'esclavagisme, à l'opposé de notre conception de la vie, du respect des autres ou simplement du code de l'honneur du soldat français, que nous portons tous sous forme d'une fiche en onze points dans notre poche de treillis. Nous avons compris, ce jour-là, pour ceux qui en doutaient, que notre adversaire n'était pas valeureux.

Dès sa découverte, l'enfant soldat est pris en compte par les légionnaires infirmiers puis par le médecin de la compagnie qui demande son évacuation d'urgence par hélicoptère, ce qui fut fait en dépit des risques. Il sera sauvé. Quelques heures plus tard, la même unité s'installe en bivouac tactique, en hérisson, prête à résister à toute attaque de nuit. À peine arrivé, l'adjudant M. aperçoit des traces dans le sable entre les rochers et les arbustes. Il aperçoit un petit pied derrière une branche. Se sentant démasquée, une silhouette armée bondit en avant, aussitôt abattue. Les légionnaires découvrent dans cette cache deux enfants armés et un adulte

noir et anglophone qui avouera plus tard être nigérian et affilié à la secte Boko Haram. Après avoir enlevé une dizaine d'enfants, principalement peuls, dans la région de Gao, il les a emmenés dans ce sanctuaire pour les éduquer et en faire de bons djihadistes. L'adjudant m'avouera après qu'il avait l'intime conviction en les arrêtant qu'ils attendaient la nuit pour attaquer les hommes au bivouac. Les chargeurs de leurs AK 47 étaient tous bien garnis et les enfants blottis autour de leur précepteur. Dans les heures qui suivirent, sapeurs et fantassins découvrirent des cadavres d'enfants dans la vallée, certains chargés de gourdes vides et envoyés à la mort par les djihadistes assoiffés.

Ces visions provoqueront des blessures invisibles chez mes soldats, comme me le confiera l'aumônier du camp et le médecin. Ils venaient de passer dix jours à se battre sous un soleil sahélien, mais ces images les hantaient, certains se demandant même s'ils n'avaient pas tiré sans le savoir sur un gamin qui avait l'âge de leur fils. L'enfant soldat, la pire découverte de cette vallée maudite ! Après les mines, les assauts, les combats dans les grottes, personne ne s'attendait à cela. Dans les bataillons, les hommes sont prévenus. Pour autant, aucun n'aura dans les semaines suivantes de mouvement de vengeance, de gestes inappropriés vis-à-vis des rares prisonniers. Tous resteront professionnels, sans tomber dans la pulsion de mort et de justice expéditive. Quelques jours plus tard, deux autres enfants soldats seront capturés. Comme un esclave, le premier portait des bouteilles vides et un sac pour un groupe de trois djihadistes armés, abattus à très courte portée. À une fraction de seconde près, les légionnaires qui avançaient venaient de sauver leur peau et celle du gamin, surpris de s'en sortir. L'entraînement et la chance étaient au rendez-vous. Le second fut blessé par une sentinelle à quelques dizaines de mètres de son bivouac. La silhouette cherchait à s'infiltrer dans le dispositif en profitant de la végétation. La chance, encore elle ! Il fut blessé superficiellement à la jambe et récupéré avant d'être soigné et évacué à Tessalit. Les yeux vitreux,

comme drogués, ces gosses étaient utilisés comme porteurs, messagers ou éclaireurs. Kidnappés dans la boucle du Niger, enlevés pour certains à leurs familles de bergers plus au nord, ils seront ensuite envoyés à Bamako pour suivre un programme de réinsertion conduit par l'ONU.

Mardi 5 mars

« Nettoyer les douves »

Xavier, toujours fidèle et proche de ses hommes, suit les affaires sans mettre une pression inutile au CO. Il connaît son petit PC depuis Toulouse, Abidjan, Gao et maintenant Tessalit. Les officiers se demandent où sont les otages, sont-ils dans l'Adrar, à quelques encablures de nos unités de tête ? À la brigade, aucun renseignement ne nous permet de le penser ou de tenter une opération avec les deux GTIA. J'appelle mon PC principal qui m'indique que deux jeunes journalistes ne sont plus à Gao et qu'elles seraient parties avec un guide malien et son véhicule en direction du nord de Bourem et de Tessalit. Ne rien faire, c'est prendre le risque de compter deux otages de plus à court terme. Elles seraient localisées à 35 kilomètres au nord, dans un village non sécurisé. J'ordonne aussitôt d'envoyer une patrouille blindée de l'élément d'intervention et des hélicoptères pour les protéger et les ramener à Gao, ce qui est fait en deux heures. Par ailleurs, je demande de faire monter les deux haut-parleurs disponibles pour dissuader les djihadistes, et surtout les enfants, de poursuivre le combat, pour les inciter à sortir de leurs caches et à se rendre. Ces haut-parleurs directionnels portent à plusieurs centaines de mètres. Ils serviront dans les vallées d'Ametettaï et de Terz, où des traducteurs y énonceront nos messages de reddition en arabe et en tamasheq, la langue des Touaregs.

Ayant appris la visite prochaine du ministre de la Défense, nous préparons un emploi du temps court et intense tourné autour des hommes et de la réalité du terrain. Il est temps de prendre de la hauteur et d'anticiper les actions futures. Mes discussions avec les généraux tchadiens m'ont convaincu que nos alliés allaient reprendre le mouvement après une courte période de ravitaillement dans leur zone de bivouac d'Aguelhok plus au Sud. Ils fermeront les axes du sud de l'Adrar en s'installant dans la vallée d'Assamalmal, bordée par les falaises du Tigharghar au nord et les oasis du « camp des jardins » au sud, zones de dunes et de bas-reliefs se prolongeant jusqu'à Kidal, 100 kilomètres plus au sud. Pour ne pas les laisser seuls et leur permettre d'être appuyés, je leur ai proposé une section de mortiers lourds et un officier supérieur pour assurer la coordination de nos actions et de nos feux, en plus de l'équipe de liaison qui assure la liaison avec Tessalit. Penchés sur nos cartes, avec Xavier et la petite équipe « manœuvre future », nous envisageons la suite. La demi-vallée d'In Tegant s'impose comme objectif immédiat, la vallée de Terz objectif ultérieur. Mes unités sont dans ce four depuis plus d'une semaine. Les déshydratations et gastros se font de plus en plus sentir. La tente supplémentaire de l'hôpital de campagne est pleine. Je décide pourtant de continuer la fouille jusqu'à In Tegant dans les jours à venir. Nous prendrons cette petite vallée par un double mouvement : le GTIA 3 à partir du Garage poursuivra vers l'est, le GTIA 4 du nord au sud. Tous nos moyens de renseignement tactiques sont tournés vers le sud de l'Ametettaï. Par satellite, je rappelle Gao après avoir lu les comptes rendus d'opération dans la zone sud de la boucle du Niger.

À Tombouctou, l'escadron poursuit les travaux de protection de la piste dont il défend les accès. Il envoie des patrouilles de plus en plus loin pour surveiller la zone, parler aux populations et dissuader l'ennemi de se concentrer pour attaquer. À Gao, le GTIA 2 est retourné à Imenas. Il a trouvé de nombreuses munitions. Les renseignements font penser que ce secteur est une zone refuge et logistique pour le Mujao. L'opération Doro 2

se poursuit, mettant en œuvre les compagnies VBCI, les sapeurs et les deux canons Caesar du 68e RAA, enfin arrivés, pour appuyer les fantassins. Nos alliés maliens nous suivent, en pickups, épaulés par les équipes de liaison que nous leur avons rattachées pour éviter les tirs fratricides, les appuyer en feux d'artillerie ou d'aviation, d'hélicoptères, et évacuer leurs blessés au besoin. En fin de matinée, les orientations sont données, la situation est claire. La brigade est engagée entièrement, dans les oueds, du nord au sud. Les logisticiens participent activement à la garde de l'emprise. J'appelle Grégoire pour faire un point et en savoir un peu plus sur les intentions parisiennes quant au début de repli des unités. J'en profite pour lui demander de préparer le recueil des prisonniers à Bamako. Ce type de mission est consommatrice en hommes ; elle est pourtant indispensable. « *Les prisonniers, un Nigérian de Boko Haram, deux gosses de Gao, Djamel : pitoyable, pauvre Afrique. Quelle sale guerre.* » Je ne ressens aucune haine, juste de la compassion pour les enfants assis au sol, les yeux hagards. Ils ont l'âge de nos enfants et pourtant ils connaissent les armes. Le médecin les a auscultés et ils sont bien nourris.

À l'antenne chirurgicale, le bloc est encore occupé. Nos médecins sont penchés sur l'enfant blessé arrivé en hélicoptère. Il était en limite de déshydratation et de septicémie. Je garderai en tête l'image de ces petits bras en croix, de ces petits pieds posés sur la table et de ce personnel médical qui s'affaire pour le sauver, le panser, le recoudre. Celui-ci sera sauvé de justesse. Il y a deux jours, l'enfant voulait nous tuer. Avant de s'endormir, il a demandé à l'anesthésiste de s'engager dans l'armée française. Je quitte le bloc en félicitant le médecin-chef d'une tape sur l'épaule. Ces médecins militaires font partie des meilleurs. Ils pratiquent à Lyon, Toulon, Marseille dans les hôpitaux militaires ouverts au public. Régulièrement, ils partent en opérations, intégrés dans les unités de première ligne ou dans les antennes chirurgicales avancées. Ce sont des généralistes, des orthopédistes, mais aussi des spécialistes des brûlures, de

la chirurgie de guerre. Leurs infirmiers sont dévoués et leur appartenance à notre armée leur permet de bien comprendre nos unités et leurs contraintes. Leur regard est souvent différent et leurs conseils précieux pour un chef, dès lors que la confiance est établie.

Les oignons de Bigeard

Dans l'Adrar, l'infanterie avance doucement, neutralisant quelques résistances isolées. Pour éviter d'alourdir le plan de charge des hélicoptères, je décide de profiter des rotations logistiques pour revoir les deux GTIA dans la vallée, en vue de la prise d'In Tegant, discuter des ordres futurs avec Desmeulles (GTIA 4) et voir l'entrée de la vallée d'où partira Gougeon (GTIA 3). Cette fois avec un garde du corps, mon fidèle assistant militaire, le colonel Gout et le chef opération du PCC G08, nous quittons Tessalit pour la vallée, de jour. Le PC du GTIA 4 est installé au pied d'une barre rocheuse où se trouvent de petits vergers entourés d'épineux, probablement pour tenir les ânes à distance. Un VAB ML avec sa grosse antenne satellitaire et une bâche sous laquelle ont été posées quelques caisses en bois servent de PC. Les sacs à dos couverts de sable sont alignés le long des épineux. Depuis notre dernière entrevue nocturne avec le GTIA 4, la vallée a été conquise. Du haut de l'éperon rocheux, nous voyons quelques baraques en dur, l'objectif principal d'Ametettaï ; derrière, les crêtes nord surplombées par un bunker de pierres, celui où est tombé Charenton trois jours plus tôt. Le verger est installé autour d'un puits, un trou de deux mètres de diamètre, cinq de profondeur. Les djihadistes ont abandonné la motopompe. Les plans de tomates sont desséchés, les aubergines ont mieux résisté. À droite, je reconnais des rangs d'oignons. L'oignon, le légume béni du soldat au fond de nulle part, le meilleur compromis poids/vitamines. En voyant ces oignons plantés par l'ennemi, je me souviens d'une lecture d'adolescent, *Pour une parcelle de gloire* du général Bigeard, et particulièrement d'un passage dédié aux vertus de l'oignon, indispensable à

ses paras. L'histoire se répétera au Mali. En complément des rations, les oignons djihadistes sont rapidement déterrés et distribués aux combattants de l'Adrar. À défaut de pouvoir être approvisionné en fruits et légumes, la brigade trouvera dans ce légume providentiel et immédiatement disponible le complément indispensable pour tenir au fil des semaines. Les rares douches se résument à un peu d'eau de puits, l'alimentation aux rations et aux oignons.

Les Puma vont revenir sur la position. Nous prenons le temps de revoir la carte et de discuter de la prochaine mission : In Tegant, le « camp des roches » et le « camp des sables », deux zones suspectes à fouiller. Les unités sont séchées par la chaleur. Les blindés montrent des signes de fatigue. Plusieurs d'entre eux ont été évacués « à la ficelle », autrement dit tirés par un câble de remorquage, jusqu'à Tessalit. Pourtant, il faut poursuivre et terminer le travail. L'hélicoptère se pose, soulevant un nuage de sable fin qui balaie les sacs des paras et s'infiltre partout. Après quelques minutes de vol en rase-mottes dans la vallée, nous rejoignons la compagnie des Chameaux, en observation au Garage, face à l'entrée de la vallée d'In Tegant. Les sections de Marsouins sont mélangées aux sapeurs, ceux qui ont déminé l'entrée de l'Ametettaï. Je retrouve mes deux grands capitaines, avec qui nous échangeons nos impressions sur la capacité à durer des hommes et des matériels. Ils me font l'inventaire de leurs trouvailles, les véhicules, les ateliers enterrés, invisibles du ciel, les pièces détachées réparties entre les rochers, les munitions dispersées. Eux aussi ont trouvé un verger djihadiste, un puits et son motopompe, ce qui permet aux hommes de se laver et de se rafraîchir, de récupérer entre deux opérations. Même si les conditions sont éreintantes, nous mesurons notre chance de participer à cette opération hors norme, loin des difficultés quotidiennes de nos forces en métropole. Le temps file trop vite et je n'ai pas le temps de passer au PC de Gougeon. Le Puma revient de Tessalit avec sa cargaison d'eau et de munitions. Le sable vole.

Africains et paras : l'union sacrée pour la victoire

L'ambiance est plus détendue au PC de Tessalit. Avec Xavier et le chef opérations, nous revoyons les derniers détails pour In Tegant, en tenant compte de nos échanges avec Desmeulles, Gout, les capitaines du Garage et Gougeon, contacté dans la soirée. Nous affinons nos demandes de renseignements pour la chasse et les drones. Des patrouilles d'hélicoptères armés quittent Tessalit pour le sud de l'Adrar, surveiller les vallées et les axes d'exfiltration possibles. Comme chaque soir, je rédige, avec mon AM, les comptes rendus d'appréciation du jour, envoyés à Bamako et à Paris. Le PC de Gao travaille parfaitement. En silence, il alimente le petit PCC G08 en données numériques indispensables aux opérations, à la logistique. Il synthétise les comptes rendus des quatre emprises (Tessalit, Gao, Tombouctou et Ménaka) en distinguant la boucle du Niger et l'Adrar, et priorise les demandes à l'étage du haut, le PC de Bamako. Je reconnais chaque jour le calme et le professionnalisme de mon excellent chef d'état-major. Après un an d'entraînement intensif dans les déserts militaires français, il a lui aussi la satisfaction de voir son état-major, ses transmetteurs au rendez-vous. Les températures, les élongations, les matériels déployés, sont différents, mais les mécanismes, les méthodes de travail sont parfaitement rodés, les équipes se connaissent, les capacités sont maîtrisées. Les *augmentees*, officiers rattachés à son équipe de Clermont-Ferrand, ont rapidement fait corps avec le PC de la 3e brigade, devenu le PC brigade Serval. Les guerres de clochers, stériles et fratricides, n'ont pas leur place avec un tel serviteur de l'État. L'union, chère au général de Monsabert, n'est pas un vain mot.

La nuit est tombée sur Tessalit. Un jeune et talentueux commandant, officier de cavalerie, a le sourire. Il a appris la naissance en métropole de son fils, Martin. Le point de situation du soir commence et l'officier désigné me présente les prochaines opérations dont un prochain raid sur la frontière algérienne, conçu par le jeune papa. Le nom envisagé de l'opération est

fade, sans panache. C'est une belle mission de cavalerie que conduira le GTIA 3 deux jours plus tard. Avec l'assentiment de tout le monde, je décide à la surprise du père de baptiser l'opération du nom de Martin, me retournant vers l'officier interloqué et heureux : « *C'est son premier cadeau, vous lui expliquerez plus tard !* »

Le soleil s'est couché sur le Timétrine à gauche du petit bâtiment PC, au-dessus de l'hôpital de campagne. Une légère brise traverse le camp. « Poulet » est à la manœuvre. Ce sous-officier costaud et chaleureux du PCC est le porte-fanion de la brigade parachutiste. Au PC, il a toute sa place. Le jour, il trie et distribue les messages papier et numériques au sein du CO. Le soir, avec ses transmetteurs, il organise la popote, moment de convivialité où chacun se retrouve devant le bâtiment pour partager des souvenirs, des informations, fêter un anniversaire ou raconter une bonne histoire. Instant de cohésion parfois accompagné d'une bière ou d'une boisson, en fonction des arrivages, et du partage d'une boîte de ration. Ce soir, Poulet a fait un couscous collectif avec quelques rations dans une grande gamelle en aluminium. Nous le savourons à sa juste valeur, assorti d'oignons, encore eux, coupés en tranches. Mon fidèle conducteur veille sur moi. Il m'a trouvé une autre boîte de Coca pour me retaper. À l'entrée d'In Tegant, les canons Caesar tirent dans la profondeur sur l'entrée de Terz où des isolés se regroupent. Par la pensée, je rejoins les paras et pilotes de l'Adrar, mes Bisons de Ménaka, Marsouins de Tombouctou, Gaulois et Africains d'Imenas. J'imagine les capitaines donnant leurs ordres et les chefs de section vérifiant l'armement et l'état de santé de leurs hommes en vue des prochaines missions.

Mercredi 6 mars

« Combien encore vont mourir ? »

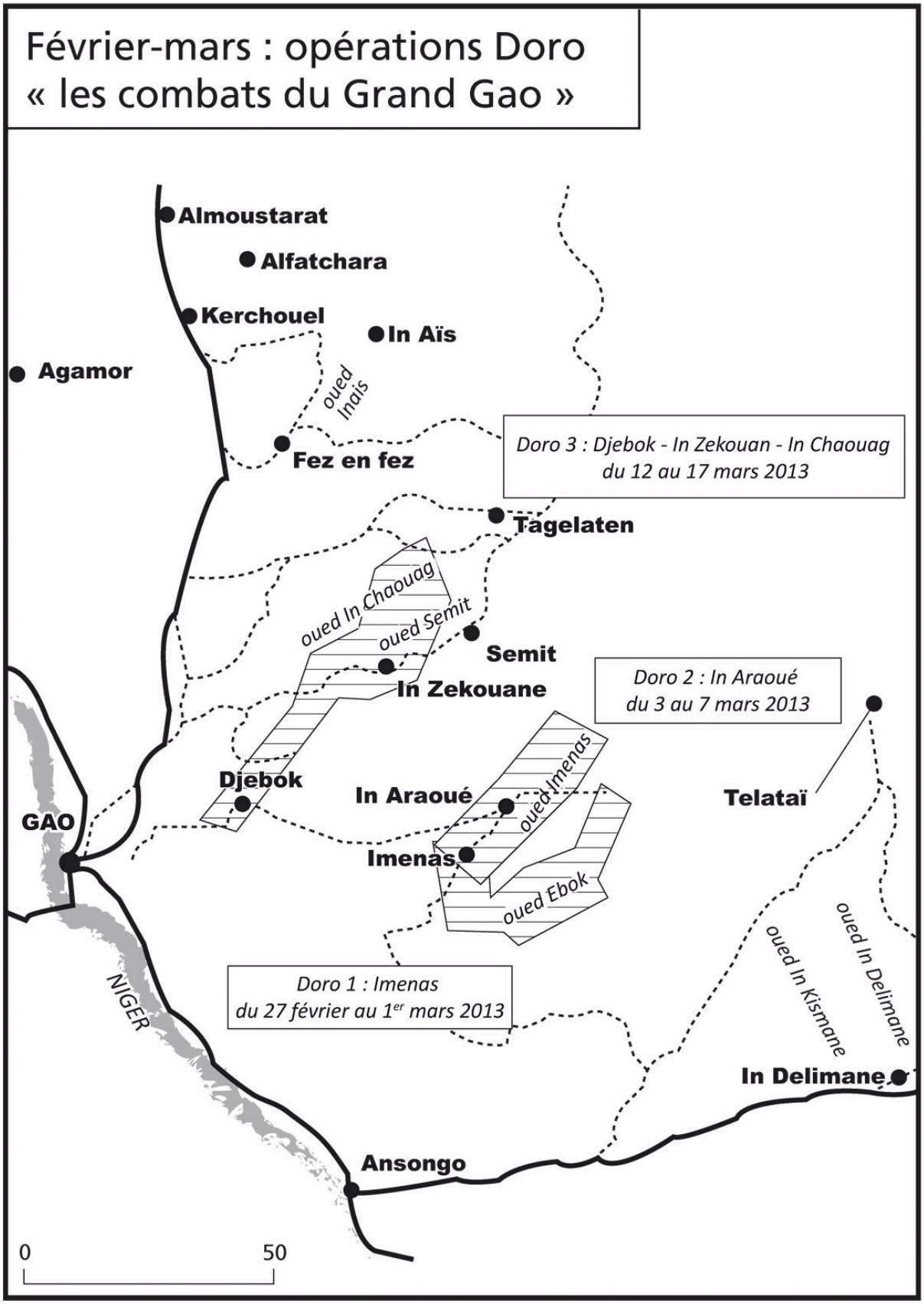
« *6 heures, réveil. Il fait déjà chaud. Rasage devant le soleil qui pointe sur l'Adrar. C'est magnifique, un air de Fort Saganne. Le vent de sable se lève, visibilité réduite.* »

Nous sommes vite rattrapés par la réalité du combat. Un compte rendu nous parvient par messagerie. « *La 1re compagnie du 92e RI est engagée au sud. La katiba du Mujao a tendu une embuscade aux Maliens : quatre blessés et un catégorisé Alpha [très grave], à évacuer par hélicoptère. En appui, un Tigre juste sorti de visite, une Gazelle*. » C'est reparti dans le Sud. Bert et ses Gaulois sont au contact avec nos amis maliens. Ils ont surpris l'ennemi en allant dans son sanctuaire, certes bien différent de l'Adrar, mais fermement tenu. À hauteur d'In Araoué, à 120 kilomètres de Gao, les VBCI ont effectué un raid pour surprendre les terroristes dans leurs oueds, des vallées sèches recouvertes d'épineux sur plusieurs kilomètres. Les dossiers d'objectifs, constitués par nos équipes de recherche profonde, issues des forces terrestres, sont précis. Les officiers de renseignement du PC, en liaison avec leurs camarades maliens, ont fait un excellent travail d'analyse et de synthèse. Ils ont localisé et identifié des concentrations humaines bien

camouflées. À la différence des premières opérations, menées à l'aveugle au nord de Gao, celles-ci sont parfaitement ciblées.

Le brigadier-chef Pingaud, tué au combat

Tôt le matin, les deux compagnies VBCI, en partie devancées par les pickups maliens et leur détachement d'accompagnement français, ont changé subitement de direction pour foncer sur les positions ennemies identifiées. Surpris par ce mouvement, les terroristes du Mujao ont installé un dispositif d'arrêt « en bouchon » et un élément d'attaque pour prendre de flanc la colonne franco-malienne qui va longer l'oued avant de s'y engouffrer. Le choc est violent, les terroristes concentrent leurs tirs sur les véhicules légers pour causer le plus de pertes. Les balles de kalachnikov font voler en éclats les pare-brise maliens. Les véhicules sont mitraillés. Le brigadier-chef Wilfried Pingaud, un solide artilleur d'Afrique, est parmi eux. Il vient d'apercevoir les départs de feux dans la lisière et les désigne à la colonne, avant de riposter avec la mitrailleuse de bord de son véhicule blindé léger. Dans l'action, il est touché en pleine tête par une balle. Le lieutenant-colonel Christophe constate vite que tous ses blindés sont engagés. Pourtant, il faut tenter de dégager les Maliens, plaqués au sol. L'embuscade ennemie a parfaitement fonctionné, du travail de professionnels. Il parvient à rétablir son détachement un peu en retrait, tout en protégeant nos alliés qui s'alignent avec les blindés français. Des roquettes antichars explosent à quelques mètres des VAB. Les commandos de l'air, spécialistes du guidage aérien, ont arrêté de tirer. À l'abri d'un talus, ils appellent à l'aide une patrouille de Mirage 2000 chargés de bombes guidées laser. Chacun retrouve ses réflexes. Tous savent que leur camarade Wilfried est grièvement blessé et qu'il faut l'évacuer avec quatre frères d'armes maliens. Des hélicoptères armés Gazelle décollent pour appuyer les troupes au sol, tandis qu'un Puma et un Agusta belge foncent vers l'oued pour récupérer les cinq blessés.


Février-mars : opérations Doro
« les combats du Grand Gao »
Almoustarat
Alfatchara
Kerchouel
In Aïs
Agamor
oued Inaïs
Fez en fez
Doro 3 : Djebok - In Zekouan - In Chaouag
du 12 au 17 mars 2013
Tagelaten
oued In Chaouag
oued Semit
Semit
In Zekouane
Doro 2 : In Araoué
du 3 au 7 mars 2013
Djebok
In Araoué
oued Imenas
Telataï
GAO
Imenas
oued Ebok
NIGER
Doro 1 : Imenas
du 27 février au 1er mars 2013
oued In Kismane
oued In Delimane
In Delimane
Ansongo
0
50

Au même moment, la compagnie de Gaulois prend le relais de la colonne franco-malienne. Le feu intense des fantassins du 92, les rafales de canons mitrailleurs de 25 mm s'enfoncent dans l'oued. Chacun est à sa place. Personne n'a oublié les assauts ennemis de l'opération Doro 1, quelques jours plus tôt. La colonne malienne est fixée au centre. L'ennemi est à moins de 200 mètres. Le capitaine Franck donne ses ordres rapidement. Comme à l'entraînement, les VBCI tirent, font marche arrière et prennent des positions de rechange pour éviter de rester trop longtemps statiques. Les roquettes antichars frappent les positions vides. Les sections se répartissent les secteurs : les uns neutralisent la lisière à 200 mètres, les autres les terroristes qui manœuvrent à plus de 800 mètres. La précision des canons et des caméras thermiques, l'entraînement et la motivation des Gaulois ne laissent aucune chance aux terroristes, qui viennent de perdre une trentaine d'hommes. Deux bombes de Mirage 2000 frappent les dernières résistances dans l'oued. Les hélicoptères évacuent les blessés. Pingaud et son camarade malien succombent à leurs blessures, les trois autres seront sauvés par les médecins de l'antenne de Gao. L'accrochage a duré quelques heures. Il a été très violent. L'entraînement réalisé en France, l'expérience des officiers et de leurs hommes ont payé. Une fois encore, nos « anges gardiens » de l'armée de l'air ont complété le feu des fantassins. Nos amis belges ont été engagés aux côtés de leurs alliés français pour sauver des vies. Il existe une vraie fraternité d'armes avec l'armée belge. Leurs pilotes d'hélicoptères et d'avions de transport ont été des nôtres. Tout au long de la campagne, ils nous ont acheminé l'approvisionnement nécessaire à Gao et Tessalit, prenant parfois le relais de nos avions, à bout de potentiels. Sur les pistes les plus éloignées, les cocardes françaises ont souvent côtoyé celles des royaumes de Belgique et du Danemark.

Au PC avancé de Tessalit, nous sommes loin des oueds du Grand Gao, mais nous devinons ce matin-là qu'une sérieuse explication a lieu entre terroristes et Gaulois du GTIA 2. Nous suivons les comptes rendus numérisés sur le réseau opérationnel, les blessés, les évacuations, l'engagement des blindés et des aéronefs. « *Les visages sont graves à l'annonce du blessé. Il ne faut pas subir, ne pas baisser les bras.* » Avec Xavier, nous devinons Denis, Claude et Bert à la manœuvre. La répartition des appuis, hélicoptères, sapeurs, artilleurs est suffisante, chaque secteur pouvant bénéficier de ses capacités. J'attends les nouvelles du Sud. D'ici là, je rejoins le groupe de journalistes devant le PC. « *Je suis en discussion avec Didier François. C'est aussi l'occasion de prendre des nouvelles de la métropole, de recueillir son avis sur le soutien du pays à cette opération, la médiatisation de cette campagne. Xavier m'annonce le décès du brigadier-chef. Paix à son âme, paix à mon artilleur d'Afrique. Encore un, le 4e de l'opération, le 3e sous mes ordres, combien encore ? Les familles vont s'inquiéter en métropole.* »

La nouvelle nous parvient alors que nous allions préparer la visite du ministre. Les honneurs funèbres seront rendus dans l'après-midi au bord de la piste de Gao avant le départ de la dépouille pour Bamako et la France ; les ordres sont donnés, j'irai saluer une dernière fois mon Africain et je décide d'emmener dans mon hélicoptère une capitaine du 68e RAA, intégrée au sein du PC de circonstance. Elle connaissait bien Pingaud. À l'arrivée, Denis m'accueille entouré de mes fidèles subordonnés de la 3. J'ai préparé un ordre du jour mais je comprends vite que le sous-chef d'état-major, chef des artilleurs d'Afrique en métropole, a fait de même. Une demi-heure plus tard, le Transall est posé. La rampe arrière est baissée. Les hommes de Gao sont alignés entre le hangar et l'avion sur 100 mètres. Le général Dembélé, chef de l'armée malienne, a tenu à venir saluer les deux soldats français et malien tués au feu. La cérémonie est brève, digne. Côte à côte, nous écoutons le colonel Lendroit. Il m'a demandé de prononcer

l’ordre du jour. Impossible de le lui refuser. Il voit partir un de ses hommes. Ses mots sont percutants. Soldats français et malien sont tombés ensemble, les armes à la main, avant que leurs camarades ne terrassent leurs agresseurs dans l’oued d’In Araoué. Nous pensons aux deux familles éprouvées, à Bamako et à La Valbonne. Wilfried Pingaud était une figure du régiment, un gradé toujours volontaire et exemplaire au long de ses dix-huit années au service de la France. Ayant fait campagne à Mayotte, en Polynésie, en République centrafricaine et en Afghanistan, Pingaud était un de ces hommes avec qui on part confiant. Minute de silence, nous saluons les deux tués, Dembélé stick à la main, chèche au cou. La cérémonie n’a duré que quelques minutes, le Transall a déjà décollé vers l’ouest. Les Gaulois et le détachement franco-malien poursuivent leurs missions de fouille plus au sud. Il ne reste que deux heures avant de repartir pour Tessalit où je dois accueillir la délégation ministérielle le lendemain matin, deux heures de travail à définir une position cohérente sur le repli successif des troupes, les opérations futures à mener à Tombouctou, la relève à venir à Ménaka par nos alliés nigériens et les renforts à envisager au profit du contingent tchadien. Avec mes deux colonels adjoints de Gao et de Tessalit, avec les deux chefs d’état-major, les réflexions en amont sont libres et transparentes. Chacun apporte son éclairage et fait prévaloir ses impératifs, souligne les contraintes connues et les risques encourus.

Je fais le tour du centre opérations de Gao. Cela fait dix jours que je les ai quittés, une éternité ! Après des mois de préparation et un mois de traversée du Mali, nous voici engagés sur plusieurs secteurs simultanément et je ne suis pas avec eux. Ils savent que je vais rejoindre les deux GTIA du Nord pour une durée indéterminée. Ils savent aussi que d’autres combats nous attendent, mais personne ne sait combien tomberont encore sur le sol malien. Avec cette pudeur propre aux militaires, nous échangeons quelques paroles, des regards silencieux et des poignées de main respectueuses. Chacun est à sa place derrière sa carte, son ordinateur ou son combiné de

radio. Ces deux PC gigognes tiennent la route. Ils sont tous là : la cellule conduite en liaison avec le GTIA 2, les logisticiens en grand écart permanent, le bureau renseignement et ses organigrammes ennemis, ses dossiers d'objectifs et ses photos.

Je passe voir le bureau « manœuvre future » et enfin les sapeurs, artilleurs, pilotes et nos deux camarades belges totalement intégrés. Je prends le temps de les saluer, de les remercier. Leur petit drapeau belge est posé à côté de leur ordinateur. Mes hommes de la compagnie de transmissions sont debout, affairés autour des serveurs informatiques, centre nerveux du PC. Ils ont bricolé une climatisation de fortune pour les refroidir, les maintenir à 35 degrés au lieu des 45 du hangar. Ils n'auront pas la reconnaissance des communiqués. Sans eux, cette architecture complexe des liaisons, des partages de données numériques serait impossible, le rythme des opérations beaucoup plus lent et nos combattants en danger. Au service permanent du PC, ils assurent la sécurité immédiate du hangar jour et nuit. La nuit va tomber. Mon équipe de gardes du corps restée à Gao m'accompagne. Ils ont préparé un petit sac pour leurs camarades du PCC de Tessalit, des solutions réhydratantes et des revues relativement récentes. Avant d'embarquer, j'appelle Clermont, sans nouvelle depuis le 24 février. Là aussi, les épreuves renforcent la cohésion. Cette vie est particulière. Il faut faire confiance et savoir attendre sans autre information. Le Puma décolle et s'enfonce dans l'obscurité pour rejoindre le pays des pierres noires et des puits djihadistes.

Jeudi 7 mars

« Visite du ministre : pas de fin de partie »

La journée va être marquée par la visite du ministre et d'une petite délégation. Elle présente un risque réel et les consignes ont été données aux deux GTIA d'être particulièrement visibles. Les combats ne sont pas terminés dans l'Ametettaï. Il reste des éléments isolés et un hélicoptère est une cible fragile. Gout et ses équipages ont répété une fois de plus les procédures d'infiltration rapide dans la vallée en privilégiant la surprise, c'est-à-dire la vitesse et la très basse altitude. Nous avons prévu de recevoir le ministre sur le bord de la piste à Tessalit pour un point de situation rapide entre deux matériels, un Tigre et un char X-10RC, face à une carte montrant les opérations passées et à venir dans les vallées. À l'issue, nous rejoindrons le PC du GTIA 4 pour voir et parler aux hommes. C'est le meilleur moyen pour se rendre compte du terrain, de la chaleur, des élongations et de la victoire aussi. Jean-Yves Le Drian est avant tout un homme de contact. Il est conscient des risques, mais il tient à se rendre compte de la situation par lui-même.

Après Tombouctou, c'est sa deuxième visite « sur le front ». Il n'y a pas d'unité d'honneur. Toutes sont engagées et il ne veut pas perturber la bonne marche des opérations. Première rencontre avec des équipages de Tigre qui racontent leurs combats, avec un chef de char qui décrit ses raids blindés. Le briefing est court, une photo fera la une du *Monde*. La chaleur nous a rejoints, 30 puis 40 degrés au fur et à mesure que les minutes passent. Les gilets pare-balles et les casques sont distribués, les hélicoptères décollent. Le ministre a retiré sa cravate et fixe les kilomètres de cailloux noirs. Au pied du verger djihadiste, Desmeulles nous accueille avec quelques-uns de ses paras et légionnaires. Gougeon est présent, représentant le GTIA 3. Le tour d'horizon sur l'éperon rocheux, face au champ de bataille de ces

derniers jours est rapide, mais suffisant pour comprendre les difficultés rencontrées, pour identifier le bunker naturel pris après plusieurs assauts et le village d'Ametettaï occupé par un peloton de chars. Les vainqueurs d'Ametettaï sont rassemblés entre le verger et un muret en pierres. Ils ont remis leurs bérets pendant que d'autres, casqués, surveillent le terrain aux alentours. Les armes prises à l'ennemi sont alignées par type : des dizaines de mortiers, mitrailleuses lourdes, kalachnikov, fusils de précision, munitions, explosifs. Le tableau est impressionnant. Les mots du ministre sont simples et encourageants. La France est fière de ses soldats. Il lève la tête, un Tigre menaçant survole la vallée. Cette victoire tactique est bien celle de la combinaison de la technologie aéroterrestre alliée à la rusticité extrême des hommes, au commandement des chefs, à l'entraînement et à l'expérience des unités. La victoire militaire du Mali est aussi celle de nos industriels, de nos chercheurs. Elle est le résultat d'une volonté politique assumée. Il est temps de repartir. À 5 000 kilomètres de Paris, les pieds dans le sable, le ministre entonne *La Marseillaise*, reprise par la troupe à l'unisson. Avant de rejoindre l'hélicoptère, il va saluer un binôme particulier, le père et le fils. Le premier, Frédéric, est un sous-officier expérimenté qui sert comme adjudant d'unité de la compagnie de commandement et de logistique du 2e RIMa ; le second, Xavier, un jeune Marsouin de deux ans de service, est tireur sur char X-10RC au sein du 1er peloton de l'escadron des Crocos. Ils sont fiers de servir leur pays, honorés de cette visite inattendue en zone d'insécurité. En rentrant, les Puma survolent Tessalit. Les blindés du GTIA 3 roulent vers le nord, les villes de la frontière algérienne, suivis par leurs citernes d'eau et de carburant, leurs camions ateliers. La visite a duré la matinée, elle se poursuivra à Gao où Denis et les officiers du PC expliqueront les opérations Doro en cours. La veille au soir, en arrivant à Bamako, le ministre s'était incliné devant la dépouille du brigadier-chef Pingaud, mort pour la France.

« *La volonté politique est claire et assumée. Pas de fin de partie.* » Cette journée restera gravée dans nos mémoires.

Au PC de Tessalit, les affaires reprennent. Cette visite est la consécration de dix jours de combat, d'un mois et demi de campagne. Les hommes ont le sourire, leur moral ne faiblit pas. Le grand écart va commencer. Avec Xavier, nous regardons encore la carte du Nord Mali. Nous y voyons six points distincts qui s'éloignent, dont quatre en mouvement donc plus vulnérables. Si les deux GTIA et leurs colonels sont toujours dans l'Adrar, il n'en est pas de même pour une partie de leurs unités. L'escadron blindé des paras est parti tôt pour une mission de ravitaillement de carburant algérien à cinq heures de routes, de pistes et de dunes. L'autre escadron du GTIA 3 fonce vers Tin Zaoutene et Boughessa aux extrémités du territoire malien. Un convoi logistique de plus de 50 véhicules « monte » de Gao avec son lot de pièces détachées, d'eau et de munitions. Entre Aguelhok et la vallée d'Assamalmal, le détachement de liaison auprès des forces tchadiennes poursuit son mouvement enveloppant par le sud, renforcé par une section de mortiers lourds. Ces missions lointaines sont exceptionnelles par leur ampleur et une source d'inquiétude pour un général et son PC. Il s'agit de ne pas perdre la liaison et d'anticiper les difficultés. Chacun sait que la fameuse LEM frappe toujours au pire moment, quand et là où on ne s'y attend pas. Nous veillons à garantir l'évacuation sanitaire et l'appui feu par les airs.

La gestion du carburant et des hélicoptères sur Tessalit prend tout son sens. Les équipages de Puma, Tigre et Gazelle sont prêts à décoller, armes approvisionnées. Ces chiens de garde et d'attaque ne feront jamais défaut aux unités au sol. Sous un soleil de plomb, coiffés de leurs bobs camouflés en haut de leurs grandes échelles, perchés sur les moteurs de Puma, ou occupés la nuit à démonter les turbines des Gazelle et des Tigre, le visage éclairé par des néons alimentés par leurs petits groupes électrogènes, les mécaniciens sont toujours présents autour de leurs machines. Aucun

hélicoptère ne s'écrasera accidentellement et les missions seront assurées à flux tendu. Ce fut leur plus belle victoire, invisible et pourtant indispensable.

Pendant que les unités sillonnent le Tigharghar, les opérations se poursuivent dans la boucle du Niger. Après quatre jours dans la région d'In Araoué et d'Imenas, le GTIA 2 est rentré à Gao, juste à temps pour la visite du ministre. À Tombouctou, l'escadron poursuit ses coups de sonde, des reconnaissances au nord du fleuve Niger en direction de Ber et Gourma Rharous, là même où nous avions décelé et détruit des pickups ennemis en cours de franchissement. Une dizaine de blindés légers avancent vers l'est, pendant que le reste garde l'aéroport avec leurs camarades maliens. Un véhicule malien a sauté sur un engin explosif, un obus d'artillerie enterré, relié à un contacteur appelé *pressure plate*. Le véhicule est détruit, trois soldats sont évacués par hélicoptères et admis au plus vite à l'antenne chirurgicale de Gao.

Vendredi 8 mars

« L'adhésion des hommes »

La carte, toujours la carte : un blindé de la mission carburant Septenkéro est en panne. Il sera réparé par les mécanos de la colonne du GTIA 3 qui oblique vers l'est. Les matériels souffrent et il faut toute l'ingéniosité des mécaniciens pour faire avancer à ce rythme effréné leurs vieux chevaux, plus vieux que ceux qui les pilotent. Ils sont partis avec les fonds de tiroir des rechanges pris le mois précédent dans leurs garnisons. Les pièces tardent à venir. Heureusement, l'ennemi ne le sait pas. Dans le massif, les légionnaires ont quitté les hauteurs sud de la vallée et ils

abordent le « camp des roches », trois kilomètres plus au sud. Les combats reprennent, l'ennemi n'était pas loin. À très courte portée, trois terroristes sont abattus et un enfant soldat est capturé. L'ennemi est affamé et assoiffé, sans puits. À l'entrée ouest de l'Ametettaï, la compagnie du 2 reçoit la mission d'avancer dans la petite vallée d'In Tegant, où le risque de mines est très élevé. Marsouins et sapeurs avancent prudemment. Les VAB suivent, mais leurs pneumatiques rendent l'âme les uns après les autres, percés par les arêtes coupantes des rochers noirs. Le « camp des sables » est atteint, une tache de quelques kilomètres carrés de sable posée au milieu de ce sol lunaire, une zone de caches, comme le « camp des roches », plus minéral.

Les fantassins inspectent les mouvements de terrain, les anfractuosités, les grottes bordant In Tegant et le « camp des roches ». Dehors, il fait une chaleur infernale. Avec Desmeulles, nous avons convenu de commencer le repli des unités du GTIA 4. Avec Gout, et son PC, nous faisons le point des moyens aéromobiles disponibles. Je veux éviter aux paras de subir un retour aussi éprouvant que l'aller, attachés sur les plateformes de véhicules logistiques. Nous comptons les hélicoptères disponibles et il nous apparaît très rapidement que ce luxe est impossible. À raison de 10 combattants maximum par Puma, le retrait de plusieurs compagnies de 140 nécessiterait un nombre trop important de rotations d'hélicoptères. Nos machines ont beaucoup volé et les mécaniciens font leur possible pour passer les visites techniques indispensables à la sécurité, mais pas question de jouer avec celle des hommes. Dans l'après-midi, une compagnie du REP décroche de l'Ametettaï en véhicules. Une soixantaine d'entre eux la rejoignent en hélicoptères. Avec Xavier, je vais les accueillir dans le camp. Les hommes n'aspirent qu'à rejoindre le confort dérisoire des bâtiments en dur, l'ombre et les cartons posés au sol en guise de matelas, la tonne à eau pour se raser et effectuer une douche sommaire. Je salue le lieutenant Jean-Thomas, chef de section Noir 3. Curieusement, il porte deux armes, son FAMAS et une

kalachnikov. Interrogé, il me montre le viseur fracassé de son arme, neutralisé par un tir ennemi à très courte portée. Il a terminé sa mission avec la « kalach » d'un de ses adversaires, tué dans une grotte. Tuer pour vaincre et surtout ne pas être tué. En voyant ce lieutenant au milieu de ses hommes rejoindre son bâtiment, je réalise à quel point notre outil de formation des officiers « tient la route ». Comme beaucoup de ses camarades, il est sorti « prêt à l'emploi » de Saint-Cyr ou de l'École militaire interarmes (recrutement semi-direct à partir des sous-officiers) et de son école d'application. Il n'avait pas l'expérience opérationnelle de ses sous-officiers et de ses soldats, mais le commandement, l'attention aux subordonnés, la compréhension des ordres supérieurs et leur transformation en ordres « bas » étaient les bons.

Nous le savons, c'est toute l'armée qui est derrière nous

La priorité est donnée aux forces engagées au contact. Les transporteurs sont mobilisés sur le pont aérien, les chasseurs après plusieurs heures de vol nous renseignent, nous protègent et nous appuient. Les actions se poursuivent dans toute la zone Nord, dans l'Adrar et sur la frontière. Les unités sont étalées sur plus de 200 kilomètres entre Boughessa et Aguelhok. Un nouveau convoi est parti à 4 heures pour prendre livraison du carburant algérien. Il rentre à la tombée de la nuit, en tractant un blindé en panne. Au cours de ces raids et de ces missions lointaines, pendant quatre mois, aucun véhicule ne sera abandonné sur le terrain. Au sud, l'escadron de Tombouctou poursuit son raid au nord du fleuve. Il aborde Gourma-Rharous pendant que les Maliens entreprennent en autonome, avec notre petit détachement de liaison, la fouille de la boucle du Niger par le sud. Il s'agit de prendre les terroristes en tenaille et de les empêcher de vivre au crochet des populations.

L'Ametettaï, In Tegant se terminent, et il est temps de prévoir un temps de repos, de récupération, des hommes et des matériels, avant de poursuivre

plus au sud, en liaison avec nos alliés tchadiens. Cela fera bientôt deux semaines que les opérations s'enchaînent. Les escadrons partis à 12 et 10 chars ont fondu, pour terminer les combats à 4 au fond des vallées. Les coups de chaleur, les gastros ont rempli les tentes de blessés évacués par hélicoptères. Je prends la décision de maintenir un dispositif en bouchon à l'entrée ouest de l'Ametettaï et d'In Tegant et de ramener tout le GTIA 4 sur Tessalit pour lui permettre de souffler un peu. En temps normal, il aurait été préférable de profiter de cette victoire tactique pour « exploiter », mais en accord avec les chefs sur le terrain, je décide de faire une pause opérationnelle pour permettre aux unités de dormir en zone sécurisée, de se réhydrater, de nettoyer l'armement et ses matériels. Nous avons réussi à faire monter par les logisticiens deux remorques douches qui permettent à huit hommes de se laver en cabine individuelle simultanément. Je les fais placer au centre des deux zones de bivouac de GTIA, une pour les paras, une pour les blindés. Les bacs d'eau ont été remplis à ras bord avec l'eau du puits juste avant le retour des unités. Ces remorques sont prévues pour une compagnie de 150 hommes. Elles serviront pour les deux GTIA de plus de 700 hommes chacun, priorité aux combattants. Les hommes des PC et des services continueront à se laver avec leurs deux bouteilles d'eau.

Le confort du soldat n'est pas un luxe, mais tout simplement une capacité à durer et donc à combattre. Les forces physiques et morales doivent faire l'objet de toutes les attentions du chef qui se doit de vivre les mêmes privations et les mêmes joies. C'est pour cette raison que les Grognards et les Poilus ont suivi leurs chefs au bout du monde et parfois au fond de l'enfer. Vivre avec ses hommes pour les comprendre reste la base du commandement, le socle de ce qu'on apprend en école de formation d'officier, comme de sous-officier, et de ce qu'on vit naturellement sur le terrain et en opération, du caporal au général. La chaise à porteurs n'est plus de ce monde dans nos forces engagées quotidiennement. À Tessalit, il nous apparut vite indispensable de faire un effort sur ce confort minimal, de

donner aux combattants le petit plus, la marque de considération auxquels chacun a droit. Nous nous fixons quatre objectifs simples à partir de cette période de « remise en condition » ou de remise en forme sommaire des personnels : 3 litres d'eau de puits tous les deux jours, un oignon, une bière, un appel téléphonique par semaine. Parallèlement, Grégoire prend les mesures nécessaires pour assurer la remise en état des matériels en nous envoyant les maintenanciers et les pièces détachées disponibles sur le théâtre.

Le 8 au soir, les premiers soldats sont rentrés au camp. Les lumières éclairent les petits bâtiments à gauche du PC et de l'antenne chirurgicale. Pourtant, les opérations continuent et In Tegant n'a pas été complètement fouillée.

Samedi 9 mars

« Pensées de l'Adrar : de la guerre froide au cours Mirabeau »

Xavier, comme à son habitude, s'est levé en pleine nuit. Il a fait un tour au centre opérations avant d'aller fumer sa cigarette et de se recoucher sur son brancard. Nous nous retrouvons souvent devant ce bâtiment, face au ciel étoilé et aux contreforts de l'Adrar, à chuchoter pour éviter de réveiller l'entourage. Le vieux colonel parachutiste colonial, issu de l'École interarmes, et son jeune général saint-cyrien issu des troupes mécanisées sont sur la même ligne, partageant les mêmes convictions et les mêmes références, les mêmes craintes et les mêmes joies simples avec les hommes de Tessalit.

La journée s'annonce chargée. Un avion évacue les prisonniers sur Bamako, parmi eux les enfants blessés. En tout début de matinée, un Hercule tchadien se pose sur la piste. Le ministre de la Défense et les chefs militaires viennent voir leurs troupes. Xavier les emmène en Puma. Au même moment, Denis, le coladj du Sud, quitte Gao pour inspecter le point avancé de Ménaka, près du Niger. Au sein du CO, je regarde la carte. Le GTIA 3 continue son raid le long de la frontière nord pendant que sa compagnie d'infanterie, dans l'Adrar, poursuit son avancée méticuleuse dans In Tegant et le « camp des sables ». La réalité du danger nous rattrape vite en milieu de matinée par deux événements : un char 10RC saute sur une mine, *a priori* ancienne, entre les deux villes frontières de Boughessa et Tin Zaoutene, à plus de 200 kilomètres de Tessalit. Quelques minutes après, un accrochage oppose les Marsouins à un, puis deux et trois terroristes dans le « camp des sables » d'In Tegant. Le blindé a perdu une de ses six roues. Le bras de suspension a été arraché par l'explosion, la roue avec. L'équipage s'en sort indemne. L'hélicoptère sanitaire ne décollera pas cette fois. Plus au sud, les terroristes n'ont pas réussi à s'exfiltrer. Le dernier avait pris soin de piéger le cadavre de son camarade tué. Blessé, il a laissé le groupe s'approcher pour tenter de le mitrailler à quelques mètres après avoir lancé une grenade. Les fantassins ont appliqué les actes réflexes et ont été plus rapides.

Pendant ce temps, le GTIA 4 quitte l'Ametettaï pour Tessalit. Une quarantaine de paras rejoignent en hélicoptères leurs baraques. Les autres sont récupérés par le même convoi de véhicules logistiques et tactiques qu'à l'aller, deux semaines plus tôt. « *46°, il tombe du feu.* » Dans l'après-midi, après avoir retravaillé les plans d'attaque sur la prochaine vallée, je décide d'aller revoir nos camarades tchadiens pour connaître leurs intentions et affiner les actions combinées futures de part et d'autre de l'Adrar. Je compte donc profiter d'un vol destiné aux approvisionnements du contingent français prévu à 15 heures. Leurs autorités sont reparties pour

N’Djamena. Nos hélicoptères sont en limite de résistance. Le premier Puma tombe en panne, le second décolle chargé d’eau, de pièces et de munitions. Au même moment, malgré la chaleur insoutenable, les mécanos démontent le moteur d’un des deux Tigre parsemés d’impacts de balles pour dépanner un autre hélicoptère d’attaque. Cela s’appelle du « cannibalisme », dernière méthode à utiliser lorsque les pièces sont en attente.

Concertation franco-tchadienne entre deux vallées

À Aguelhok, le contingent tchadien bivouaque sur un terrain plat parsemé de petits arbres sous lesquels sont assis les soldats. Les véhicules blindés sont à l’arrêt tout comme une dizaine de transports de troupe chenillés de type BMP-1 (fabrication soviétique). Je m’approche de l’un d’eux. Ce sont des bêtes puissamment armées, profilées et basses pour éviter les roquettes antichars. Pendant les années de guerre froide, cet engin a été mon ennemi. Vingt-cinq ans plus tôt, jeune officier en garnison en Allemagne, j’entraînais mes appelés méritants dans des camps gelés à tirer grenades, roquettes, missiles et obus sur des cibles en forme de BMP. De l’autre côté du Mur, nos voisins du Pacte faisaient de même sur des silhouettes ressemblant à mes propres blindés. Dans la poche de mon pantalon de treillis, comme tous les chefs de section de la 5e division blindée, j’avais un carnet de matériels ennemis. Le BMP était sur la première page. L’organigramme, les régiments, les matériels de la 5e division blindée tchèque, « ceux d’en face », nous étaient familiers. Nous devions tenir quarante-huit heures, le temps de mettre en place les frappes nucléaires tactiques des missiles Pluton, tirs d’avertissement avant les missiles intercontinentaux de nos forces stratégiques. En longeant ce BMP, j’ai mesuré le temps écoulé et les bouleversements connus par notre monde occidental passé en quelques décennies, quelques années, d’un affrontement de blocs à celui de combats antiterroristes sur des terres lointaines où les États sont affaiblis. Si notre outil s’est adapté au fil des engagements, les

fondamentaux de la préparation opérationnelle restent inchangés. Je rejoins la zone de réunion des Tchadiens, loin des appelés et de nos deux 5e divisions blindées opposées. Je sors de ma poche de treillis un carnet et une carte de l'Adrar, nous faisons le point ensemble de leurs ordres, de leurs capacités, de leurs besoins, de nos attentes. Il faut savoir comprendre et expliquer, d'autant qu'aucun lien de subordination ne lie l'un à l'autre. Nous avons cependant la même volonté d'en finir avec ces terroristes. Nos moyens sont comptés, ceux des Tchadiens le sont plus encore. Sur cette terre brûlée de l'Adrar, ils sont les seuls à se battre avec nous. Ils ont payé le prix du sang et s'ils se battent différemment, ils n'ont pas peur de monter à l'assaut. Au cours de ces semaines, Français et Tchadiens se retrouveront ensemble dans les vallées surchauffées de l'Adrar, les blessés sous les mêmes tentes des antennes chirurgicales. Le 9, leur retour pour le flanc est ou sud du Tigharghar n'est pas assuré. Il faut donc en tenir compte pour les ordres futurs, même si nous savons qu'ils peuvent aller très vite et nous rejoindre sur une opération conjointe. Les discussions se terminent. L'équipe de liaison me prévient que la deuxième rotation de ravitaillement Puma est partie de Tessalit. Je dois rentrer avec l'hélicoptère vide.

Bravo les Bigors, dignes héritiers de vos anciens de Kerrando !

Il me reste moins d'une heure, le temps de voir la section mortiers détachée au profit des Tchadiens. À peine rentrés de l'Ametettaï, les Bigors sont repartis pour Aguelhok. Les deux filles de la section vivent dans les mêmes conditions et ne changeraient pas leur place. Elles me le confirment. Nous avons vraiment une belle jeunesse. Cette section a contribué à la victoire et je le leur dis. Je ne les avais pas vus depuis une semaine, depuis cette nuit du 1er mars. Ils ne savaient pas que j'étais dans le Puma, trop occupés à récupérer les caisses d'obus entre deux posers dans l'obscurité après une journée de tirs. Aguelhok disparaît et je demande au pilote de

s’arrêter sur la position logistique du GTIA 3 entre Aguelhok et Tessalit où se trouvent les soutiers, mécaniciens, infirmiers et cuisiniers non pris par le raid. Au milieu de ce point d’appui perdu dans un désert de cailloux, les canons Caesar sont en attente, les tubes tournés vers l’Adrar, prêts à reprendre le feu. Ce sont eux qui ont rejoint le GTIA 3 le 26 février matin après une traversée rapide du désert d’Anéfis, avant les tirs de destruction des positions terroristes. La visite n’était pas prévue et tant mieux. Je croise les regards dubitatifs des soldats qui tentent de corriger les tenues en me voyant. Ils sont au repos et qu’ils y restent. Ils ne l’ont pas volé ! Un char est accroché à un camion de dépannage prêt à rejoindre Tessalit. Les sentinelles surveillent l’extérieur du cercle. Les Bigors sont au pied de leurs canons en sandales et en tongs. Les tenues n’ont rien de réglementaire. Les vestes ont été remplacées par des maillots de sport. Certains jouent mollement au volley. Un moment d’hésitation traverse les rangs de la batterie en me voyant approcher. Je fais de même en voyant leur tenue. Vite rassemblés et mis en arc de cercle, je retrouve mes artilleurs du bout du monde. Nous sommes loin de nos casernes et je suis heureux et fier de les revoir, de leur parler, de les féliciter. Comme les artilleurs d’Afrique de Gao, la plupart ont fait l’Afghanistan et, dans les brigades, tous savent l’importance quasi vitale des appuis lorsque les unités de tête sont accrochées. Moments de soldats. Cette batterie n’est pas de ma 3^{e} brigade de Clermont-Ferrand, mais comme pour les paras de la 11 et les autres Marsouins de la 9, les hussards de la brigade de renseignement, nous ne faisons qu’un, tous réunis au sein de cette brigade Serval. Au moment de partir, l’adjudant de batterie, un sous-officier ancien, sort des rangs et me tend un simple pin’s, l’insigne de son régiment, le seul cadeau disponible entre Tessalit et Aguelhok. Je connais cet insigne, celui du 11^{e} régiment d’artillerie de marine, anciennement régiment d’artillerie coloniale du Levant, c’était celui de mon grand-père dans les années 1930, à l’époque où il commandait une batterie composée de Bigors du 11, de légionnaires du

2e REI et de tirailleurs dans le secteur de Ksar el-Souk, à Kerrando, près du tunnel du Légionnaire sur la route de Meknès dans le Sud marocain. À sa retraite, cet insigne trônait sur le mur du salon, de son musée colonial. Depuis, cette épinglette est accrochée à l'intérieur de mon béret. Ce type de cadeau venu du cœur vaut bien plus qu'une décoration.

La nuit va tomber. Les Bigors vont rejoindre leurs cartons pour éviter les piqûres de scorpions. Leurs lits pliants sont restés à Gao. Certains sont encore à Bamako. Nous survolons les arêtes rocheuses et les champs de rochers et de cailloux noirs. La zone est déserte, quelques dromadaires avancent sans empressement. La journée a été chargée : visite tchadienne, un blindé neutralisé par mine sur la frontière, accrochage au « camp des sables » et retour en cours des paras du GTIA 4. Après le point de situation du soir, quelques officiers « Aixois » entrent dans mon petit bureau avec un colis sous le bras. Denis, le coladj du Sud, originaire d'Aix-en-Provence, a reçu des sucreries, biscuits, calissons et a réussi à nous les faire parvenir dans le Nord. Ils ont un peu fondu mais nous les apprécions à leur juste valeur, savourant chaque bouchée. Les « Aixois » sont des anciens élèves du collège puis lycée militaire d'Aix. Tous n'ont pas « fait Saint-Cyr », mais, dans ces écoles, tous gardent avec le temps de bons souvenirs de camaraderie partagée, le nom de professeurs dévoués qui nous ont formés et transmis leur savoir, souvent avec passion et affection, la mémoire des premières tenues, l'apprentissage de la vie militaire, de la vie en collectivité et les lignes austères de ces bâtiments d'un autre temps. Merci Denis, nous retournerons sur le cours Mirabeau. La nuit est tombée, le REP quitte l'Ametettaï. Nous partageons une bière, puis nos rations sur la terrasse en voyant apparaître les premières étoiles.

Dimanche 10 mars

« Terz : cette entrée est un coupe-gorge… »

La nuit a été courte. Je fais l'inventaire des sujets à traiter entre les deux vallées, de la coordination entre les quatre emprises, entre l'Adrar et la boucle du Niger, des moyens qui me permettent de soulager les soldats et d'appuyer les unités en cas de coups durs. Difficile de dormir quand le « disque dur » ne veut plus se mettre au repos, Xavier fait de même. Il n'est pas 5 heures et nous nous retrouvons dehors dans l'obscurité une fois de plus. J'envoie quelques messages à Denis pour orienter les réflexions du PC principal qui doit penser à la coordination des opérations sur les deux fronts. Les deux PC de Gao et Tessalit travaillent en simultané et nous croiserons nos ordres, revus et corrigés en fonction des dernières données. Je tiens à les partager et à les faire valider par Bamako et Paris dès le lendemain, en retour de week-end. En fin de matinée, avec le PCC, nous revoyons les hypothèses d'attaque de la vallée de Terz, au sud de l'Ametettaï. La donne a changé ! Cette fois, nous ne bénéficierons plus de l'effet de surprise en attaquant par le nord, avec des fantassins à pied. Par ailleurs, la vallée de 30 kilomètres de long est beaucoup plus encaissée, facilitant le piégeage et les combats retardateurs. Enfin, les entrées ouest, au sud de Tessalit, sont étroites et je ne suis pas certain de leur praticabilité pour les blindés. Quant à nos alliés tchadiens, il n'est pour l'instant pas sûr qu'ils attaqueront par l'entrée est. Pour établir un plan d'attaque, je dois lever quelques incertitudes et prendre des mesures préliminaires : recueillir plus de « renseignements terrain », pour savoir quels moyens je peux engager, identifier des itinéraires de contournement. Fidèle à mes convictions de n'engager mes fantassins qu'avec l'appui de l'artillerie, je demande à ce que toutes les hypothèses soient étudiées en privilégiant la mobilité, la surprise si possible et la destruction de l'ennemi par les obus

d’artillerie. Cela nécessite une étude fine de la carte, une bonne connaissance des capacités et des limites de nos outils. Un obus d’artillerie est très précis, mais il n’atteint pas la contre-pente, le versant opposé. Il faut donc le compléter d’obus de mortiers dont le tir courbe, plus vertical, permet de frapper quasiment n’importe où, à condition d’avoir des vues sur l’objectif. La confrontation des trajectoires, des portées, des reliefs et des observatoires est indispensable pour retenir ou éloigner des hypothèses.

L’entrée en forme d’entonnoir est plus favorable pour pénétrer dans la vallée, mais les contraintes logistiques liées aux élongations entre Tessalit et la façade est rendent vite cette hypothèse hasardeuse en termes de soutenabilité. Il faudra donc attaquer par l’ouest, par ailleurs plus propice à un emploi centralisé de l’artillerie, et prévoir une unité « en bouchon », pour éviter la fuite de résistants vers l’est et Kidal. Outre les demandes déjà énumérées, je dégage deux impératifs à respecter pour le succès de cette mission : s’assurer des axes de pénétration en bordures est du massif et obtenir de nos alliés tchadiens qu’ils ferment à nouveau la porte est de l’Adrar. Le défilé rocheux à l’entrée ouest ne m’inspire pas du tout. Tout en ordonnant une observation nocturne mais discrète de cette zone par hélicoptère, je demande au GTIA 4 de me trouver une solution de rechange, bien conscient que nous ne pourrons pas rééditer le coup de l’Ametettaï. Simultanément, je confirme aux généraux tchadiens que j’irai les voir prochainement et que je compte sur eux pour une action combinée sur Terz, conformément à notre dernière rencontre.

Le soleil est au zénith. Le GTIA 4 est rentré. Les blindés du GTIA 3 approchent de Tessalit en arrivant de Boughessa, un char tracté en queue de colonne. Les Marsouins du 2 gardent l’entrée ouest d’In Tegant, sans trop descendre vers le sud et Terz, pour laisser planer l’incertitude sur l’objectif futur. Dans le camp, la température est montée à 46 degrés. Les compagnies, rentrées de l’Ametettaï, ont aligné devant le PC leur butin : des milliers de munitions, roquettes, obus, des mortiers, mitrailleuses, kalach,

deux pièces d'artillerie, signes visibles de la victoire. Les hommes dorment sur leurs cartons. Ils ont nettoyé leurs chars, leurs armes, leurs optiques. Ils se sont rasés et attendent les ordres. Un Transall se pose. Il est le bienvenu, celui-là. Il contient 2 500 bières sur palettes, arrivées directement de Bamako. De Tessalit, j'appelle le responsable du soutien de l'homme pour lui fixer nos priorités. À défaut de fruits et de légumes, il nous faut au moins des oignons et quelques bières, plus tard un relais téléphonique pour joindre les familles. Je sens que mes préoccupations de l'avant ne sont pas celles de certains experts de l'arrière. La priorité de mon interlocuteur est l'installation d'une cantine unique sur la base de Gao, la mienne consiste à réhydrater mes unités, à trouver à court terme des compléments d'alimentation, le minimum vital pour mes grognards.

Le GTIA 3 arrive en fin de soirée après plusieurs jours de raids. Les artilleurs sont toujours détachés à Aguelhok auprès des Tchadiens. Je profite du calme relatif pour leur faire parvenir par hélicoptères quelques lits pliants et leurs sacs à dos restés sur la base depuis leur départ. Ils pourront se changer et dormir. Au même moment, un nouveau problème apparaît : les semelles de rangers ou brodequins se décollent chez certains fantassins. Il est encore difficile de mesurer les conséquences sur les opérations futures. Les hommes prennent leur seconde paire de chaussures, mais certains ont dû laisser leurs sacs d'allégement à Bamako ou Abidjan. Xavier suit l'affaire de très près avec les colonels qui font l'inventaire des besoins.

La compagnie de chasseurs parachutistes est au repos dans des hangars sans toit. Les terroristes ont arraché les plaques de tôle et sont partis avec pour mieux se camoufler dans le désert. Des bâches sont tendues pour éviter le soleil. À l'extérieur d'un bâtiment, je rejoins la section Rouge 2, celle qui a donné l'assaut trois fois sur le bunker minéral, celle qui a perdu le caporal Charenton. Les trente paras sont en récupération, ils ont été éprouvés et ils apprécient la bière et le Coca, même tièdes. Je retrouve les regards de mes soldats de Bosnie, vingt ans plus tôt. Ce sont de « *bons soldats, à l'écoute,*

attachants. Il fallait les voir et leur parler. Ils vont porter le deuil de leur camarade, mais il est mort au combat, une mort de soldat, rien à redire, mort en héros. C'est ainsi. Il faut vivre et vaincre. Ne pas subir ». L'obscurité va recouvrir le camp. Le PCC m'attend pour finaliser les ordres des jours à venir. Dernière réunion du soir avec le PCC. Nous avons reçu les propositions du PC principal pour la prochaine opération Doro 3 dans le Sud. Le tout est cohérent et conforme à nos capacités à quelques aménagements près. Panthère 6 débutera en fin de Doro 3, ce qui va permettre de basculer les appuis, notamment aériens et drones, si besoin, et de ne pas être engagés simultanément et massivement dans deux zones éloignées de plus de 500 kilomètres. Le GTIA 4 est au complet à Tessalit, le GTIA 3 rentrera demain. Les bâtiments ont repris vie. Le soir, les hommes profitent d'une fraîcheur très relative pour se regrouper, parler, jouer aux cartes. L'électricité est rare et, contrairement aux autres opérations extérieures, nos jeunes soldats ne peuvent s'isoler derrière leurs ordinateurs portables et jeux électroniques. L'absence de nouvelles et les épreuves passées renforcent ces liens invisibles entre camarades, entre chefs de contact et subordonnés. Le soleil s'est couché sur le Timétrine. J'ai validé le plan d'opération pour les dix jours à venir, avec quelques réserves pour Panthère 6. Bamako et Paris l'étudieront dès demain. Les deux PC ont bien travaillé, et l'entente est exemplaire. Les Français sont toujours solidaires dans l'adversité, et ici il n'en manque pas. En partageant une des bières juste arrivées avec les jeunes officiers des 11e et 3e brigades, aux spécialités et aux parcours totalement différents, je mesure le chemin effectué depuis vingt ans. Les procédures, la méthode de raisonnement tactique, sont connues et maîtrisées. Elles laissent surtout toute leur place à l'imagination et la ruse dans la conception de la manœuvre. Repensant sans cesse à ce défilé de l'entrée ouest de la vallée de Terz, je demande aux hélicoptères de me confirmer la première analyse du terrain et cette intuition négative. Il est temps de se coucher. Avec Xavier et Rémi, nous finissons notre boîte de

ration accompagnée de tranches d'oignons coupées au « Tatou » (le couteau pliable réglementaire et bien pratique). Demain, les affaires reprendront en métropole et la visite du général d'armée Ract Madoux, chef d'état-major de l'armée de terre, est annoncée pour la semaine à venir.

Lundi 11 mars

« Des Abruzzes aux Ifoghas, les sapeurs en tête »

Journée presque calme, marquée par le retour du GTIA 3 après cinq jours de raids sur la frontière algérienne. Les discussions avec Bamako et Paris se poursuivent. Je leur demande un effort marqué au profit de la brigade en renseignements aériens (drones, Atlantique) et la possibilité de récupérer les unités d'infanterie bloquées à Kidal, en protection du camp des forces spéciales, et à Gao, où vient enfin d'arriver l'unité repliée de Ménaka près du Niger. Cette compagnie de Bisons (unité du 126e RI de Brive) rejoindra rapidement l'Adrar pour renforcer le GTIA 3 réduit en infanterie. Profitant de l'accalmie et d'un peu d'eau de puits, je décide de laver mon linge sale. Les avions de transport ont repris le balai des convois logistiques. À midi, je vois arriver mon fidèle conducteur, Marie-Jo, accompagné des deux aumôniers, catholique et protestant. En cette période de « remise en condition », ils arrivent au bon moment. Dans l'après-midi, je confirme au PCC le choix de la porte ouest de Terz, même si l'itinéraire d'entrée n'est pas arrêté. Les moyens d'artillerie seront donc maintenus groupés, à l'exception du détachement au profit des Tchadiens. Les trois colonels vont maintenant préparer leurs ordres pour leurs capitaines. Un camarade me prévient que je fais la une du *Monde* aux côtés du ministre de la Défense, avec une légende indiquant : « Voilà, on a cassé le donjon

d'Aqmi. » L'opération Martin se termine. Parallèlement, les Tchadiens ont décidé de quitter Aguelhok pour contourner l'Adrar et reconnaître la vallée la plus au sud, appelée Assamalmal, accompagnés d'un officier de liaison français et de nos mortiers. Nous appelons cette opération Panthère 5. Le général Déby est parti avec ses pickups et ses BMP rapidement, pour surprendre les sonnettes, les terroristes en observation. Il renverra plus tard ses engins chenillés et poursuivra vers l'est en évitant la piste principale, très certainement minée.

Chacun pressent que la prise de la vallée de Terz sera meurtrière. Cette opération est déjà nommée Panthère 6. Il suffit de regarder la carte pour comprendre qu'un ennemi décidé peut bloquer facilement les unités de tête. L'étude des photos aériennes montre des lignes de pierres perpendiculaires à la vallée dans les secteurs les plus resserrés. Là encore, il faudra engager les sapeurs pour déminer, mais aussi « rétablir l'itinéraire », c'est-à-dire rendre les pistes viables. En regardant les goulets d'étranglement de la vallée, je ne peux m'empêcher de penser aux combats de mai 1944 dans les Abruzzes, la percée géniale du général Juin dans le massif du Garigliano. Après avoir pris le village de Castelforte au sud du mont Majo, la 3 du général de Monsabert engagea ses blindés sur de mauvaises pistes de montagne. Pour gagner des délais, les sapeurs passèrent devant avec leurs bulldozers dégageant obstacles et éboulis, suivis de très près par les Sherman de l'armée d'Afrique. Depuis cette campagne, le 31e régiment du génie, les sapeurs d'Afrique de Castelsarrasin ont comme devise « Ouvrir la voie ». Le combat sera interarmes, collectif comme dans l'Ametettaï. Il est temps de définir les axes de pénétration. Profitant de la nuit, les Gazelle décollent. Avec leurs viseurs thermiques, elles ont pour mission de préciser les entrées ouest et de poursuivre au-dessus du massif pour éviter de confirmer nos intentions sur Terz. Le soir, Poulet, le fidèle chef du secrétariat du PCC, a trouvé des bières blondes et, Dieu sait où, des briques de glace. Habitué aux opérations, ce parachutiste bon vivant sait qu'un jour

il rejoindra peut-être le commerce de sa femme dans le Sud, mais, en attendant, il sert, lui aussi avec le sourire et la certitude de vivre une opération hors norme.

Mardi 12 mars

La logistique : un élastique tendu à l'extrême

Les opérations vont reprendre. Au sud, les patrouilles de Tombouctou poursuivent leurs reconnaissances au nord du Niger, pendant que les Maliens ratissent de l'autre côté du fleuve, reçus en libérateurs par leur population. Dans le Grand Gao, l'opération Doro 3 a débuté. Les deux unités du GTIA 2 « Auvergne » ont effectué un raid jusqu'à Djebok, poursuivant des pickups ennemis. À 19 heures, l'un d'eux est détruit par une section de tête au canon mitrailleur de 25 mm. À Tessalit, les blindés sont sommairement remis en état par leurs équipages et les mécaniciens du soutien, ceux du GTIA 3, du bataillon logistique et de Bamako. Les pièces et les ingrédients manquent encore à l'appel. La moitié des chars X-10RC ne peuvent plus rouler par manque de plaquettes de freins. Près de 200 fantassins n'ont plus de chaussures. L'huile moteur manque. La chaleur extrême limite la capacité d'emport des Transall et il faut toujours 20 tonnes d'eau buvable par jour. Les convois à roues du bataillon logistique font leur possible. L'élastique est tendu à l'extrême et nous collons des rustines sur les trous pour éviter la rupture. Sous le soleil, les équipages font les niveaux, démontent, remontent, rafistolent leurs montures. À l'atelier, les roues sont déposées. Les mécanos me montrent l'état des plaquettes, usées jusqu'à la trame. Avec un sourire en coin, un vieil adjudant m'explique comment il a cannibalisé des vieux Berliet détruits de l'armée malienne

pour réparer ses camions. Le système D fonctionne à plein. Nos maintenanciers et ceux du bataillon logistique font un travail exceptionnel. En trois jours, ils vont remettre sur pied les deux escadrons de chars en cannibalisant et en utilisant les quelques pièces reçues. Personne n'est dupe, c'est de la maintenance d'urgence. La sécurité n'est pas engagée, mais les vidanges sont en retard et l'entretien réduit à l'essentiel pour rouler, télémétrer, tirer. Dans le camp, les guides maliens observent la ruche. Eux aussi veulent en découdre et ils me le font comprendre, la tête entourée de leur long chèche beige. Le médecin est plus inquiet. Les zones de bivouac sont insalubres, les douches, l'hygiène, plus que sommaires, et il craint une épidémie.

Dans le petit bâtiment du PC, au point de situation du soir, nous nous arrêtons sur la progression des Tchadiens. Les BMP ont rejoint Aguelhok, les véhicules roues, les pickups et automitrailleuses ont poursuivi jusqu'à Jason, la zone des jardins, puis celle des grottes, après plusieurs dizaines de kilomètres de pistes sableuses et d'oasis. En début d'après-midi, ils ont subi un accrochage, déplorant un tué des deux côtés. Nous visionnons ensuite les images thermiques de l'entrée de vallée : « *Un coupe-gorge, avec des éboulis, des flaques d'eau. Ça ne passe pas en blindés. Il faut revoir la copie* », contourner par le flanc nord. Avec le bureau renseignement, Desmeulles poursuit sa recherche d'itinéraire à partir des cartes et photos. Je suis intrigué par ces taches noires, qui montrent de l'eau à l'entrée de la vallée. L'eau, c'est la vie, la survie et donc l'ennemi. Avant de me coucher, je refais le point avec Denis sur les opérations en cours dans le Sud, ses besoins en hélicoptères et le bilan des terroristes tués à Djebok. Le médecin me fait un dernier compte rendu sur la situation sanitaire au nord. Je crains cette vallée, plus encaissée que l'Ametettaï. Les hommes sont motivés pour poursuivre, mais la fatigue et la déshydratation sont bien présentes ; cette pause était indispensable, n'en déplaise à ceux qui auraient voulu nous voir poursuivre dans la foulée. J'envisage de renforcer l'échelon logistique situé

à l'entrée de Terz pour éviter de perdre des blessés, mais le spécialiste me convainc de laisser les moyens groupés à Tessalit. Avec mes deux adjoints, éloignés de 500 kilomètres, nous nous concertons régulièrement pour croiser nos réflexions, nos doutes et nos interrogations, avec toujours ce même souci de ne rien oublier, de ne rien laisser au hasard. Rémi observe silencieusement et prend de longues notes lorsque c'est nécessaire. Il n'hésite pas à poser les bonnes questions lorsqu'une zone d'ombre, un oubli apparaît. La décision finale appartient au chef, l'exécution des ordres ne souffre plus de tergiversations et de remises en cause, mais cette phase préparatoire de conception, d'élaboration des plans d'opérations, comme des ordres de détail, est avant tout un travail collectif. Demain sera encore une journée chargée et j'ai fixé le déclenchement de Panthère 6 au 14, ce que souhaite Paris. Avant de m'allonger, je fais prévenir nos alliés tchadiens que j'irai leur rendre visite pour bien se coordonner et leur demander de fermer la porte de Terz.

Mercredi 13 mars

Les jeunes officiers et le culte de la mission

Lever à 4 heures. Avec Xavier, comme tous les matins, nous sortons du PC pour rejoindre notre salle de bains d'autorités, les petits véhicules garés devant le bâtiment ! En treillis, rangers et avec mon vieux sweat gris du 92e RI/KFOR (Kosovo), je pose ma gourde métallique et ma trousse de toilette sur un capot de véhicule encore disponible. Le rétroviseur extérieur sert de glace et la toilette de chat est vite faite, deux quarts d'eau par homme pour éviter la pénurie. Le soleil brûlant se lève sur le Tigharghar. Le silence est respecté dans le bâtiment pour éviter de déranger le centre

opérations, mais autour des véhicules la bonne humeur prévaut. Les bonnes histoires fusent et personne ne se laisse abattre. Les transmetteurs du PC aéromobile sont déjà à l'œuvre pour nettoyer, désensabler les antennes satellitaires, les caissons informatiques. La jeune lieutenant du 53e RT, juste sortie de Saint-Cyr et de son école d'application, commande son équipe de spécialistes avec tact et précision. D'elle aussi dépend la victoire. Je termine de me raser et en voyant cette jeune femme activer ses transmetteurs dans le calme, je ne peux m'empêcher de penser à mes premières années. Je me souviens d'un matin d'hiver, loin, très loin du Nord Mali et des terroristes. J'étais un tout petit pion d'une division blindée en manœuvres dans le camp de Münsingen avec mes trois blindés chenillés AMX-10 et mes 30 chasseurs appelés. Nous venions de passer quatre semaines de manœuvres et de tirs entre 0 et -25 degrés. Le matin de l'exercice synthèse, dans la lisière, j'avais réveillé mes hommes, recroquevillés dans leurs sacs de couchage, sous une bâche plastique que la neige avait recouverte. Se lever dans le froid glacial, trouver les bons mots, faire chauffer son quart de café au pied d'un blindé qui sentait bon cette odeur de gasoil, d'huile et de graisse. La cohésion se faisait là aussi dans l'effort collectif, le plaisir simple d'un café était savouré comme une récompense, pas comme un dû. Il était partagé du chef au soldat, comme le froid. Le monde, nos engagements ont changé, mais les gestes restent les mêmes.

Cela va faire bientôt trois semaines que je suis à Tessalit avec les GTIA 3 et 4, le GAM. Une fois de plus, je pressens qu'il va falloir s'adapter aux circonstances avant de lancer le coup de départ, qu'il va falloir s'attendre au pire sans en parler. Le PCC et son chef d'état-major ont fait un excellent travail de préparation. Desmeulles a identifié un itinéraire pour éviter le défilé. Il s'agit de conquérir les hauteurs de Tahor à pied et de faire passer ensuite les véhicules par la « piste djihadiste » aperçue sur les photos aériennes entre les cailloux noirs. Pourtant, avant de confirmer le 14, je tiens à lever cinq incertitudes qui me paraissent indispensables : les

chaussures de mes fantassins, l'état des véhicules et des hélicoptères, la priorité en renseignement, l'arrivée du petit renfort d'infanterie et les intentions des Tchadiens. Je sais que je peux compter sur l'appui aérien. Mon camarade Jean-Jacques, dans son PC de Lyon Mont-Verdun, suit de très près la permanence des chasseurs dans les créneaux impartis et ils ne nous feront jamais défaut. Nos « anges gardiens », partis de France, plusieurs fois ravitaillés en l'air, ou partis de nos bases africaines, nous appuieront toujours efficacement en complément de nos moyens terrestres (hélicoptères et artillerie).

Des souliers sans semelles, une décision de bon sens

La technologie et les hommes sont au rendez-vous, mais les semelles de nos rangers se décollent et je n'ai ni colle ni maître bottier sur place. Dès le début de cette alerte, le CPCO a passé commande pour nous livrer quelques centaines de chaussures neuves, mais la France est bloquée par une tempête de neige. Les camions chargés au dépôt de Brétigny sont immobilisés et peinent à rejoindre l'aéroport. D'emblée, pour éviter d'être surpris, nous avons pris une mesure de bon sens : le ramassage de toutes les secondes paires de « ceux de l'arrière » et, si nécessaire, le remplacement des rangers par des pataugas pour ceux qui n'ont pas à marcher. À Bamako, comme à Gao et Tessalit, les stocks sont constitués en deux jours et acheminés aux unités de tête avec des petits mots d'encouragement glissés au fond. Celui d'Amandine fera le tour des popotes du REP, les légionnaires ne surent jamais qu'Amandine était le pseudo d'une jeune sous-officier infirmière de l'antenne chirurgicale de Tessalit !

Au retour en France, nous apprîmes que cette histoire de chaussures défectueuses avait défrayé la chronique, montrant les limites de la sous-traitance des équipements. Sur place, dans l'urgence, elle fut aussi vécue comme une grande opération de cohésion entre l'arrière et l'avant, Gougeon

me donnant régulièrement des nouvelles du jeune Marsouin du 2, fier de porter les chaussures « sable » de son général.

J'attends des réponses sur les quatre autres points. Je préviens Bamako et Paris, qui me poussent à reprendre les opérations. Le PCC se donne la matinée pour se coordonner avec Gao et vérifier que Doro 3 sera bien terminée à temps pour disposer de tous les moyens nécessaires. La chaleur monte. Les ateliers sont remplis de véhicules. Les hommes profitent des deux blocs douches. Le Padre, aumônier catholique, célèbre sa messe du matin. Il est « monté » pour trois jours. La veille, j'ai dîné avec lui. Il fait preuve d'une grande humilité et d'une gentillesse exceptionnelle. Aumônier de gendarmerie dans le Nord, le père Danel a l'habitude d'entendre les confessions d'autres serviteurs qui côtoient la misère quotidienne. De son dernier séjour en Afghanistan, il a rapporté une aube blanche offerte par les religieuses de Kaboul. « *Elles ont brodé le Sacré Cœur, celui que portait Charles de Foucault, et nous ne sommes qu'à 300 kilomètres de Tamanrasset. Tout cela a du sens et nous le savons, au moment où nos hommes vont être réengagés au feu.* » Sur la terrasse d'un bâtiment voisin, le Padre a installé une table pliante. Devant lui, une cinquantaine d'hommes de tous grades et de toutes origines assistent à la messe.

Les automitrailleuses du général Déby contournent l'Adrar par le sud

Un pilote me prévient que l'hélicoptère de ravitaillement va partir pour la position tchadienne dans la vallée d'Assamalmal au sud de l'Adrar. Il doit apporter de l'eau et des rations aux Français du détachement de liaison. Comme convenu, j'en profite pour faire un aller-retour et rencontrer nos alliés. Nous longeons le massif à basse altitude pour surprendre les observateurs et éviter les tirs. Cette zone est hostile et la colonne tchadienne, qui doit contourner l'Adrar par le sud, a pris soin d'éviter les petits villages au pied de cette falaise noire et imposante qui s'allonge

d'ouest en est sur plusieurs dizaines de kilomètres. Nous atterrissons près d'un carrefour de pistes. Je vois Déby rapidement. Il est pressé de repartir avant qu'il ne fasse trop chaud. Nous nous coordonnons pour la suite des opérations. Il est entouré de ses colonels, sur fond d'automitrailleuses Panhard camouflées. Le signe du scorpion orne les flancs des véhicules blindés, signe distinctif de la Garde nationale, l'élite de l'armée tchadienne. Avant de repartir, je prends le temps de refaire le point avec le DL et mon officier du 68 qui assure la coordination des feux. La petite section de Bigors tient bon, malgré la chaleur. Ils ont apprécié l'arrivée des sacs et des lits pliants. Ils ont assez d'eau pour poursuivre et le moral est excellent. Le Puma se pose à nouveau, nous embarquons avec deux blessés tchadiens, atteints aux jambes par balles, dont un est couché sur une civière. À sa gauche est posé un sac noir dans lequel se trouve son camarade tué la veille. L'odeur est forte et nous rentrons en vol tactique, en rase-mottes. Le pilote de cet hélicoptère de l'armée de l'air est un commandant que je connais bien. Quelques années plus tôt, il était lieutenant dans mon bataillon de chasseurs en Allemagne. Ancien sous-officier, il n'aspirait déjà qu'à voler et j'avais compris et accompagné sa demande de changement d'armée pour lui permettre de poursuivre son rêve.

Au PC, tout le monde est sur le pont, Terz inquiète, c'est normal. Dans l'hélicoptère, j'ai écrit sur un bout de papier mes priorités du jour : suivre Doro 3, confirmer ou repousser Panthère 6, envoyer mon avis sur les hypothèses de désengagement et appeler la direction des ressources humaines de l'armée de terre pour les mutations futures de mes subordonnés. Nous sommes ensemble au fond du Mali, mais leur avenir se décide à Tours et je veux être certain que leurs souhaits de mutation soient bien pris en compte et que l'état-major de la 3e brigade sera bien complété à l'été. Pour ce point de vigilance, je serai suivi sans difficulté par l'armée de terre, relayé par mon adjoint resté en Auvergne. Parallèlement, je finalise ma position sur les hypothèses de repli des unités sans parler des

hélicoptères. Nous avons débuté fin janvier avec un GTIA pour monter rapidement à quatre et redescendre à trois, deux au nord et un au sud. Cette opération coûte cher et la pression est forte pour réduire les effectifs au plus tôt. Je comprends cet impératif, mais il me faut finir le boulot. Avec Xavier et Denis, nous décidons de donner des ordres de priorité qui obéissent à la démarche capacitaire. Ils seront majoritairement respectés dans les semaines à venir. Nous comprenons qu'il ne faut pas perdre de temps, mais, pour autant, ne pas tomber dans la précipitation qui se paie en vies humaines. Dehors, les 45 degrés ont été franchis, à peine moins dans nos petits bâtiments en béton. L'état-major me livre ses conclusions et les réponses aux questions posées : les 200 paires de chaussures d'occasion seront livrées, mais pas avant ce soir et demain matin. Les fantassins du 126 ont récupéré leurs véhicules réparés à Gao. Ils sont dans le désert d'Anéfis et foncent vers Tessalit, mais n'y seront pas avant le 15. Deux hélicoptères Tigre et quatre chars sont encore en réparation pour vingt-quatre heures. De plus, nous n'avons pas de renseignements aériens. Enfin, je n'ai pas l'assurance que les Tchadiens seront à l'est demain, ni que Doro 3 sera terminé à Djebok. Pour moi, la décision s'impose d'elle-même : il est dangereux et improductif d'attaquer dans ces conditions. Au mieux, nous risquons de les voir fuir par l'est ou le sud, au pire, s'ils résistent, nous n'aurons pas le rapport de forces que j'estime suffisant pour vaincre. En concertation avec mes deux adjoints de Tessalit et Gao, je décide de repousser l'opération de vingt-quatre heures.

Doro 3. Violents combats à Djebok

En France, la tempête de neige occupe les médias. L'effort principal de la brigade est à Gao. Les survols aériens (chasseurs et drones) renseignent et appuient le GTIA 2 en cours d'explication avec le Mujao. Depuis le matin, les sections VBCI sont « jalonnées » par des pickups et des motos. La population nous indique à plusieurs reprises des mines et engins

explosifs destinés aux blindés. Les sapeurs du 31 de Castelsarrasin déminent « sous les roues » des VBCI. À plusieurs reprises, dès 11 heures et jusqu'à 14 heures, des embuscades sont tendues aux Gaulois qui entendent une fois encore siffler balles et roquettes antichars. Les automatismes reprennent. Les VBCI détruisent plusieurs véhicules ennemis au canon mitrailleur de 25 mm, des prisonniers sont capturés, des armes et des documents récupérés. Dans les airs, le lieutenant-colonel Verborg aperçoit un regroupement de terroristes qui posent des mines sur l'axe des fantassins. Les coordonnées sont transmises aux artilleurs d'Afrique par le PC du GTIA 2 qui a reçu la délégation de tir. Les Africains mettent leurs canons Caesar en batterie et envoient en quelques minutes une bordée d'obus de 155 qui tombent précisément sur la position, aussitôt détruite. La coopération interarmes, clé de la réussite tactique ! Survolant une lisière suspecte avec son Puma « Pirate », équipé d'un canon de 20 mm monté en sabord (fixé à l'intérieur), le pilote observe un reflet derrière un buisson, témoin d'un véhicule camouflé. La position est idéale pour une embuscade, et la colonne d'infanterie approche. L'ennemi se sait découvert et il tente d'abattre le Puma qui a esquivé les coups en mettant pleins gaz et en virant sèchement. À distance, la lisière est mitraillée. Les obus explosifs de 20 mm laissent peu de chances aux terroristes qui refluent, abandonnant tués et véhicules détruits. En fin d'après-midi, les survivants ont fui la zone. Le GTIA 2 n'a pas de pertes, ni les unités maliennes, engagées à nos côtés. Les nouveaux matériels, VBCI, Caesar, connectés par voie numérique, associés aux hélicoptères, ont permis d'écraser un ennemi décidé. En écoutant le compte rendu téléphonique de Denis en fin de soirée, je mesure l'utilité de bénéficier des nouveaux équipements, tant attendus. La performance de nos artilleurs tombe à pic pour calmer les critiques de ceux qui contestent la nécessité de cette capacité en zone sud. J'eus, quelques semaines plus tard, l'occasion de rencontrer mes artilleurs sur le terrain.

Le soir tombe sur le PC. Comme souvent, je reçois nos amis journalistes, venus témoigner au bout du monde des conditions de vie et d'emploi dans l'Adrar. Dès que je le peux, je les envoie en premier échelon pour voir les unités à l'œuvre. Les conditions sont dures et il faut s'acclimater à la chaleur. Le soir, lorsqu'ils sont à Tessalit, nous partageons nos impressions et une bière en fonction des arrivages. À défaut, nous les invitons à dîner autour d'une boîte de ration, ce qui permet d'avoir des nouvelles de France. De notre côté, nous leur donnons des indications sur nos activités futures, nos difficultés et nos satisfactions, évidemment sans nous appesantir sur les détails, ce que chacun comprend. Ce soir, nous avons les représentants de deux chaînes TV nationales et d'un grand journal. L'ambiance est détendue malgré l'engagement prochain à Terz. À la nuit tombée, les logisticiens me font un dernier point : des chaussures sont arrivées de Bamako (« *très belle opération de cohésion de théâtre* »), les véhicules sortent de réparation et la nuit sera bien occupée dans les ateliers.

Le père et le pasteur ont passé la journée à discuter avec les soldats, croyants ou non. Ils ont écouté, partagé. Leur sourire est lassé. « *Ils me préviennent que la vue des enfants soldats tués laissera des traces.* » Eux aussi prennent sur eux. Ils ont absorbé le malheur des hommes comme des buvards et ils apprécient cette bière tiède que leur apporte Poulet. Il est tard. Demain, nous terminerons les préparatifs, le ramassage des chaussures, les ordres de détail.

Jeudi 14 mars

Derniers préparatifs avant Terz

Nuit courte. Avec Xavier, nous tournons en rond. Montaigne, pendant sa phase épicurienne, se faisait réveiller plusieurs fois par nuit pour avoir le plaisir de se rendormir. Nous sommes donc comblés de ces petits plaisirs, sans domestique ! Je fais le tour du PC. L'antenne chirurgicale est silencieuse. Les médecins ont évacué les blessés sur Gao et Bamako en vue de la nouvelle opération. Les hélicoptères Tigre sont au repos à côté des petites Gazelle. Avec leurs pales courbées, de nuit, les hélicoptères donnent l'impression de dormir.

Le disque rouge n'est pas encore sorti du Tigharghar. On le devine entre deux lignes de crêtes. Les équipages de Puma sont au pied de leurs hélicoptères, comme à chaque vol. Il est 6 heures. Avec Rémi, nous rejoignons la zone de poser, entre l'antenne chirurgicale et le mur. Le lieutenant salue et présente son copilote et son adjudant mécanicien, souriants. Les six journalistes ont accepté mon invitation. Ils nous suivent avec leurs casques, gilets pare-balles bleu ciel et leurs caméras. Nous allons rejoindre la vallée d'Assamalmal et le campement tchadien. J'ai rendez-vous avec le général Déby et nos artilleurs. Il faut fermer la porte est de Terz, ni trop tôt ni trop tard. Après presque une heure de vol tactique en rase-mottes, nous rejoignons le campement allié. Le général et ses colonels m'attendent, l'air grave et fier. Les têtes entourées de chèche, les officiers tchadiens sont rassemblés en cercle. Les deux généraux sont assis face à face devant une carte posée sur une table basse. Le contournement du massif a été long et les véhicules ont souffert. Comme pour l'Ametettaï, nos alliés veulent être pourvus de tout leur équipement pour reprendre l'offensive. Or, ils n'ont pas d'échelon logistique adapté à un corps expéditionnaire sur de telles élongations. Le temps presse, mais ils

manquent de pneus et de pièces détachées qui doivent arriver par avion de N'Djamena. Je sollicite le général Déby pour une interview et quelques photos sur un rocher près d'un groupe de soldats.

Au bout du monde, ils ont choisi un coq comme mascotte

Pendant ce temps-là, je bascule dans un petit thalweg où se trouvent mes Bigors et leurs mortiers de 120. Ils ont garé leurs VAB à côté de véhicules blindés tchadiens, marqués du scorpion. Mes soldats ont reçu leurs sacs et lits pliants. Ils sont mieux habillés et nous leur avons apporté le ravitaillement attendu. Un sous-officier me montre la mascotte, un petit coq debout à l'ombre du mortier, attaché par une ficelle. Il les suit depuis Aguelhok. Tous sont heureux et fiers de l'animal au milieu de ce désert de pierres. Le chat du *Crabe-tambour* n'est pas loin et le coq est à l'image de cette troupe. Il a chaud, mais il est fier et ne subit pas. Il est le symbole d'une armée en campagne, de ces soldats qui se retrouvent, se regroupent autour d'un symbole, d'une certaine idée de la France unie et en armes. Les Tchadiens, eux aussi, cherchent l'ombre. Ils se prêtent volontiers à une séance de photos avec les journalistes. Le vol retour est effectué dans les mêmes conditions qu'à l'aller : vite et très bas. Il faut regarder un point fixe au loin pour éviter d'être malade.

La journée est passée à répéter les ordres, à vérifier la logistique. Un bac à sable d'environ 10 mètres sur 10 a été creusé devant le PC, dans lequel la vallée de Terz en miniature a été fidèlement reproduite par le PCC G08, afin d'étudier et de répéter les différentes phases de Panthère 6. Le chef opérations, les chefs de corps, les experts ou conseillers, aviateurs, artilleurs, tous sont rassemblés pour bien assimiler la chronologie des actions à mener, étudier les cas non conformes et décrire les réactions en fonction des incidents. Cette séance collective, faite dans l'après-midi, permet à chacun de bien situer sa propre action dans celle de la brigade : la

prise des hauteurs par les paras à pied pendant que les blindés simulent l'abordage du coupe-gorge plus au sud, le rôle des appuis (drones de surveillance, chasseurs, hélicoptères, artilleurs), le contournement par la piste djihadiste et la reconnaissance, la fouille de la vallée par échelons successifs : blindés, Marsouins et fantassins jusqu'aux positions tchadiennes, 30 kilomètres plus à l'est. Nous passons une partie de l'après-midi à répéter le rôle de chacun avec des maquettes de fortune.

Le déroulement des opérations à venir est bien maîtrisé par les trois chefs de corps des GTIA 3, 4, du GAM. Il s'agit de descendre vers le sud et, simultanément, de positionner les deux bataillons face à Terz : les blindés à l'ouest du coupe-gorge, pour fixer ceux qui voudraient résister, et les paras un peu plus au nord, pour « monter » sur le col de Tahor. Une fois la piste djihadiste et les hauteurs prises, le GTIA 3 quittera sa position et prendra le relais du GTIA 4 pour effectuer la reconnaissance de cette vallée encaissée, compartimentée et surchauffée. Les artilleurs seront placés aux ordres du GTIA 3 à l'entrée et dans l'axe de la vallée pour assurer les meilleurs angles de tir, les patrouilles aériennes seront assurées et le contrôleur aérien détaché au sein du PC du GTIA 3. Le lendemain sera consacré au déplacement sur la Transsaharienne, sans indication de direction. Avant le lever du deuxième jour, les unités feront leur quart de tour à gauche pour prendre Terz. Le délai nous permettra d'assurer la fermeture de la vallée par les Tchadiens, de finir la livraison des dernières chaussures en hélicos si besoin et de compléter les munitions d'artillerie. Le GAM surveillera le flanc sud de la vallée, tout comme les avions, prêts à appliquer des feux sur les éventuels fuyards, comme pour l'Ametettaï. Ce n'est pas la solution idéale, car un système d'interception aérien, aussi sophistiqué et précis soit-il, ne peut assurer son maintien dans la durée, mais les distances sont telles qu'il faut s'en tenir aux principes et concentrer les efforts sur les points cruciaux du terrain et du dispositif ennemi réel ou supposé. Nous insistons

pour obtenir une priorité des capteurs, ce qui ne fut pas toujours possible au cours des opérations précédentes.

Dernière soirée des troupes avant le retour pour l'Adrar. Les hommes font la queue devant les deux blocs douches. Les transmetteurs ont tiré un grand fil téléphonique derrière le véhicule satellitaire. Une dizaine de téléphones sont dérivés, posés au sol dans la poussière. Chaque homme a droit à cinq minutes pour appeler le numéro de son choix en France, le temps de rassurer sa famille, ses amis et de prendre quelques nouvelles rapides. Vingt ans plus tôt, dans la poche de Bihac, les conditions étaient bien identiques. Le courrier passait mal (dix jours d'attente) et les moyens satellitaires étaient rares et chers. Internet n'existait pas.

Devant le bâtiment PC, le relief miniature de Terz semble défier les contreforts du Tigharghar, encore éclairés par le soleil écrasant. Les petits cailloux blancs qui montent vers le col de Tahor font penser à la montée du Belvédère, pris par le 4e tirailleurs tunisiens, soixante-dix ans plus tôt.

De l'eau, des rangers et les forces morales

Je refais le point avec mes logisticiens. Nos réserves d'eau sont minces. Il ne nous reste plus que deux jours d'avance, soit 40 tonnes. Les unités sont solides et ces dernières semaines les ont encore endurcies. La tactique utilisée a économisé les vies et durement étrillé l'ennemi. Les blessés ont été évacués à temps. Les nouveaux matériels ont fait la différence : la mobilité, la précision et la puissance de feu des canons Caesar et des Tigre dans le Nord, avec celle des VBCI dans les oueds du Grand Gao, les images et les écoutes tactiques des petites équipes renseignement en complément des moyens aériens plus lourds. Tout cela rassure nos hommes, mais, comme leurs chefs, ils sont bien incapables de savoir ce que prépare réellement cet ennemi fugace, déterminé et bien entraîné, d'autant que le terrain lui sera encore plus favorable. La brigade est une fois encore dans le brouillard de la guerre. Elle a l'initiative, mais la déesse Fortuna est

capricieuse et imprévisible. Chaque jour, le bilan est remis en question, à la merci d'un mauvais coup, ce qui pousse à l'humilité et à une prudence obsessionnelle dans la préparation. Avant de faire le tour du camp, je prends contact avec Grégoire. Doro 3 est maintenant terminé et la zone Nord aura la priorité des moyens renseignements. L'effort logistique du théâtre a porté ses fruits. En peu de temps, les véhicules ont été réparés et les stocks sont en cours de recomplètement. Il est temps d'envoyer le compte rendu quotidien du soir et l'appréciation de situation du général.

Entre les deux vallées, j'insiste auprès de Bamako et de Paris pour obtenir la possibilité d'envoyer les unités au « sas de décompression » de Paphos à Chypre. Il s'agit d'offrir aux hommes rentrant d'un théâtre exigeant un séjour de transition de trois jours en hôtel, entre le décrochage de la zone d'engagement et le retour en métropole, en garnison ou en famille. Cette pratique mise en place pour les soldats d'Afghanistan avait l'immense avantage d'assurer un temps de récupération entre les combats de Kapisa-Surobi et l'accueil des familles, un temps de réadaptation à la vie normale, de sommeil, d'échanges. Au retour d'Indochine, les unités passaient plusieurs semaines sur le paquebot *Pasteur*. Ils avaient le temps de se préparer au retour, de décompresser et de se remettre à l'heure civile et familiale. Après plusieurs mois de vie rustique, ce sas est aussi vécu par les combattants comme une reconnaissance de la Nation. Parfaitement bien organisé par des équipes militaires issues des régiments projetés, renforcées de psychologues et de médecins, il est l'occasion de détecter les « blessures invisibles », les souffrances et les premiers symptômes de troubles psychologiques liés aux combats ou à des traumatismes. En demandant avec insistance l'ouverture du sas pour la brigade, j'avais l'intime conviction que toutes ces femmes et ces hommes en avaient besoin et qu'ils l'avaient particulièrement mérité. Comme mes deux adjoints, Xavier et Denis, je sais qu'il faut du temps chez certains pour tenter d'oublier, ou pour sublimer certaines images. Les aumôniers et les médecins m'ont alerté

et il est de mon devoir d'accompagner ces combattants aussi longtemps que possible. Vingt ans plus tôt, je commandais une compagnie de Gaulois du 92e RI et nous étions rentrés sans aucune transition, après six mois d'engagement soutenu et rude dans la poche de Bihac. Nous avions quitté notre cantonnement de Cazin de nuit, traversé la Krajina dévastée en camions, pour arriver à Orly à l'ouverture des magasins de luxe au petit matin. Les fantassins avaient traversé la zone *duty free* avec ses odeurs de parfum, ses hôtesses en pleine lumière après six mois de missions. Le choc avait été violent. Vingt ans après, je revois encore la tête de mes hommes, sonnés par cette transition trop brutale, entre le luxe et l'insouciance à deux heures de vol de la haine et des ruines. En attendant les bus pour Clermont-Ferrand, les groupes s'étaient reconstitués en silence. Les hommes s'étaient serrés comme des animaux, conscients de vivre leurs dernières heures ensemble, après plusieurs mois à tout partager. Fort de cette expérience, ce sas de Paphos m'apparaissait plus que jamais comme une nécessité. Les anciens d'Afghanistan ont tous vécu ce passage comme un temps de transition indispensable pour retrouver un équilibre, après plusieurs mois éprouvants.

Le petit Coréen me tend une portion de riz, l'Algérien, un morceau de chèvre

Le soleil a maintenant rejoint les sables du Timétrine. Dans l'obscurité, je fais le tour des bivouacs avant la réunion du soir au PC et le coup de téléphone avec Denis à Gao. Des légionnaires sont rassemblés autour d'un feu. Ils font chauffer du riz qu'ils se servent dans des gamelles de fortune : une demi-bouteille d'eau coupée dans le sens de la longueur. Un caporal d'origine algérienne a acheté une chèvre, vite transformée en méchoui. Elle est petite et la viande est rare, mais cela change des rations. Moment de convivialité et d'échanges francs. Le caporal habitait de l'autre côté de la frontière avant de s'engager. Il connaît surtout bien les prix en vigueur, ce

qu'il m'explique au milieu des rires de ses camarades à l'accent slave ou chinois prononcé. Un petit Coréen me tend une portion de riz, heureux de voir son général. Le moral est excellent. Les légionnaires sont dans leur élément. Le respect du chef, l'humilité, la cohésion, et cette impression de force tranquille, de discipline et de professionnalisme n'empêchent pas des relations simples et quasi affectives entre les légionnaires et leurs chefs. Les cadres sont avec leurs hommes et ils forment un ensemble solide, soudé. Un peu plus loin, les Marsouins du 1er terminent de vérifier leurs blindés. Les Crocos sont intégrés depuis leur arrivée à Tessalit au GTIA 4 parachutiste. Ils profitent eux aussi de la tiédeur relative du soir. De l'autre côté du camp, Gougeon passe sa dernière soirée avec ses Marsouins, Bigors, sapeurs et fantassins.

Comme tous les soirs, le PCC fait le bilan de la journée. C'est le moment de donner informations, priorités, directives et d'échanger. C'est aussi le moment de donner le ton, de féliciter et de mettre en garde sur des fragilités dans le dispositif. L'entrée et le départ du général, dans cette petite et unique salle de réunion au fond du couloir, sont toujours marqués par un garde-à-vous réglementaire, même si nous vivons ensemble au quotidien. Ce formalisme n'enlève rien à la simplicité des relations, mais il fait partie de notre code de fonctionnement au quartier. Les cas non conformes, les « tuiles », ont été passés en revue et les réponses prévues, même si elles ne sont pas exclusives. J'ai veillé à ce que les moyens soient anticipés pour faciliter les reportages des journalistes. J'ai précisé que je gardais sous mes ordres le groupement des commandos parachutistes pour intervenir au cas où une opportunité apparaîtrait concernant les otages dans la zone.

Le GTIA 2 est au complet à Gao. Sous l'impulsion de Bamako, un bataillon burkinabé est annoncé à Tombouctou pour relever l'escadron sur l'aéroport. Le PC brigade étudie déjà les missions futures que pourra alors effectuer cette unité, une fois nos alliés africains en place. Moins de deux mois après la libération de la ville, la Misma est annoncée avec un fort

contingent, comme à Ménaka, ce qui rendra le repli des unités françaises possible. Grégoire est à la manœuvre et les actions de coordination avec les Maliens et les Africains sont concrètes et rapides.

Vendredi 15 mars

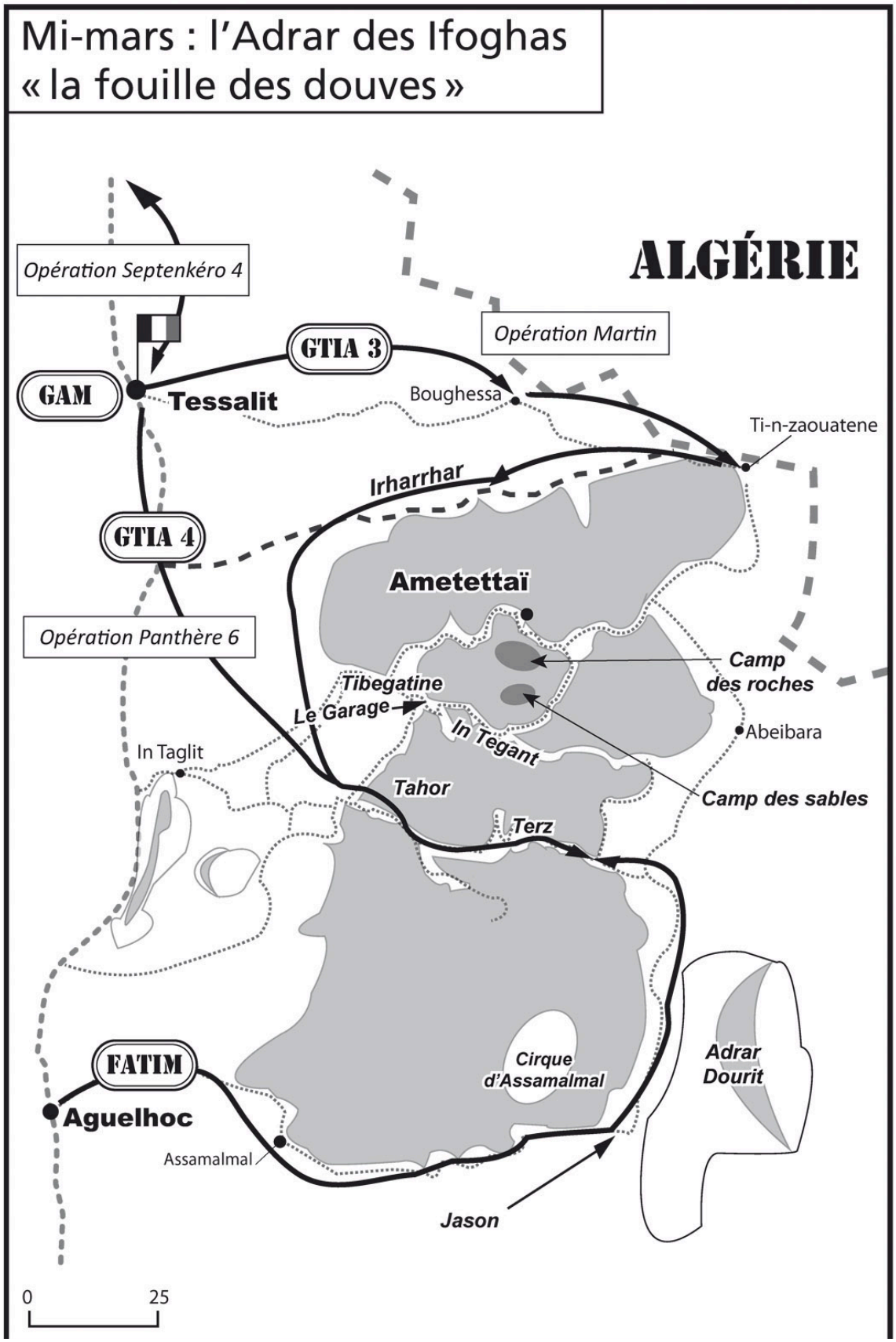
Panthère 6, jour J

Terminer l'Adrar et préparer le repli des forces

C'est reparti. Le camp de Tessalit est une véritable fourmilière et les unités sont sur le pied de guerre. Les blindés rejoignent la colonne de départ par escadron. Les VAB, les camions logistiques, les citernes à essence sont alignés devant le PC du GTIA 4, prêts à partir ; au centre, les hélicoptères, maintes fois vérifiés par les mécaniciens. La panne peut être fatale sur ces grands espaces. Il est 5 heures du matin. La chaleur est encore supportable. À droite du PC brigade, les légionnaires s'activent autour de leurs baraques. Certains portent encore leur lampe frontale. La matinée va être occupée au départ des escadrons et des compagnies des deux GTIA vers le sud. Les colonels sont à l'œuvre.

Je rejoins mon petit bureau après avoir vu le fourmillement général. Mes préoccupations sont d'un autre ordre : l'équilibre de la brigade dans l'espace et dans le temps. Si le court terme est maîtrisé, il n'en est pas de même des semaines à venir. Panthère 6 débute dans de bonnes conditions, Doro 3 est terminée, mais la pression s'accentue sur les effectifs. Denis me confirme que Bamako travaille sur des hypothèses de repli des forces. Il s'agit, pour la brigade, de passer de 3 200 à 2 200 hommes d'ici la fin du mois d'avril, en laissant prioritairement des unités légères. Je comprends

parfaitement la logique financière qui sous-tend cette préoccupation, mais à la veille d'attaquer une seconde vallée, et sans connaître le niveau d'attrition de l'ennemi, il m'est difficile de m'inscrire dans cette logique et, surtout, de proposer le repli des unités d'appui (artillerie, génie) ou des unités bien protégées (VBCI) en premier. Nous sommes encore engagés dans des opérations de coercition qui nécessitent toute la palette des capacités aéroterrestres. À ce stade de la campagne, vu de l'Adrar et de Gao, nous devons poursuivre des katibas terroristes et les chasser de leurs sanctuaires. Plus tard, nos successeurs pourront pourchasser les petits groupes par des actions ponctuelles et ciblées.


Mi-mars : l'Adrar des Ifoghas
« la fouille des douves »
ALGÉRIE
Opération Septenkéro 4
Opération Martin
GTIA 3
GAM
Tessalit
Boughessa
Ti-n-zaouatene
Irharrhar
GTIA 4
Ametettaï
Opération Panthère 6
Camp
des roches
Tibegatine
Le Garage
In Tegant
Abeibara
In Taglit
Tahor
Camp des sables
Terz
FATIM
Aguelhoc
Cirque
d'Assamalmal
Adrar
Dourit
Assamalmal
Jason
0
25

La chaleur a rejoint Tessalit, inondé d'un soleil éblouissant. J'ai raccroché le combiné. Denis va mettre en forme notre position, notre argumentation capacitaire sur la manœuvre de désengagement. La feuille de route est tendue, le temps presse, et il faut en finir avec ces katibas, chacun le sait.

Les véhicules sont pleins de cartons d'eau et de munitions. Les derniers blindés, tout juste réparés, rejoignent les escadrons. Je passe la matinée avec Xavier à revoir mes Africains du 126, du 1er RIMa, les sapeurs du 31 qui m'offrent, souriants, leur insigne tissu des plongeurs spécialisés dans le déminage. Ils ont fait l'Ametettaï et repartent pour Terz. Je retrouve, sans formalisme, la section de l'adjudant Morgan, rattachée aux Coqs. J'échange pendant quelques instants avec mes équipages de chars d'Angoulême. Avec leurs tubes de 105 mm, ils ont protégé les fantassins du REP. Les légionnaires rejoignent leurs véhicules, colonne par un, en traversant le grand terre-plein du camp. La tenue des hommes est irréprochable, casque sur la tête, cartouchières ajustées. Les tireurs et chargeurs missiles portent leurs lourds cylindres sur le dos, les mitrailleurs une caisse de munitions à chaque bras ; le poids, l'ennemi du fantassin. Chacun connaît sa place. Les sergents ont repéré leurs véhicules la veille au soir avec les lieutenants.

En les voyant, je ne peux m'empêcher de penser à mes chasseurs mécanisés près de trente ans plus tôt en Allemagne, les mêmes silhouettes, les mêmes gestes, la même répartition des responsabilités. Le lieutenant Jean-Thomas du REP me salue, suivi de ses légionnaires venus de tous les horizons. Il commande et vit avec ses hommes, qui lui font confiance. Cette alchimie du métier militaire est l'essence même de notre identité et de notre vocation. Pour la plupart, ces hommes n'étaient pas nés lorsque, jeune lieutenant, suivi de mes trente appelés, équipés, casqués, je rejoignais mes blindés sur la place de France au camp de Münsingen, au parc à chars de

Mourmelon. Le matin, avant le lever du soleil froid d'Allemagne, le vent accentuait encore les -20 degrés du parc à chars et des champs de tir. Et pourtant, ces hommes suivaient leur chef, comme les légionnaires, les Gaulois, les Bisons, les Marsouins suivent les leurs. L'infanterie, toujours. Les chars soviétiques ont disparu et nous traquons les terroristes. C'est la même armée, le même idéal, la même formation, une armée qui s'est sensiblement adaptée au fil du temps par des réformes successives, mais qui a su garder son âme, ses règles, son code d'honneur, une armée tournée vers la défense de la France et de ses valeurs.

Le GTIA 3 quitte Tessalit, suivi du GTIA 4, les blindés en tête, les camions derrière. Ils vont rejoindre dans la soirée fantassins et artilleurs d'In Tegant, à l'entrée de l'Ametettaï. Un caporal m'apporte une bouteille d'eau, indispensable pour éviter le coup de chaleur. Avec Xavier, nous les regardons tous partir et nous les saluons, sans un mot, les uns après les autres pendant deux heures. Tous ne reviendront pas. La colonne s'avance lentement vers le sud, déjà recouverte de sable et de poussière. Nous passons l'après-midi à étudier les hypothèses de désengagement. Je reçois les journalistes présents sur le site pour leur expliquer la situation et les opérations en cours. Mon intention, ils le savent, est bien de leur permettre de voir toutes les composantes sur le terrain, sans distraire des moyens de protection propres. Eux aussi ont la pression de Paris. Ils doivent produire des sujets et montrer aux Français qui attendent ce que vivent leurs soldats au Mali. Nous devons leur permettre de témoigner, de dire avec leur sensibilité, leurs mots, ce qu'ils comprennent, ce qu'ils voient de cette campagne. Ils sont les artisans et les garants de la liberté, même si parfois leurs sujets ne correspondent pas toujours à ce que nous souhaiterions, il faut l'admettre. La disponibilité des hélicoptères aussi a été améliorée, ce qui rend possible leur déplacement en Puma vers les positions d'arrivée des deux GTIA. En accord avec eux, j'ai réparti les deux équipes TV avec le souci constant de ne désavantager personne.

Le soleil se couche une fois encore sur un camp vidé de ses habitants. La colonne a rejoint les bordures ouest du Tigharghar. Notre officier de liaison auprès des Tchadiens nous fait part de l'impatience de nos alliés qui comptent sur nous pour une partie de leur ravitaillement. Installés dans la vallée d'Assamalmal, ils sont prêts à rejoindre la sortie est de Terz. Les pneus attendus ne sont toujours pas arrivés, mais des pièces ont rejoint Aguelhok, leur base arrière, et seuls nos hélicoptères peuvent effectuer ces mouvements. Les ordres sont donnés en ce sens. Nos frères d'armes paient le prix du sang et nous sommes dans la même barque !

Veillée d'armes pour le PC. À Gao, Denis et Bert font le point de Doro 3, une belle opération dans la profondeur. L'ennemi a subi des pertes, écrasé à chaque contact par la combinaison des feux VBCI, canons Caesar et hélicoptères. Le chef d'état-major prépare les opérations futures avec toujours cette même volonté de ne pas subir et de traquer les terroristes. À Tessalit, nous regardons les reportages sortis sur les deux principales chaînes nationales. Nous trouvons le premier objectif, le second plus polémique sur nos alliés tchadiens, filmés deux jours plus tôt au sud du massif. Dommage !

Samedi 16 mars

Panthère 6, J + 1

L'artillerie et la chasse détruisent les dépôts terroristes

Difficile de dormir. Avec Xavier, nous sommes debout à 1 heure. Une fois de plus, les dés sont jetés. D'In Tegant, les paras ont rejoint les contreforts nord de Tahor pour s'emparer des hauteurs et éviter de passer

par le coupe-gorge. Le GTIA 3 a rejoint l'entrée du défilé pour attirer à lui les résistances. Tout se met en place. Profitant de l'obscurité, Desmeulles pousse ses compagnies de légionnaires vers les hauteurs, Gougeon se déploie ostensiblement. J'ai un œil particulier sur les appuis, l'artillerie, les hélicoptères en alerte et les chasseurs en couverture. Une fois fixés, bloqués par un ennemi, fantassins et blindés se tourneront vers eux et l'attente sera longue. Mon conseiller air, Rodolphe, et son binôme artilleur, sont deux jumeaux inséparables. Ils travaillent côte à côte dans la petite pièce du CO, à proximité immédiate du lieutenant-colonel Bruno, le chef opérations. À 5 heures, une fois l'opération lancée, je rejoins en hélicoptère le PC du GTIA 3 à quelques kilomètres de l'entrée de la vallée. Je tiens à vérifier la « chaîne feux », cet ensemble complexe et continu qui part de l'observateur de l'avant, engagé en première ligne, aux tubes à l'arrière, en passant par les capitaines conseillers qui proposent au colonel du GTIA les feux possibles en fonction de l'ennemi et de l'effet à obtenir. En théorie, cela peut paraître simple. En réalité, la préparation et la coordination entre acteurs sont la base de la réussite, du bon fonctionnement de cette chaîne. Un grain de sable suffit et la bombe guidée s'abat sur nos lignes. Les batteries sont bien en place et l'axe de tir a été calculé pour prendre en enfilade toute la vallée sur plus de 20 kilomètres. De l'autre côté, les mortiers détachés auprès des Tchadiens compléteront les feux si besoin. Au PC du GTIA 3, je retrouve cette équipe du 1er RIMa avec laquelle je travaille depuis un an et demi. L'aviateur et l'artilleur sont présents. Des cibles ont été détectées par un drone Harfang : des pickups camouflés, cachant probablement des stocks de munitions. Une patrouille de chasseurs reçoit l'ordre de les détruire. Nous voyons la scène sur un petit écran, le *Rover*, qui reçoit les images du drone. Les véhicules sont pulvérisés dans un déluge de flammes. Nous entendons les explosions du PC. Pourtant, nous ne détectons aucun combattant à pied. Les légionnaires arrivent sur les hauteurs sans combat. La tension est palpable. Nous craignons l'imbrication

et les tirs à très courte portée dans ce désert de pierres noires. La patrouille quitte la zone, à court de carburant. Renseignés par le drone, les artilleurs poursuivent les tirs dans la profondeur, détruisant à leur tour deux autres véhicules sous les yeux des journalistes. Les deux moyens sont complémentaires. Les bombes guidées laser sont particulièrement efficaces sur des objectifs très précis dans l'espace (bunker, pickup), mais la mise en place du tir nécessite généralement quelques échanges entre le capteur et l'avion, qui peuvent prendre du temps et permettre à une cible dynamique de quitter la zone. Pour les unités au sol, ces bombes particulièrement efficaces sont donc un complément à leurs propres moyens. Les batteries d'artillerie sont entraînées pour tirer en quelques minutes sur des cibles déployées, fixes ou mobiles jusqu'à 10 kilomètres pour les mortiers, 40 kilomètres pour les Caesar. La précision quasi décamétrique des obus de 155 mm offre des possibilités de tirs bien supérieures aux pièces d'artillerie antérieures, sans discontinuité de jour comme de nuit. La complémentarité de ces feux, associés à ceux des chars et des hélicoptères, mérite donc un effort d'anticipation, une bonne connaissance technique et des ordres clairs pour prioriser les feux en fonction de la nature de l'ennemi et de la disponibilité des moyens.

Comment reconnaître un terroriste d'un berger

11 heures, le dispositif en place est cohérent. Côté renseignement tactique, les équipes d'écoute sont en place. J'ai partagé mon unité spécialisée en deux détachements, le premier à Tessalit, le second à Gao. La veille, des conversations de terroristes ont été captées dans la vallée. L'information a été diffusée. Des guides maliens observent, incrédules, ce déploiement de capacités, d'antennes, d'ordinateurs. Ils entendent les tirs d'artillerie qui résonnent dans la vallée. L'un d'eux parle bien notre langue. Il organisait des voyages « aventure » dans le Tigharghar pour des touristes français. Il en parle comme d'une époque heureuse et révolue. Il est touareg

et n'aspire qu'à vivre en paix dans cette région qui est la sienne. Sa famille, quittée il y a deux ans, habite à quelques kilomètres du PC. Son épouse l'attend, réfugiée dans un pays limitrophe. Les pays en paix ne savent pas la chance qu'ils ont.

Je lui demande comment reconnaître un autochtone d'un terroriste dans la zone. Sa réponse, pleine de bon sens, est déconcertante. Le premier regarde l'étranger dans les yeux et ses pieds sont abîmés, à l'inverse du terroriste aux pieds soignés qui cherche à fuir la zone sur une moto ou à dos de dromadaire en évitant le contact. Retour au PC de Tessalit, les comptes rendus de progression s'enchaînent. Les Tchadiens ont rejoint l'entrée est de la vallée par un raid rapide. Les Puma leur acheminent le ravitaillement demandé entre Aguelhok et Terz. Les Gazelle survolent prudemment Tahor. De haut, ils guident les paras en leur désignant la « piste djihadiste » indispensable pour l'infiltration en véhicules. Terz délivre rapidement ses premiers secrets : des dépôts d'obus, des réserves de nourriture cachées dans les rochers, des positions de tirs inoccupées. L'escadron du GTIA 4, les Crocos, suit de près les compagnies d'infanterie, prêtes à tirer au plus loin dans ces grands espaces parsemés de rochers et de bunkers de pierres. La chaleur est étouffante. Un Puma vient d'évacuer un soldat victime d'un coup de chaleur.

Le caporal Van Dooren, mort pour la France

À 16 heures, le chef conduite du centre opérations me rejoint dans mon petit bureau, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Le char de tête vient de sauter sur un engin explosif, camouflé dans un virage sous une couche de sable. L'obus d'artillerie a été mis à feu par un plateau à pression, écrasé par les roues de l'AMX-10RC. Le poids des fantassins ne suffit pas à le mettre en œuvre. Nous le saurons après, un autre obus, plus gros encore, n'a pas explosé. En quelques minutes, le char s'est embrasé. Le sergent, chef de char, aidé d'un sergent du génie, a plongé dans la tourelle pour aller

chercher ses deux hommes, assommés par le choc et blessés par l'explosion. Il les sauve *in extremis*, moyennant de sérieuses brûlures. À l'avant, le pilote ne répond plus. Les sept kilos d'explosif ont percé le plancher de son compartiment. Le caporal Alexandre Van Dooren, du 1er RIMa d'Angoulême, sera le quatrième tué de la brigade. Les chirurgiens sont prévenus aussitôt et un hélicoptère sanitaire décolle en soulevant un nuage de poussière, fonçant plein sud pour évacuer les trois brûlés. Une heure plus tard, les infirmiers de l'antenne chirurgicale sortent les trois Marsouins du Puma. « *Moment difficile où la guerre, la souffrance se rappellent à nous, en direct*. » Un spécialiste des grands brûlés de l'hôpital Percy, l'hôpital d'instruction des armées, à Clamart, les reçoit, entouré d'anesthésistes et de chirurgiens d'autres hôpitaux militaires. L'ennemi a « pourri » le terrain, pour reprendre un terme militaire, en posant des pièges et des mines. Beaucoup ont été détectées et désamorcées par nos précieux sapeurs. Il a suffi d'une seule pour surprendre et détruire ce char. Le film ne peut pas être rembobiné. Le caporal est mort au combat et il faut prendre les bonnes mesures pour soutenir le moral de l'unité touchée et éviter d'être à nouveau frappé. Au point de situation du soir, nous respectons une minute de silence en souvenir du jeune pilote. La veille, nous l'avions salué, avec Xavier, à quelques mètres de là. En France, sa compagne enceinte et sa petite fille viennent d'être prévenues. Alexandre était un caporal exemplaire, volontaire et consciencieux, un de ceux qui font honneur à leur pays, un de ceux dont l'absence fait mal. Le médecin principal organise l'évacuation stratégique de l'équipage blessé. Brûlé, le sergent est conscient et il demande des nouvelles de ses camarades. Dans l'entrée de la salle d'opérations, je le retrouve couché. Je le félicite pour son acte de bravoure, mais je lui confirme aussi la triste nouvelle. Il a fait plus que son devoir, mais il ne peut plus bouger et son corps se tend en réalisant qu'il ne verra plus son pilote. Un équipage de char forme un tout, une équipe soudée, une petite famille qui partage les bons et les mauvais moments, les épreuves et

les joies. L'esprit d'équipage est une réalité quasi physique. Je reverrai plus tard le courageux sous-officier décoré par le ministre de la Défense la veille du 14 Juillet et, juste avant, son tireur canon, encore à l'hôpital Percy car sérieusement blessé dans sa chair, pour le décorer de la croix de la Valeur militaire avec palme, la plus haute distinction.

Dimanche 17 mars

Descendre dans la vallée, en zone minée

Nuit courte à Tessalit. Difficile de dormir, de ne pas penser à cette vallée encaissée et brûlante qui a déjà coûté la vie à un jeune caporal. À peine debout, j'avale un quart de café avec Xavier, quelques biscuits secs de la ration, face au soleil qui se lève sur l'Adrar. Il est 6 heures, les six rétroviseurs des trois petits véhicules sont tous occupés. Les officiers du PC se rasent sans un mot. Je vais profiter du calme relatif pour faire un aller-retour à Tahor, voir les lieux de l'explosion et rencontrer mes hommes. En Puma, nous y sommes en une demi-heure. Nous survolons « *un paysage lunaire, des pierres noires partout, des mamelons successifs et des pistes entre les pierres* ». Le colonel du GTIA 4 m'accueille sur un col. Le Puma repart aussitôt. Le PC est au centre du dispositif, face à un grand glacis adossé à une colline. Les vues portent à 2 kilomètres, d'un côté les contreforts nord par lesquels ils ont abordé le massif hier matin, de l'autre le plateau qui descend vers la vallée de Terz, à moins de 1 500 mètres. Les compagnies ont pris position face au sud. Elles ont observé toute la nuit pour déceler des présences humaines, avant de descendre dans cette faille sombre. Une colonne de légionnaires passe à proximité pour gagner une autre position d'observation. La chaleur a rejoint l'Adrar et je croise un

journaliste et son cameraman intégrés à la colonne. Avec casques et gilets pare-balles, tout paraît plus dur et pourtant il est interdit de faire l'impasse sur la protection. Nous faisons le point face au terrain avec les officiers du PC parachutiste. Je devine le défilé coupe-gorge juste derrière la colline. Nous allons le prendre à revers.

Avec les jumelles, j'aperçois la fumée du char qui termine de se consumer à 1,5 kilomètre en arrière. Quelques minutes plus tard, je retrouve sur les lieux le capitaine Augustin et Gougeon, qui nous a rejoints dans la vallée pour l'occasion, en hélicoptère de son PC. Moment de soldats, où chaque mot compte. Cet escadron a tout fait depuis Niamey et Gao. Ces Marsouins du 1er viennent de perdre un des leurs et ils vont devoir continuer, descendre entre d'autres rochers avec leurs chars surchauffés et poursuivre le combat. Cette fois, la mort est concrète, cruelle. La colonne attend l'ordre de repartir et tous vont passer devant la carcasse encore fumante, tombeau de leur camarade. Avec l'incendie, les obus ont explosé. La tourelle a sauté. Le char est méconnaissable. Le chagrin et la peur s'entremêlent naturellement dans le cœur de mes Africains, en attente derrière leur blindage. La mort fait partie de notre engagement, la mort de l'ennemi, mais aussi la nôtre et celle de nos camarades. Le dire est une chose, le subir et poursuivre en zone de risques en est une autre. Je salue mon capitaine. Tout repose sur lui. Ses hommes le regardent. S'il flanche, s'il s'assoit, ils se coucheront. Il le sait. Son rôle peut se résumer à un verbe : commander, ce qui signifie écouter, comprendre, expliquer, aimer ses hommes, donner des ordres clairs et réalisables, donner l'exemple, être exigeant, motiver, encaisser les coups sans tomber et dire la vérité à ses chefs et à ses hommes, sans démagogie. C'est tout l'exercice du commandement que nous apprenons en école de formation et que nous nous transmettons de génération en génération au quotidien, le fil d'Ariane du métier et de l'identité militaires, la clé de notre ADN. Le Puma redécolle. Je survole la colonne blindée, le char martyrisé, le capitaine seul debout qui lève la tête,

le casque à la main. Cette armée ne vaut vraiment que par ses chefs et les hommes qu'ils commandent. L'hélicoptère reprend sa course vers le nord. Je dépose Gougeon qui rejoint son GTIA 3 face au coupe-gorge. Dans quelques heures, deux de ses unités d'infanterie, ses sapeurs, vont traverser le dispositif du GTIA 4 et s'engouffrer à leur tour dans la vallée, en prenant la tête de la progression.

Vingt ans après, l'heure des maréchaux

À Tessalit, nous sommes penchés à nouveau sur des cartes papier et 3D de cette longue vallée pour imaginer toutes les positions favorables aux embuscades. Toutes nos optiques d'avions, d'hélicoptères, de chars, de fantassins sont tournées vers ce couloir de plusieurs kilomètres, surmonté de crêtes et barré par des barrages naturels de pierres et de rochers. À Gao, Denis a fait le bilan de l'opération Doro 3 : pertes ennemies, mais aussi armement, explosifs, téléphones, pickups et documents à exploiter. Dans le Sud, nos blindés ont évité le danger des mines, le plus souvent alertés par la population, toujours très favorable. À Tombouctou, l'escadron a commencé à effectuer des patrouilles, non plus le long du Niger, mais vers le nord, le Sahara. Le PC les a orientés vers un raid prochain en direction de l'erg d'Araouane à 300 kilomètres plus au nord. Il s'agit donc de trouver des pistes praticables pour effectuer un nouveau raid. En fin d'après-midi, la dépouille du caporal est arrivée par hélicoptère. Elle sera placée sous une tente à côté de l'antenne chirurgicale dans la boîte mortuaire recouverte d'un simple drapeau tricolore. Toute la nuit, elle sera veillée par les combattants du camp, à tour de rôle, dans le plus grand silence, gardée par deux de ses camarades debout. Vingt ans plus tôt, à Bihac, alors capitaine avec ma compagnie, j'avais veillé le brigadier-chef Dubrulle, voisin du premier spahis, tué à Otoka par un sniper. Mes Gaulois, sans ordre, avaient passé toute la nuit par groupes successifs au pied de notre frère d'armes. Quelques jours plus tard, spahis et Gaulois s'étaient retrouvés engagés dans

une série de combats sur le col de Skokovi. Un de mes sous-officiers avait été blessé par balle. Les rafales de mitrailleuses martelaient le blindage des VAB et des blindés, coincés dans la vallée. La discipline du feu, marque des troupes professionnelles, avait été scrupuleusement respectée. Les hommes n'avaient pas cédé à la peur et à la haine. « Ceux d'en face », belligérants devenus ennemis le temps d'une embuscade, avaient subi des pertes et mesuré la détermination des Casques bleus français. La maison des snipers avait été détruite au canon mitrailleur de 20 mm. La force respecte la force et écrase les faibles. Les chefs de tous niveaux avaient commandé leurs hommes et la cohésion de la compagnie s'en était trouvée renforcée. Depuis vingt ans, à la date anniversaire de cet accrochage, mon sous-officier et moi nous appelons ou nous envoyons un message. Il était de ma compagnie, de ma famille, et il le restera. Devenu major, il est maintenant président des sous-officiers du 92e RI, un de ces « maréchaux » qui tiennent le langage de vérité, fût-il dur à admettre, et qui assurent la concertation, la cohésion et la solidité de notre institution.

Après le point de situation du soir, je m'isole avec Rémi pour finaliser l'ordre du jour de la cérémonie funèbre qui se tiendra le lendemain matin sur ce terre-plein que nous avons traversé deux jours avant pour saluer les combattants de l'Adrar, et celui qui allait mourir. Pour la quatrième fois, je sors mon vieux stylo à plume et je rejoins la France par la pensée, les parents, l'épouse d'un de mes soldats tombé au champ d'honneur. Quelle que soit l'issue de cette campagne, aussi éclatante que puisse être la victoire finale, je sais qu'ils porteront ce deuil toute leur vie et les générations suivantes garderont cette cicatrice ouverte au cœur de leurs souvenirs. Les mots ne remplacent pas un être cher, mais il est du devoir du chef d'écrire, d'expliquer et de s'associer à la douleur. Pour moi, ces quatre soirées de deuil et d'écriture auront été les pires de cette opération. Elles n'ont été qu'une bien maigre mais indispensable contribution au deuil des familles. En relisant la fiche d'Alexandre Van Dooren, en cherchant mes mots, je

m’accroche à la tombe d’Albert Compain que nous avons salué trois mois plus tôt avec trois autres Marsouins d’Angoulême. Sans doute sont-ils ensemble maintenant au paradis des soldats et des héros, après avoir combattu et être tombés pour leur pays, loin de leur famille. Je garde pour moi cette communauté de destins et de douleurs, bien persuadé que ces deux hommes ne sont pas tombés pour rien. Tant que des jeunes Français accepteront de s’engager et de défendre leur pays avec la mort comme risque consenti, tant que la France acceptera le prix du sang, elle sera respectée et crainte, elle sera en mesure de défendre ses valeurs, ses intérêts et la paix pour ses citoyens sur le sol national. Les lettres sont terminées. Je me laisse la nuit pour les retoucher. Elles ne partiront que le lendemain avec le Transall après la cérémonie.

Lundi 18 mars

Les adieux au caporal, la fouille de Terz

Réveil nocturne. La salle opérations est calme. Les unités du GTIA 3 ont commencé leur mouvement pour monter le long de la piste djihadiste. Les pièces d’artillerie sont en place. À Tessalit, comme tous les matins, le caporal et ses deux hommes de service viennent de hisser notre drapeau tricolore le long du mât des couleurs. Ils l’ont arrêté à mi-hauteur. À cet instant, comme partout en France et sur nos emprises dans le monde, les hommes s’arrêtent et saluent le drapeau le temps de la montée des couleurs, qu’ils soient en tenue ou, comme ici, prêts à se raser, le quart posé sur le capot d’un véhicule. Toutes les casernes, les bases, ont mis leur drapeau en berne. La communauté militaire s’associe aux combattants de la brigade. L’armée salue la mémoire du caporal Van Dooren et soutient ceux qui se

battent. À 7 heures, tous les hommes présents sont rassemblés en carré. Suivant un cérémonial sobre, les hommes présentent les armes, le cercueil sort d'un petit bâtiment porté par six Marsouins du 1er. La chaleur est déjà écrasante, la lumière éblouissante. La lecture de l'ordre du jour rend hommage à notre caporal. « *Caporal Van Dooren, tu es mort au combat, à ton poste. Ton sacrifice nous ramène une fois de plus à la dure réalité de la guerre… Alexandre, lorsque les trois couleurs, symbole de la patrie, seront mises en berne dans tous les régiments de France, c'est toute une armée, ta famille, et par elle toute la Nation qui te rendra un hommage sobre mais vrai, l'hommage dû à un de ses fils, mort en héros.* » Le petit camion quitte doucement le grand glacis, rejoignant la piste d'aviation et le Transall de Bamako.

La matinée va être occupée à boucler une vision partagée avec les deux adjoints et chefs d'état-major sur l'évolution de la brigade. Cette opération coûte cher et il faut ajuster les effectifs à la situation sans mettre en péril ceux qui resteront.

Les Tchadiens bloquent la vallée, les fantassins du 126e RI de Brive ont dépassé les blindés du 1er, puis les légionnaires du REP. Avec leurs camarades sapeurs, ils progressent pas à pas et effectuent les fouilles des rochers, des grottes. Au même moment, les paras du GTIA 4 ont bifurqué, eux aussi à pied, vers le défilé, en le prenant à revers. Ils vont trouver des sites de bivouac désertés depuis peu, du matériel et des emplacements de combat. Le défilé était bien impraticable aux véhicules et prendre les positions à revers était la décision la plus appropriée. Les chasseurs survolent l'Adrar, prêts à délivrer des feux. Nos hélicoptères survolent les vallées par patrouilles successives. À tout moment, nous nous attendons à une embuscade ou à des combats de freinage, organisés ou isolés, d'autant que la vallée est bien plus étroite que l'Ametettaï. Les positions de combat favorables sont nombreuses. Avec les officiers du PC, nous suivons les unités de tête sur la carte numérisée. J'ai fixé la carte de la vallée dans mon

petit bureau avec un plastique transparent et nous voyons au fil des heures les unités d'infanterie avancer.

Mais où sont les otagesxxxxxxx

Parallèlement, mon PC de Gao, avec qui je suis régulièrement en contact, m'indique qu'ils seront bientôt en mesure d'explorer de nouvelles zones où pourraient se trouver des terroristes du Mujao et des concentrations de munitions et de matériels. Une rapide étude de la situation et des impératifs parisiens m'amène naturellement à orienter mes équipes de planificateurs vers des travaux d'anticipation. Pour moi, il s'agit toujours de nettoyer l'Adrar, de fouiller les vallées, pour ne rien laisser au hasard, puis dès que possible de basculer mes efforts sur la boucle du Niger. Cette manœuvre d'actions successives me permettra de répondre à temps à la demande de décroissance des effectifs sans donner l'impression à « ceux d'en face » de décrocher. Si tout continue à ce rythme, je considère qu'il nous faudra dix jours, avec nos alliés tchadiens, pour être certains qu'il ne reste plus de forces coordonnées de niveau katiba (environ 100 hommes) cachées dans le massif.

Pour cela, face à la carte, j'identifie deux zones où mes fantassins devront aller : Terz, la vallée d'Assamalmal au sud. Ces fouilles devront être accompagnées d'observations permanentes et plus tard de raids blindés concentriques autour du massif pour vérifier les campements éloignés et les mouvements de petits véhicules. « *Y penser toujours, n'en parler jamais* », nous n'oublions pas les otages, ces aiguilles cachées dans ces déserts de pierres et de sable. Nous savons qu'ils sont les objectifs prioritaires des services, des forces spéciales. Même si nous n'avons pas toujours le renseignement souhaité, nous avons toujours cherché à garder une petite réserve aéromobile pour intercepter avec nos propres moyens tout mouvement suspect, notamment en périphérie de secteur. Plus nous avançons vers le sud et plus nous observons les bords du Tigharghar. À

défaut de combattre, l'ennemi pourrait tenter une sortie vers un pays limitrophe ou vers Kidal, la ville la plus proche. Comme des chiens de troupeaux, nos Tigre surveillent et parfois interceptent avec des petites équipes en Puma des véhicules isolés à proximité du massif, sans succès. Pendant que les fantassins gravissent les crêtes de Terz, que les sapeurs déminent les carrefours sous une chaleur infernale, les deux PC préparent l'avenir. J'ai fixé au PC principal de Gao de réfléchir à la meilleure planification possible d'actions successives compatibles avec un repli pressenti début avril. Au PC avant de Tessalit, je leur ai demandé de me proposer la fin de la fouille du Tigharghar en prenant comme hypothèse de travail le rythme de progression actuel. Il s'agit de terminer le nord et de poursuivre au sud, en surveillant de près Tombouctou, que des terroristes chassés pourraient être amenés à attaquer. Des informations de la population nous le prédisent depuis le début des opérations, sans indication précise.

Le GTIA 3 est dans la vallée. Les Bisons et les légionnaires trouvent des munitions, des stocks de nourriture, des positions de tir abandonnés tout au long de leur avancée et des mines enfouies. À certains endroits, des lames de rasoir et des barbes rasées attestent la précipitation et la volonté des terroristes de se « déprofiler ». Il apparaît au fil des heures que l'ennemi résiduel a abandonné la vallée avant le combat, bien certain de notre volonté d'en découdre et de le déloger, comme dans l'Ametettaï.

Les PC réfléchissent et envisagent la possibilité de transporter en hélicoptères un volume de parachutistes à l'entrée du cirque avant la fin de la fouille de la vallée. L'absence de renseignements précis sur les zones de caches possibles, les élongations, la faible disponibilité des hélicoptères nous dissuadent de le faire. Dans la soirée, un tir d'artillerie résonne dans la vallée. Un véhicule a été détecté. Les hélicoptères survolent la zone sans résultat. Nous passons la soirée à discuter avec les journalistes devant une

ration commune. Ils rentrent de la vallée et vont préparer leurs sujets, très satisfaits de leur reportage.

Mardi 19 mars

Panthère 6, J + 5

Cette vallée est un four

Terz ne sera pas Ametettaï. Nous apprendrons par la suite que cette vallée était la position de repli de sa grande sœur du Nord, mais les terroristes survivants ont préféré quitter la zone sans combattre. Beaucoup ont perdu leurs chefs et ont rejoint leur pays ou des zones plus hospitalières. Dans l'immédiat, il me paraît indispensable d'aller de l'avant pour retrouver mes deux colonels et leur exposer les missions futures en cours de conception, prendre leur avis et évaluer la capacité des hommes à poursuivre sous ce soleil de feu. « *C'est l'avant qui commande* », là aussi. Je rejoins Terz en Puma, le PC du GTIA 3 blindé entre deux mamelons. Les VAB radio et PC entourent les tables, les chaises et les cartes. Je reconnais mes vieux sous-officiers d'Angoulême, souvent côtoyés au quartier ou sur les champs de tir et de manœuvre en France. Ils sont à leur poste, eux aussi accablés par la chaleur. Les bouteilles d'eau sont à plus de 40°. Nous sommes loin des hivers glacials des Balkans et d'Afghanistan. Nous partageons ensemble une ration, comme nous le faisions quelques mois avant dans le camp d'entraînement de Canjuers (Var), entre deux séances de tir de blindés, ceux-là mêmes qui progressent un peu plus loin. La bière fraîche du foyer de l'escadron est bien loin, le pineau charentais aussi et

nous rions de bon cœur en évoquant ces plaisirs simples que nous retrouverons bientôt.

Il est 13 heures, le feu tombe du ciel de l'Adrar. Les avant-postes se rapprochent de la ligne tenue par les Tchadiens à l'extrémité est de la vallée. Les sapeurs continuent de déminer à genoux dans la vallée, en gilet pare-balles et en casque. Les pistes sont très étroites et le terrain accidenté. La colonne d'acier avance doucement sans engager ses moyens lourds, citernes et véhicules de dépannage. À l'avant, les bulldozers légers aplatissent les bosses et les petites tranchées pour permettre le franchissement de la vallée. Sans eux, impossible d'avancer ni de faire demi-tour. Gougeon est optimiste. Il a compris que nous lâcherons les chevaux une fois la jonction faite avec les Tchadiens, que le temps est dorénavant compté dans l'Adrar avant le début du repli.

Avec Rémi et mon garde du corps, nous rejoignons le PC du GTIA 4 un peu plus en arrière, d'abord en VAB, puis en hélicoptère. Dans le blindé, le thermomètre affiche 56°. Ce véhicule équipé de transmissions satellitaires est arrivé directement d'Afghanistan le mois précédent. Ses hublots sont bloqués par des antennes à demeure. Le PC du GTIA 4 est installé au pied de petits rochers. Quelques courtes bâches permettent d'avoir un peu d'ombre, mais l'écrasement par la chaleur est identique. Nous échangeons nos avis avec Desmeulles sur la capacité de ses paras à durer, leurs besoins. Le PC est sobre, quelques radios dans des sacs à dos, des cartes pliables, des bouteilles d'eau. En quelques minutes, je suis passé d'un PC blindé à un PC para. C'est toute la diversité et la complémentarité de nos capacités de commandement qui sont résumées et rassemblées dans cette vallée, en deux versions différentes. La première est plus adaptée aux raids blindés, aux grands espaces, la seconde au terrain compartimenté et à la progression lente et indispensable des fantassins en terrain difficile. Les deux PC suivent la même méthode de raisonnement et disposent de transmissions performantes avec les artilleurs, les aviateurs, le PC de Tessalit. Là encore,

la plus grande rusticité des hommes côtoie la technologie satellitaire qui assure la supériorité tactique. Je retrouve l'adjudant Cristian de Tombouctou, celui qui m'avait guidé et accompagné jusqu'à la maison de René Caillié. Il garde le sourire en toutes occasions. Issu des commandos parachutistes, il a été placé au PC pour le suivi du renseignement sur le terrain. Perspicace, observateur et fin tacticien, il sent les choses. Nous discutons tous les deux de la fuite des terroristes, du char détruit sur la piste, du terrain. Il me sort une carte de la vallée sur laquelle il a placé toutes les positions de tir identifiées, les axes de tir, les positions et itinéraires de repli, du travail de professionnel préparé bien à l'avance, bien adapté à la vallée et aux axes de pénétration.

Les ordinateurs terroristes révèlent leurs secrets

Les fouilles se poursuivent. Des ordinateurs portables, certains à écran tactile, ont été trouvés à proximité. Ils contiennent tous les cours imaginables du parfait terroriste : la manipulation d'explosifs, la décapitation d'êtres humains, des scènes de combat filmées sur fonds musicaux exaltés. Une compagnie vient de trouver camouflé un pickup équipé d'un canon bitube de 23 mm, de fabrication soviétique, arme redoutable qui peut tirer à plus de 2 kilomètres en tir direct contre des blindés et des fantassins. Les pneus sont crevés et le châssis est abîmé, les terroristes l'ont abandonné sans prendre le temps de le miner. Dans nos carnets d'identification des katibas d'Aqmi, ce matériel est le plus dangereux et nous mesurons leur sentiment de défaite et de terreur en constatant son abandon sans combat. Le véhicule sera plus tard évacué de la vallée et réparé par les légionnaires pour trouver sa juste place au musée du 2e REP à Calvi, comme témoin de cette opération. Il est temps de rejoindre Tessalit et de préparer l'avenir avec le PC avant. L'après-midi est passé à concilier le souhaitable et le possible, terminer rapidement le Nord pour

basculer les efforts dans la boucle du Niger en répondant aux impératifs de repli des forces dès le mois suivant.

Au cours du premier mois d'engagement le PC a conçu ses opérations de Bamako à Tombouctou et Gao, en suivant de près l'arrivée successive des unités d'Afrique et de France. Après un mois et demi de raids et de combats sur un terrain grand comme deux fois la France, il s'agit de planifier le rapatriement successif des unités sans ralentir la cadence des opérations, sans donner à l'ennemi l'impression d'une pause logistique. Nous sommes bien loin de la guerre du Golfe et des plans distincts de mise en place et de repli étalés sur plusieurs mois. Les volumes ne sont pas les mêmes, mais il faut aller vite, d'autant que nos alliés africains sont au rendez-vous et que nos unités vont être relevées, remplacées par des contingents nigériens, tchadiens, burkinabés, en plus des bataillons maliens. En liaison étroite avec le PCC G08, le PC principal met en forme les travaux de planification indispensables au bon fonctionnement des activités futures. Par nature, la planification ne cesse d'évoluer et il est indispensable d'être souple et ouvert pour éviter de s'enfermer dans une solution unique, inatteignable. Trop d'exemples historiques ont montré que le suivi obstiné d'un plan bien pensé pouvait amener à des catastrophes, lorsque l'état-major ou le chef refuse de le considérer comme un corps vivant qui doit s'adapter sans cesse. Toute la difficulté est de sentir à quel moment il n'est plus possible de retarder l'exécution du plan sans remettre en cause la réussite de la mission, la sécurité de ses hommes. L'anticipation, la planification sont indispensables. Elles diminuent la part de risque, sans l'éviter.

Retour de Terz, nous finalisons les opérations futures en tenant compte des avis des colonels sur leurs capacités à poursuivre, sur les contraintes logistiques et sur la connaissance que nous avons des axes de pénétration de l'ennemi possibles à l'est du massif du Tigharghar. Même si l'attention est focalisée sur la vallée et la jonction prochaine avec les Tchadiens, ma

priorité est tournée vers l'avenir : la coordination avec nos alliés toujours, les prochains raids blindés, les appuis aéromobiles et le soutien au profit d'équipages, d'unités asséchées par plusieurs semaines sous le soleil écrasant, au profit de ces blindés et de ces véhicules en fin de vie, à qui nous demandons d'aller toujours plus loin.

Le disque rouge termine sa course. C'est l'heure du point de situation du soir, des retrouvailles informelles et conviviales devant le PC, de ce moment de détente tant attendu. J'ai volontairement associé sept journalistes de passage pour leur permettre de comprendre où nous en sommes et comment nous vivons cette opération. J'en connais certains, ils faisaient partie de la montée sur Tombouctou fin janvier, des combats à Gao le mois dernier. Que de chemin parcouru depuis deux mois, de moments partagés, de moments de forte tension face à l'inconnu. Toutes ces épreuves nous ont fortement rapprochés. Cette fois, au pied du bâtiment du petit PC du 71e régiment mixte de l'armée malienne, nous évoquons les rencontres d'information au pied des véhicules à Goundam, à quelques heures de la libération de Tombouctou, sous la seule pluie connue, puis les lendemains des combats de rue à Gao avant l'Adrar. Nous avons tous l'assurance de vivre une campagne hors norme où le danger est omniprésent, mais qui a du souffle, du panache. Libérer un peuple et aller réduire les dernières résistances armées au fond du désert n'est pas habituel. Ces journalistes connaissent bien la guerre. Pour certains, c'est leur vocation, leur gagne-pain, leur raison d'être, et nous les respectons et les apprécions pour ce qu'ils sont, des témoins de notre époque qui expliquent et montrent la réalité du monde en prenant des risques, avec un soutien logistique réduit, une forte pression de leur rédaction avec des moyens toujours plus comptés. Notre métier est différent, mais les aventures partagées, la rusticité des conditions de vie et le souci d'efficacité nous rapprochent sur cette terre inhospitalière. Le point de situation s'achève sur une prise de conscience

collective, celle de notre départ prochain, de la fin annoncée des opérations dans le Nord.

Mercredi 20 mars

Les Tchadiens sont à portée de main

Lever avant le soleil. Une légère brise balaie le camp, poussant quelques herbes sèches. Le soleil a retrouvé sa place entre les pics rocheux du massif. Plus au sud, Bisons, Marsouins et légionnaires reprennent leur avancée dans les thalwegs minéraux. Le débouché est de l'oued n'est plus très loin et la vallée commence à devenir plus large. Les Tchadiens sont à portée de main. C'est le moment où le respect des mesures de coordination prend tout son sens, une phase d'action où le danger peut venir de tirs fratricides. C'est d'autant plus vrai que nos modes d'action, nos équipements ne sont pas identiques, et qu'une méprise est toujours possible. Les exemples historiques sont multiples et, avec Xavier, nous rappelons aux officiers en charge de la conduite des opérations de bien redire à leurs hommes les précautions à prendre de part et d'autre pour éviter des pertes aussi bêtes qu'inutiles.

La matinée s'annonce calme. C'est donc le moment d'avancer dans les dossiers « organiques » du temps de paix, les équilibres RH (ressources humaines), les mutations des cadres de la brigade. Par téléphone, je m'assure avec mon adjoint de Clermont-Ferrand de l'équilibre du plan annuel de mutation, de l'avenir des subordonnés, de leur scolarité, leurs mutations. Nos hommes ne sont pas des étiquettes. Ils ont des aspirations légitimes de promotion, de bonheur et d'équilibre familial, et ils s'en remettent à leur autorité pour concilier leurs intérêts au bon fonctionnement

d'une institution en perpétuel changement. On ne peut pas demander à des jeunes soldats, à des pères de famille d'aller se battre sur des terres lointaines et leur expliquer que leur avenir ne dépend pas de ceux qui les emmènent et les commandent. Les relations de commandement forment un tout insécable où le terme de responsabilité prend tout son sens. À 5 000 kilomètres de Tessalit, j'appelle donc mes interlocuteurs habituels pour m'assurer que les attentes de mes subordonnés ont été prises en compte, pour discuter des mutations possibles et donner un avis d'opportunité en fonction des équilibres professionnels et familiaux. Échanges de gestionnaires, échanges de soldats.

En face du PC, au pied d'un petit bâtiment, le père Christophe a dressé une table de campagne recouverte d'un drap. Il célèbre sa messe matinale, face à l'immensité, sans prosélytisme, une messe courte et intense. Officiers et soldats sont mélangés, chacun avec son histoire et sa foi. Deux infirmiers sont présents. Ils connaissent le Padre, un habitué de l'antenne chirurgicale.

Dans l'après-midi, Denis m'avertit de l'empressement de Paris à alléger le dispositif et tenter de trouver des traces de nos otages. Des renseignements font état de la mort de Philippe Verdon, tué par des terroristes. Cela nous conforte dans l'idée de reprendre les fouilles plus au sud, même si nous savons que les services et les forces spéciales sont mobilisés sur ces objectifs depuis le début. Parallèlement, le PC principal prépare activement une opération au nord de Tombouctou, en direction du lac de Faguibine et de l'Erg d'Araouane. Là encore, les élongations sont mesurées avec soin, près de 300 kilomètres de sable à parcourir. Le raid aéromobile est envisagé, consistant à déposer une section de 40 fantassins en hélicoptères à partir d'un point intermédiaire, mais personne ne sait réellement qui habite dans ce petit village de cases, perdu dans les sables. Des terroristes d'Aqmi ont été signalés, probablement en fuite de Tombouctou et de l'Ametettaï. Il me paraît donc trop risqué de projeter une section isolée, même pour quelques heures, sans pouvoir lui assurer en

permanence une couverture d'hélicoptères armés, une capacité d'évacuation sanitaire. Il faudra y aller en véhicules, même légers, à partir de la boucle du Niger. L'escadron de Tombouctou est tout désigné pour ce raid, encore faut-il qu'il soit relevé sur l'aéroport par des alliés africains, mais pas question de laisser un petit détachement seul et donc vulnérable. Le plan de défense est achevé et il nécessite une unité, au moins 100 hommes, pour défendre ce site stratégique. Quelle que soit la pression mise sur les PC, il faut respecter les principes de la guerre.

La réalité de Terz nous rattrape. Les Tchadiens, sentant nos fantassins à proximité, ont repris leur progression vers l'ouest dans la vallée. Ils ont même dépassé une ligne de coordination que nous leur avions fixée pour éviter le risque de tirs fratricides très vite arrivés. Nous leur demandons de reculer et de nous recueillir sur cette ligne. Nos unités avancent vite, sans contact, et la jonction est une question d'heures ; mais pas question de perdre du monde bêtement. Le GTIA 3 a réussi à établir la liaison avec le DL et les artilleurs détachés auprès de nos alliés. Panthère 6 sera terminée demain. Au même moment, le PC de Bamako nous oriente vers une mission lointaine plus à l'est, incompatible avec la poursuite de la fouille de l'Adrar et de ses rebords est et sud, le cirque et la zone des grottes et des jardins que nous avons baptisés Jason 1. Les échanges avec le PC de Gao n'ayant rien donné, j'appelle Grégoire pour garder le cap sur l'Adrar, poursuivre avec les Tchadiens et ne pas changer notre plan de reconnaissance. Il a eu une rude journée. L'échange est rapide et amical. Nous nous faisons mutuellement confiance. Demain est annoncée la visite du général Ract Madoux, chef d'état-major de l'armée de terre. Il arrivera pour la fin de Panthère 6, à temps pour voir les deux GTIA déployés avant de rejoindre Gao et la zone Sud.

Jeudi 21 mars

Attaque contre le poste de Tombouctou

Réveil nocturne. Le CO me prévient d'une attaque de nuit sur la position de Tombouctou, l'aéroport tenu par l'escadron et un détachement malien. Denis m'explique la situation. Le PC principal commande la manœuvre pour permettre au capitaine de bénéficier des renforts disponibles. Les Hippocampes du capitaine Aurélien n'ont pas les effectifs ni les moyens d'une unité d'infanterie, mais cela fait des semaines qu'ils se préparent à une surprise. Les plans de feu et de défense sont connus, les postes d'observation et de combat sont bien protégés. Les moyens d'observation nocturne sont limités, mais les mitrailleuses sont bien positionnées et les fusées éclairantes ont été distribuées. L'attaque des terroristes a eu lieu avant 23 heures. Un kamikaze a soufflé le barrage malien juste avant l'aéroport. Aussitôt, pickups et terroristes tentent de déborder vers les positions françaises avec la ferme volonté de profiter de la surprise pour nous infliger des pertes. Plusieurs dizaines d'hommes armés attaquent les positions de défense. Les fusées montent dans le ciel. Les kalachnikov sont visibles et brillent dans la nuit. À moins de 15 mètres, l'ennemi attaque. Il est repoussé à la mitrailleuse et au FAMAS. La chasse décolle de Bamako et fonce vers l'est, les bombes guidées laser sous les

ailes. Il faut tenir le choc. Cette première heure où l'unité encaisse seule, où chacun se bat dans l'obscurité pour sauver sa peau sans trop savoir s'ils ne sont pas passés ailleurs, cette heure d'angoisse où le jeune capitaine de 32 ans commande ses hommes à la radio ou à la voix.

Les Maliens n'ont pas de radios et il faut veiller à ne pas les prendre pour des terroristes. Toujours ces tirs fratricides, angoisse du chef sous le feu. Les combats vont durer pendant cinq heures d'affilée. Personne ne passera et les terroristes perdront beaucoup d'hommes, tués, blessés… L'adjudant de compagnie, responsable en temps normal des repas et de la vie des hommes, fait le tour des postes, apportant à temps les munitions tant attendues. Les terroristes comprennent que le temps joue maintenant contre eux. Le bruit des réacteurs, l'explosion des bombes et des obus ne les découragent pas. Les assauts reprennent à courte portée. Nos alliés maliens ont fait la jonction. Ils ont amené leurs blessés au médecin et manœuvrent pour tenter de coincer le groupe d'assaut qui réussit à s'enfuir juste à temps avec une partie de ses morts. Au lever du jour, les sentinelles trouvent des terroristes tués à quelques mètres des postes. Équipés de ceintures explosives, ils cherchaient à se faire exploser au milieu de nos lignes. Nous sommes loin des interventions africaines connues. Ces modes d'action sont ceux de terroristes islamistes qui promettent le paradis aux combattants sacrifiés et souvent contraints. Tombouctou a tenu, mais l'alerte a été rude, et pour moi cela signifie que nous sommes bien engagés sur trois fronts, distants chacun de 500 kilomètres. Les unités bien entraînées, motivées et commandées tiennent bon et défendent chèrement leurs positions, bien conscientes que leur survie en dépend. Le rééquilibrage permanent des appuis, le jeu des renforts seront étudiés au regard des conclusions de ces dernières actions. Il s'agit d'affiner le renseignement sur les capacités ennemies autour de Tombouctou, leurs intentions. Parallèlement, sans trop déshabiller Gao qui doit défendre son emprise et poursuivre ses missions, nous étudions les renforts possibles à prendre sur une unité engagée. Cette

unité est isolée depuis plus d'un mois. Elle a repoussé les attaques ennemies, mais elle va vivre avec la peur au ventre pendant encore plusieurs semaines, redoutant d'autres attaques qui finiront par arriver. On a beau le savoir, cet état de stress agit sur les hommes. Pour eux, il n'y a pas de zone refuge, pas de site où ils peuvent se reposer en comptant sur les murailles du poste, de la FOB (*Forward Operating Base*), comme disent les anciens d'Afghanistan. Vu l'étendue du dispositif, chacun doit rejoindre son poste en espérant ne pas être surpris au lit. Tombouctou, première grande ville libérée, a été attaquée, peut-être même par des rescapés, des fuyards de l'Adrar. Personne n'est à l'abri. Les consignes sont rappelées sur tous les postes pour rester groupés, armés, attentifs et, si possible, protégés par du blindage, dans tous les cas par son casque et son gilet pare-balles.

Ravitaillés, les Tchadiens repartent au sud, vers le cirque d'Assemalmal

À Tessalit, à Terz, les unités ont appris que les Marsouins ont repoussé les attaques terroristes de nuit. Le soleil se lève. Pour répondre à la demande de mon homologue tchadien, nous avons livré plusieurs milliers de litres de carburant pour permettre aux pickups et aux automitrailleuses de la Garde de poursuivre leur mission. La livraison a été faite par les airs, par parachutes. Cette fois, il n'était pas question de les ravitailler sur le chemin d'Aguelhok dans la vallée reconnue, d'une part, parce que Terz est trop étroite pour croiser deux colonnes, d'autre part, parce que nous comptons sur eux pour poursuivre les opérations ensemble au sud. À peine ravitaillés, nous apprenons leur départ vers Jason 1, la zone du cirque : 15 kilomètres de diamètre, un billard absolu bordé de falaises et quasiment inaccessible à l'exception des pistes Sud qui partent de Jason. Pendant deux ans à Matignon, j'ai lu et synthétisé les rapports des services. Cette zone ne m'est pas étrangère. Nous la savons fortement minée et facilement défendable. Les grottes avoisinantes sont des caches idéales pour retenir des

otages, pour mettre à l'abri des renforts, du matériel, des hôpitaux de fortune. À Kidal court le bruit qu'en zone Sud une centaine de femmes et enfants des chefs et combattants terroristes seraient à l'abri pour leur éviter de tomber aux mains des Français et des Tchadiens. Certains parlent même d'une dégradation de leur situation matérielle et de la volonté des terroristes de les voir plutôt périr que de tomber aux mains des alliés. Les pires fantasmes entourent cette zone entre les otages et les familles sacrifiées, le dernier réduit à conquérir. On en viendrait presque à comparer le sud de l'Adrar aux îles japonaises de 1945 et au sacrifice des populations nippones.

Il est à peine 8 heures et nous préparons l'arrivée du général Ract Madoux (CEMAT), accompagné de Grégoire et du général Dembélé, visiblement heureux de revoir Tessalit, qu'il connaît bien pour y être resté des années en garnison. Après un rapide exposé dans le PC, les hélicoptères Puma décollent pour Terz où l'attend d'abord le PC du GTIA 3. Sous un filet antichaleur, Gougeon explique l'opération passée en présence de ses cadres et de ses capitaines. Une partie du butin trouvé a été posée au pied des véhicules : de l'armement et du matériel santé en grande partie volé dans les hôpitaux du Sud. Malgré une chaleur écrasante, le CEMAT prend le temps de faire le tour du PC et de discuter avec les soldats présents. Exigeant et humain, cet officier de cavalerie incarne parfaitement la fonction du père de l'armée de terre. La seconde visite, bien différente, est réservée au PC du GTIA 4 : une trentaine d'hommes à l'abri du soleil sous de gros rochers noirs. Quelques antennes radio et satellite permettent de garder le contact avec le PC brigade, les compagnies et les avions. Desmeulles nous fait un tour d'horizon. Tout est noir et pelé. Les mouvements de terrain se ressemblent à l'infini. Nous sommes sur Mars. L'adjudant Cristian nous tend une bouteille d'eau recouverte d'une chaussette mouillée, placée à l'ombre, vieux truc de Saharien qui permet

d’avoir une boisson presque fraîche. Effectivement, nous apprécions cette eau à 30 degrés, 15 degrés en dessous de la température ambiante.

L’hélicoptère revient sur la position. Le fumigène marque l’emplacement du poser. Au même moment, les légionnaires fouillent les vallées adjacentes de Terz en direction d’In Tegant pour être sûrs de ne rien oublier. Le prochain objectif du front Nord sera Assamalmal et son cirque. Les heures défilent vite. Nous sommes de retour au camp. Les deux cents résidents sont rassemblés pour écouter les mots d’encouragement du chef, le soutien inconditionnel et la fierté de la France et de son armée, son témoignage sur la grande satisfaction des alliés américains. Cette visite fait chaud au cœur, car depuis bientôt un mois les unités sont déployées sans liaison avec la métropole, sans radio, sans internet. Le passage du ministre le 7 mars les a ragaillardis, celui d’aujourd’hui les conforte dans la justesse de leur engagement et la reconnaissance de leurs pairs et de la Nation. Après le partage d’une ration avec les hommes du PC, le général nous quitte en Transall pour Gao, le front Sud et les autres Africains de la boucle du Niger.

Les affaires reprennent. Terz est terminée. Il faut confirmer le lancement de Panthère 8, Jason, le cirque et la bordure est du massif. La chasse sera une fois encore en mesure de nous assurer l’appui nécessaire. La logistique poursuivra son effort pour nous alimenter, les avions de transport, les convois sur la Transsaharienne et le pétrole algérien. Il ne faut pas tarder. Cette opération est coûteuse et je veux pouvoir donner un dernier coup de collier dans le Sud avant la saison des pluies, les coups de vent qui débuteront en mai.

Raid blindé et héliportage des commandos au sud du massif

Le PC a préparé un nouveau Panthère à partir du renseignement détenu. La compagnie de Bisons est à portée des contreforts Nord du cirque, mais les pistes sont exécrables et leur progression par ce versant serait observée de très loin. Reste l'hypothèse du raid aéromobile pour coiffer l'objectif des sorties Sud de la zone des grottes, ou celui du raid blindé à mener avec les Tchadiens. Pour favoriser la surprise, nous choisissons ce que nous appelons « la solution École de guerre », c'est-à-dire un mixte des solutions différenciées présentant les meilleurs avantages, à risques limités. Le GTIA 3 quittera Terz tôt le matin sans signe avant-coureur et rejoindra le sud du massif pour couper la retraite aux éventuels fuyards et fouiller la zone des jardins, en liaison avec les Tchadiens déjà en place à proximité de Jason. Pour assurer l'observation dans cette zone, nous décidons d'héliporter sur une position clé du terrain le groupe des commandos parachutistes. Cela correspond à leurs capacités et s'ils sont attaqués, j'estime qu'entre les hélicoptères armés et les blindés de Gougeon, ils ne seront pas isolés longtemps sur un terrain qui leur est favorable. Les ordres sont donnés en ce sens, le DL prévient nos alliés avec qui nous sommes en contact quasi permanent. Nos commandos sont prêts. Ils vont décoller dans la nuit.

Nous avons plus de détails sur l'attaque de Tombouctou et Denis compte me proposer des solutions de renforcement de l'aéroport. Le PC se détend après cette séquence intense, la visite du CEMAT. Avec Rémi, nous traversons le camp de nuit pour retrouver le groupe de commandos parachutistes (GCP) que je veux voir avant son départ. Il fait nuit. Ils sont rassemblés en arc de cercle et je leur explique ce que j'attends d'eux. Ils ne seront pas seuls longtemps si la position est attaquée. Depuis le 16 février et la mort au combat de leur camarade Harold Vormezeele, ils sont conscients de la valeur de l'ennemi et de la nécessité d'être unis. La plupart viennent

du REP et du 17e RGP. Ils ont l'habitude de travailler ensemble, regroupés pour des missions centralisées aux ordres de la brigade. Poignées de main franches avec ces hommes qui retournent dans l'Adrar, sans cinéma ni forfanterie. Hollywood n'y retrouverait pas ses petits ! Dans la nuit, les Puma s'envolent vers la zone des jardins.

Vendredi 22 mars

« Servir Serval »

Il n'est pas encore 6 heures. Les cinquante véhicules sont rassemblés en plusieurs colonnes, prêts à partir, comme tous les trois jours, pour Gao. Le détachement logistique est commandé par un jeune officier du 511e régiment du Train. Il me présente sa centaine de conducteurs, chefs de bord, mitrailleurs. J'ai tenu à les voir eux aussi pour leur redire que toutes les opérations dépendent des ravitaillements terrestres, de ces dizaines de tonnes d'eau et de munitions qu'ils transportent consciencieusement en zone d'insécurité. Sans ces colonnes de fourmis, tout s'arrêterait en deux jours. On ne peut s'empêcher de penser à la Voie sacrée et au dévouement des anonymes et des héros inconnus sans lesquels les fantassins et les artilleurs de Verdun n'auraient pas tenu. Tessalit n'a rien à voir avec les noms de bataille de la Grande Guerre, mais, sans ces femmes et ces hommes de cœur, Serval aurait été une opération impossible. Quelques véhicules blindés accompagnent nos vieux camions comme des chiens de troupeau prêts à mordre, prêts à appeler la chasse ou les hélicoptères. Les camions ont plus de vingt ans. Ils sont usés, mais leurs équipages en tirent le meilleur, en attendant le PPT (porteur polyvalent terrestre) prochain, régulièrement repoussé dans le temps, comme beaucoup de petits

programmes d'armement pourtant bien indispensables. Les Tringlots, leur surnom, ont rarement les honneurs du communiqué, mais leur rôle est indispensable. Ce lieutenant qui me salue me fait penser à ces jeunes officiers du Train que nous croisions avec la même foi durant la guerre froide en Allemagne. Eux aussi prenaient leur part aux grandes manœuvres que nous conduisions régulièrement en terrain libre. À l'époque, des centaines de camions suivaient les divisions blindées en exercice, des dizaines de patrouilles organisaient les flux sur les axes répertoriés en direction de l'Est, axes empruntés par nos régiments blindés mécanisés qui s'entraînaient à effectuer des grands déplacements de nuit, à l'abri des chasseurs soviétiques. Une division blindée de 10 000 hommes traversait le Neckar en amphibie et sur des ponts du Génie en une nuit, sans lumière. J'étais lieutenant d'infanterie mécanisée et mes véhicules chenillés, mes appelés, avançaient au rythme des lieutenants du Train qui conduisaient ces manœuvres complexes avec leurs hommes, appelés eux aussi, attendant des heures, des jours sous la pluie, la neige, au service des combattants de l'avant. Rares sont maintenant ceux qui ont connu cette époque ; c'était une autre guerre, celle de leurs pères, mais les ressorts sont les mêmes. La colonne est partie, « Servir Serval » est leur devise.

8 heures, Xavier sort du CO. Il m'annonce l'arrivée d'un avion tchadien bien particulier. Il contient plusieurs tonnes de viande fraîche et transporte le président de l'Assemblée nationale, ainsi qu'une dizaine de parlementaires venus rencontrer et féliciter leurs hommes sur le terrain. Ils doivent repartir dans la soirée, mais ils comptent sur nous pour rejoindre le bivouac permanent d'Aguelhok. La viande en sac rejoint la base par camions pendant que nous invitons nos alliés au PC. Le président porte une grande écharpe tricolore. Il écoute attentivement le résumé des opérations que je lui fais, face à la carte dans mon bureau, insistant sur la coopération de nos deux contingents. Je le préviens que ses troupes sont engagées de l'autre côté de l'Adrar, mais il tient à rencontrer ceux d'Aguelhok. Les

quatre hélicoptères Puma s'envolent à 10 heures. Ils reviendront les chercher en fin d'après-midi après le méchoui de cohésion nationale, laissant le bimoteur Antonov sur la piste de Tessalit. Au même moment, le GTIA 3 mène son raid blindé vers le sud et la zone des jardins qu'il atteindra en début d'après-midi, sans résistance ennemie. Le général Déby a repris sa progression pour tenter d'atteindre le cirque par le carrefour Jason et la zone des grottes. Ses sapeurs, en tête, déminent, suivis des pickups blindés. Les défilés sont étroits et les éboulis naturels empêchent les véhicules de rejoindre le cirque. La reconnaissance est reportée au lendemain. Aucune présence humaine n'est croisée dans cette zone désertée, sans eau, sans vie. Plus au sud, les petites vallées sablonneuses tranchent avec l'univers minéral de Jason. Les Marsouins ont rejoint le GCP : rien à signaler de part et d'autre, si ce n'est quelques bergers et animaux regroupés autour des puits dans de petites palmeraies. Les axes de pénétration sont très larges, ce qui rend difficile le piégeage des pistes ; et pourtant la zone est farcie d'IED, de mines identifiées par des signes distinctifs connus des terroristes et de la population : un tas de cailloux, une rangée de pierres en travers d'un axe, un bout de tissu sur un bâton. Quelques jours avant, un Tchadien a été tué par un terroriste isolé dans cette zone. Le danger invisible tranche avec la beauté du site. Le GCP rentre en Puma en fin d'après-midi. Ils reprennent une mission spécifique que nous leur avons fixée depuis Terz : l'interception des véhicules, de caravanes suspectes. Formalisé avec le PC hélicoptères du GAM, le PC a mis sur pied un détachement d'interception aéromobile composé de 20 à 30 personnels à pied du GCP, de quatre Puma disponibles et d'hélicoptères armés, Gazelle et Tigre. Ces derniers arrêtent les véhicules par leur présence dissuasive, voire leurs tirs de sommation, avant la fouille par les commandos. De nombreuses missions seront menées suivant ce principe en patrouille libre ou sur renseignement aérien, mettant une forte pression sur les terroristes.

Les derniers terroristes ont fui le massif

Le centre de gravité s'est déplacé vers le sud du Tigharghar. La vallée de Terz se vide. Les blindés ont été lâchés vers le sud et les paras rentrent à Tessalit. L'ennemi a refusé le contact. Nous apprendrons plus tard que cette vallée était la zone de repli de l'Ametettaï, mais qu'après les premiers combats les katibas durement étrillées n'étaient plus en mesure de supporter un deuxième revers majeur. Les terroristes quittèrent la zone pour rejoindre le désert, les bourgades ou leur pays, se considérant dégagés de tout contrat avec des chefs battus. Les survivants préfèrent dorénavant la fuite en attendant de pouvoir se regrouper pour mener des attaques et tenter de nous occasionner des pertes, pour terroriser les populations libérées. Reprenant les modes d'action de la guerre asymétrique, nous nous attendons à ce que l'ennemi favorise des raids violents comme sur Tombouctou et Gao, le minage des axes et l'assassinat ciblé des locaux. Terz et Assamalmal ne furent pas Ametettaï et pourtant nous devions en avoir le cœur net et je me donnais encore quelques jours pour fouiller la zone Sud et mener des raids concentriques de Tessalit à Kidal, reprendre les grands mouvements et chercher les indices d'otages, les aiguilles dans cette immense botte de foin. Nous savons que le temps est compté et qu'un conseil restreint fixera bientôt le calendrier des replis. Malgré l'usure des personnels et des véhicules, il nous faut planifier une dernière semaine d'activités avant de rejoindre Gao, de commencer le repli des troupes de Tessalit et du PC G08.

Paris et Bamako pressent la brigade de mener des opérations à partir de Tombouctou le long du Niger ou vers le nord, Araouane et à l'ouest le lac de Faguibine, terre des combats de la colonne Joffre en 1894. La population évoque dans cette zone un retour offensif des terroristes. L'escadron est seul avec un renfort malien. Le couper en deux pour garder l'aéroport et partir à l'aveugle vers le nord et l'ouest, sans renfort d'infanterie, sans hélicoptères supplémentaires, sans l'appui d'alliés africains me paraît rapidement dangereux. Je n'oublie pas le massacre de la colonne Bonnier surprise et

submergée par une attaque matinale. Je fais savoir que je refuse d'affaiblir les défenses de Tombouctou même pour quelques jours. Je ne me fais aucune illusion ; nos postes sont épiés, observés et l'ennemi n'est pas sot. Un poste démuni sans renfort possible deviendrait vite une cible de choix, d'autant que, dans cette zone, l'ennemi peut se regrouper rapidement et assez discrètement contrairement à l'Adrar où la zone est surveillée. Il convient donc de renforcer le poste en infanterie pour défendre l'aéroport et profiter des capacités de vision nocturne plus développées, ensuite de mener des opérations lointaines avec l'escadron et ses blindés légers particulièrement aptes à ce type de missions autonomes. Fin mars, les contingents africains commencent à arriver sur la boucle du Niger. Les réunions tripartites, initiées et suivies de très près au niveau régional par Grégoire, portent leurs fruits. Motivés et mobilisés, nos alliés africains, burkinabés et nigériens sont annoncés à court terme à Tombouctou et Ménaka. La relève arrive et elle va nous permettre de reprendre le mouvement et de diminuer les effectifs, trois mois à peine après le déclenchement de l'alerte Guépard, du jamais vu.

Samedi 23 mars

Au fond de l'Adrar

Les Tchadiens n'ont rien trouvé. Le GTIA 3 termine la reconnaissance des oasis. Les Bisons au nord du cirque attendent les ordres futurs. Il est temps de voir ce dispositif avant de replier les unités. J'invite les journalistes présents, rencontrés la veille au soir, à m'accompagner pour voir la compagnie d'infanterie, survoler le cirque et rentrer en faisant le tour de l'Adrar. La chaleur ne faiblit pas, mais personne ne manque d'eau. Les

cartons tapissent le fond des blindés et des hélicoptères. Les fantassins du 126 sont marqués par la chaleur et pourtant ils portent consciencieusement casques et gilets pare-balles dans leurs VAB et à terre, en observation sur des crêtes sans ombre face au sud. Le régiment dont ils sont issus s'est sacrifié à la bataille de la Bérézina pour permettre le repli de la Grande Armée sur les ponts du général Éblé en 1812. Ces hommes font partie de cette infanterie endurante et silencieuse qui gagne les guerres sans en rajouter. Ils sont les dignes héritiers des Grognards et des Poilus toujours au créneau. C'est avec des hommes comme eux que l'armée française est allée jusqu'à Moscou. C'est l'image que je donne aux journalistes présents, image qui sera reprise, comme celle du « donjon », lors de la chute de l'Ametettaï.

Le survol du cirque restera pour tous un grand moment. Voir cette anomalie géologique sur une carte est une chose, basculer en rase-mottes dans une cuvette et survoler le désert minéral plat, uniforme sur des dizaines de kilomètres, bordé de falaises est à la fois grandiose et angoissant. Le mécanicien se retourne. Nous pensons la même chose. Il est interdit d'avoir une panne au-dessus de cette poêle brûlante, sans aucune trace de vie, ni animale ni végétale. Nous survolons le PC de Gougeon plus au sud, mais les élongations sont telles qu'il faut renoncer à se poser et nous rentrons directement en longeant les contreforts sud à basse altitude, puis Aguelhok et le camp. Voir le terrain est indispensable pour comprendre les difficultés des unités, repousser des hypothèses et préparer l'avenir. Nos alliés rentrent à Aguelhok laissant au GTIA 3 la section de mortiers lourds que nous leur avions confiée. Le général Déby a appris la visite des parlementaires et l'arrivée des vivres frais. Ses hommes aussi auront besoin de souffler.

Desmeulles est rentré. Ses légionnaires retrouvent leurs baraques pour la seconde fois. Comme tout le monde, je profite des jerrycans d'eau du puits pour laver mon linge dans une bassine en plastique et prendre une

douche avec mes deux bouteilles. Le soir, un de mes sous-officiers du 31e RG de Castelsarrasin vient me chercher, conformément à ce dont nous étions convenus. Je suis invité à partager une bière avec les douze sapeurs plongeurs démineurs de la FOS (fouille opérationnelle spécialisée) de l'autre côté du camp. Ils se sont installés dans une petite maison abîmée, mais encore debout. Les bougies sont posées sur une table de fortune. Ce sont mes sapeurs d'Afrique et ils sont honorés et heureux de m'extraire du PC, de réserver une surprise à l'un des leurs. En effet, c'est le moment de remettre son nouveau galon de sergent-chef au sergent Alexandre que je reprends vertement pour sa tenue non réglementaire. Le sergent blêmit et bredouille. Je le mets au garde-à-vous et je lui colle son nouveau galon sur la poitrine en lui donnant une grande tape sur l'épaule, ce qui provoque un éclat de rire général. Ces hommes ont remonté le Niger en kayak de nuit pour surprendre des sentinelles terroristes. Ils ont rejoint l'Adrar et ont participé au combat. Ils ont déminé et vu les effets de nos armes sur les cadavres dans les grottes, autour des pickups calcinés. La vue des enfants soldats reste gravée dans leur mémoire. Ce soir, nous sommes réunis. La bière est chaude. Elle est forte, 8, 9 degrés, la seule disponible à Bamako, mais nous l'apprécions.

Dimanche 24 mars

Nouvelle défaite des terroristes à Gao

L'ennemi a encore attaqué Gao dans la nuit. Des kamikazes se sont infiltrés en ville et ont attaqué une unité malienne qui a répliqué aussitôt. Une section française, en VBCI, est intervenue pour les appuyer près de l'école, pendant qu'une compagnie se déployait pour les traquer.

Renseignées par la population, les unités franco-maliennes retrouvent les terroristes qui refluent vers le cimetière où ils sont neutralisés par l'infanterie et leurs véhicules blindés, français comme maliens. La population est juste derrière les soldats de première ligne, en colère contre ces terroristes. Ils ont des bâtons à la main, des machettes et il faut toute la persuasion des Gaulois pour les tenir à distance des tirs. Denis et Bert sont à la manœuvre. Le chef d'état-major surveille la carte du Mali. Gao s'est encore allumé pendant que nous finissons de sécuriser l'Adrar. Il faut garder l'aéroport, qui est consommateur en infanterie. Les sections disponibles sont moins nombreuses.

Il ne me reste plus que les deux unités du 92, et encore. Deux sections sur huit ont rejoint Tombouctou pour renforcer l'escadron. Il est temps de repositionner le centre de gravité des forces sur la boucle du Niger si on veut réagir efficacement face aux incursions, d'autant qu'il faut commencer à diminuer les effectifs. Nous entrons résolument dans une nouvelle phase où il faut redessiner la carte des emprises, des volumes engagés, tout en maintenant la pression sur l'ennemi et en restant aptes à réagir rapidement. Nous entamons une période délicate et sensible où les équipes sont sur le pont depuis plus de deux mois, sans repos ni confort.

La cellule « manœuvre future » a créé le synchromatrice, calendrier qui permet de planifier les opérations et les gardes d'emprises, en tenant compte des disparitions des unités au fil des semaines. L'équation à plusieurs inconnues est recalculée chaque jour en fonction des disponibilités des avions, des dates fluctuantes de décrochage, elles-mêmes précédées d'un temps indispensable pour les réintégrations des matériels sur le théâtre et les formalités administratives.

Le PC de Gao s'est adapté à cette évolution, la cellule planification a repris une place plus importante, en liaison avec la petite équipe des logisticiens de la brigade à la croisée des chemins et de toutes les urgences.

En liaison étroite avec Paris et Bamako, nous engageons cette course contre la montre qui nous rappelle dans le sens inverse ce que nous avons connu moins de deux mois plus tôt, passer d'un GTIA à quatre et maintenant de quatre à un, toujours avec les hélicoptères du GAM. La pression ennemie est moins forte, mais la brigade est plus dispersée. Nous ne connaissons pas encore la taille et l'organisation du futur dispositif aéroterrestre au Mali. Tout cela se conçoit à l'état-major des armées en fonction des directives politiques, du président, du ministre de la Défense et de son cabinet. Dans la « cuve », les sous-sols du CPCO, nous imaginons le travail minutieux des officiers qui préparent et proposent les copies possibles, le calendrier des vols. À l'autre bout de la chaîne, la brigade donne son avis sur la faisabilité technique et adapte son dispositif au fur et à mesure.

Cette période de fin mars-début avril restera marquée par des allers-retours de copies et des discussions argumentées entre Paris, Bamako et Gao. Je fixais donc deux impératifs majeurs et simultanés : faciliter et réussir la décroissance rapide des effectifs de la brigade, conçue à Paris, et poursuivre les opérations d'ensemble pour maintenir la pression sur l'ennemi en marquant l'effort sur trois axes : 1. le décrochage des deux GTIA de Tessalit vers Gao en fouillant simultanément la dernière vallée d'Assemalmal et les bordures est du Tigharghar ; 2. conduire un raid sur Araouane au nord de Tombouctou ; et 3. reconnaître les dernières vallées du Grand Gao. Le plan d'opérations impliquait de prendre un certain nombre de mesures rapides et simultanées en zones Nord et Sud : le repli prochain du GTIA 4 et du PCC G08 vers la France, la « descente » du GTIA 3 sur Gao par deux axes, le maintien d'un détachement de liaison et de commandement à Tessalit, le renforcement temporaire de Tombouctou pour lâcher l'escadron vers le nord, Araouane, et la reprise d'actions profondes autour de Gao. Très clairement, les nouvelles orientations marquaient la fin prochaine du PC à Tessalit et mon retour à Gao dans les jours à venir.

Xavier et l'équipe très unie de Tessalit comprirent vite qu'ils vivaient leurs derniers jours dans le désert de pierres surchauffées. Tous les travaux étaient suivis et conduits au fil des jours avec le PC de Gao qui organisait la synchromatrice et renvoyait les avis techniques et capacitaires après me les avoir fait valider. Pour être certain de ne rien oublier, nous eûmes alors l'idée de mener une dernière action, l'opération Tigre, dans la ville même de Tessalit, à quelques kilomètres de Gao. En effet, nous avions connaissance d'émissions téléphoniques régulières d'Aqmi en ville, et notamment dans le quartier de la mairie, totalement désaffectée, et de l'école. À défaut de pouvoir fouiller toutes les habitations, il fallait en avoir le cœur net et aller sur place pour prendre contact avec la population et s'assurer, qui sait, qu'il n'y avait aucune trace d'otages à deux pas de nos bataillons. Cette journée du 25 fut donc consacrée à l'étude de Tigre pour le GTIA 4, à la préparation de la « descente » prochaine vers Gao pour le GTIA 3, aux réflexions sur l'échelonnement des unités et sur la préparation du raid Tombouctou-Araouane.

Le 24 mars, en milieu de matinée, un Transall se pose pour une visite de quelques heures. Jean-Jacques, mon alter ego de l'armée de l'air, vient me rendre visite pour bien comprendre les besoins futurs de la brigade.

De son PC enterré de Mont Verdun près de Lyon, il conduit les opérations aériennes depuis le début de l'opération, comme chef de la composante aérienne de Serval. Ses machines ont beaucoup volé. Les patrouilles de chasseurs bombardiers assurent souvent la permanence au-dessus du Mali après des heures de vol, arrivant du Tchad, de Côte d'Ivoire ou de métropole. Il s'agit pour lui d'alléger ces permanences d'autant que les opérations cinétiques, les bombardements se font plus rares depuis Terz. Là aussi, un nouveau dispositif allégé, réactif, mais moins consommateur en vols, prendra le relais dès cette visite. Avant de le voir repartir pour Gao, Bamako et la France, nous partageons une ration, en prenant les dernières nouvelles du pays. La visite a été rapide mais fructueuse. Avec Xavier, nous

le raccompagnons à son avion en lui confiant nos lettres pour nos familles. Dans deux, trois jours, elles recevront ces pages d'écriture attendues, rédigées sur un coin de table, sur une caisse dans la chambre. La nuit tombe sur le camp, je perçois mes deux bouteilles d'eau de puits pour une douche de chat, une tous les trois jours, une douche attendue et appréciée !

Le cadeau des Maliens, le désespoir du mécanicien

Depuis deux jours, un relais GSM malien est installé dans le camp. Les portables sont à nouveau utilisables et les sms échangés avec la métropole ont rompu l'isolement de ces dernières semaines. Les Maliens ont distribué des cartes de crédit aux combattants de Tessalit, en remerciement de leur intervention, geste apprécié par tous. Un reporter de la BBC et d'autres journalistes partagent le petit bâtiment en face du PC. Nous leur avons mis à disposition des lits Picot, lits de toile qui évitent de dormir à même le béton. Je prends le temps, comme à chaque rotation, de les rejoindre et de leur expliquer la situation. Naturellement, tous espèrent rejoindre les unités en première ligne, être témoins d'événements dignes d'intérêt, sentir et comprendre les difficultés restantes, tenter de savoir où pourraient être nos otages. Ces discussions sont toujours détendues et restent franches. Il suffit de préciser clairement ce qui ne peut être évoqué pour raison de sécurité, principalement les détails des opérations futures. Le reste est ouvert et les activités à partir de ces bases maliennes offrent suffisamment de sujets disponibles pour occuper nos reporters, chacun avec l'approche qu'il choisira.

En milieu de matinée, Grégoire m'appelle pour me faire part des décisions parisiennes. Le calendrier serré et la baisse des effectifs ont été confirmés. Nous sentons une accélération des décisions et pour nous la nécessité de ne pas perdre de temps pour aller fouiller et reconnaître les derniers sanctuaires en profitant des effectifs actuels. Les colonels sont prévenus. Gougeon sait qu'il laissera son escadron, un détachement de

liaison et un plot de logisticiens pour permettre à Tessalit de s'inscrire dans la durée. Les autres unités doivent s'apprêter à repartir vers le sud, une moitié par Abeibara à l'est en contournant par le nord, l'autre moitié en passant par la bordure ouest et l'entrée de la vallée d'Assemalmal, non reconnue par les Tchadiens. Les orientations sont données. Il faut s'organiser, donner les ordres, faire les pleins, récupérer l'escadron Crocos, détaché depuis presque deux mois au GTIA para.

Tout cela paraît facile à ordonner, mais ces ordres sont-ils réalisables ? Une visite aux ateliers des blindés confirme ma crainte… Nos vieux X-10RC, nos VAB sont à bout de souffle. Les rustines, mises moins de deux semaines avant, commencent à lâcher. Les pneus manquent, les plaquettes de freins, les pompes, les courroies sont en attente, et, sans ces petites pièces, il est difficile de repartir pour de nouveaux raids de plusieurs centaines de kilomètres. Par nature, les mécaniciens sont souvent négatifs dans leur appréciation de situation, quitte à se dépasser, à travailler toute la nuit pour permettre aux escadrons de repartir en exercice, en mission. Mais sans pièces, l'impossible n'est plus possible ! J'écoute cet adjudant passionné par ses blindés, entouré de ses mécanos. Ils ont déjà fait des miracles et, à aucun moment, le rythme n'a faibli malgré l'état de fatigue des machines, mais sans plaquettes la reprise des opérations est compromise. J'ai toujours eu une profonde affection, une admiration pour ces sous-officiers mécanos et leurs officiers, généralement montés par le rang. Eux non plus ne font pas la une des communiqués. Ils ne sont pas dans les premiers rangs des défilés. Il est toujours difficile de leur obtenir des récompenses et, pourtant, sans eux rien ne serait fait. Cet adjudant qui m'explique, les bras ballants, qu'il n'a plus de plaquettes fait partie de ces petits serviteurs sans lesquels notre armée ne serait rien. Je retrouve en lui la même franchise, le même sens du service que chez cet autre adjudant avec qui je suis toujours fidèlement en contact et qui s'occupait de mes blindés, vingt ans plus tôt en Allemagne, en Auvergne et en Bosnie. Pour

poursuivre, il nous faut quelques pièces détachées ciblées et nous assurer de ne pas avoir de points faibles dans le dispositif.

Inlassablement, je règle les mesures de vigilance et le respect des principes tactiques. L'expérience des opérations m'a appris que les accidents arrivent souvent lorsque les chevaux sortent de l'écurie, lorsque la victoire paraît assurée. Les revers arrivent lorsque les chefs, les PC, la troupe sont trop confiants et lorsqu'ils ont perdu ce brin de suspicion, cette intuition qui les protègent des mauvais coups. L'ennemi est affaibli. Il refuse le contact, mais il est toujours capable d'attaquer et de surprendre. Il ne faut donc pas baisser la garde et être en mesure d'encaisser, de prendre le premier choc avec suffisamment de forces. À ce titre, je renouvelle mon opposition à scinder l'escadron entre Tombouctou et Araouane, malgré la pression pour lancer cette mission. Avec mon PC brigade j'estime que le renfort d'infanterie doit lui permettre de bien tenir, voire de réagir contre une nouvelle attaque, mais pas de mener deux actions distinctes. Les faits nous donneront raison quelques jours plus tard.

Mardi 26 mars

L'opération Tigre est lancée

3 heures, un petit vent balaie le camp. Les compagnies s'affairent autour des camions et des hélicoptères. Il s'agit de coiffer Tessalit par surprise, de montrer aussi que nous allons où et quand nous le souhaitons, que cette terre n'appartient pas aux terroristes et que s'ils s'avisaient de reprendre pied dans ces contrées du nord, dans les vallées, comme dans cette ville avoisinante, ils nous trouveraient à nouveau en face d'eux.

À 4 heures, je vois la première vague s'envoler pour s'emparer des objectifs au sud de la ville : la mairie, l'école, et la route qui permet de sortir de la ville. Au même moment, les blindés et les camions foncent sur les entrées nord. Tessalit est une petite bourgade cosmopolite qui reprend vie depuis deux mois. Les habitants avaient fui dans le désert et ils reviennent, rassurés par la présence française. À 7 heures, je rejoins Desmeulles en Puma.

Du toit de la mairie, nous faisons un tour d'horizon avant de rejoindre l'école primaire « *plus d'instituteurs, des livres abandonnés, c'est désespérément triste* ». Tout est en place dans ces petites salles de cours entourant la cour de récréation, les bureaux, les chaises en bois, et le dernier cours encore visible sur le tableau noir. Les enfants ont quitté l'école. Avec la guerre et l'occupation djihadiste, les instituteurs ont rejoint le sud pour se mettre en sécurité. Dans une petite salle, nous découvrons des tas de livres scolaires offerts par des associations françaises, la plupart portent encore les noms des anciens élèves de la région parisienne. L'un d'eux posé au sol dans le sable me rappelle mon enfance. Il s'agit du Godier-Moreau, *Les Leçons de choses* de CM1, Fernand Nathan, 1956. Je l'ouvre. J'y retrouve ces cours de sciences naturelles qui m'ont éveillé à la nature, le chêne, le gland, la forêt. Tout cela doit leur paraître loin dans le Nord Mali, mais quel beau symbole de solidarité et d'humanité. Je me tourne vers mon sergent démineur. Nous pensons la même chose : une enfance sacrifiée par la guerre et ces terroristes incultes. J'avais ressenti ce même sentiment quelques années auparavant dans le centre de la Côte d'Ivoire, en zone de confiance, zone de séparation, de démarcation, entre les forces nouvelles et les forces pro-Gbagbo. Dans chaque village traversé, je faisais le même constat. La guerre avait entraîné la fermeture des écoles et l'arrêt des soins. On peut tout accepter d'un gouvernement, d'un mouvement d'opposition, pas celui de sacrifier sa propre jeunesse, sous prétexte d'être du mauvais côté de la frontière. En 2006, un vieux chef de village, entouré d'enfants, était venu

me présenter l'école de ce petit village ivoirien de la zone Nord. L'école était déserte, abandonnée, comme à Tessalit. Le village m'avait supplié de laisser une section pour éviter les attaques des coupeurs de route, brigands de grand chemin, et le chef m'avait demandé le retour d'un dispensaire et d'un maître, la sécurité, l'éducation, la santé, le savoir ! Les besoins vitaux de toute société !

La grand-rue de Tessalit rappelle son passé français : des ronds-points sans voitures, des bâtiments bien construits à certains endroits, le long d'une palmeraie, une grande porte, un hôpital désert et sur une hauteur le « Commissariat du français ». Quelques motocyclettes circulent. Le drapeau du MNLA est omniprésent. Quelques hommes armés nous regardent traverser la ville. Ils sont discrets et je refuse le contact. Accompagnés d'une escorte de légionnaires, ceux de l'Ametettaï, nous faisons le tour de la ville à pied. Les hommes parlent avec les civils tantôt chaleureux, tantôt discrets, qui jouent aux cartes et nous saluent au passage.

Une fois encore, la pauvreté

Pendant deux ans, à Matignon, j'ai préparé les dossiers du Premier ministre, notamment sur le Sahel. Tessalit et Aguelhok étaient le centre de gravité d'Aqmi, le cœur du terrorisme. Je n'aurais alors jamais imaginé m'y retrouver un jour en force, en compagnie des paras du REP. Il ne faut jamais dire jamais. Dans une école, nous trouvons un petit dispensaire tenu par un infirmier malien. Il soigne les femmes et les enfants qui font la queue dehors. Après treize mois de silence, l'ONG belge qui le fournit en médicaments a repris contact. Il a le sourire car il n'avait plus rien, si ce n'est un cahier de consultations et un réfrigérateur pour stocker les vaccins.

Cet infirmier me rappelle le docteur Farouk, un vieux médecin soudanais responsable du dispensaire de Buzim dans la poche de Bihac en 1994. Il soignait la population bosniaque et les blessés de la 505^{e} brigade pro-Izetbegovic. Il n'avait pas eu le choix et son régime l'avait envoyé en

Yougoslavie dans le cadre des relations fraternelles entre les deux pays. Il y était depuis vingt ans, sans réel espoir de retour. Nos discussions, quelques rations, des cigarettes et des médicaments avaient amélioré temporairement son existence. Dans ces pays martyrisés, il existe des lueurs d'espoir, des âmes courageuses, désintéressées, qui soulagent, soignent, enseignent et sauvent des vies. Ce sont souvent des sœurs isolées et protégées par les populations, des laïcs volontaires et tous admirables de bravoure, dans le désœuvrement et la précarité la plus absolue. Nous remontons la rue parallèle. Une vieille mama pèle des légumes. Elle m'offre un thé vert, souriant de toutes ses dents. Elle aussi doit regretter l'époque assez récente où les touristes venaient visiter l'Adrar avec leurs guides touaregs, sur les traces des explorateurs du XIX^{e} siècle, au bord du désert, loin de tout en toute sécurité, comme à Tombouctou et à Gao. Il faudra encore du temps pour que la paix revienne. Une fois encore, la pauvreté est à l'origine des guerres, exploitée par une idéologie d'exclusion et de destruction. Le djihadisme sahélien prône le retour aux sources, mais il profite des Toyota, des ordinateurs et des téléphones satellitaires. Pour étendre son pouvoir et imposer ses trafics sur des régions entières, il détruit sans construire, impose le retour au Moyen Âge à des peuples impuissants qui subissent le dictat d'un petit nombre. Il entretient la pauvreté, interdit le commerce, l'éducation et le tourisme. Il pousse la jeunesse à l'émigration ou à la haine contre les Occidentaux, se nourrissant des désordres politiques et de l'absence de gouvernance. Le communisme, notre ennemi précédent, avait une certaine vision de la société, des projets. Les nouveaux barbares n'en ont aucun, si ce n'est le retour de ces *terra incognita*, ces zones grises annoncées vingt ans plus tôt par Jean-Christophe Rufin, l'affrontement des peuples sur fond de religiosité. La poste est totalement dévastée, le comptoir détruit, le coffre ouvert. À terre, des télégrammes des années 1980 témoignent d'une époque révolue.

Le boulanger cuit son pain et nous salue. Le boucher découpe une chèvre sur un trottoir. La vie reprend doucement Nous sommes accompagnés d'Ava Djamshidi et de Pierre de Poulpiquet, grands reporters. Je rentre à Tessalit comme je suis arrivé, heureux tout de même d'être sorti de mon poste de commandement. Cela fait plus de deux mois que mes unités traversent le Mali jusqu'aux frontières, j'ai visité Tombouctou de nuit, traversé Tessalit de jour. La découverte de la maison de René Caillié, et la tasse de thé auront été mes joies maliennes.

Tigre se termine dans l'après-midi avec le retour du GTIA 4 sur sa base. C'était la dernière opération de ce bataillon et du PCC G08. Xavier et son chef d'état-major le savent. L'heure est au repli. Dans quelques jours à peine, les Transall viendront chercher les sections, les compagnies pour les ramener groupées sur Abidjan et la France, en passant par le sas de décompression de Paphos à Chypre. Nous affinons le synchromatrice, le repli sur le Sud.

Avant la dislocation des unités, les mouvements logistiques, j'ai fixé deux rendez-vous au PCC : une réunion le soir de tous ceux qui ont commandé, et un regroupement général au centre du camp le lendemain matin, à 8 heures, avant les grandes chaleurs, pour faire une photo d'ensemble. À 17 heures, Xavier me présente au garde-à-vous les officiers, sous-officiers à l'origine de cette victoire, ceux-là mêmes que j'avais tenu à rencontrer un mois plus tôt, la veille de l'attaque. Ils sont moins d'une centaine, de toutes les armes, toutes les spécialités, fantassins, blindés, pilotes, artilleurs, sapeurs, aviateurs, logisticiens, transmetteurs.

Je retrouve l'adjudant Stéphane, toujours souriant. Il va rester dans le Nord avec son escadron en attendant la relève de début mai. Le repli va être rapide et tous ne passeront pas par Gao. Je retrouve mes jeunes officiers et sous-officiers, ceux qui ont tiré, poussé leurs sections pour forcer les verrous, fouiller les grottes, ceux qui ont appuyé l'avant, et les deux jeunes officiers qui n'ont cessé de faire des allers-retours sur Gao pour nous

alimenter et nous livrer à temps pièces et munitions. À peine sorti, je retrouve le PCC G08 devant le petit PC pour un échange de cadeaux avec Xavier et son équipe : quelques insignes parachutistes contre la Victoire de Constantine, la diversité, la richesse et la complémentarité de nos traditions et de notre histoire militaire. Poulet a encore bien fait les choses : un couscous collectif avec toutes les boîtes de ration et une bière presque fraîche pour tous. Les médecins de l'antenne chirurgicale ont été invités et je retrouve le chirurgien N'G. de l'hôpital Sainte-Anne de Toulon, deux mois après notre rencontre à l'aéroport de Sévaré. Paras et Africains de la 3 entonnent des vieux chants de soldats. Le ton est donné par Rémi, au répertoire intarissable. Sous le soleil étoilé d'Afrique, nous chantons ensemble : *La Madelon*, *Marie-Dominique*, *Loin de chez nous*. Une page se tourne, mais le livre n'est pas terminé. Le donjon de l'Ametettaï est tombé sous les coups de boutoir de ces hommes, Gao a été nettoyé et les oueds avoisinants ont, en partie, été fouillés, mais il reste des terroristes dans les déserts de pierres et de sable, dans la boucle du Niger.

Mercredi 27 mars

Les 2 000 hommes du Nord photographiés du ciel

6 h 30. Le camp au complet est rassemblé sur le terre-plein central entre le PC et le GTIA 4, à cet endroit précis où nous avons rendu hommage à nos morts. Quelques véhicules emblématiques ont été positionnés en arc de cercle : des hélicoptères, des blindés X-10RC, des canons Caesar, un véhicule PC avec sa grande antenne parabolique, le camion de dépannage et, bien sûr, deux camions logistiques à plateaux sur lesquels s'installent en riant deux sections de parachutistes. Au coude à coude, les 2 000 hommes

de Tessalit se serrent. La lumière est encore rasante et semble donner plus d'éclat encore à tous ces bérets verts, rouges, bleu foncé et bleu clair que portent femmes et hommes de la brigade Serval. La mise en place est rapide. La troupe est disciplinée et chacun se prête volontiers à cette mise en scène générale. Un des trois Puma de l'armée de l'air décolle avec le photographe de l'ECPAD (l'établissement cinématographique et photographique de la Défense) pour prendre une photo du ciel. Mon conducteur m'apporte mon fanion de commandement bleu et rouge, les couleurs réglementaires d'une brigade interarmes. Il tient la hampe l'air interrogatif…. Seul un sous-officier supérieur peut tenir cet emblème derrière son général, et mon porte-fanion de la 3 est rentré à Gao. Il me faut désigner un fidèle. J'en connais plusieurs et je les apprécie tous à leur juste valeur. Je pense naturellement à l'adjudant Cristian du REP, mon garde du corps de Tombouctou, l'officier renseignement de Terz. Un homme qui fait l'unanimité. Je me retourne vers Desmeulles qui se doute de mon choix. L'hélicoptère décolle et l'adjudant arrive en courant appelé par tous au milieu des rires. « *Je le désigne comme porte-fanion. Nous en sommes aussi heureux l'un que l'autre.* » Les hommes lèvent la tête. Avec le haut-parleur, je leur ai adressé un petit mot de félicitations : « *Pour cette page d'histoire. Ils peuvent être fiers d'appartenir à la brigade Serval (applaudissements).* » Xavier est à mes côtés, mon fidèle adjoint du Nord, Laurent le chef d'état-major du PCC, les trois chefs de corps sont juste derrière moi, devant leurs unités rassemblées face au Tigharghar, pendant que l'hélicoptère prend de la hauteur, le soleil levant dans le dos. Le Puma se repose et chaque unité se regroupe pour faire sa photo souvenir profitant de l'occasion. Je sors mon téléphone de la poche et je demande à mon fidèle Rémi d'immortaliser cet instant avec Cristian, fier de tenir la hampe, comme il le fit quelques minutes plus tard en compagnie du PCC G08 devant le petit PC malien.

Les derniers sanctuaires

Les décisions du dernier conseil restreint sont déclinées en ordres de replis successifs. Le chef d'état-major des armées est annoncé à Gao pour le lendemain. Je décide donc de faire un aller-retour pour l'accueillir et en profiter pour me coordonner avec Denis et le PC principal sur le synchromatrice. Xavier prépare le lancement des dernières opérations du GTIA 3 avant mon retour dans quarante-huit heures. Un petit avion de liaison décolle à 5 heures. Il reviendra dans la soirée avec les plaquettes de freins tant attendues et une partie des pièces manquantes.

Je retrouve Gao trois semaines après l'adieu au brigadier-chef Paimbaud. Les hélicoptères sont alignés, les VBCI également. Denis vient m'accueillir, une bouteille d'eau à la main. Nous passons la journée avec Claude à refaire le point des évolutions, à étudier la faisabilité des opérations futures en fonction du calendrier des replis, de la menace ennemie. Dans ces périodes de complexité logistique, le risque est de se concentrer sur sa propre organisation et d'oublier que l'ennemi existe et qu'il peut encore frapper, d'où la nécessité de bien articuler le travail entre, d'une part, le bureau renseignement attentif aux signaux d'attaque et, d'autre part, le reste du PC. Le désengagement va aller très vite et le prochain mandat sera bien différent du nôtre. La brigade Serval réduite à un GTIA aura une mission d'intervention au profit des contingents ONU, principalement africains, ceux-là mêmes qui montent progressivement vers le nord pour occuper le terrain aux côtés des bataillons maliens du colonel major Dacko, et de ceux que le programme européen (EUTM) forme à proximité de Bamako. Tout cela apparaît assez clairement et les échanges téléphoniques avec Grégoire me confirment la tendance. Nous nous inscrivons dans cette ligne en veillant à garder les capacités suffisantes pour terminer la fouille de la boucle du Niger. Mon chef « rens » me refait un point précis des informations dans la zone. Par la population hostile aux terroristes et nos moyens d'observation, nous avons identifié deux zones

encore actives et dangereuses : à l'ouest, le quadrilatère Faguibine, Tombouctou, Ber, Araouane, où des activistes semblent être revenus ; à l'est la zone Anéfis, Bourem, Almoustarat. Dans ces deux zones, les équilibres ont été perturbés par les combats. Les trafiquants se réorganisent pour tenter de rétablir leurs réseaux. Ces terroristes, souvent à l'origine de ces trafics, en profitent pour s'imposer, jouant une partition compliquée à comprendre dans le jeu ancestral. J'ai retrouvé mes Africains, fidèles au poste. Denis les a autorisés à rester en maillot dans le hangar surchauffé du PC. Il est vrai que le thermomètre ne bouge plus. Il indique 45 degrés du matin au soir.

Au point de situation de 19 heures, je retrouve tous mes chefs de cellule, le PC au complet, près d'une centaine de regards. Certains m'en veulent presque de les avoir quittés pour le Nord. Ici aussi, on s'est battu et il a fallu serrer les rangs. Les roquettes de 122 ont frappé les bords de la piste à plusieurs reprises, heureusement sans réussir à toucher la zone habitée. Sans eux, le PCC G08 aurait été aveugle et rapidement à court de vivres, d'eau et de logistique. Le PC principal a soutenu le PCC tout en conduisant ses propres opérations. Il sera bientôt à nouveau seul pour poursuivre les opérations terrestres.

Jeudi 28 mars

Le tireur d'élite n'a fait que son devoir

Accompagné de ses deux homologues malien et nigérien, le CEMA effectue une visite rapide à Gao, le temps de se faire présenter la situation, d'inspecter une section du GTIA 2 au pied de ses VBCI et de s'adresser à une délégation de soldats sous les tentes du foyer. La section de Gaulois est alignée sur deux rangs, impeccable, les armes à la main. Ils sont

commandés par un adjudant solide qui a encaissé le choc à plusieurs reprises pendant les opérations Doro. Ils n'ont plus le même regard qu'à Clermont-Ferrand. Je retrouve en les regardant cette cohésion invisible de mes Gaulois de Bihac. Le plus petit à droite tient son fusil de tireur d'élite par le canon, la crosse posée au sol. Il est jeune comme ses camarades de 20 ans et pourtant il a l'air terriblement décidé. L'amiral lui demande s'il a tiré sur des terroristes avec son fusil, réponse négative. Cela ne correspond pas à ce que je sais de cette section, à ce que je perçois de ce soldat. Je retourne le voir, seul, pour l'interroger. Non, il n'en a pas arrêté avec son fusil de tireur d'élite, ils étaient trop près et ils montaient à l'assaut contre son groupe, mais il en a abattu deux avec son pistolet automatique, à quelques mètres. C'était eux ou lui !

Ce fantassin m'a répondu simplement, respectueusement, les yeux dans les yeux. C'est grâce à des hommes comme lui que notre armée s'est couverte de gloire sous les ordres de l'Empereur, qu'elle a tenu sur la Marne et fait face à Verdun. Ce soldat, dont j'ai oublié le nom, symbolisait ce matin-là l'infanterie éternelle, celle de nos victoires et de nos peines.

Je passe l'après-midi au PC à réétudier le synchromatrice, avec mes officiers d'état-major, à planifier la reprise des opérations une fois que le GTIA 3 aura rejoint Gao. En attendant, il faut maintenir le renfort d'infanterie à Tombouctou et profiter du repli des paras de Tessalit pour faire protéger l'aéroport, le temps que les Burkinabés arrivent. C'est la seule solution pour libérer et lâcher l'escadron sur Araouane. Je compte remonter dans le Nord pour m'assurer de la bonne « descente » des blindés de part et d'autre de l'Adrar, en liaison avec les Tchadiens, et laisser les clés à Xavier. Il organisera le repli des compagnies en laissant sur place le détachement de liaison et l'escadron blindé des Coqs, prêts à mener des raids, des interceptions si des pickups ennemis avaient l'intention d'emprunter la Transsaharienne.

Les choses se mettent en place, mais, pour l'instant, il faut encore tenir seuls les emprises de Tombouctou, Tessalit, Gao et Kidal, soit quatre compagnies bloquées. Les directives se heurtent à la réalité de terrain. Demain, je repartirai dans le Nord, mais je sens que ma place est à nouveau ici, dans la zone d'effort de la brigade. Au bord de cette piste en dur, la chaleur est écrasante. Le supplément de confort que je retrouve : une vraie douche de campagne et un peu de salade avec la ration me donnent l'impression d'avoir quitté les avant-postes pour le camp principal, d'avoir quitté Langson pour Hanoï, comme nous le disons en souriant ! Et pourtant, à ces deux détails près, la vie est toujours très rustique autour de la piste : les fruits et légumes sont quasi inexistants. L'eau des douches provient du fleuve Niger, particulièrement pollué en cette période d'étiage. Les sapeurs sont contraints à la chlorer au maximum pour éviter les épidémies, ce qui irrite la peau. Les cabines sanitaires, objet de toutes les attentions, sont toujours en limite de saturation et la chaleur n'arrange pas l'hygiène. Dans ce domaine, les infrastructures de Tessalit sont plus adaptées avec leurs bâtiments et toilettes en dur.

Vendredi 29 mars

Le mouvement, la surprise, les grands espaces

Avec Denis, je conviens d'un retour sous quarante-huit heures. Je profite de cette matinée pour suivre les dossiers organiques avec mon chef d'état-major, les mutations à l'été des officiers et sous-officiers de la brigade. À quelques exceptions près, qu'il faut appuyer, les ordres de mutation correspondent aux souhaits des intéressés. Là encore, ce sont des familles qui attendent et qui déménageront, des enfants qui changeront

d'écoles, des épouses et des compagnes qui devront retrouver rapidement un équilibre familial dans des garnisons où on ne les attend pas toujours ! Il est donc primordial de suivre ces mutations pour qu'elles correspondent aux aspirations professionnelles, personnelles et familiales des subordonnés.

Avec Rémi, je repars en avion pour Tessalit, deux heures d'un vol chahuté par les trous d'air. Nous admirons, de haut, les contreforts sud de l'Adrar, la Transsaharienne qui serpente dans le désert. J'aperçois une colonne de véhicules qui sort d'Aguelhok et se dirige vers le sud, la moitié du GTIA 3 qui se dirige vers l'entrée ouest d'Assemalmal, suivie des véhicules logistiques qui poursuivront directement vers Gao. Cette campagne est bien celle des mouvements, de la surprise, des grands espaces, des chefs en pleine responsabilité de leur commandement à tous les niveaux, du général au jeune sergent. Au même moment, Gougeon et ses blindés contournent le massif, 150 kilomètres plus au nord pour foncer sur Abeibara.

Le massif de Tigharghar est à nos pieds en pleine lumière et nous avons fouillé ces vallées, vidé les dépôts et détruit ou délogé ses combattants. Quel contraste avec le vol de nuit du 24 février, la liaison avec les Tchadiens durement touchés lors des premiers combats. La petite Victoire de Constantine nous a guidés, la tactique, les appuis, les nouveaux équipements, la rusticité et le courage des hommes ont fait le reste.

Xavier m'accueille sur la piste. Le camp est à nouveau désert ou presque. Mon adjudant mécano a passé la nuit à remonter les plaquettes de frein et les pièces détachées et, à cette heure, les blindés ont retrouvé la liberté des grands espaces. Il ne reste que le PC, l'antenne chirurgicale et des paras, qui attendent de décrocher pour l'arrière. « *Les gens pensent au retour. Le gros des forces a quitté la zone, le camp. C'est étrangement calme. Une page est tournée. Il faut être vigilant. C'est dans ces périodes de transition qu'une force est la plus vulnérable. Elle est moins tendue vers l'ennemi, le danger*. »

Avec Xavier et le CO du PCC, nous suivons les flèches sur les cartes, les comptes rendus des Africains du 1er RIMa et de leurs Bisons du 126 : à l'ouest l'opération Panthère 8, à l'est l'opération Renard. Lorsque les deux auront franchi Anéfis, le centre de gravité aura rejoint définitivement le sud. En attendant, il faut s'assurer de la bonne coordination avec nos alliés tchadiens. Ils ont quitté le bivouac d'Aguelhok voici quelques jours pour s'installer dans le camp de Kidal. De là, nous comptons sur eux pour faire la jonction à Abeibara et intercepter des terroristes qui chercheraient à éviter le GTIA 3 venant du nord. Je leur envoie un nouveau message en ce sens, en passant par notre détachement de liaison toujours à leurs côtés. Je donne rendez-vous au général Bikimo à Abeibara le lendemain, une rencontre des deux généraux au milieu du dispositif à mi-chemin entre Bouguessa et Kidal. Le contingent tchadien se remet de ses dernières opérations, mais ils me confirment que cette opération sera bien franco-tchadienne.

Samedi 30 mars

Raid blindé sur les contreforts est du Tigharghar

Mauvaise nuit. Xavier s'est levé plusieurs fois. Les camions ont fait d'incessants allers-retours entre le camp et la piste pour acheminer les partants. Le premier Transall décolle à 6 heures, avant la chaleur, pour emporter plus de charge. Je fais le tour du camp à pied, longeant les bâtiments, les canons pris aux djihadistes dans l'Ametettaï posés au pied du mât des couleurs, comme de vieux trophées endormis.

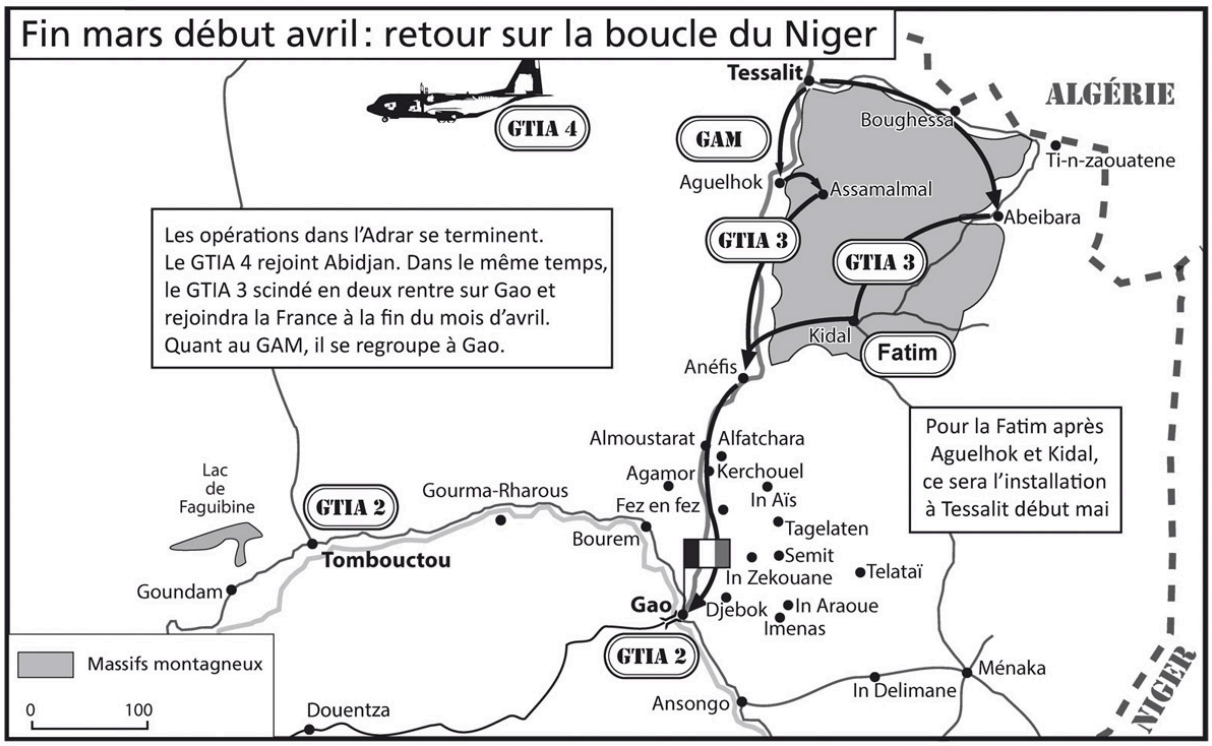
Le vent balaie les terre-pleins. Notre drapeau flotte sur Tessalit. En milieu de matinée, le pilote se pose avec Denis et trois fidèles de la 3. Je leur avais promis de leur montrer le camp du nord avant le repli, lorsque

l'opportunité se présenterait. Xavier leur fait faire la visite des lieux, comme un vieux châtelain avec des touches d'humour bien senti !

Les trois chefs de la brigade sont réunis pour une photo commune sur fond de parachute, de murs jaunis et des trois couleurs fixées à une antenne radio au-dessus du PC. En début d'après-midi, je quitte le camp en Puma pour rejoindre Abeibara que vient d'atteindre Gougeon. J'ai rendez-vous avec Bikimo et l'autorité locale. L'hélicoptère est escorté par un Tigre plus que dissuasif. Pourtant, nous volons à très basse altitude pour surprendre les éventuels observateurs. À l'est de l'Adrar, le terrain est très dégagé, propice aux troupeaux de dromadaires et de chèvres. Nous survolons des campements et des tentes isolées. Le Tigre observe les quelques véhicules présents sur l'axe Kidal- Bouguessa et l'Algérie, une large piste carrossable où le commerce continue. La rencontre a lieu dans une bâtisse en construction, en banlieue de la bourgade. Les retrouvailles avec les Tchadiens sont chaleureuses, mais l'entrevue avec le commandant de la région reste très convenue. L'homme porte un turban qui cache une bouche édentée et une longue balafre le long de la joue. Le regard est plutôt fuyant. La zone n'est pas totalement nettoyée. Le lendemain, à quelques kilomètres de là, en traversant Abeibara, le GTIA 3 interceptera un Africain hébété, à moitié sourd. Il se présentera comme un ancien combattant d'Al-Qaïda affranchi de tout contrat, libre de rentrer dans son pays, ses chefs ayant été tués ou en déroute. Combattant perdu, abandonné, qui n'est plus payé, piétaille sacrifiée. Cet Africain francophone est révélateur des ravages de la contrebande et de la propagande djihadiste.

Bikimo me confie que son installation à Kidal ne lui convient pas. Le camp manque d'eau et le rationnement est mal vécu par sa troupe, qui en vient à regretter les jardins ombragés d'Aguelhok. Je lui promets une visite prochaine à Kidal et la possibilité, s'il le souhaite, de mettre à sa disposition une grande partie du camp de Tessalit qu'il connaît et qu'il apprécie. Cette redistribution spatiale est à étudier avec le PC de Bamako qui travaille

d’arrache-pied avec nos alliés africains et l’ONU pour répartir les sites futurs de la Minusma, de la Fatim (Tchadiens) et des Fama (Maliens). Les pelotons blindés sont installés en étoile autour du bâtiment. Dans quelques instants, ils repartiront vers le sud, direction Anéfis et Gao. Les Tchadiens repartent vers Kidal en fouillant au passage les bivouacs rencontrés. Tous pensent aux otages, tous espèrent trouver l’épingle dans la meule de foin.



Le soir est calme. Le CO suit les deux raids en cours et les planifications des rotations « out » pour Gao et Bamako. Je les quitterai définitivement dans quelques heures, le temps de recevoir une délégation de l’ONU, et après avoir salué les unités encore en place.

Dimanche 31 mars

Attaque terroriste à Tombouctou

Dernière nuit calme dans cette petite pièce avec Xavier et Laurent. Denis m'appelle pour me prévenir qu'au cours de la nuit des terroristes se sont infiltrés à nouveau dans Tombouctou. L'escadron et les Gaulois appuient les Maliens pour les détruire.

Un fonctionnaire américain et un colonel marocain, représentant l'ONU, viennent de se poser pour une mission de quelques heures. Escorté par une partie de l'escadron, je prends le temps de leur faire faire le tour du camp, de les accompagner jusqu'à Tessalit, voir le dispensaire et l'école abandonnés. Les enfants jouent dans les rues entre les pickups armés du MNLA, qui ont fait leur apparition depuis quelques jours. La visite est rapide et suffisante pour constater que la population est revenue et que l'environnement offre suffisamment de facilités pour installer des unités militaires et civiles, en veillant à économiser l'eau des puits qui provient de la même nappe que celle qui alimente la ville.

Au retour, Denis donne des nouvelles de l'attaque à Tombouctou. Un officier a été blessé au bras par balle. Les unités sont au contact. Elles disposent d'armes et d'optiques adaptés. Le centre de gravité a rejoint la boucle du Niger, la prochaine étape.

La délégation de l'ONU est repartie. L'escadron des Coqs est rassemblé devant le PC. J'ai tenu à les saluer avant de partir. En quelques minutes, je leur explique la manœuvre future des effectifs, le repli entre avril et juin, les clés de nos succès : le combat interarmes, interarmées et l'esprit de la victoire, qui a animé des unités différentes mais unies dans l'effort. Je tiendrai ce langage à toutes les compagnies, batteries, escadrons avant leur départ de Gao le mois suivant. Avant de décoller, je prends le temps de revoir mes infirmiers et mes médecins de l'antenne chirurgicale, sous les

deux tentes climatisées, où sont passés des dizaines de blessés français et tchadiens, les enfants soldats de l'Adrar. Sans eux, d'autres fils de France auraient rejoint Harold, Cédric, Wilfried et Alexandre au paradis des soldats. Eux aussi ont mérité de la Patrie.

De son côté, Desmeulles attend son tour pour décrocher. Son PC est au repos, les armes prises à l'ennemi sont alignées contre le mur de son petit bâtiment. Certaines seront rendues aux Maliens, d'autres orneront le musée du régiment à Calvi. Je salue enfin les logisticiens au pied de leurs camions et les pilotes mécaniciens d'hélicoptères du GAM 5e RHC, à quelques mètres de leurs Gazelle et Tigre. Aucune machine ne s'est écrasée, aucune panne fatale n'a endeuillé la brigade, un sans-faute sous de très fortes contraintes, le fruit d'un professionnalisme exigeant, de l'expérience afghane et libyenne.

Xavier et le CO sont sortis du PC. Mes affaires tiennent dans un sac à dos et une musette. Casqués et en gilet pare-balles, comme pour tout déplacement à l'extérieur, nous rejoignons le Puma avec Marie-Jo et Rémi, direction Gao et le PC principal. Un dernier salut aux paras du PCC G08 et un nuage de poussière nous enveloppe, le temps de décoller et de prendre plein sud à plus de 2 000 pieds. Le Tigharghar défile à gauche, le Timétrine à droite. En bas, il fait encore plus de 40 degrés, mais pendant deux heures, nous apprécions les 28 ambiants, comme un cadeau de départ. Personne ne parle, les portes sont ouvertes. Le paysage est grandiose vu de haut. On ne se lasse pas des grands espaces. Je sors mon carnet de la musette et je me replonge dans ces six semaines d'aventures opérationnelles et humaines en parcourant les pages écrites au fil des jours.

Nous atterrissons à 20 heures. Il fait nuit. Au pied de la tour, sur la petite terrasse, les gardes du corps ont dressé une table pour mon retour et l'accueil de Mgr Ravel, évêque aux armées. Il vient de rencontrer les GTIA et les deux aumôniers qui se partagent entre Bamako et nos quatre emprises. Nous dînons ensemble avec un panel représentatif des unités. Le contact est

franc, très cordial et constructif. L'évêque est un homme de contact, souriant, et d'une intelligence rare. Il a l'expérience du terrain et la simplicité des grands.

À Tombouctou, le caporal-chef sauve son lieutenant blessé par balles

Avant de retrouver mon lit de toile, je passe au PC pour avoir un point exhaustif sur les combats du jour.

Par paquets, les terroristes se sont infiltrés en ville, visant la caserne malienne et le palais du gouverneur, juste arrivé de Bamako. Le véhicule kamikaze a été décelé à temps par le check-point malien à l'entrée ouest de la ville et détruit à la mitrailleuse.

Depuis le matin tôt, combattants et kamikazes ont tenté d'infliger des pertes aux Maliens. À la tête d'une partie de son escadron et d'une section de Gaulois, le capitaine a mis à l'abri le gouverneur et prêté main-forte aux Maliens. Le commandant malien, poursuivi par un kamikaze, près de la caserne, n'a eu la vie sauve que grâce à la riposte de l'un de ses tireurs. Le lieutenant Amaury, en rejoignant le centre-ville avec son peloton de Marsouins, a été intercepté par un trinôme de terroristes à l'attitude étonnante. Les trois hommes se sont avancés vers le blindé, sans précipitation ni crainte, et lui ont tiré dessus à courte portée. Blessé aux bras, le lieutenant ne pouvait plus riposter. Son fidèle caporal a empoigné sa mitrailleuse et tiré sur les deux premiers, qui continuaient de s'approcher, malgré les tirs. Deux se sont écroulés à quelques mètres, l'un en actionnant sa ceinture explosive. Par chance, le kamikaze a déclenché sa charge explosive trop tard, au moment où il tombait. Les centaines de billes d'acier ont été projetées vers le sol, évitant ainsi aux Marsouins d'être atteints.

L'engagement n'a duré que quelques secondes. Le mitrailleur est couvert de sang, celui de son lieutenant et celui des terroristes. Le troisième terroriste a réussi à s'échapper dans une ruelle. La population furieuse a

pourchassé deux terroristes survivants qui tentaient de sortir de la ville. L'attaque a été un échec. Le gouverneur est sain et sauf, les pertes sont conséquentes (plusieurs tués) pour un ennemi qui n'a réussi qu'à blesser quelques soldats : de notre côté, le lieutenant a été évacué sur l'antenne chirurgicale de Gao, où il a été aussitôt opéré. Je le retrouve à 22 heures au bloc, éveillé. Il réagit bien. Le chirurgien me confirme qu'il s'en sortira correctement, sa constitution solide, des bras épais et musclés, l'ayant bien aidé. J'aurai le plaisir de le décorer devant son régiment à Angoulême quatre mois plus tard ! L'entrevue est courte. Il doit dormir et sera rapatrié le lendemain sur Bamako puis Paris.

Le complément d'infanterie mis en place juste à temps a évité des pertes inutiles, mais les deux sections ne suffisent pas à lancer l'opération Adada sur Araouane. Au moment où les combats prennent fin, une centaine de légionnaires est acheminée de Tessalit par trois Transall pour une semaine de garde renforcée. L'articulation des opérations et des replis est complexe, tendue, mais ça passe !

Parallèlement, pendant que le GTIA 4 quitte le territoire, blindés et fantassins du GTIA 3 poursuivent leurs opérations de fouilles. Ils trouvent des tonnes de munitions, des mines, du matériel sanitaire, une imprimerie dans la vallée d'Assamalmal. Le retour sur Gao est imminent pour les deux colonnes. Pas de trêves pour la brigade. Il faut rester vigilant jusqu'au bout.

Lundi 1er avril

Il s'en veut d'avoir quitté ses hommes

Depuis plusieurs jours, de vieilles tendinites aux talons se sont réveillées, conséquences de la chaleur. Elles seront bientôt rejointes par

d'autres aux épaules, les deux s'accordant pour limiter mes droits au sommeil. Ces tendinites sont harmonieusement répandues dans le camp, tous grades confondus, comme les gastros répétées et les coliques néphrétiques pour certains.

À l'aube, j'accompagne l'évêque dans le Casa. Le lieutenant est allongé sur sa civière, souriant. Il s'en veut d'avoir abandonné ses hommes avant la fin de la mission, réaction normale d'un blessé extrait d'une unité au feu. Nous échangeons quelques souvenirs communs, ma première visite à Angoulême et l'accueil par les lieutenants du 1er, la descente en rappel de la tour de la mairie, le cadeau humoristique des jeunes officiers : une paire de charentaises. C'est lui qui me les avait données et nous en avions bien ri. Nous en sommes loin, mais les jeunes officiers sont les chefs de demain et ces souvenirs sont des repères de camaraderie et de confiance partagée. Il a les deux avant-bras fracturés. Ils sont maintenus le long du corps pour éviter que broches et redresseurs ne bougent. Cet officier va rejoindre sa femme et sa petite fille. À cette évocation, son visage s'illumine. Je le quitte en lui serrant l'épaule. Il a échappé au pire, sauvé par son fidèle caporal. Cet Africain est un des miens et je suis fier de lui. Il est l'heure de rejoindre le PC. L'évêque et le lieutenant décollent ensemble, le premier a pris le courrier des gardes du corps et du général. Il sera posté le lendemain à Paris, le second sera dans un hôpital militaire parisien en de bonnes mains, ainsi que d'autres camarades blessés de la brigade et des anciens d'Afghanistan toujours hospitalisés.

Les terroristes n'ont pas renoncé à attaquer. Ils sont à nouveau dans Tombouctou avec l'intention de nous imposer des pertes et de remettre en cause nos succès par le retentissement médiatique que ne manquera pas de soulever une attaque contre cette ville symbole. Il faut réagir vite. L'escadron est encore sollicité avec ses fantassins du 92e RI en renforts. Marsouins et Gaulois se retrouvent au coude à coude avec leurs camarades maliens. Une demi-douzaine de terroristes se sont retranchés dans un

bâtiment solide, à l'abri des armes maliennes. Ils sont isolés, la population a fui la zone, mais elle nous renseigne de tout mouvement suspect. Roquettes et missiles antichars sont tirés à courte portée, doublés par des rafales de canons mitrailleurs. Les combats se déroulent en milieu de journée, les corps des kamikazes sont retrouvés sur les lieux, à la grande satisfaction de la population.

Au même moment, nous apprenons la fin des opérations Renard et Panthère 8. Gougeon traverse le désert d'Anéfis avec ses blindés. Son chef opérations vient de terminer la destruction des munitions et des matériels trouvés dans la vallée d'Assemalmal. Il se dirige lui aussi vers le sud, Anéfis, Almoustarat et Gao, qu'ils comptent atteindre cette nuit pour le premier, demain pour le second.

Tout s'accélère sur le front du retrait. Les décisions parisiennes se précisent. Il s'agit bien de réduire notre présence à un GTIA à 1 200 hommes, ce qui induit de replier encore 1 500 hommes d'ici le mois prochain. Concrètement, cela implique pour nous de conduire une grosse opération logistique pour assurer le flux quasi continu des unités repliées.

Leur désignation fait l'objet de longues discussions avec Paris et Bamako. Parallèlement, il faut suivre avec le niveau central, les avions et bateaux, programmés pour replier hommes et matériels, prévoir les déplacements de plusieurs centaines de kilomètres vers le Niger et le Sénégal. Le casse-tête du repli fait suite à celui de la mise en place d'urgence, moins de trois mois plus tôt.

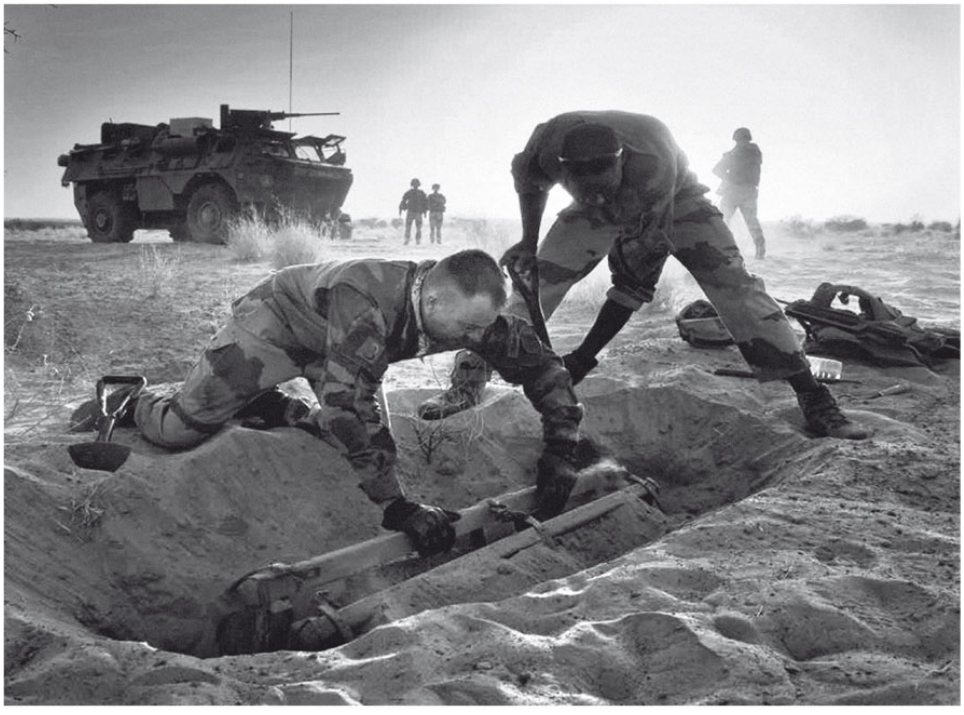
Le PC principal a repris l'intégralité de la zone d'action de la brigade. La petite équipe logistique suit les flux descendants de Tessalit et anticipe les mouvements partants de Gao. Dans l'urgence, elle met en place des zones de réintégration et de stockage et prévoit les ravitaillements pour permettre les grands déplacements d'unités vers l'ouest, les transits aériens sur la piste en direction de Bamako. La petite équipe de l'armée de l'air est plus occupée par la gestion des transporteurs, nos vieux Transall à bout de

souffle, que par les tirs de bombes guidées laser dans les oueds. Et pourtant, la moitié du cerveau de cet état-major, comparable à une ruche, est tournée vers la suite des opérations contre Aqmi et le Mujao. Le calendrier des replis et des gardes d'emprises fait apparaître chaque jour une réduction de notre liberté d'action. Avec Denis et Claude, nous nous retrouvons une fois encore face à la carte et au tableau des prévisions. Très clairement, après le départ des GTIA 4 et prochainement du GTIA 3, l'activité sera réduite au minimum. Il nous reste donc deux semaines d'opérations possibles, trois au mieux, si nos alliés viennent nous relever sur les postes de Tombouctou, Tessalit et Kidal. Nous les pressons d'accélérer l'arrivée des Burkinabés à Tombouctou et des troupes de la Minusma dans le Nord. La course contre le temps continue. Elle n'a d'ailleurs jamais ralenti depuis janvier.

Gao. PC principal, centre nerveux de la brigade Serval, point de situation du soir.

Avril. Infiltration nautique de nuit en kayaks avec plongeurs, par les sapeurs du 31e RG, île de Kadji sur le fleuve Niger.

5 avril. Raid dans les sables d'Araouane, 250 km au nord de Tombouctou, Sud Sahara.



Opération Gustav. Découverte par les sapeurs de dépôts de munitions, de bombes d'avion enfouies.

Gaulois et VBCI du GTIA 2 dans les oueds du Grand Gao, lieux des violents combats contre le Mujao (opérations Doro, février-mars).

30 avril. Opération Akello, le colonel Bert, chef du GTIA 2-92e RI, présente la situation de son bataillon dans les vallées surchauffées.

Avant le défilé du 14 juillet 2013, dernière photo réunissant les deux colonels adjoints et les deux chefs d'état-major. De gauche à droite, les colonels Minjoulat-Rey, Denis, Vanden Neste et de Bertier ; au milieu, le général.

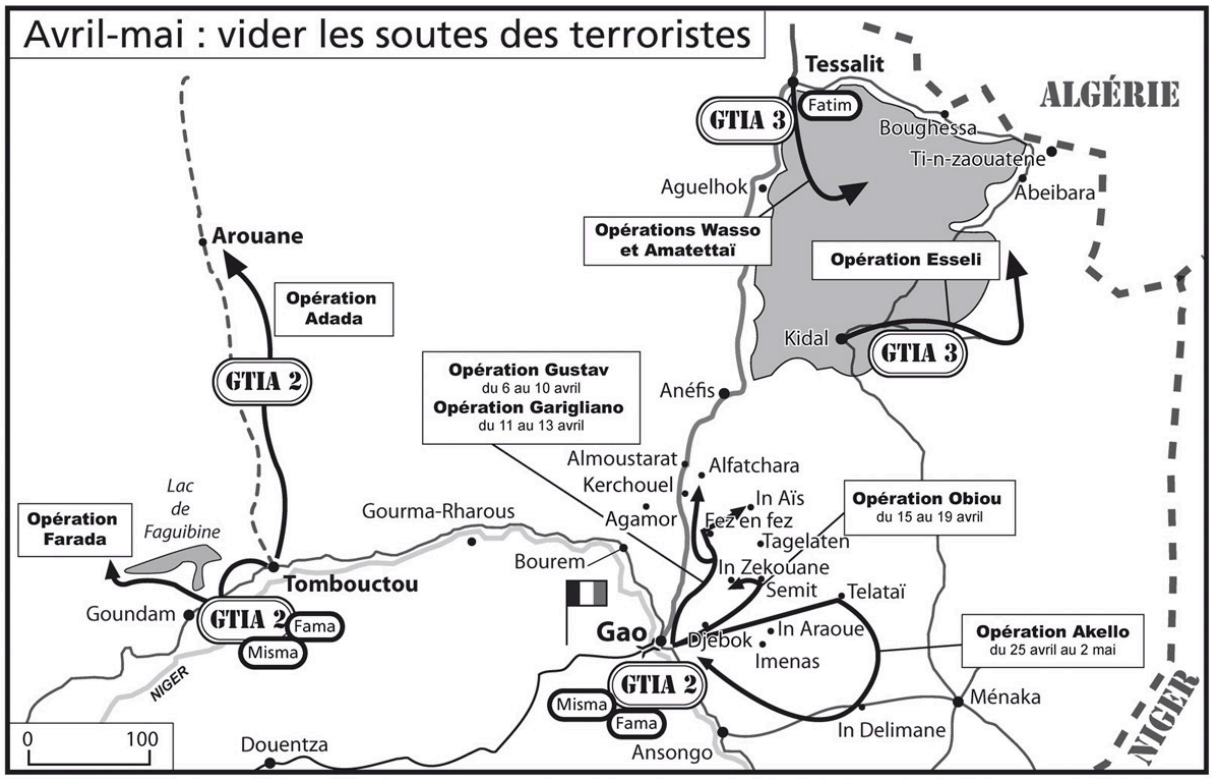
Défilé de la victoire pour la brigade Serval, derrière leurs frères d'armes des contingents africains.

BRIGADE SERVAL
UN SEUL BUT LA VICTOIRE

CINQUIÈME PARTIE

JUSQU'AU BOUT, PARTOUT, SANS RÉPIT

2 avril – 17 mai
Vider les stocks des terroristes, les dernières opérations, le retour



Cette opération s'appellera Gustav !

Le 1er avril. Pour terminer les fouilles et affirmer notre présence dans l'ensemble du pays utile, il nous reste toujours deux zones à explorer, distantes de 500 kilomètres chacune : la région d'Almoustarat, In Aïs, au nord de Gao, et la zone de Tombouctou, Ber, Faguibine, Araouane. La première sera confiée à l'escadron, la seconde au reste du GTIA 2, pendant que le GTIA 3 préparera le décrochage, tout en gardant Gao prêt à intervenir en cas de coups durs. L'officier en charge de l'opération me propose un nom de baptême pour In Aïs, un nom d'oued imprononçable et encore moins mémorisable. Il faut faire simple. En réaction, je donne le nom de « Gustav » à cette mission de fouille. Ce nom fera couler beaucoup d'encre et soulèvera bien des interrogations, y compris, paraît-il, de Scandinaves qui auraient démenti toute implication dans cette opération. Pour le général de la 3e brigade, ce nom fait référence à deux histoires totalement différentes, dévoilées par Patrick Forestier, dans un article de *Paris Match*. Pour des gens qui aiment rire et aiment le cinéma, l'adjudant-chef Gustav est le gros chat du général Sponz dans *Papy fait de la Résistance*. Ne pouvant décemment donner cette explication à Paris qui s'en étonnait, il m'a suffi de préciser que ce nom avait surtout été choisi en mémoire des combats de la 3 en Italie et de la percée de la ligne « Gustav », à proximité de Monte Cassino en mai 1944 par les Africains. Un officier pointilleux s'avisa de porter un jugement sur ce baptême historique. Je me

fis un devoir de l'appeler pour lui préciser que la ligne suivante, également enfoncée par les troupes du général de Monsabert, n'était autre que la ligne « Adolf Hitler », et que je me réservais le droit de choisir les noms de baptême de mes propres opérations. J'eus alors une paix royale, et je pris soin de nommer l'opération suivante « Garigliano », autre nom de victoire, moins provocateur, mais tout aussi historique. Mon propre chat Gustav ne sut jamais qu'une opération majeure porta son nom à 5 000 kilomètres de l'Auvergne…

Cette touche d'humour réchauffa le cœur de mon PC, qui n'eut qu'un regret, celui de ne pas revoir, *in situ*, *Papy fait de la Résistance* et *Les Tontons flingueurs*, deux films dont les tirades étaient souvent reprises sous les tentes.

Les combats ne sont pas encore terminés dans le centre de Tombouctou. Le GTIA 3 n'a pas encore rejoint Gao, mais nous programmons sans attendre Adada et Gustav pour les jours à venir, dès le lendemain pour Araouane, et cinq jours plus tard pour In Aïs. La compagnie de légionnaires ne peut rester que quelques jours à Tombouctou avant de rejoindre Abidjan. Même si Bamako souhaite un départ immédiat pour Araouane, je décide de donner vingt-quatre heures de plus à l'escadron pour lui permettre de se remettre de sa série d'accrochages et préparer son convoi de véhicules légers. Devant l'insistance d'un interlocuteur extérieur, peu au fait des contraintes du combat terrestre et peu conscient de la pression exercée sur cette unité isolée et régulièrement attaquée, je dus intervenir pour expliquer que cette décision de commandement et de bon sens était non négociable.

Le point du soir est complet. Chaque cellule rend compte de ses conclusions et des éléments qui ont une influence sur la manœuvre à venir. Le chef d'état-major les a tous notés et il réoriente en permanence les ordres de détail pour maintenir le rythme et remplir les missions, sans impasse, sans prise de risque excessive. Le briefing se termine par la projection d'un diapo-son, adapté à la date du 1er avril, réalisé par un officier plein

d’humour. Il retrace le déroulé des opérations et la brigade vue par « ceux d’en face ». Chacun en prend pour son grade. Les instants de détente bien ciblés sont rares, mais indispensables, entre deux périodes de tension, et cette projection arrive vraiment au bon moment.

Mardi 2 avril

Le retour à Gao du GTIA 3

Le centre de gravité de la brigade est définitivement revenu à Gao. Gougeon est arrivé dans la nuit avec ses blindés. La seconde colonne ne va pas tarder. Dès 6 heures, je fais le tour du bivouac, étalé sur plusieurs centaines de mètres le long de la piste. Les conditions sanitaires ne sont pas satisfaisantes pour accueillir un GTIA de plus. Il manque des points d’eau et des prises électriques à l’endroit où doivent s’installer l’escadron et les unités venant de Tessalit. Les Gaulois sont de garde autour de la piste ou déjà partis en patrouilles à pied et en véhicules, dans et autour de Gao. Les VBCI sillonnent régulièrement la région pour récolter des renseignements et empêcher des tentatives d’infiltration. Rares sont les fantassins au repos sous les tentes. Je retrouve avec plaisir Gougeon et son PC. Il a appelé à juste titre son GTIA « la colonne nomade ». Depuis plus de deux mois, depuis Niamey, ses unités n’ont cessé de manœuvrer dans la pure tradition des unités blindées, aux avant-postes de la brigade. À l’ouest, Adada a débuté. Comme convenu, l’escadron a quitté Tombouctou pour Araouane avec un renfort de sapeurs et un détachement logistique, principalement des citernes à carburant pour armer un plot de ravitaillement pour hélicoptères à mi-course. Les premiers kilomètres sont laborieux. Les véhicules lourds s’ensablent à répétition, mais la colonne avance vers le nord entre les dunes.

Nous suivons sa progression sur la grande carte du centre opérations. Les Tigre sont en alerte à Gao, prêts à intervenir.

Quel insigne portera cette brigadexxxxxxx

En fin d'après-midi, Rémi et Nadia, mon officier communication, me présentent des projets d'insignes. Nous arriverons bientôt au terme du mandat et nous tenons à dessiner un insigne fédérateur qui le symbolisera. Les idées fusent et un concours est lancé. En quelques jours, le projet final sera arrêté, représentatif de la brigade Serval, de sa zone d'engagement, de ses unités. Y figurent en harmonie sur fond de carte du Mali, l'insigne de la 3, les trois croissants tricolores, et sa Victoire de Constantine, entourés de l'aigle de la 11e BP et du symbole des hélicoptères de l'armée de terre, le tout entouré d'un cercle d'argent sur lequel sont gravées l'ancre de marine des troupes de marine et la grenade creuse de la Légion étrangère, chacun se retrouvant dans ces symboles. Nous sommes début avril, la brigade a été baptisée Serval du nom de l'opération et même si elle n'est pas terminée, celle-ci est synonyme de victoire pour tout le monde. Nous décidons donc naturellement de rajouter dans le cercle « Brigade Serval » et la devise de la 3, devenue celle de la brigade Serval, sa fille légitime : « Un seul but, la victoire ». Commandé et réalisé en France, à plus de 4 000 exemplaires numérotés, il sera offert à chacun des soldats de la brigade et porté par tous le 14 Juillet sur les Champs-Élysées.

J'ai retrouvé mon PC de la 3 dans le hangar surchauffé : le brigadier-chef Dany, artilleur d'Afrique depuis plus de vingt ans, un fidèle, à ses côtés les vieux capitaines près de leurs postes radio et de leurs téléphones, les spécialistes des renseignements isolés dans une petite salle vitrée, étudiant sans cesse les données de leurs capteurs, les photos aériennes, les comptes rendus conventionnels, les écoutes. Leur chef en fait des synthèses régulières. Il oriente ses capteurs, les demandes aux échelons supérieurs. Très féminisé, son bureau est d'une efficacité redoutable, d'une

disponibilité totale. Malgré la chaleur et le sable qui s'incruste partout, les transmetteurs de l'état-major nous assurent en permanence le bon fonctionnement des serveurs informatiques et des portables omniprésents. Le PC brigade est le cœur de notre système de commandement tactique. Il évolue en fonction de l'environnement, du cadre d'emploi multinational ou national, des élongations, mais son noyau est un outil précieux fait de techniques innovantes, de technologies, d'expériences opérationnelles (Balkans, Afghanistan, Afrique) et humaines. Une fois de plus, tout cet équilibre compliqué ne tient que par la qualité des hommes qui les arment, par l'esprit qu'insufflent les chefs et particulièrement le chef d'état-major.

Ces femmes et ces hommes ont leur propre expérience, leur passé, leur fierté. L'adjudant-chef qui répartit les messages et les courriels est un Catalan. Il a accroché la silhouette d'un bourricot au-dessus de son ordinateur. Son caporal-chef, son binôme, est marseillais, des quartiers Nord. Nous partageons tous les trois les mêmes origines lointaines et nous en plaisantons souvent en évoquant le côté cosmopolite de la cité phocéenne, la Bonne Mère et le vieux port, la beauté du Canigou et du Vallespir. Toutes ces petites intentions, ces plaisanteries sont autant de marques d'affection mutuelles qui unissent des membres totalement différents, mais qui ont décidé de faire ensemble ce qu'aucun métier civil ne pourrait leur offrir avec ce niveau d'intensité, de risques et de désintéressement.

Mercredi 3 avril

Tirs de roquettes sur Gao

Nous sommes réveillés à 4 h 30 par les sirènes. Des roquettes de 122 mm ont été tirées en direction de l'aéroport, sans l'atteindre.

Grégoire effectue une visite à Gao, qui nous permet d'évoquer le futur proche et, pour lui, de rencontrer quelques journalistes encore présents à Gao. Le désengagement des unités se précise, celui des PC de Bamako et de Gao n'est pas encore arrêté. Au nord de Tombouctou, les nouvelles de l'escadron sont encourageantes. Il se trouve à mi-parcours et les pilotes appréhendent mieux la conduite sur le sable.

Jeudi 4 avril

Lieutenant, le plus beau grade d'officier

Réveillé tôt. Je rejoins le PC et les présents qui ont assuré la permanence de nuit. La température est encore supportable et c'est la meilleure heure pour répondre aux courriels. À 6 h 15, les lieutenants du camp, environ une quarantaine, surgissent dans le PC. Ils viennent me chercher pour partager un café sous les tentes du foyer à quelques centaines de mètres. Leur président, d'une insolence de bon aloi, m'offre un énorme oignon avant de me faire monter sur un camion logistique, clin d'œil en souvenir des taxis de Tessalit. Nous passons un bon moment ensemble. Plus de vingt-cinq années de carrière nous séparent. Le sable de Gao est à l'opposé des neiges d'Allemagne, les djihadistes à des années-lumière des divisions blindées du pacte de Varsovie, mais la formation de base,

l'exigence du commandement, la volonté de défendre notre pays restent inchangés, l'esprit identique. La plupart d'entre eux viennent de nos régiments de la 3. Je les connais pour les avoir côtoyés et suivis au cours des exercices de tir ou d'entraînement ces derniers mois. Certains ont rejoint leur régiment depuis quelques mois seulement et pourtant ils ont emmené leurs hommes au feu sans hésitation, avec précision. Nos écoles les ont bien formés et ils ont la foi de leurs anciens.

À peine revenu au hangar, je découvre Xavier et une bonne partie du PCC G08 en transit pour quelques minutes avant de repartir pour Abidjan. La nouvelle a vite fait le tour du PC. Les chefs de bureau rejoignent la zone d'embarquement pour retrouver leurs homologues du PC Nord au pied du Transall.

Sur le terrain, le raid sur Araouane a été effectué dans les temps. L'unité se trouve à 10 kilomètres au sud. Le plot logistique intermédiaire permettra au Gazelle de poursuivre jusqu'au village. Le reste du secteur est calme. Je décide de les rejoindre en fin de nuit.

Vendredi 5 avril

La solitude des Arabes au fond du désert

2 h 30. Avec un garde du corps, nous décollons en Puma pour Tombouctou et Araouane. Le vol était prévu pour acheminer des pièces détachées et deux mécaniciens au plot intermédiaire, où une Gazelle est en panne. J'ai fait embarquer 140 bières et canettes pour l'escadron, une par homme. Ce n'est pas grand-chose, mais elles seront appréciées à leur juste valeur au milieu de nulle part, arrivant du ciel, ces bières que je n'ai pas pu offrir aux libérateurs de Tombouctou en janvier.

Après deux heures de vol, un plein de nuit sur la piste de Tombouctou, nous repartons vers le nord où nous attendent les Marsouins, Bisons, sapeurs et infirmiers de la colonne. Les blindés légers, les VAB, sont répartis en étoile autour du PC où m'accueillent le lieutenant-colonel Arnaud, commandant en second du GTIA 2, et le capitaine Aurélien, qui a tenu Tombouctou pendant plus de deux mois. À leurs côtés, je retrouve la capitaine Lucile, tout sourire. Elle commande la compagnie d'appui des sapeurs de Castelsarrasin, spécialisés dans le déminage. Officier solide, respectée de tous, elle vit elle aussi un des temps forts de sa vie. Nous partageons un café avant le départ, en évoquant les combats de l'avant-veille.

Le médecin-capitaine me fait une description lucide de la détermination aveugle et suicidaire des attaquants. Pour lui, ces djihadistes sont drogués avant l'action. Il me montre un flacon de produit marron apporté par la population. Il est persuadé qu'il s'agit de kétamine, qui présente le double avantage, dans ces circonstances, d'annihiler la peur et d'anesthésier la douleur des blessures. Les stocks viendraient de Libye. L'attitude anormale des agresseurs de Tombouctou le confirme dans son hypothèse. Certains témoignages des paras dans l'Ametettaï vont aussi dans ce sens. En l'écoutant, je repense aux paquets de seringues trouvés autour de l'hôpital désaffecté de Tessalit, qui me font dire que cette pratique n'est sans doute pas limitée à la seule région de Tombouctou. Ce sont des méthodes de djihadistes, qui utilisent la crédulité et la foi des sacrifiés, ou, selon les Maliens, qui les contraignent par un chantage sur les proches, ou par un dédommagement aux familles, plongées dans la pauvreté. La vie compte peu pour eux. Les anciens d'Afghanistan le savent. Eux aussi ont subi les attaques suicides, pas de cette ampleur, mais avec la même violence et les mêmes traumatismes.

Un village au milieu des dunes

La colonne est partie. En moins d'une heure, après avoir longé plusieurs dunes, elle arrive aux portes d'Araouane, un petit village en dur, posé sur un point haut, au milieu du désert. Le vent s'est levé et nous atteignons les premiers puits circulaires en béton qui s'enfoncent profondément jusqu'à la nappe phréatique. Les troupeaux de dromadaires sont à l'abreuvoir. Une trentaine d'hommes, habillés en bleu et vert, s'affairent à les faire boire, au rythme des bêtes de trait qui tirent des cordes sur plusieurs dizaines de mètres permettant ainsi aux baudruches d'eau de se remplir, puis de se vider.

Les habitants sont intrigués par l'arrivée de ces blindés. Un sous-officier interprète français-arabe leur explique le sens de notre venue. Ils sont bien accueillis et nous voyons descendre la population par petits paquets. Cette attraction rompt la monotonie du quotidien. Je laisse le capitaine effectuer sa mission, me mettant de côté pour observer et discuter avec quelques enfants joyeux, qui font l'effort de parler français. Ils n'ont plus d'instituteur et s'occupent des troupeaux avec les adultes. Il faudra du temps pour rétablir la confiance et le commerce du sel. Dans ce village, d'autres me parleront de Tombouctou qu'ils ont dû quitter, chassés à cause de leurs origines ethniques. Ces habitants ne sont pas des Touaregs, mais bien des Arabes. Depuis de siècles, ils sillonnent les immensités pour faire commerce entre le Nord et le Sud. Il suffit de regarder une carte pour comprendre qu'Araouane est à mi-course entre le fleuve Niger, peuplé, et les mines de sel de Taoudenit à l'extrême Nord, près de la frontière mauritanienne. Ici aussi, René Caillié est passé en quittant Tombouctou. À l'époque, le village était bien plus grand. Les longues palabres engagées par le capitaine avec les hommes d'Araouane, dans la petite école désaffectée, lui donnent tous les détails de ces échanges qui appartiennent désormais au passé. Les Arabes n'ont qu'un souhait, reprendre la course du sel à dos de dromadaires, trois jours pour Taoudenit, trois jours pour Tombouctou, où la

plupart d'entre eux avaient un pied-à-terre. La guerre est passée par là et la méfiance s'est installée. Les Maliens du Sud accusent les Arabes d'avoir pactisé avec les terroristes et, petit à petit, ils les chassent de la boucle du Niger, les privant de leurs échanges. Dans cette affaire, tout le monde est perdant, il faudra du temps pour rétablir la confiance et permettre à ces enfants de retrouver une vie normale.

Les discussions se poursuivent. Le vent souffle fort, s'engouffrant entre les petites maisons basses et fermées. Le VAB santé a été placé en face de l'école, permettant aux familles de consulter. La colonne se forme derrière le véhicule, disciplinée et silencieuse. L'aide militaire gratuite est un réflexe de nos unités engagées en opération. Elle n'est limitée que par la disponibilité de nos stocks en médicaments, prioritairement destinés aux unités. Tradition française, elle accompagne le déploiement de nos unités, soulageant les souffrances de ces populations victimes de la guerre. C'est toujours une satisfaction, mais aussi un crève-cœur pour nos médecins qui ne peuvent assurer le suivi dans la durée et qui en sont souvent réduits à faire de la médecine d'urgence ou de la médecine familiale et pédiatrique, sans avoir la pharmacie adaptée.

Cette pratique permet aussi aux unités d'être bien intégrées dans leur environnement local. Cette colonne de femmes voilées tenant leurs enfants dans les bras ou par la main me rappelle les consultations médicales d'Abéché, à l'est du Tchad, celles de Man en Côte d'Ivoire, ou celles de Bosnie. Ce dispositif n'a pas vocation à se substituer aux structures locales et internationales, ni même aux ONG, qui comblent souvent les manques avec efficacité. Il soulage ponctuellement et fait un état des lieux.

Les troupeaux de dromadaires se mélangent aux blindés en bordure du village. Sur le point haut, deux vieux murs tiennent encore debout. Un groupe de Maliens, armés de kalachnikov, assis dans un pickup, surveillent la zone. Je les rejoins, nous sommes à côté des vestiges du fort français

d'Araouane. Ce poste a plus d'un siècle, il date de l'époque où le Sahara était tenu par les troupes méharistes, où les trafics étaient contrôlés. Ces hommes devaient avoir une vie intérieure forte, une vocation profonde, pour vivre des mois, des années entre ces dunes, hors du temps. L'action de l'État s'inscrivait dans la durée. Les instituteurs, les ingénieurs, les techniciens, les administrateurs suivaient les colonnes et apportaient une certaine idée de la civilisation européenne. L'architecture de ce pays, l'administration existante portent encore la marque de cet héritage, de cette empreinte. En regardant ces vieux murs, je revois le gouverneur de Ouaddaï, m'expliquant, neuf ans plus tôt, l'organisation de son administration territoriale, l'éducation des enfants sur le modèle français, patiemment conduite par des instituteurs tchadiens valeureux. L'Histoire n'est jamais loin en Afrique. Même si les peuples ont légitimement accédé à la liberté, ils gardent en mémoire les repères et les souvenirs d'une autorité souvent disparue, synonyme de sécurité.

La réunion se termine. Les salutations font suite aux palabres. Mon garde du corps s'est rapproché de moi. Un Puma s'est posé quelques instants plus tôt. Je l'ai mis à la disposition des journalistes des grandes chaînes, intéressées par ce raid en terrain désertique. Je retrouve des visages connus, Olivier Santicchi, et Thomas Fessy de la BBC. L'escadron se regroupe à l'entrée du village au niveau des puits. Il est temps de rejoindre Tombouctou et Gao. Mes Marsouins ont ouvert quelques bières. Ils ont le sourire. D'autres les mettent dans des chaussettes mouillées, accrochées aux rétroviseurs. Cette traversée ne les a pas laissés indifférents après deux mois d'immobilisme. Le Puma repart vers le sud. Nous survolons le plot. La Gazelle a été réparée et le peloton assure la protection de la citerne à essence. À Tombouctou, je suis accueilli par le capitaine Clément qui assure la protection de l'aéroport avec sa centaine de légionnaires. Nous sommes loin de l'Ametettaï et de Tessalit, mais tous restent vigilants. Dans quelques jours, ils auront rejoint Abidjan et pourront se détendre réellement. En

attendant, j'ai encore besoin d'eux pour garder l'emprise. À l'entrée du grand hangar, un caporal-chef me salue avec son accent à couper au couteau. Il me tend une canette que je partage avec lui et son caporal en attendant que le plein se termine : le sens de l'accueil et du respect du chef. Il est 18 heures, l'équipage nous fait signe et nous décollons pour Gao, un long vol au-dessus du Niger, des prairies et des champs habités. Vus de haut, les pirogues sont minuscules, les troupeaux à peine visibles. Avec les portes ouvertes, il fait presque frais. Nos regards sont absorbés par ces paysages magnifiques. Je ne regrette pas d'avoir quitté le PC.

Dans quarante-huit heures, l'escadron aura rejoint Tombouctou. Dès demain, les unités du GTIA 2 repartiront pour l'opération Gustav au nord de Bourem. Avec mon équipe rapprochée, je m'isole pour relire les ordres, et m'assurer que les appuis seront bien en place pour chaque phase, les hélicoptères, l'artillerie, les chasseurs. Je ne doute pas qu'à peine sortis du camp nos blindés seront suivis de près par des observateurs statiques ou en pickups. L'objectif se situe à plus de 100 kilomètres au nord. Il s'agit d'une grande vallée de 50 kilomètres sur 15, perpendiculaire à la Transsaharienne où les renseignements nous indiquent une présence terroriste probable, et surtout des dépôts de munitions dans l'oued, la cache idéale et insoupçonnée, à proximité de notre axe logistique. Comme pour Doro, les équipes spécialisées et notre bureau renseignement nous ont indiqué plusieurs caches du Mujao et des zones de ravitaillement. Pour éviter de dévoiler nos intentions, nous prévoyons de partir le lendemain et de nous installer en bivouac 30 kilomètres plus au sud, en laissant penser que nous allons bifurquer à gauche, vers l'ouest, vers Bourem. Il reste dans cette zone quelques tireurs de roquettes. Les hélicoptères ont reçu l'ordre de ne pas survoler l'est de la Transsaharienne.

Samedi 6 avril

Départ du GTIA 2 pour Gustav

Les colonnes sont prêtes au sein du GTIA 2. Toutes les unités de la 3e brigade sont représentées : les Gaulois de Clermont-Ferrand, les Bisons de Brive, les artilleurs de La Valbonne, les sapeurs de Castelsarrasin et les Crocos d'Angoulême. Le colonel Bert est conscient de commander un vrai bataillon interarmes pour une mission offensive de grande ampleur. En tête, les pickups des Maliens du GTIA 8 touareg, prêts à repartir vers le nord. Les Africains ont le moral et ils n'ont pas peur d'en découdre si le Mujao décidait de résister dans sa vallée oubliée.

À midi, le camp est vide : près de 1 000 hommes et 150 véhicules rejoignent la piste d'Anéfis. Deux VAB ont été vidés pour embarquer les journalistes qui souhaitent participer à cette opération d'envergure.

Dimanche 7 avril

La vallée est vide, les stocks de munitions sont pleins

Debout à 4 heures. Les hélicoptères survolent Bourem pendant que les unités blindées VBCI et X-10RC reprennent la route sur la Transsaharienne. À 6 heures, les unités bifurquent à droite et profitant de leurs optiques de nuit (intensificateurs de lumière et caméras thermiques) foncent vers l'est pour boucler cette vallée par le nord. Les VBCI, bien motorisés, ignorent les difficultés du terrain et, plus rapidement que les pickups maliens, rejoignent leurs objectifs. À 8 heures, la vallée est sous surveillance, les blindés sont en observation sur une ligne continue. Les premières

découvertes sont annoncées : des tas de roquettes, d'obus, de caisses sont trouvés à l'air libre, dans des ravines, sous des arbres, dans les anfractuosités du terrain. Les sapeurs passent des heures à les comptabiliser et à les sortir du terrain sous la protection des fantassins. Je fais un aller-retour sur le PC du GTIA 2. Aucun mouvement n'est visible pour l'instant. Nous nous donnons trois jours pour fouiller la vallée et vérifier les habitations aux alentours.

Lundi 8 avril

Le Gourma-Rharous libéré par les troupes maliennes de Dacko

Réunion des alliés : comme tous les matins depuis notre arrivée à Gao nous nous réunissons pour coordonner nos actions et échanger nos renseignements. Le major Dacko, le chef de la gendarmerie, les chefs de détachement Misma, dont Gabriel pour le bataillon nigérien, Denis et moi à nouveau. La discussion est libre et amicale. C'est l'occasion de faire le point des opérations passées et à venir, d'échanger en toute transparence, chacun disant ce qu'il peut ou ne peut pas faire. Nous adaptons régulièrement nos plans en fonction des informations échangées, des impératifs et des objectifs de nos alliés, dont les capacités s'accroissent au fil des semaines. Dès mi-avril, les forces maliennes reprennent l'initiative et commencent à mener des opérations autonomes dans la boucle du Niger, seules ou avec notre détachement de liaison, totalement intégré à leur dispositif.

Dacko a lancé ses GTIA dans le Gourma, la région au sud du fleuve Niger. Ses pickups effectuent des raids de plusieurs jours. Ses troupes sont

accueillies en libérateurs dans les petits villages. Les couleurs maliennes sont hissées en présence de la population qui retrouve liberté et sécurité. Fait méconnu, les raids sont éclairés par des vols de petits avions d'observation qui envoient régulièrement des messages au sol, voire des photos numériques, grâce à des clés USB, envoyées dans une boîte et aussitôt exploitées par leur petit PC mobile. Nous suivons avec intérêt ces initiatives qui se concrétisent par la capture des derniers djihadistes cachés dans les grands espaces entre Tombouctou et Gao, au sud du fleuve. Empreintes de respect et d'une grande fraternité, les réunions matinales sont aussi l'occasion de mieux se connaître et de bien comprendre la façon de travailler et de penser de chacun. Pendant mes six semaines d'absence, Denis a poursuivi ces réunions initiées par Xavier à son arrivée à Gao.

La pression du MNLA

Des liens forts d'amitié se sont créés au fil des combats communs et des victoires tactiques, mais la situation change et nous le sentons tous. Les terroristes ont adopté la stratégie de l'évitement, Gustav nous le confirme. L'armée malienne se reconstitue après l'humiliation de janvier. Les bataillons du colonel major Dacko nous ont accompagnés efficacement dans la reconquête de la boucle du Niger et les unités combattantes se regroupent principalement à Gao, pendant que le programme EUTM forme les premières unités à Koulikoro.

Après nous avoir aidés par le détachement, au fil des convois, de quelques guides d'origine touareg, les Maliens souhaitent reprendre pied dans les villes du nord.

Cette demande est d'autant plus pressante qu'ils voient le MNLA combler les vides d'Aqmi et du Mujao, leurs anciens alliés de 2012. Plus les autonomistes sont présents à Kidal, Anéfis, Ménaka et plus ils se rapprochent du Niger, ce qu'ils ne manquent pas de faire, et plus le sujet devient sensible pour nos camarades maliens.

Nous faisons vite le constat que la phase de libération du pays et de destruction des katibas terroristes se termine. La phase militaire initiale s'achève par une série de victoires tactiques qui n'auront de sens que si elles sont suivies par une nouvelle donne diplomatique. Les armes ont parlé, mais la réponse ne peut être que politique. Le différend ancestral entre Maliens touaregs et Maliens du Sud n'est pas réglé, et le sujet revient naturellement sur la table avec d'autant plus d'acuité et de difficultés que les dernières décennies ont été marquées par une longue série d'accords régulièrement trahis, de massacres et de défiance partagée. Si les Touaregs bénéficient en Europe d'une image positive d'hommes libres, les Maliens n'oublient pas leur alliance avec les djihadistes, certes contre un pouvoir en pleine déliquescence à Bamako. Le nouveau président démocratiquement élu n'est pas encore arrivé et la victoire militaire sur les djihadistes a surpris par sa rapidité et son efficacité. Pour la France et plus généralement pour la communauté internationale, il s'agit maintenant de maintenir la paix, de trouver une issue politique et d'éviter la reprise d'un conflit interethnique. Pour la brigade, l'objectif est de gagner du temps pour permettre le processus de réconciliation, tout en évitant les affrontements entre l'armée malienne et le MNLA, d'autant que celui-ci accroît sa zone d'influence et fait pression en mobilisant ponctuellement femmes et enfants lors de manifestations plus ou moins médiatisées. Dans ce contexte, les ordres inchangés consistent à éviter de s'engager avec le MNLA et à favoriser, pour l'instant, le maintien des troupes maliennes au sud du Niger. Cette posture d'attente est assez bien comprise de nos alliés qui ne manquent pourtant pas de nous faire remarquer les contacts pris par des éléments extérieurs à la brigade avec des représentants MNLA à Kidal. Malgré ces tensions internes, nous poursuivons notre coopération fructueuse au fil des opérations qui ne faiblissent pas.

Le repli des unités est avancé, en même temps que les relèves. Dans la soirée, je suis convié au pot de départ du groupement des hélicoptères

(GAM) à Gao. Il sera aussitôt remplacé par une autre unité, le 1er régiment d'hélicoptères de combat de Phalsbourg. Nous voyons partir avec émotion l'équipe de pilotes, de mécaniciens et officiers météo du 5, avec lesquels nous vivons et combattons quotidiennement depuis presque trois mois. Gout m'offre une roquette de Tigre armé, arrivée de justesse de France, le matin même, dans un Transall de pièces détachées.

Après les paras de Tessalit, les pilotes, et bientôt les Marsouins du GTIA 3, une page se tourne.

La nuit est tombée. Les Gaulois s'infiltrent à pied dans la grande vallée pour tenter de surprendre les terroristes. L'infanterie est équipée d'optiques de nuit et elle progresse en silence entre les épineux. Au même moment, mon bureau renseignement me précise une information intéressante, l'existence de plusieurs fûts de 200 litres de carburant cachés dans le petit bourg d'Almoustarat. Cette région ne compte aucune station essence et il est utile de se renseigner auprès de nos alliés pour tenter de savoir s'il s'agit d'un plot de ravitaillement pour éleveurs motorisés, pour terroristes en pickups ou pour les deux. « *Vu la complexité malienne, je me laisse le temps de la réflexion.* »

Mardi 9 avril

Vider les soutes du Mujao, le kit parfait du terroriste

La matinée est passée à étudier avec Bamako le calendrier de décrue des effectifs et ses modalités. Parallèlement, nous nous accordons avec nos alliés maliens pour mener une opération limitée mais conjointe sur le dépôt d'Almoustarat, opération sensible, validée par le PC de Bamako. Je profite

de ce calme relatif pour suivre les prévisions de mutations de mes cadres et appuyer quelques dossiers mal engagés.

16 heures : je fais un aller-retour sur l'opération Gustav. Les Gaulois ont fouillé l'oued et ils viennent d'aborder un campement de nomades à proximité des quelques bâtiments en dur d'In Aïs en même temps qu'ils atteignent le petit village de Fez en Fez. Depuis le début, quelques hommes qui tentaient de fuir ont été arrêtés et remis aux autorités maliennes. Des centaines d'obus, de roquettes et de caisses de munitions sont localisées et déterrées. Les « bonnes de guerre » utilisables et transportables sont chargées dans des camions et acheminées vers Gao pour être restituées à l'armée malienne. La plupart de ces munitions avaient été pillées dans les entrepôts maliens par les djihadistes. Les munitions abîmées suspectes, « choquées » pour reprendre notre terminologie, sont détruites sur place dans des fourneaux, sortes de puits, à l'explosif. Parmi les trouvailles étonnantes, nous identifions 16 bombes d'avion dans leur emballage en bois, de quoi réaliser des engins explosifs improvisés (EEI) puissants, contre nos troupes ou la population. Les renseignements étaient exacts et il fallait prendre le temps de venir vider les soutes du Mujao. Aux 20 tonnes d'armement et de munitions, s'ajoute un atelier de fabrication d'EEI : des fils, des batteries, des détonateurs, des bouteilles de gaz, des téléphones GSM, des interrupteurs, des montres, le kit parfait du terroriste. Du matériel militaire est trouvé par les Gaulois du GTIA 2 : postes radio, véhicules abandonnés, carburant, matériel de campement, treillis. Le dépôt était gardé, mais les quelques terroristes présents ont préféré décamper, plutôt que de résister.

À In Aïs, que nous venons d'aborder, nous trouvons un énorme groupe électrogène camouflé que je fais rapatrier sur Gao pour un usage plus officiel et pacifique. À proximité, sous quelques tentes basses, nous rencontrons des familles avec leurs poules et leurs chèvres, des femmes, des vieillards, des enfants. Les gendarmes maliens, qui nous accompagnent

partout, les interrogent. Mes soldats se tiennent à bonne distance, observant les alentours pour ne pas se faire surprendre par l'irruption soudaine de kamikazes. Les VBCI dépassent le campement pour surveiller et fouiller plus loin.

Je retrouve les journalistes répartis dans les deux VAB, chacun détaché au profit d'une unité dans deux zones différentes, conformément à leur demande. Les actions ne sont pas spectaculaires et les effectifs peuvent paraître importants, plus de 1 000 hommes, mais la zone est immense. Le déploiement des troupes et les découvertes sont diffusés par les chaînes nationales et les journaux associés de près à cette dernière grande opération, avec le risque de faire croire en métropole à une résurgence terroriste, ce qui est loin d'être le cas.

En attendant le retour du Puma, nous partageons nos impressions avec Bert et ses capitaines. Les sections à pied et en véhicules sillonnent la zone au gré des découvertes. Le soleil d'Afrique se pose sur l'horizon. La lumière rasante donne un relief particulier aux blindés qui traversent la vallée. Ils ont déjà effectué des milliers de kilomètres. En voyant les hélicoptères arriver, je rappelle au colonel que, sans l'opération Serval, nous serions en ce moment entre Mailly et Reims pour un exercice en terrain libre, limité à une unité VBCI sur 120 kilomètres. Cette manœuvre, largement reconnue pour raison de sécurité, devait être la pointe d'effort de l'exercice bisannuel de la brigade, prévu au printemps 2013.

À Gao, le PC suit de près Gustav, mais, comme à son habitude, garde les yeux tournés vers l'avenir, l'équilibre des forces, la nécessité d'être présent partout et de le montrer, malgré les replis en cours.

Il est 22 heures. À Tombouctou, l'escadron est rentré d'Araouane. Il a aussitôt mené des patrouilles en ville pour rassurer la population. La compagnie de parachutistes rejoindra Abidjan le lendemain. Il faudra donc attendre l'arrivée de nos alliés burkinabés pour lui confier les prochaines missions dynamiques que nous programmons déjà vers Goundam et le lac

asséché de Faguibine, où sont signalés des terroristes et des brigands qui terrorisent la population. La géographie et l'histoire sont encore au rendez-vous. En regardant la carte et ces coins inhospitaliers, je relis les récits du lieutenant-colonel Joffre, détaillant les combats violents menés contre des tribus dans cette même zone en 1894.

À Tessalit, le camp ne compte plus que 400 hommes, là où nous étions près de 2 000 il y a à peine dix jours. L'escadron blindé mène quelques patrouilles à proximité du bourg pour surveiller la zone, d'autant que nous avons détecté des émissions téléphoniques d'Aqmi. Les observations aériennes n'ont rien décelé depuis notre départ dans le Tigharghar. Nous envisageons donc la possibilité de lui donner une mission de nomadisation pour surveiller les vallées et notamment l'Ametettaï.

À Gao, la petite équipe travaille déjà sur une autre vallée au nord d'In Aïs, plus petite, mais où la population nous a indiqué d'autres dépôts du Mujao. Parallèlement, en liaison avec Bamako et nos alliés maliens, nous prévoyons de mener un raid de quelques véhicules et hélicoptères pour contrôler l'hypothétique dépôt de carburant d'Almoustarat, entre Gao et Anéfis. Mes trois officiers le savent. Ils n'ont pas eu une demi-journée de repos depuis leur arrivée, mais ils n'échangeraient pas leur place, car ils conçoivent ici des missions qu'ils n'ont jamais vu réaliser durant leur carrière, des missions où la manœuvre, la surprise, l'imagination retrouvent toute leur place. Dans le principe, je viens de valider en petit comité quatre nouvelles missions à réaliser prochainement. Une fois de plus, la nuit sera courte. Au moment de les quitter, nous apprenons le crash d'un drone américain Predator dans notre zone. Les vecteurs aériens sont mobilisés pour localiser l'épave. Bamako nous demande naturellement d'être prêts à envoyer une équipe pour récupérer des sous-ensembles sensibles et détruire l'aéronef avant que l'ennemi n'arrive sur les lieux. Cette mission incombera au groupe de commandos parachutistes que j'ai pu garder quelques jours supplémentaires. Associé à un petit détachement d'hélicoptères, il constitue

ma force de frappe pour des interventions ponctuelles de ce type. Pour mon équipe de planificateurs, ce drone représente une cinquième mission à préparer !

Mercredi 10 avril

La climatisation des soldats

L'opération sur Almoustarat est en cours. Les blindés légers sont partis de Gao à 2 heures. Survolés par des hélicoptères armés, ils abordent le bourg à l'aube avec un détachement de gendarmes et de militaires maliens qui arrêtent six hommes, dont un narcotrafiquant supposé proche du Mujao. Le carburant est introuvable. Le renseignement devait être ancien. Pendant ce temps, les Gaulois du GTIA 2 terminent Gustav plus au sud.

Vers midi, j'accueille le secrétaire général adjoint des Nations unies et une délégation qui vient évaluer les capacités d'installation future pour l'aéroport. Après un court exposé et une discussion libre sur la situation sécuritaire dans la région de Gao, je prends le parti de leur faire visiter nos installations et le PC. Les deux officiers onusiens, d'origine américaine, sont étonnés de constater la rusticité de notre déploiement, l'absence de climatisation et les restrictions sur l'eau. Depuis quelques jours, nous bénéficions d'une quinzaine de tentes climatisées que nous avons pris soin de répartir dans les GTIA pour permettre aux soldats rentrant du terrain, de la garde, de se mettre au frais quelques heures et de récupérer. Jusqu'à présent, seules, les deux tentes de l'antenne chirurgicale étaient équipées de climatisation. Bien évidemment, avec mon équipe de commandement, nous avons refusé de profiter d'un régime de faveur pour le PC et les autorités,

logés depuis le début à la même enseigne que la troupe. Seule entorse à la règle, une tente de réunion climatisée est installée dans le hangar pour permettre la préparation des opérations, et, plus tard, la rédaction du rapport de fin de mission, document de synthèse confidentiel remis après chaque mandat. En sortant de cette tente, les officiers sont saisis par cette chaleur écrasante, 45 degrés, immuable du matin au soir.

Avec amusement, et sûr de mon effet, je leur présente le bureau de 9 mètres carrés que je partage avec Denis et Rémi. Le décor est simple : une table bricolée sur laquelle sont posés la petite Victoire de Constantine, un ordinateur, un cahier et deux téléphones sécurisés. L'insigne de la brigade est accroché derrière la chaise, face à l'entrée. Le long du mur ne subsiste que l'essentiel : une caisse de bouteilles d'eau, deux boîtes de ration et ma canne sculptée. Mes deux voisins, assis au coude à coude, partagent les mêmes conditions de rusticité. En voyant nos hôtes hébétés quelques secondes, nous comprenons qu'ils se faisaient une tout autre idée du bureau du général français en campagne, loin des standards américains et onusiens.

Avec Denis et l'état-major, nous passons une partie de l'après-midi à terminer de concevoir l'organisation générale du rapport de fin de mission. En fin de journée, chaque cellule connaît sa contribution et les échéances. De nombreuses séances de coordination, de relecture et de validation seront menées jusqu'au retour à Clermont-Ferrand, avant son envoi à l'état-major des armées.

Mon équipe rapprochée s'est remise d'une épidémie de gastro qui a éclairci les rangs quelques jours. Ils m'ont judicieusement proposé de partager nos rations avec des invités, ce que nous ferons régulièrement le soir.

Cette soirée du 10 avril est sans doute une des plus sympathiques. Consacrée aux filles du CO, j'ai le plaisir de recevoir huit officiers et sous-officiers de toutes les cellules, la plupart originaires de ma brigade et de ses régiments, « *détendues et heureuses de servir* », tout simplement !

Jeudi 11 avril

Opération Garigliano

Une journée ordinaire et pourtant bien remplie en événements indépendants

À l'aube, les VBCI du GTIA 2 abordent rapidement l'oued d'Alfachara plus au nord. L'opération Garigliano vient de commencer. Elle aboutira à d'autres découvertes : matériels radio, treillis, pickups, munitions et armes, mais sans contact avec un ennemi qui confirme sa volonté d'éviter le combat, quitte à abandonner armes et bagages.

Dès 6 heures, j'accueille le Premier ministre malien sur la piste. Une compagnie malienne et une section française lui présentent les armes. Je lui propose un café avec ses accompagnateurs sous une tente proche de la piste, comme nous le ferons jusqu'au départ, pour toutes les autorités étrangères. C'est toujours l'occasion pour ces ministres et généraux, la plupart de l'Ouest africain, de féliciter Serval et de remercier la France de leur avoir évité le pire, l'établissement de fait d'un État djihadiste menaçant l'équilibre régional.

Les replis se poursuivent. La compagnie parachutiste du 1er RCP qui a participé aux posers d'assaut à Gao, Kidal et Tessalit en février-mars, doit elle aussi rentrer en France. Elle gardait la piste et le camp de Kidal lorsque j'étais dans le Nord. Bien commandée, elle vient de passer deux mois isolée, en liaison avec une petite équipe des forces spéciales sur place. Le camp de Kidal devant être maintenu, nous avons décidé de remplacer les paras par les Bisons du 126, équipés de VAB. Après Ménaka, Terz et Gao, ils rejoignent Kidal par la piste, ce qui diminue d'autant les capacités de GTIA 2, maintenant réduit à deux compagnies d'infanterie.

Cela fait des semaines que je ne suis pas retourné à Gao, que je n'ai pas revu le centre-ville et le dispositif de sécurité des forces maliennes. Profitant d'un calme relatif, accompagné de Rémi, Denis et mes gardes du corps, je prends la liberté d'aller rendre visite au check-point Nord, tenu par des soldats maliens. Ils tiennent la route de Bourem par laquelle les terroristes ont souvent mené des attaques. Chaque véhicule, remorque, moto, est fouillé scrupuleusement. Les Maliens sont heureux d'avoir de la visite. Enthousiastes, ils me montrent tout, leurs armes, leurs postes de combat, les zones d'attente pour les véhicules. Je passe un long moment à bavarder avec les deux sous-officiers maliens, le premier, major, compte trente-huit ans de service, le second, adjudant, vingt et un. Leurs chaussures sont usées, mais ils ont retrouvé leur fierté, leur autorité aussi. Les deux sont de Gao. Ici, ils défendent leurs familles, leur ville, leur pays.

Baby-foot dans les rues de Gao

Nous faisons même quelques photos avec Denis et Rémi. Ces soldats font plaisir à voir. La vie reprend à l'extérieur de l'aéroport. Nous descendons jusqu'au centre-ville, le marché, le bord du Niger, les marchands de poissons. Mes gardes du corps ne sont pas confiants, les terroristes se sont toujours infiltrés par cette zone. Pourtant, la petite ruelle est engageante et les deux marchandes maliennes ont le sourire. Elles m'expliquent les propriétés des épices vendues dans des petits sacs en plastique, celles pour les maris, dont j'imagine les vertus en les voyant éclater de rire, celles pour la cuisine. Au milieu de la rue, tient à peine debout un vieux baby-foot en bois. Mon fidèle major me regarde avec son regard noir, en balayant les alentours. Quelques minutes suffisent pour perdre une partie mémorable avec deux enfants enthousiastes. C'est pour eux, pour leur liberté, leur joie de vivre que nous nous battons depuis janvier.

Mes soldats le savent. Ils ont traversé le Mali, applaudis par des centaines de milliers de Maliens adultes, femmes, enfants, vieillards, le long des routes. Ils les côtoient tous les jours, mesurent pleinement la reconnaissance de cette population libérée. Ils apprécient d'autant plus ce soutien que beaucoup ont « fait l'Afghanistan » dans des conditions tout à fait différentes, craignant les mines, les tirs, sans l'appui d'une population, au mieux silencieuse, au pire hostile aux étrangers. Je me résous à quitter le bord du Niger en saluant chaleureusement nos deux vainqueurs. Ils ont retrouvé l'espoir. En regardant le plus jeune, me revient un souvenir ancien dans un environnement totalement différent.

Bosnie, hiver 93/94. J'approvisionnais quotidiennement vingt-cinq villages bosniaques avec ma compagnie de Gaulois et nos dix camions de vivres dans la poche de Bihac. Il faisait froid et la vue des enfants nous prenait toujours aux tripes, même s'ils étaient généralement heureux de nous voir arriver. Une fois par mois, les armes s'arrêtaient autour de la ville fantôme de Bosanska-Krupa couverte de neige, sur la frontière bosno-serbe. Nous descendions au centre pour alimenter ceux qui n'avaient pas voulu quitter leur maison. Pendant deux heures, le temps de décharger l'approvisionnement, ils osaient sortir à l'air libre, nous approcher et nous remercier. Nos blindés tenaient en respect les positions serbes sur les collines d'en face. Les femmes et les enfants avaient les dents cariées, des mycoses apparentes, signes de malnutrition, et le regard apeuré. Chaque fois, j'emmenais mon médecin et son VAB santé qui donnait des soins d'urgence bien nécessaires. Nous y étions allés à la veille de Noël et nos familles nous avaient envoyé des colis et des cadeaux pour les enfants bosniaques. Chaque soldat avait distribué son paquet. Le capitaine que j'étais avait donné une belle poupée habillée à une petite fille blonde et tellement heureuse. Je la vis repartir dans la cave de son bâtiment à demi détruit serrant son cadeau et se retournant pour me sourire, tirée par sa mère.

Images de destins brisés, le jardin secret des soldats français

Le visage illuminé de cette petite fille en guenilles et en danger reste gravé dans ma mémoire. Une semaine plus tard, à titre de réciprocité, nous allâmes ravitailler la ville morte de Titov Drvar, côté serbe. La misère et la pauvreté des civils, des enfants étaient semblables, sans doute pires même. Il n'y avait aucune ONG de ce côté pour alléger les privations. Hiver de guerre à deux heures de vol de Paris. Nos Casques bleus étaient fiers de leur mission et ces plongeons quotidiens dans les réalités d'une guerre civile suffisaient à les motiver. Les pires combats avaient lieu entre les Bosniaques pro-Izetbegovic et les Bosniaques pro-Abdic, le long d'une ligne de front qui coupait la poche en deux, elle-même encerclée par les Serbes, un vrai village gaulois. Chaque soldat français garde dans son jardin secret des souvenirs de guerre analogues, des images de destins brisés, mais aussi de moments de générosité qui ont soulagé un instant la dureté de la vie et redonné une raison d'espérer à des êtres abandonnés, des enfants perdus. La petite fille de Bosanska-Krupa, le vieillard de Titov Drvar jouant à l'harmonica *Tamo Daleko*, air franco-serbe de la Grande Guerre, sur un trottoir balayé par un vent sibérien, le regard apeuré de Joannes, ce petit Ivoirien collé à sa mère dans cette zone de confiance, régulièrement inquiétée par les brigands, les coupeurs de route, et enfin le sourire fané des enfants soudanais dans le camp des réfugiés de Forchana dans l'Ouaddaï tchadien font partie de ma raison d'exister et de ma fierté de servir sous nos trois couleurs une France généreuse qui s'engage.

En quittant la ruelle de Gao, sous les rires des enfants et des vendeuses, je réalise une fois encore que cette opération n'est pas comme les autres. Depuis janvier, j'ai conduit la libération des villes, des régions, la destruction des katibas à partir de mes différents PC, sur des postes reconquis dans les vallées brûlantes du Tigharghar ou du Grand Gao. En voyant cette population reconnaissante et insouciante, je prends un bol

d'oxygène, percevant la joie de la liberté, l'équilibre retrouvé des familles, la protection des soldats, la raison d'être d'une armée en campagne. Ces deux heures volées à mon PC, loin des pressions parisiennes et des questions de Bamako, ont été un instant de bonheur partagé simplement avec des hommes et des femmes libres du fait de notre action, un des meilleurs moments de cette opération.

Retour au PC, l'officier de quart me rend compte d'un incident survenu entre une patrouille malienne et les avant-postes MNLA au nord de Gao. Nos unités étaient à proximité. Je pressens une montée des tensions et le risque de nous retrouver rapidement instrumentalisés par une des deux parties, comme dans les Balkans ou en Côte d'Ivoire. Les consignes d'impartialité et de prudence sont rappelées aux unités, bien conscientes que tout manquement sera su et exploité rapidement.

21 heures. Nous partageons notre boîte de rations, dans de vraies assiettes, sur la terrasse de la petite tour de contrôle, avec nos compatriotes journalistes de *Paris Match*, de retour de Gustav et Garigliano, mais, pour tous, la fatigue se fait ressentir.

Vendredi 12 avril

Les Burkinabés à Tombouctou

L'opération Garigliano se termine et les unités du GTIA 2 rentreront en colonne dans la journée, après plusieurs jours de fouilles et de découvertes. À Tombouctou, le bataillon Burkinabé, de près de 600 hommes, commence à s'installer sur l'aéroport. Dès la relève effectuée, l'escadron reprendra sa nomadisation à la recherche des terroristes dans la région du lac de Faguibine.

À Tessalit, l'escadron se tient prêt, sur ordre, à sillonner l'ouest de l'Adrar, pendant que les Tchadiens et la compagnie juste arrivée à Kidal feront de même sur le versant est. Les ordres sont prêts. Je tiens à maintenir la pression dans toutes les zones pour affirmer notre présence, en liaison principalement avec nos amis maliens, tchadiens, nigériens et, maintenant, burkinabés. Nous veillons à assurer à chacun la couverture aérienne, la présence des antennes chirurgicales indispensables pour frapper les résistances découvertes et évacuer nos blessés. Cela devient compliqué du fait de l'éclatement du dispositif et des éloignements. À défaut de manœuvrer en simultané, nous agirons en successif, si les appuis sont insuffisants : principe connu de l'École de guerre. Dans tous les cas, il faut une fois encore faire vite pour éviter que l'ennemi ne soit tenté de réoccuper le terrain, mais aussi parce que nos unités sont de plus en plus concernées par les réintégrations de matériels, de repli vers la métropole.

Tôt dans la matinée, je reçois, comme souvent, les journalistes présents à Gao pour leur présenter nos activités et le bilan de la dernière opération à laquelle ils ont participé. Je rejoins dans la foulée le colonel major Dacko, installé avec son PC à quelques centaines de mètres dans l'enceinte de l'aéroport. Assis sur une banquette, sous un arbre, nous évoquons avec Denis la situation et les missions à venir pour se répartir les tâches, lorsqu'il reçoit un appel téléphonique nous apprenant un attentat contre les Tchadiens, sur le marché de Kidal. Il faudra un peu de temps pour mieux cerner la situation. Un kamikaze s'est fait exploser dans une échoppe du marché fréquenté par les soldats stationnés dans le camp. La ville est sous contrôle du MNLA, ce qui fait dire rapidement à nos alliés que le mouvement est à l'origine de l'attentat. Il est trop tôt pour en être sûr et cet événement fait surtout ressortir que le parti autonomiste est incapable d'assurer toute la sécurité de cette ville, ce qui fragilise sa crédibilité.

L'explosion a provoqué la mort de trois soldats et en a blessé quatre autres. Nos hélicoptères sont aussitôt mobilisés pour évacuer nos alliés à

Gao et les soigner, sans attendre, à l'antenne chirurgicale. J'imagine mon camarade Bikimo bien touché par le coup dur et je lui fais dire par le détachement de liaison que nos moyens sont à sa disposition, comme dans l'Adrar, et que je viendrai le voir dès le lendemain. Comment comprendre les raisons de cette attaque terroriste ? Pour ma part, il s'agit d'un signal fort, d'une reprise de la guerre asymétrique, le combat des lâches. Chaque unité est alertée sur son site et les mesures de sauvegarde et de précautions sont rappelées. Le niveau de vigilance est augmenté pour les postes de garde et les patrouilles à l'extérieur.

Méfiant et considérant que l'ennemi avait encore la capacité de frapper, j'avais pris le parti, malgré le calme apparent, de ne pas autoriser les sorties libres à Gao, Tombouctou et Tessalit. Il ne fut donc pas difficile de mettre en alerte l'ensemble des unités de garde déployées sur le terrain, ou au repos pour une petite minorité. Je bloquai également les sorties, sachant par expérience qu'après les combats initiaux et leur stabilisation de nombreux isolés gravitent le jour autour des emprises pour le bien de leur service, sans parfois être totalement conscients du danger ou informés des derniers incidents et des mesures immédiates.

En contact direct et régulier avec les institutionnels locaux : les commerçants, les conducteurs de travaux, les commissaires, les gendarmes, les officiers des actions civilo-militaires chargés des projets de reconstruction, les aumôniers, les médecins doivent être prévenus au plus vite par radio, ou récupérés en ville sur les chantiers, dans les hôpitaux, ce qui est fait rapidement.

L'après-midi est passé à préparer les prochaines missions, mais aussi les rendez-vous de chancellerie, qui incombent de façon prenante et permanente à tout chef responsable en France, comme en opérations.

Les réunions se suivent mais ne se ressemblent pas. Après deux heures de notations avec mon capitaine chancelier, je repars sur les opérations, la sécurité de nos hommes à Kidal et le déclenchement des futures missions.

C’est tout le secret de la vie d’un officier, savoir passer sans transition de l’organique (terme employé pour les tâches plutôt administratives, RH), à l’opérationnel, l’entraînement et les combats. C’est aussi le sel de ce métier peu ordinaire.

Cette jeune caporal a des projets de vie légitimes

Il est temps de rejoindre la tour, à 200 mètres du hangar. La transmetteur de garde, à l’entrée du bivouac, me salue. Nous échangeons quelques mots sur la mission et sa vie à Clermont-Ferrand. Elle fait partie de cette compagnie de commandement et de transmission, véritable bras armé de l’état-major. Nous nous connaissons bien pour avoir fait de nombreuses manœuvres en camp et en terrain libre, en Champagne, Provence et Haute-Loire. Avec ses camarades, elle monte les tentes, travaille les systèmes complexes de communication, « la fillasse » qui court le long des murs. Elle assure entre autres, jour et nuit, la protection du PC avec son arme. On parle peu des transmetteurs. Sans eux, GTIA et unités seraient sourds, aveugles et sans ordres. Cette jeune caporal a des projets de vie légitimes. Intérieurement, je lui souhaite de fonder un jour une famille, d’être heureuse, de garder l’équilibre et le sourire.

Dehors, une section VBCI passe à proximité et rejoint le bivouac du GTIA 2, 400 mètres plus loin. Elle vient d’effectuer une patrouille de surveillance autour de Gao avec des pickups maliens. À proximité du hangar, les hommes font la queue en silence, la serviette sur l’épaule devant la remorque du bloc douches. L’eau est rare et ils ont la consigne de faire au plus court. La brise du soir balaie les tentes alignées. Le sable s’infiltre partout.

Je retrouve ma garde rapprochée, Denis et Rémi, au pied du bivouac. En toute simplicité nous partageons le même plat. Les bonnes histoires du jour fusent. Le groupe de Bamako et Tombouctou s’est reconstitué. Le chef de cabinet, capitaine ancien et fantassin d’Auvergne, sort un morceau de

saucisson reçu la veille de Clermont-Ferrand. Le major, sous-officier expérimenté et sapeur d'Afrique, a trouvé de la salade, les gardes du corps, les Bisons de Brive ont un bout de fromage. Nous ouvrons la bouteille de vin californien offerte par le secrétaire général adjoint de l'ONU la veille et Denis met sur la table les derniers calissons d'Aix. Les deux lieutenants juriste et communicante ont aidé Marie-Jo, mon conducteur, à mettre le couvert. Elles ont éteint la lumière extérieure pour ne pas gêner les pilotes d'hélicoptères qui se posent et décollent de nuit pour ne pas être vus de l'extérieur. Elles n'ont rien apporté, mais leur bonne humeur nous ravit et elles se font vite chahuter par le capitaine chancelier plein d'humour. Le major, mon porte-fanion, juste de retour de transit aérien et de la piste où il a passé la journée, propose des gâteaux secs envoyés par sa femme pour accompagner le café.

La nuit est tombée sur Gao. Cette petite tour est un four. Construite en béton, elle restitue la chaleur du jour et pourtant nous y resterons jusqu'à la relève. Les tireurs d'élite ont fixé leurs optiques de nuit et surveillent le grand découvert de l'autre côté de la piste à partir des toits et des bâtiments. Nos blessés tchadiens ont été opérés dès leur arrivée à l'antenne chirurgicale. Ils ont été sauvés.

Samedi 13 avril

Visite à Kidal : un air de ville fantôme

Réveil très matinal, la chaleur des murs, les tendinites. J'envoie quelques sms à la famille, aux amis, évidemment sans donner de renseignements précis, m'accordant quelques instants de vie privée, en plus des lettres adressées aux enfants chaque semaine. Dans trois mois et demi,

nous aurons quitté l'Auvergne pour une nouvelle garnison encore inconnue. Cinq déménagements en moins de dix ans et toujours la nécessité de retrouver l'équilibre, une location, les inscriptions des enfants, de nouveaux repères, de nouveaux amis pour la conjointe, c'est la vie normale d'un militaire qui change de fonctions régulièrement et qui impose à ses proches une vie de nomade, avec ses contraintes, et si ça ne casse pas, une véritable faculté d'adaptation.

7 heures. Je décolle en Puma pour Kidal avec Rémi et une petite équipe du PC. Je tiens à revoir le général Bikimo et ma compagnie de Bisons. Le camp ressemble fortement à celui de Tessalit. Installé en limite de ville, il est composé de petits bâtiments en pierre, sans étage pour la troupe et les bureaux, le tout entouré d'un long et haut mur d'enceinte d'environ 800 mètres sur 900. La zone de poser des hélicoptères est surplombée par une petite barre rocheuse à environ 500 mètres de l'autre côté de l'enceinte, ce qui n'est pas très confortable. Des binômes en surveillance sont répartis tout le long de l'emprise, pour éviter toute infiltration ennemie. Au centre du camp se trouve un château d'eau sur pilotis. Les pompes et les tuyaux ne sont plus en état et il faut faire la queue pour remplir les jerricans. Le contingent français est réduit à moins de 300 soldats, celui des Tchadiens à plus de 1 000 hommes, ceux d'Aguelhok. Nous sommes accueillis par le petit détachement des forces spéciales et quelques autres officiers en treillis. Ils assurent des missions de renseignement en ville. Mes fantassins protègent l'emprise et la piste d'aviation en terre battue à deux kilomètres plus au nord. Ils mènent des reconnaissances et des patrouilles, seuls ou avec les Tchadiens. Ils sont arrivés la veille et ont repris le cantonnement des paras du 1er RCP. Les chambrées collectives sont dépourvues de tout, mais elles sont à l'ombre et la chaleur est écrasante. Le capitaine me présente sa compagnie que je mets sans formalisme en arc de cercle autour de moi pour leur expliquer ce que j'attends d'eux dans cette zone sensible, leur rappeler les risques, leur donner des orientations sur la durée probable

de leur mission à Kidal : un à deux mois, et bien sûr leur fixer l'esprit dans lequel ils doivent appréhender ces semaines d'isolement. Ils sont endurants. Après Ménaka, Tessalit pour certains, Terz et Gao, les voici tous regroupés à Kidal de retour de Gustav. Ils ont bon moral et je sens dans leurs regards, dans nos échanges verbaux qu'ils tiendront comme de solides Poilus dans leur tranchée avec résignation. C'est la marque de fabrique des Bisons, discrets, efficaces, à l'image de l'infanterie de ligne.

Leurs camarades du GTIA 3 vont bientôt rentrer en métropole, mais je compte sur eux pour tenir le poste de Kidal en évitant de prendre des coups. Ils seront quasiment les derniers à rentrer avec les sapeurs, en juin. Leur médecin s'est installé dans un petit bâtiment avec ses infirmiers. Elle vient juste de juguler une épidémie de gastro. L'eau est comptée et le camp est surpeuplé au regard de sa ressource.

La visite en ville est à l'image de sa réputation. Les rues sont désertes. Les habitations en grande partie abandonnées. Quelques troupeaux de chèvres traversent les carrefours. Kidal était une capitale régionale importante et peuplée. Elle comptait 50 000 âmes. Il doit en rester 10 à 20 % ; les autres ont fui dans les campagnes, comme à Tessalit avant notre retour. Les enfants saluent nos deux véhicules. Les silhouettes sont courbées et emmaillotées dans leur chèche. La piste d'aviation est courte et se termine par une rue. Une simple baraque en dur fait office de tour de contrôle. Elle est totalement vide. L'autre extrémité est coupée par un talus d'un mètre de hauteur qui fait tout le tour de la ville sur des kilomètres, coupé en certains endroits par des passages gardés par des pickups surmontés d'un grand drapeau du MNLA. Deux de ces véhicules sont positionnés au bout de la piste, pour filtrer les entrées et sorties est de la ville. Cet obstacle artificiel est perméable aux piétons. La ville est manifestement sous le contrôle du MNLA, mais il est décemment impossible de tout contrôler. Les bâtiments publics, l'hôpital, les universités sont toujours en place, imposants mais *a priori* désaffectés, une impression

de Far West. Les buissons d'épineux traversent les boulevards désaffectés, des pickups armés nous croisent à toute allure, les couleurs peintes sur les capots. La ruelle du marché est vide. L'échoppe soufflée par l'explosion de l'attentat est bien visible au milieu d'une rangée de baraques noires, sales et toutes fermées. Nous passons devant l'ancien fort français, bâtiment massif en belle maçonnerie, aux angles arrondis à la base, carrés aux étages. Des véhicules blindés détruits gisent à ses pieds. Ses occupants du siècle dernier doivent se retourner dans leur tombe. En face, une belle bâtisse de style colonial devait faire office de mess de garnison.

Kidal est la capitale, la clé politique du Nord Mali. Les Touaregs du nord, des Ifoghas, y sont installés. Tout l'enjeu de cette phase de transition diplomatique et politique est d'éviter de les voir à nouveau basculer du côté des mouvements terroristes. Les Touaregs ont été échaudés par la trahison des djihadistes en 2012 et leur éviction de cette union contre nature. Il leur faut trouver la porte étroite entre des terroristes, très affaiblis, qui souhaitent reprendre pied, et un pouvoir de Bamako redevenu fort grâce à Serval, mais *a priori* peu disposé à leur reconnaître une place dans la recomposition politique en cours. La phase de stabilisation a bien commencé. Après les armes, c'est à la diplomatie de prendre le relais et à nous d'éviter d'être instrumentalisés dans ce jeu ancien et complexe. Nous retrouvons rapidement les vieux réflexes de stabilisation, connus et appliqués pendant des années dans les Balkans et en Afrique : rester vigilant, impartial et favoriser le retour au processus politique. Pour les militaires, cette phase est moins dangereuse, mais plus compliquée dans son exécution. Chaque faux pas peut être exploité par les belligérants qui cherchent rapidement à décrédibiliser la force. Le comportement inadapté, une mauvaise réaction d'un simple soldat peut avoir des répercussions disproportionnées, d'où la notion de « caporal stratégique » et en conséquence la nécessité de bien éduquer et former nos hommes, pour qu'ils comprennent parfaitement l'esprit et la lettre de leur mission, les enjeux et les écueils à éviter.

Nos alliés tchadiens sont au repos dans leurs bâtiments. Les pickups et les véhicules blindés de l'Adrar sont garés, prêts à repartir. Je les rejoins au retour de notre périple en ville. Je retrouve Bikimo, et lui adresse les condoléances de ses amis français. Visiblement, cette situation ne lui plaît pas. La proximité de la ville et les risques qu'encourent dorénavant ses soldats lui font dire que Kidal n'est sans doute pas le meilleur emplacement pour son contingent, d'autant que la pénurie d'eau et d'électricité est mal ressentie par ses troupes. Sans doute regrette-t-il le bivouac aéré et ombragé d'Aguelhok. Nous évoquons ensemble la prochaine mission conjointe dans la région d'Abeibara plus au nord, où quelques terroristes auraient été à nouveau localisés. Nos soldats ont maintenant l'habitude de patrouiller ensemble, même si nos modes d'action sont bien différents. Nous sentons bien tous les deux que la phase de combat s'achève et qu'il s'agit de gagner la paix en évitant d'être pris pour cible de ces attentats aveugles. Mon camarade a une bonne expérience des missions ONU et ces bascules de posture ne lui sont pas étrangères. J'ai fait le tour de ce que je souhaitais voir, ma compagnie d'infanterie, la ville de Kidal, nos alliés tchadiens. Une nouvelle opération conjointe va être lancée rapidement et je me suis assuré du bon emploi de nos fantassins. Avec mon équipe, nous ouvrons une ration pour deux avant d'embarquer dans le Puma qui nous ramène sur Gao. La situation n'a pas changé dans le secteur. Les Gaulois du 92 patrouillent autour de la ville et élargissent les périmètres de surveillance.

Les Rapaces de Kidal ont bien mérité de la Patrie

Il est déjà 17 heures et Rémi me prévient du départ proche de la compagnie paras du 1er RCP, celle de Kidal, en transit dans le camp. Ces hommes ont participé directement à la libération de Gao, de Kidal et Tessalit. Ils ont effectué trois posers d'assaut en débarquant rapidement de leurs Transall, à peine posés en zone d'insécurité. Ils sont maintenant rassemblés au foyer, dans un carré de grandes tentes, où les soldats se

retrouvent le soir. Comme pour toutes les unités partantes, je viens les revoir et leur parler avant de partager une boisson.

C'est l'occasion de leur rappeler le chemin parcouru en trois mois, la fierté légitime qu'ils peuvent tirer de cette opération et quelques vérités auxquelles je crois : la fraternité d'armes, entre soldats et unités, tous logés à la même enseigne et interdépendants dans l'action, le rôle des appuis et des matériels, la rusticité, l'expérience et le courage des hommes, la justesse de notre préparation opérationnelle en métropole, l'importance des forces morales et une victoire bien méritée. Cette allocution finale se termine généralement par un chant de soldats, toujours par une poignée de main du général à ses hommes, en faisant le tour des groupes. C'est aussi l'occasion pour eux de livrer quelques secrets après coup sur le système D, d'évoquer les difficultés rencontrées et des situations cocasses qui entraînent de bons fous rires. Quelle que soit leur brigade d'origine, je ne fais aucune différence. Tous ont appartenu à la brigade Serval. Ils ont vaincu. Leurs visages ont été noircis par le soleil. Leurs treillis sont délavés, blanchis. Ils ont fondu sous l'effet du soleil ou des gastros, mais ils ont un point commun qui se lit dans leur regard, leur attitude. Ils sont victorieux et ils ont libéré un pays. Cela se lit au fond de leurs yeux.

Dans les jours qui suivent, je salue au fur et à mesure les unités de l'Adrar et de Gao, généralement la veille de leur départ en Transall ou Hercule pour Bamako, escale avant Paphos et la France. Avec Denis, je les vois décoller de la tour toujours avec un pincement au cœur, mais sans regret. La vie continue.

Le soir, d'autres travaux de chancellerie viennent me rattraper. Ils occuperont eux aussi mes rares temps libres avant le départ. Il s'agit de récompenses pour les unités et les individuels. Sujet sensible, je suis de très près ces demandes de félicitations et de décorations que me proposent les colonels pour leurs hommes. Conformément aux consignes que je leur ai données, je tiens à ce que chacun soit récompensé à sa juste valeur et qu'il

n’y ait pas d’injustice entre les unités. Je tiens à ce que les hommes et femmes méritants, de tous grades, de toutes les unités, soient proposés. L’état-major des armées décidera ensuite, et les décorations, les félicitations écrites seront adressées dans les corps d’origine qui les décerneront au cours de prises d’armes. Pour marquer le coup, j’ai demandé à l’état-major d’accélérer la procédure pour un petit nombre de cadres et soldats particulièrement méritants, dans le but de les décorer sur place, à l’occasion de notre prochaine prise d’armes du 8 mai. Elles arriveront juste à temps.

Dimanche 14, lundi 15 avril

Poursuivre les opérations et juguler l’épidémie

Deux journées de travail avec le chancelier et préparation minutieuse des quatre prochaines opérations : l’Ametettaï pour l’escadron de Tessalit, Abeibara avec les Tchadiens pour la compagnie de Kidal, l’oued de Sémit dans le Grand Gao sera pour le GTIA 2 et le lac de Faguibine pour l’escadron de Tombouctou, en cours de relève par le contingent burkinabé. Les réunions de préparation des missions succèdent aux travaux de chancellerie plus confidentiels. Nous recevons la visite de journalistes, dont celle de Frédéric Pons, qui assiste avec leur autorisation à la réunion matinale des alliés.

Le 15, les Bisons quittent Kidal avec le contingent tchadien pour un raid et des fouilles en direction d’Abeibara, qu’ils atteignent le soir.

En plus des quatre opérations simultanées, nous renouvelons une mission de surveillance bien particulière à Gao. Les plongeurs du 31e RG ont acheminé discrètement leurs kayaks noirs au bord du Niger et ils

passent la nuit en patrouilles nautiques et en observation pour vérifier la nature des échanges entre les deux berges. En période chaude, le niveau est très bas et traverser le fleuve est moins compliqué. Véritable mission d'infiltration armée, ce type d'opération sera renouvelé à plusieurs reprises pour surveiller les îles et les berges suspectes. Les Marsouins du GTIA 3 s'apprêtent à rejoindre la métropole et ils assurent la garde de l'emprise pour permettre aux sections de VBCI de se préparer au prochain raid en direction d'un oued suspect, dans une zone connue des Gaulois, à environ 150 kilomètres, après Djebok et vers Telataï dans le Grand Gao.

Nos équipes de recherche de renseignement quittent une fois encore le camp pour glaner les bonnes informations. Le 15 avril, ils rejoignent leur zone avec une compagnie malienne sur pickups. Les deux contingents se font confiance et ont remporté de beaux succès depuis le début. Profitant d'un renseignement de la population, ils foncent sur une bourgade où ils surprennent et font prisonniers une trentaine de terroristes présumés, dont un chef connu et recherché pour son expérience en pose d'engins explosifs. Ce coup de filet fait ressortir une fois encore l'importance du renseignement de terrain, obtenu et exploité par les unités de contact et les détachements spécialisés de la brigade. Elles confirment aussi l'efficacité retrouvée de nos alliés maliens pour réinvestir les campagnes et mener des opérations lointaines. La chaleur devient chaque jour plus intense et atteint les 50 degrés. Il faut boire une bouteille d'eau d'un litre et demi par repas et surveiller son voisin. L'antenne chirurgicale est à nouveau encombrée ; la gastro qui court dans le camp décime les unités. Mes visites matinales entre les tentes et les unités m'ont fait prendre conscience que le risque est réel de voir ses unités suffisamment atteintes pour ne plus pouvoir être engagées. Je provoque en fin d'après-midi une réunion de base pour envisager les améliorations possibles et s'assurer que tout est bien fait pour bien finir ce mandat. Ce que nous appelons « le soutien de l'homme » devient ma préoccupation majeure, d'autant que les carcasses sont fatiguées par trois

mois ininterrompus dans des conditions de chaleur et d'inconfort extrêmes. L'officier infrastructure fait ce qu'il peut. Il prévoit une nouvelle organisation spatiale, des moyens supplémentaires à compter de mi-mai. Une cuisine en dur, des toilettes, des sanitaires, sont en cours de construction. Les prochains en profiteront. Des tentes climatisées sont annoncées avec des moyens conséquents en fourniture d'eau et d'électricité, mais nous sommes mi-avril et il faut tenir en évitant le risque épidémiologique, l'effondrement physique. Les officiers, cadres et militaires du PC, de la compagnie de transmissions ne sont pas épargnés. Les rangs s'éclaircissent et, dans le hangar, la température monte à 47 degrés. Tous rêvent des canicules françaises à 35 degrés !

Clairement, notre ennemi n'est plus le terroriste, mais la chaleur et ses effets. La pression parisienne pour maintenir un rythme d'activités élevé est inchangée, mais à Gao, Kidal et Tombouctou, il tombe du feu et les germes entament dangereusement la résistance et la disponibilité de mes Africains. Ce qui peut être considéré par certains comme du confort, n'est autre que la capacité à durer et donc à assumer ses missions.

Regroupant les experts en santé, sécurité, infrastructure et autres, notre réunion vise à identifier les points de faiblesse et les solutions à apporter avec les moyens du bord et l'aide de Bamako. Très vite, il ressort un besoin d'assainissement des sanitaires, de distribution d'eau et une meilleure répartition des moyens collectifs à assurer (douches, machines à laver, climatisation), d'autant que le nombre d'unités change souvent sur le site et que cette propagation des germes est certainement favorisée par les mouches et les vents du soir qui balaient le site de l'aéroport. Les mesures sont prises en ce sens avec le sentiment constant de justice et d'égalité de traitement entre les unités, même si certaines sont mieux dotées de par leur vocation logistique. Un effort est fait sur les blocs sanitaires, sorte de toilettes chimiques que la société malienne d'entretien a du mal à entretenir et vider convenablement. Il faut aller dans le détail et tout vérifier. Les

mesures de propreté sont rappelées, le nettoyage des mains, des gamelles ainsi que l'interdiction d'acheter des vivres (casse-croûtes, méchouis) aux locaux à proximité des postes d'observation. Toutes les pistes sont explorées et l'épidémie constatée se stabilise avant de baisser légèrement.

Après les chaussures décollées de l'Adrar, il s'agit maintenant de juguler une épidémie de gastro. Je reste avec mes deux médecins pour tenter d'en savoir plus. Eux aussi, de leur côté, exploitent toutes les pistes pour éviter ces afflux de malades. Ils savent l'eau du Niger souillée et donc à surchlorer. Ils ont pris la décision d'envoyer des échantillons en France pour vérifier la dangerosité des germes, n'excluant aucune piste devant la persistance des consultations et des hospitalisations. L'un d'eux me regarde fixement et en toute franchise m'avoue qu'il n'exclut pas le germe du choléra, très semblable dans ses effets. Le mot est lâché. Le mal n'est pas certain, mais la situation est sérieuse. Nous décidons de ne pas en parler et d'attendre les résultats. Je me retrouve seul dans la tente de réunion. Les ordres sont donnés. Le choléra, un de mes premiers souvenirs, celui de mon petit frère, inconscient, totalement déshydraté en quelques jours et isolé dans une bulle de plastique dans un hôpital parisien. Cette vision de gosse me saute à la figure. Il fut sauvé de justesse par un médecin militaire qui put diagnostiquer à temps le mal et fit le lien avec la visite récente de son parrain médecin dans un service de maladies infectieuses où se trouvait un cas identique. Un mauvais souvenir, que je ne souhaite pas revivre avec ces hommes et ces femmes dont je suis responsable, après tout ce chemin parcouru et si proche du retour.

Trois jours plus tard, les deux médecins me confirment que l'analyse est négative et que, probablement par la combinaison de toutes les mesures prises, la vigilance et l'exigence des chefs de contact, les hospitalisations diminuent. Rétrospectivement, une crainte d'épidémie peut paraître difficilement compréhensible, vue de France. Pourtant le risque est toujours pris très au sérieux par notre service de santé, qui garde en mémoire des

exemples d'opérations notamment africaines, très meurtrières. À Madagascar, en 1895, l'expédition Duchesne perdit près de 40 % de ses effectifs par maladies (5 756 sur 15 000 hommes) pour 25 soldats tués au combat. Mon arrière-grand-père, artilleur colonial, en revint très diminué jusqu'à sa mort.

Le 15 avril au soir, je suis invité par Gougeon, ses capitaines et ses officiers du PC. Ses deux cuistots ont préparé un repas hors du commun avec leurs boîtes de ration, quelques oignons et beaucoup d'imagination et de savoir-faire. La surprise est la boule de glace finale, impossible à déguster malheureusement. Il s'agit en fait d'un vrai glaçon bien rond et coloré. En savourant, je ne peux m'empêcher d'aller féliciter les deux maîtres queux, sous leur tente remplie de caisses, d'eau et d'ustensiles rudimentaires : le système D, encore lui, et la volonté de bien faire, de se surpasser, même, et surtout, derrière sa boîte de ration, réflexe bien français.

Mardi 16 avril

Opérations à Tessalit, Kidal et Gao

Alexandre Van Dooren est mort au combat voici déjà un mois. Son GTIA est sur le départ. Ce matin, une messe est célébrée en sa mémoire à 7 heures sur le site du foyer entre les tentes en carré. Les Marsouins du 1er sont nombreux et ils ne sont pas les seuls présents.

Les opérations sont en cours : trois sur les quatre prévues : Ametettaï dans le Nord, Grand Gao et Abeibara. Le raid en direction du lac Faguibine commencera plus tard, lorsque je pourrai l'assurer des appuis suffisants et une fois que nos alliés auront bien pris leurs marques sur l'aéroport de

Tombouctou. L'escadron de Tessalit parti la veille a atteint le carrefour du Garage, à l'entrée de la vallée, et vient de trouver encore plus de vingt caisses de munitions, probablement non vues lors de la fouille du mois dernier. Ils sont appuyés par des mortiers et des hélicoptères armés prêts à ouvrir le feu en cas de mauvaise rencontre. Au même moment, les Bisons poursuivent leur mission de vérifications de campements nomades après avoir trouvé un engin explosif, vite neutralisé, sur leur zone de bivouac.

De leur côté, après un dernier briefing au PC brigade, Bert rejoint dans la soirée une zone intermédiaire, entre Djebok et l'objectif, avec ses deux compagnies VBCI. Ce soir, les unités de Tessalit et Kidal seront rentrées dans leur campement. Nous pourrons concentrer nos appuis sur la boucle du Niger pour un effort successif sur Sémit et bientôt le lac de Faguibine. Je regarde la carte. J'imagine les capitaines donnant leurs ordres aux quatre coins du Mali et je pense en souriant au vieux major malien sur le check-point nord de Gao, aux enfants du babyfoot, aux filles souriantes de Tombouctou.

Absolutely excellent !

Cela fait trois mois que la brigade sillonne le Mali. Faute d'ennemis, les combats se font rares. Nous avons peu de nouvelles de l'arrière. Le courrier, les colis arrivent en fonction de la place disponible dans les convois logistiques de Bamako. Nous savons par les journalistes et les quelques visiteurs qu'en métropole l'opération recueille l'assentiment général de la population et de nos hommes politiques. Denis entre dans le petit bureau, souriant, un papier à la main : « Regarde, Bernard, ce n'est pas tous les jours qu'on lira cela de la part des Américains. » La phrase du sénateur McCain est effectivement sans appel : « What French Army is doing in Mali is absolutely excellent ! ». Nos alliés nous fournissent depuis le début de l'opération un appui logistique conséquent, non visible au niveau de la brigade, mais bien réel en avions ravitailleurs, gros-porteurs et un appui en

renseignement par drones. Ces deux mots « absolutely excellent » font le tour des unités et réjouissent le cœur des combattants.

Comme tous les matins, nous rejoignons nos amis maliens. Ils ont le sourire. Le coup de filet de la veille est un beau succès, d'autant qu'ils ont effectivement reconnu le poseur d'IED, recherché depuis des semaines dans la région. Un peu plus tard, le colonel major Dacko me rejoint avec ses adjoints et une quarantaine de ses guides touareg. Ces hommes nous ont accompagnés, guidés dans le Nord et nous tenons à les remercier. Après avoir lu un ordre du jour à leur intention, je leur en remets à chacun une copie et nous partageons un verre de l'amitié. Ils sont modestes, humbles et n'aspirent qu'à retrouver leurs familles, isolées dans le Nord du pays, ou réfugiées dans des pays limitrophes. J'en reconnais une bonne partie pour les avoir croisés à l'arrivée des convois ou dans le camp de Tessalit avec leur kalachnikov et leur chèche sur la tête. La matinée est partagée entre les travaux de chancellerie, le suivi du désengagement, les points de situation sur les opérations en cours. Paris me prévient de la réorganisation du 14 Juillet parisien, évoqué depuis plusieurs jours. Il est question de mettre notre brigade à l'honneur, maintenant que le retour est assuré avant juin.

À Tombouctou, les passations de consignes entre le capitaine français et le commandant burkinabé vont bon train. L'officier a été formé à Saint-Cyr. Sa troupe est commandée et a fière allure. Les Marsouins ont libéré leurs emprises pour laisser la place au bataillon allié. Ils partiront dans quarante-huit heures pour l'opération Farada : Goundam, Faguibine. D'ici là, il faut encore effectuer quelques réparations sur les véhicules et leurs tourelles. L'escadron de Tessalit a embarqué les caisses de mitrailleuse pour les rendre aux Maliens. Ils ont quitté l'entrée de l'Ametettaï après avoir détruit deux véhicules djihadistes anciens, stationnés au Garage, mais sans contact avec l'ennemi. Ils auront rejoint Tessalit dans la soirée.

Avec leurs alliés tchadiens, les Bisons de Kidal poursuivent leur reconnaissance dans la zone d'Abeibara. Ils seront donc de retour demain.

Force est de constater que malgré la rapidité des actions en cours pour surprendre l'ennemi, il demeure introuvable et semble bien avoir quitté la zone ou refuser le combat. Ces opérations maintiennent la pression sur le pays, permettent aux unités maliennes de reprendre des opérations d'ampleur dans le Sud et, pour tous, de vider les soutes d'Aqmi et du Mujao. La population est plus que jamais actrice de ces opérations par la richesse du renseignement qu'elle donne aux patrouilles franco-maliennes.

Le 17 avril est presque calme, travaux organiques, pot de départ avec mes Bigors du GTIA 3, ceux de l'Adrar. Ils ne le savent pas, mais leur insigne est dans mon béret. Le feu a tué et sauvé la vie de nos fantassins, le leur et celui des artilleurs d'Afrique, dans la boucle du Niger, plus au sud. Dans le Tigharghar et le Grand Gao, les katibas ont été localisées et détruites par ces hommes que je vois partir. Ils vont rejoindre les bataillons Desmeulles et Gèze, qui ont déjà rejoint la métropole. Certains d'entre eux auront leur place aux Champs-Élysées le 14 Juillet et ils ne l'auront pas volé.

Jeudi 18 avril

Les Gaulois trouvent un camp d'entraînement terroriste

L'opération Obiou est en cours depuis l'avant-veille. Les VBCI du GTIA 2, éclairés par les équipes de recherche et de renseignement et 200 Maliens sur les flancs ont abordé, cloisonné et encerclé le grand oued de Sémit. Avant qu'ils ne s'enfuient, une dizaine de pickups suspects ont été interceptés, et neutralisés pour une partie, le reste étant restitué à des villageois. Dans ces conditions, il devient difficile de déterminer ce qui

ressort des actions terroristes. La présence de gendarmes maliens devient indispensable pour éviter tout impair. Toujours en casques et gilets pare-balles, les fantassins débarquent et fouillent méthodiquement l'oued sous un soleil de plomb.

Je les rejoins en Puma le matin tôt avec mon chef d'état-major. Nous survolons le Grand Gao : « *un billard minéral et sablonneux avec de grands oueds parsemés d'arbustes touffus, des trous de combat, des caches* ». Les VBCI encerclent l'oued. Les deux capitaines savent que l'ennemi peut se manifester à tout instant. La configuration était la même pendant les opérations Doro. Ils sont rapides dans les manœuvres de cloisonnement, prudents dans la phase d'abordage à pied. Sous les arbustes, nous trouvons un camp d'entraînement terroriste : un conteneur vide bien camouflé, des trous de combat, un affût de mitrailleuse lourde pour pickups, des tôles ondulées pour se camoufler du ciel. Certaines sont même installées sur les véhicules, recouvertes de végétaux ou de sable collé au gas-oil pour éviter d'être détectées par les caméras thermiques des drones et des avions.

Mes sapeurs du 31 sont à pied d'œuvre. Ils creusent le sable à la pelle à un endroit suspect et trouvent une véritable cache d'Ali Baba : des dizaines de munitions, roquettes de 130 mm, des obus de 23 et 107 mm. Je me rapproche d'eux et je constate les ramifications du djihadisme sahélien. Sur les caisses, on peut lire : Tripoli, Benghazi. Un fût de 200 litres est enterré à proximité. Il s'agit manifestement d'un dépôt comme il en existe d'autres, destiné à approvisionner en explosifs et en carburant les pickups terroristes. Après les combats, il faudra encore du temps pour neutraliser ces caches et les survivants, dont le mode d'action préférentiel devient l'attaque asymétrique : pistes minées, assassinats, attentats kamikazes. Nous sommes entrés dans une nouvelle phase, depuis l'attentat de Kidal. La brigade va naturellement laisser sa place à des unités plus légères, adaptées à la traque des isolés, la destruction des petits dépôts d'après renseignement, en soutien, en renfort des forces maliennes et onusiennes.

Je retrouve mon PC de Gao qui m'annonce, à l'atterrissage du Puma, que le GTIA 2 vient de découvrir plusieurs armes dans un petit village : fusils mitrailleurs, kalachnikov, grenades, des milliers de cartouches. Les Maliens ont fait trois prisonniers. Dans le Nord, à peine rentré, l'escadron est reparti pour vérifier une carcasse de pickup touché par une frappe aérienne.

Opération Farada : sur les traces de Joffre

Enfin, à Tombouctou, l'escadron a quitté l'aéroport pour Goundam où il installe un plot de ravitaillement carburant pour les hélicoptères que nous lui avons confiés. Le début de Farada, son opération sur Faguibine, est mené avec les Burkinabés qui assurent désormais la protection de Tombouctou et le début des patrouilles. À l'exception des gardes d'emprises et des partants qui attendent leur avion pour rejoindre Bamako, toutes les unités sont à l'extérieur, loin des miasmes du camp. Ce rythme effréné débuté en janvier se poursuivra jusqu'à notre départ début mai. Pourtant, de loin, sur la base, les effectifs paraissent encore importants et il faut régulièrement faire preuve de pédagogie pour expliquer que les unités sont engagées aux limites de leurs capacités.

C'est un fait connu. Avec l'éloignement, la suspicion a une insidieuse tendance à remplacer la confiance. Heureusement, le lien étroit qui unissait les trois chefs de la chaîne décisionnelle verticale du CPCO à Bamako et Gao a permis de balayer certaines incompréhensions, de clarifier ou de vérifier certains ordres ou demandes et, en permanence, de s'accorder sur les effets à obtenir, la conduite à tenir, les moyens à pourvoir. En cette période de fortes tensions sur les effectifs et les opérations, de fatigue des équipes, je savais que je n'étais pas seul, chacun de nous trois travaillant à son niveau pour transformer l'essai des succès tactiques en réussite politique et économique. Grégoire menait d'autres combats pour permettre le processus démocratique d'avancer et pérenniser au plus vite l'implication

de la Minusma en évitant une reprise des vieilles querelles entre Maliens et MNLA. Nos actions, de niveaux différents, étaient complémentaires et il me laissa jusqu'à la fin la subsidiarité tactique nécessaire à l'accomplissement de ma mission.

Ce soir, mon officier communication m'apporte un article publié dans le journal *La Montagne* de Clermont-Ferrand. Il retrace l'actualité de la brigade et du 92 au Mali avec de belles photos envoyées de Gao. Cela permet aux Auvergnats de garder le contact avec leur armée engagée depuis maintenant trois mois. Comme à son habitude, *La Montagne* relaie fidèlement la vie de ses militaires. Les liens de confiance créés au fil du temps avec le rédacteur en chef, Philippe Rousseau, les journalistes, comme Rémi Bouquet des Chaux, nous permettent de faire connaître nos actions, notre vie quotidienne dans la presse régionale. À défaut d'avoir pu les recevoir sur place, ils feront partie des fidèles que nous retrouverons avec plaisir au retour.

À 17 heures, mon sous-officier catalan vient me chercher dans mon petit bureau. Il est accompagné de trois autres camarades de la même région, de grades différents. L'un d'eux a un proche dans l'équipe de rédaction du journal *L'Indépendant* et nous avons eu l'idée de faire une photo humoristique, nous représentant tous les cinq avec le drapeau sang et or devant les VBCI du GTIA 2, ce que nous faisons avec le plus grand sourire. La photo sortira quelques jours plus tard dans les Pyrénées-Orientales. C'est amusé que je découvris cet article, en pensant à mes beaux-parents installés à Prats-de-Mollo et à mon ancêtre, Pierre Barrera, journaliste sous la Révolution et l'Empire, un des fondateurs de *L'Indépendant*.

Vendredi 19, samedi 20 et dimanche 21 avril

Départ du GTIA 3

Le 19 avril, je salue une dernière fois les Marsouins du GTIA 3, Gougeon et ses Marsouins des 1er et 2e RIMa. Le GTIA 3 a cessé d'exister. Dorénavant, il ne reste plus au Mali que le GTIA 2 et le GAM qui vient d'être relevé. Nous retrouvons les effectifs du début, trois mois seulement après la prise de Tombouctou. Cette campagne aura été une course folle du début à la fin. Les Chameaux du capitaine Gregory m'avouent qu'ils sont heureux de quitter le bord de piste à Gao, où le bitume emmagasine la chaleur. Cette chaleur, le bruit des avions la nuit, la fréquence des gardes et l'épidémie de gastro les ont usés. Je retrouve cette équipe avec laquelle j'ai tout partagé depuis le début, le Niger, l'Adrar. Eux aussi seront récompensés de leurs exploits à leur juste valeur.

Les opérations se poursuivent. Le GTIA 2 déterre des bombes d'avions, des postes radio et trouve des armes, avant de rentrer sur Gao le 20 avril. L'escadron des Hippocampes et ses hélicoptères poursuivent vers Fabiguine, une zone parsemée de brigands, de coupeurs de route, pour reprendre le terme utilisé en Afrique. Les colonnes de véhicules avancent rapidement traversant les petits villages, soulagés.

Je les rejoins en Puma le 20 au matin. Je retrouve leur capitaine satisfait d'avoir quitté Tombouctou après plus de deux mois d'isolement et d'attaques. Ses hommes sont solides, mais ils ont encaissé et les visages sont marqués. Les pelotons sont plus que jamais à l'image de leurs chefs de contact. Deux des trois lieutenants ont été blessés et évacués au cours des deux mois écoulés. Les sous-officiers adjoints les ont remplacés conformément au règlement.

Après Fabiguine, il sera temps de ramener l'escadron à Gao, d'autant que les matériels sont à bout. Ils sont bien plus vieux que leurs servants et nécessitent une bonne visite technique au retour.

Le soir tombe sur Gao. Les Tigre et les Puma sont garés devant la tour. La compagnie de transmissions a ouvert une tente foyer pour les personnels du PC le soir. Les bières et canettes arrivent régulièrement de Bamako. C'est l'occasion de retrouver au calme mes Africains de Clermont-Ferrand.

Cette équipe vit à l'unisson, avec rigueur et décontraction, humilité et efficacité, à l'image de Claude, mon chef d'état-major. En prenant le temps de leur parler individuellement, je mesure aussi la chance que nous avons de partager cette vie militaire, une vie de grandeurs et servitudes, de respect et de valeurs communes. Je retrouve le sourire de mon aviateur. Je lui réserve une surprise en lui offrant devant quelques initiés l'ailette d'une des trois bombes larguées le 27 février sur Le Garage, morceau rapporté par les Marsouins du GTIA 3.

Le 21 est occupé aux tâches administratives. Le matin, comme cela sera souvent le cas dans les jours à venir, nous voyons se poser une autorité régionale que j'accueille à la descente de l'avion, avant la revue des troupes maliennes ou Misma.

Les Crocos de Tessalit viennent me saluer avant de rejoindre Paphos et Angoulême. Le camp se vide et le risque épidémiologique s'éloigne. Le GTIA 2 vient nous faire son rapport de l'opération Obiou : le bilan, l'appréciation de situation, l'état des personnels et des matériels. Les fantassins sont résistants et ont bien tenu malgré quelques coups de chaleur. Le soir, nous sommes invités avec Denis et le chef de détachement de liaison franco-malien à un thé avec Dacko et ses subalternes. Le feu éclaire les visages. Une profonde amitié s'est créée depuis trois mois, notamment avec Denis, qui a conduit de Gao les opérations Doro avec nos alliés. Les discussions ont finalement peu d'importance. Nous sommes ensemble côte à côte, un verre de thé vert à la main. Le ciel est écrasant, un ciel parsemé

d'étoiles. Les Maliens savent que nous allons partir, qu'ils vont devoir changer d'équipe, renouer des liens de confiance, mais probablement pas avec les mêmes expériences. La politique a repris ses droits et leur objectif est la montée vers le nord, en terre MNLA. C'est leur pays et retrouver l'intégrité territoriale induit la présence de forces armées et de l'administration, mais, étant donné la situation, il paraît judicieux de définir les modalités politiques, ce à quoi travaille activement Grégoire en liaison étroite avec l'ambassadeur Huberson, le gouvernement et l'état-major maliens.

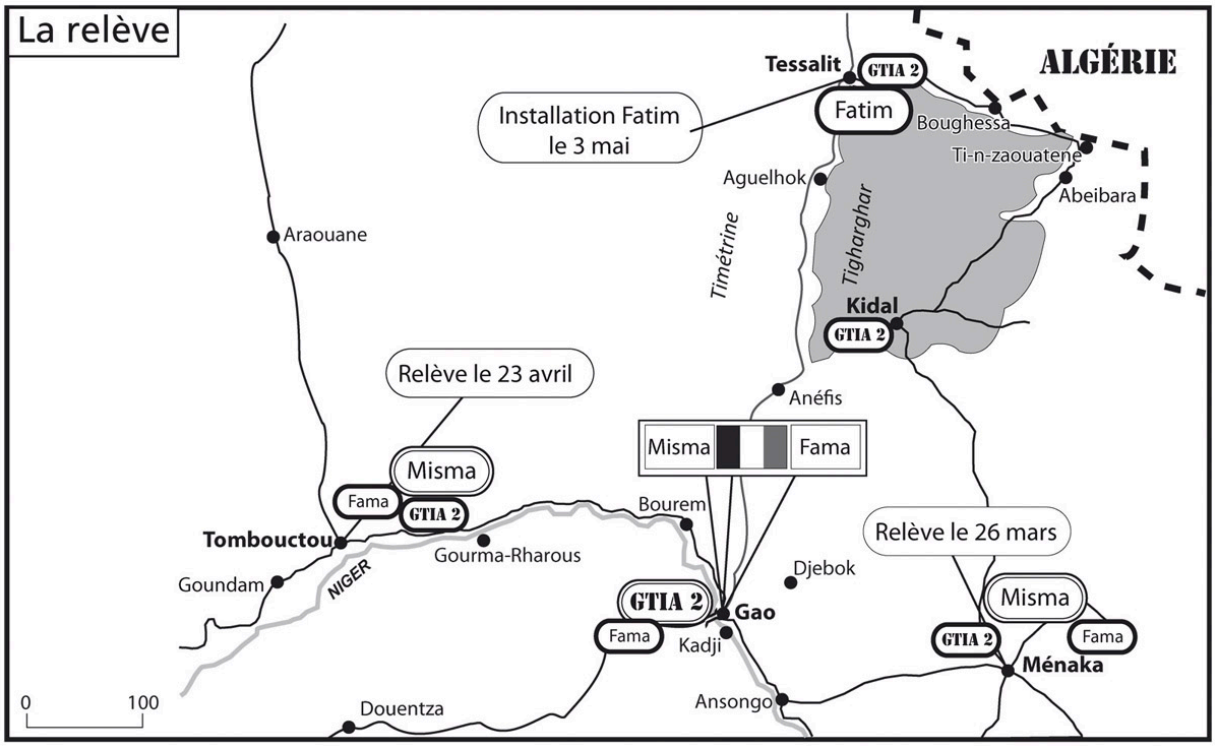
Du lundi 22 au jeudi 25 avril

Dernière opération d'envergure dans le Grand Gao

Les réunions quotidiennes avec nos alliés se poursuivent. Préfigurant la mise en place d'un PC des Casques bleus de la Minusma, le Misma a mis en place dans Gao un PC composé d'officiers de différents contingents africains. Ce dispositif annonce la montée effective des bataillons africains sur Gao et plus tard dans le Nord. Après un long périple à l'ouest de Tombouctou, l'escadron est rentré sur l'aéroport. Il n'a pas eu de contact avec les terroristes, mais son appréciation est sans appel. Cette zone est parsemée de brigands qui attaquent les troupeaux et les villages, allant jusqu'à détruire les panneaux solaires offerts par les ONG, alimentant les pompes à eau. Plusieurs villages ont été désertés et les populations noires se sont regroupées à l'ouest de Goundam pour résister aux agresseurs. L'accueil a été partout excellent. En lisant le compte rendu du capitaine, j'ai l'impression de relire celui du lieutenant-colonel Joffre, rédigé en 1894,

dénonçant les mêmes peurs des sédentaires face aux brigands et aux peuples du Nord.

Le synchromatrice s'est simplifié au fil des jours. Les emprises de Tessalit, Kidal et Gao sont gardées par une unité jour et nuit. Les unités de manœuvre disponibles deviennent plus rares et, conformément aux prévisions du début du mois, les opérations sont réduites à des patrouilles plus limitées. Le GTIA 2 compte encore ses deux compagnies VBCI et nous décidons une dernière opération d'ensemble avant le repli de l'une des deux. L'opération Okello débutera le 25 pour une zone plus éloignée, connue des Gaulois. Il s'agira de réaliser une large boucle bien visible englobant Imenas, Telataï et In Delimane, pendant plusieurs jours de nomadisation, appuyée par les hélicoptères, l'artillerie et les sapeurs au cas où. Les quatre jours seront consacrés à cette opération bien particulière.



Parallèlement, le 23, la garde de Tombouctou est officiellement confiée aux Burkinabés en présence de Grégoire et du général commandant la Misma. Cette relève a lieu 100 jours à peine après notre mise en alerte à Clermont-Ferrand. Il n'aura fallu que 100 jours pour libérer le Mali et accueillir nos camarades africains. Le lendemain, les Hippocampes de l'escadron rejoignent Gao, après un nouveau déplacement de plus de 500 kilomètres.

Les différents détachements profitent des derniers jours avant leur départ pour se regrouper entre deux gardes, entre deux patrouilles et fêter la Saint-Georges pour les cavaliers ou se regrouper le temps d'une photo, comme le font les sapeurs à leur retour de Kidal et de Tombouctou.

Mon équipe des affaires civilo-militaires poursuit consciencieusement et efficacement ses projets au profit de la population de Gao : réunions de quartier, reprise du dialogue interne, rétablissement de la radio locale et, surtout, restauration du marché couvert et des échoppes extérieures, détruits par les terroristes lors de l'attaque du 21 février en ville. L'inauguration est prévue pour le 25. Durant cette période, je reçois l'aumônier musulman en tournée à Gao. Il était présent à Tombouctou le 2 février. Souriant, il sort d'une réunion chaleureuse avec la population, avant de revoir les unités et les soldats de toutes les confessions.

Le 24 au soir, pour la première fois depuis décembre 2012, je retrouve mes cinq colonels, commandants de régiment de la 3e brigade en France, l'un d'entre eux, celui de Brive, a réussi à venir quelques jours pour voir ses Bisons à Kidal. Gougeon, qui a vu partir ses unités, est encore à Gao. Avec le chef d'état-major, l'équipe de commandement de la 3 est au complet, à l'exception d'Hubert, le colonel adjoint qui assure l'intérim à Clermont-Ferrand. Nous évoquons le calendrier des trois prochains mois, le retour en France, les passations de commandement, terme militaire pour désigner les cérémonies officielles de changement de colonel au sein des régiments, programmées pour trois d'entre eux en juillet, le défilé du 14 Juillet et, juste

avant, la cérémonie officielle de dissolution de la brigade Serval à programmer fin juin à Clermont-Ferrand. Cela permet à chacun d'organiser son emploi du temps en tenant compte des impératifs du général, des présences obligatoires. Après réflexion, j'ajoute à ces rendez-vous formels une petite cérémonie à Marseille pour fêter, au retour du Mali, le 70e anniversaire de la création de notre brigade par le général de Monsabert, libérateur de la cité phocéenne. J'avais renoncé à cette activité en partant pour l'Afrique. Je décide finalement de la maintenir, mais avec un minimum de personnes : uniquement mon équipe de commandement présente autour de moi, cette petite famille de six colonels et leurs gardes aux drapeaux, aucune unité pour éviter les problèmes de transport et d'hébergement.

Le 25 au matin, le GTIA 2 est sur le départ pour Okello. Nous nous retrouvons tous les sept avant son départ et la dislocation de l'équipe. Mon officier de communication veut immortaliser cette rencontre : face à l'objectif, nous nous prenons par les épaules pour former le pack de la 3, l'équipe unie de la brigade Monsabert.

À l'issue, je rejoins le centre-ville pour assister à l'inauguration du marché, des halles de Gao, en présence du maire et du gouverneur, du préfet, d'une population enthousiaste et du groupe folklorique. Les discours des autorités soulignent tous le rôle de Serval, mot à chaque fois chaudement applaudi. La visite est rapide, mais des dizaines de mains sont tendues pour tenter de serrer la mienne au milieu des rires et des remerciements. La vie économique reprend.

Sur le bord des routes, j'aperçois des vendeuses de mangues assises. Leurs fruits ressemblent à ceux de Bamako, pas à ceux que nous avons sur le camp. Au retour, je convoque le responsable des approvisionnements pour lui en faire la remarque sans ménagement. Nous sommes toujours en rations et les cuisines ouvriront après notre départ. À défaut de pouvoir obtenir mieux de Bamako, je le presse d'aller voir ce qui existe sur les

marchés et de ne pas se contenter d'accepter ce que les négociants veulent bien nous fournir, visiblement du second choix, limité aux seules « *mangues à chiens* », terme que je donne aux fruits livrés, ressemblant à un os et de la peau. Le lendemain, les soldats du camp recevront de vraies mangues, mais, à mon grand regret, pas plus de verdure.

Le soir, nous préparons la visite du ministre de la Défense, la seconde après celle du 7 mars dans l'Ametettaï. Elle sera suivie le lendemain par celle de la présidente de la commission de la Défense à l'Assemblée nationale, Patricia Adam, accompagnée d'une délégation de parlementaires.

Vendredi 26 avril

Visite de Jean-Yves Le Drian à Gao

5 heures, réveil très matinal. Les murs restent chauds toute la nuit, aucune fraîcheur sur le camp. Je partage un café avec mon chef des Bisons du 126, avant son retour à Brive. Colonel solide que j'ai apprécié à sa juste valeur vingt ans plus tôt. Il faisait partie de mon équipe de chef opération du 92e RI à Mitrovica en 2000.

9 heures. Visite du ministre que j'accueille à la sortie du Transall, en compagnie de l'ambassadeur, un saint-cyrien de la promotion précédente qui a changé de voie. Il est chaleureux et pragmatique. Il m'a bahuté dans les landes bretonnes de Coëtquidan il y a plus de trente ans. Ça ne laisse pas indifférent ! La délégation comprend Grégoire, Dembélé et le général nigérian patron de la Misma, plus quelques officiers civils et militaires connus. Le ministre est souriant et me serre la main avec enthousiasme. Cette fois, je le reçois dans le Sud et, depuis notre dernière entrevue, l'Adrar a été purgé des terroristes.

Nous lui faisons un point de situation sous la tente de réunion du PC. Il est parfaitement au courant des dossiers, mais la perception du terrain l'intéresse et mon officier renseignement lui apporte quelques précisions et clés de compréhension qu'il prend le temps de bien se faire préciser. Le courant passe bien entre les deux hommes, un Breton tenace, homme de terrain, et un fils de Lozère, pragmatique et perspicace. Ils se retrouveront le 13 juillet au ministère.

À la sortie, ce même officier présente les moyens de renseignement de la brigade, les équipes de recherche de la brigade spécialisée et nos artilleurs d'Afrique, dont une batterie est spécialisée dans les écoutes électromagnétiques tactiques, les mini-drones et les échanges avec la population. En quelques minutes, les cadres et soldats lui présentent comment ils ont préparé utilement les dossiers d'objectifs des opérations (photos, contours de l'ennemi) et comment, au contact, ils ont contribué utilement à sa destruction. Un sergent lui fait écouter une bande sonore de djihadistes parlant arabe et tamasheq ; un autre lui présente sur un petit écran un film de mini-drone : des combattants se déplaçant derrière un muret dans l'Ametettaï avant leur repérage et leur destruction par un tir d'artillerie associé ! En complément des moyens de niveau supérieur, la brigade a pu garder un temps d'avance et la plupart du temps « voir au-delà de la colline », comme disent les ingénieurs militaires de l'armement. Ces équipes avec les moyens tactiques propres à l'armée de terre et à la brigade ont été le bras armé du bureau renseignement et de son général. Au même titre que les nouveaux matériels, VBCI, hélicoptères, Tigre, canon Caesar, ont eux aussi économisé des vies dans nos rangs et permis la victoire. La visite se termine par un échange avec nos alliés maliens et africains, mes correspondants du matin. Ils confirment au ministre la pression mise par le MNLA sur leurs forces, en accroissant leur zone d'influence toujours plus près du Niger sur les anciennes terres du Mujao.

« L'esprit de Monsabert souffle encore »

Le ministre termine par un discours destiné aux unités présentes sous les tentes du foyer. Les termes sont très élogieux pour la brigade, son chef et ses hommes : « Je voudrais aussi adresser mes plus vives félicitations au général Barrera qui a conduit, à la tête de la brigade, cette manœuvre avec sang-froid et une détermination admirables. Nous avions parlé il y a deux mois du général de Monsabert, de son sens tactique et de son énergie à conduire ses hommes à la victoire. C'est une évidence pour moi que son esprit souffle encore sur la 3e brigade mécanisée. »

Les hommes ont le sourire. Cette visite est appréciée. Soldats français et maliens font des photos. Je retrouve quelques journalistes croisés plusieurs fois depuis janvier, dont Pierre Julien (Europe 1). Son père a appartenu au 4e régiment de tirailleurs tunisiens, celui des combats du Belvédère et du Garigliano. Nous levons notre verre d'eau en souvenir de l'armée d'Afrique. Le général Dembélé retrouve ses subordonnés et ses hommes toujours plus nombreux à Gao. Il porte son chèche à carreaux. Il est franc et ses propos sont ceux d'un soldat. Nous échangeons des propos aimables avant le départ du ministre et de sa délégation en Transall.

Claude avait bien préparé cette visite, comme une opération, et je félicite les équipes qui ont présenté clairement leurs points de vue, leurs équipements. La séquence se poursuit. Je dois rejoindre le Nord pour y accueillir les parlementaires à l'aube. Mon intention est d'aller passer la soirée avec l'escadron des Coqs qui a reçu pour mission de revenir dans la vallée de l'Ametettaï et de patrouiller dans l'Adrar. Malheureusement, le Puma de Tessalit est toujours en réparation et je devrai me contenter d'un décollage plus tardif. Il faudra donc rester dans le camp, loin des Marsouins du RICM et de l'Ametettaï.

Il faut désigner ceux qui défileront à Paris

Frédéric, mon capitaine chancelier a le sourire. Il vient de recevoir les textes validés de vingt décorations individuelles à distribuer à Gao. Je regrette que le GTIA 3 soit déjà parti. Nous réserverons ces remises de médailles aux soldats du GTIA 2, le seul encore présent à cette heure, mais toujours sur le terrain. Paris m'appelle pour me confirmer que la brigade défilera en tête des troupes à pied. Mon interlocuteur me demande quelles unités mettre en valeur. Ma réponse est simple : l'état-major devant, principalement la 3e brigade, complétée des paras de la 11 et des éléments rattachés, mon officier de l'armée de l'air qui défilera au premier rang, ma juriste, ceux qui ont contribué au succès dans l'ombre. Devant eux, mon adjoint Denis, mon chef d'état-major Claude et ceux du PC avant du Nord : Xavier et Laurent, les artisans de la victoire. Juste derrière, les colonels qui ont commandé les cinq bataillons : les quatre GTIA, le GAM et, dans l'ordre protocolaire, le 92e RI (GTIA 2), les 1er et 21e RIMa (GTIA 3 et 1), le GTIA 4 (2e REP) et le 5e RHC (GAM). Je demande à y associer les deux autres régiments des forces terrestres qui n'appartiennent pas à la brigade, mais sans lesquels rien n'aurait pu se faire : le 28e RT d'Issoire (groupement des transmissions) et le 511e régiment du train (bataillon logistique), commandé par le colonel Jean-Louis Velut. Plus tard, le 2e REP sera sorti de la brigade Serval pour défiler avec les autres régiments de la Légion, le défilé 2013 étant aussi celui de leur 150e anniversaire. Ce seront finalement six colonels et drapeaux de l'opération Serval qui défileront derrière le commandant de brigade et son fanion.

Dans l'après-midi, entre deux réunions, je refais le point sur les opérations en cours. Le GTIA 2 a dépassé Djebok. Il se retrouve dans la zone bien connue des opérations Doro. Les deux compagnies VBCI sont amoindries. Elles ont dû laisser des sections pour garder l'emprise. Gustav comptait 1 000 hommes, Okello à peine plus de 500, mais avec toutes les capacités pour ne pas être surpris : de l'infanterie, des hélicoptères, des

canons, des sapeurs pour déminer, et ils seront bien utiles. La population, encore elle, signale aux fantassins des pièges posés par des individus sur les deux pistes. Deux IED sont désamorcés. Les fouilles permettent de trouver encore des caisses de munitions, des transmissions et des centaines de treillis neufs, bien camouflés. Les hélicoptères armés sont au sol en cercle sur la piste de Gao. Le GTIA va faire un périple de plus de 600 kilomètres en zone Sud.

Avant de décoller, mon officier de communication me présente Laurent Larcher, journaliste au journal *La Croix*, en attente au pied de la tour. Il cherche à faire des reportages sur les engagements de la brigade. Je lui propose, sans traitement de faveur, de l'emmener avec moi à Tessalit, puis sur Okello. Il se fera discret et, avec une grande finesse, publiera des articles très justes sur la situation malienne et les opérations en cours. Nous décollons tardivement pour Tessalit où je retrouve mon camp, sans mes GTIA de l'Adrar, une impression de vide « *rien à voir avec l'époque du PCC G08 et de l'offensive contre les groupes djihadistes* ». Le commandant André tient bien son détachement. Il vient de passer deux ans dans le Pacifique et, me dit-il en riant, avec la sérénité des vieux troupiers : il suffit de considérer que le sable est une mer et les réflexes sont les mêmes. Son centre opération est activé, mais ce n'est plus un PC avant de brigade et l'ennemi a disparu, en grande partie détruit le mois précédent.

Samedi 27 avril

Nos députés à Tessalit et à Gao

4 heures. Il fait déjà chaud. Mes tendinites m'ont encore aidé à me réveiller. Le soleil se lève au même endroit, là où je le voyais sortir chaque

matin en pensant à mes hommes engagés de l'autre côté. Le canon soviétique est encore là au pied du mat des couleurs. Un petit vent fait claquer les battants des tentes de l'antenne chirurgicale. Je fais le tour du camp à pied en pensant aux trois derniers mois et aux Africains engagés dans leur dernière opération d'ampleur. Je me remémore les ordres de détail en me posant toujours cette même question « n'ai-je rien oublié ? ». Il est 7 heures, j'ai retrouvé ma salle de bains, sur ses quatre roues, au même endroit. Je la présente en souriant à Laurent Larcher et nous évoquons devant un quart de café, en partageant quelques gâteaux secs, les événements du mois précédent à Tessalit en attendant le Transall des parlementaires. Le gobelet en aluminium s'emboîte dans la gourde du même métal. Recouverts d'une housse en tissu vert, ils se portent au ceinturon. Ils me suivent partout depuis Saint-Cyr. Tout le reste du paquetage a changé en trente ans, sauf la gourde et les rangers en cuir noir.

À 8 heures, poser du Transall et accueil de Patricia Adam et d'une dizaine de parlementaires, particulièrement chaleureux et prévenants. Nous leur présentons le site avant de leur expliquer la prise de l'Ametettaï sur la carte. J'ai prévu de les emmener au-dessus de la zone des combats pour qu'ils puissent bien visualiser les élongations, les conditions d'engagement. Les députés de la commission de la Défense connaissent bien les opérations et les sujets militaires. Ils sont totalement impliqués dans les réflexions en cours, le Livre blanc et la conception de la loi de programmation en gestation. Cette visite, comme d'autres, doit leur permettre de bien mesurer le niveau de préparation des forces et l'adéquation des moyens consentis par la Nation aux forces armées, au regard des missions confiées. Leurs questions sont précises et ciblées. Ils connaissent les armées, leurs capacités, leurs difficultés, leurs motivations et leurs engagements. La plupart d'entre eux sont déjà allés en Afghanistan ou sur d'autres théâtres. Le survol de la zone leur rappelle l'immensité des provinces du Nord, la difficulté du terrain et, toujours, l'omniprésence de cette chaleur qu'on ne

peut oublier. Nous survolons « *la zone en HM (hélicoptère de manœuvre) accompagné d'un Tigre : l'entrée de la vallée, Le Garage, l'Ametettaï, où se trouvent l'escadron blindé et sa section d'infanterie, puis la grotte du caporal Charenton et le retour* ». Le survol a été long, mais instructif. Nous repartons en Transall à Gao où Denis nous attend.

La visite se poursuit en VBCI autour et dans la ville où une section effectue une patrouille à pied autour du marché. La population est accueillante, les enfants pleins de vie. Des jeunes nous expliquent qu'ils veulent travailler à nouveau comme guides pour les touristes. Au camp, la délégation s'entretient avec les autorités maliennes (préfet, gouverneur, militaires, gendarmes). Nous terminons par un verre de l'amitié partagé avec les soldats. La présidente prononce un discours de félicitations « *et m'offre la médaille de l'Assemblée nationale en insistant sur l'admiration de tous face à notre mission remplie* ». Bien renseignés, nous fêtons l'anniversaire d'un des députés présents avec un gros gâteau au chocolat, ce qui provoque un fou rire général. Les soldats sont sensibles à la simplicité et aux attentions des parlementaires à leur égard.

Le soir, le capitaine Bodet, mon officier images qui me suit fidèlement depuis le début, vient me saluer. Il a eu une crise de calculs rénaux lui aussi et il doit être évacué rapidement sur la France. Ils seront nombreux dans ce cas les dernières semaines. Il est triste de quitter l'équipe aussi rapidement, aussi bêtement. Je salue mon fidèle serviteur. Nul n'est indispensable sur cette terre. Il doit penser à sa famille et se soigner, d'autant qu'il lui faudra encore passer par bien des souffrances avant d'être rétabli. Avant de quitter le bureau surchauffé, il sort et me tend un bâton blanc. « *Il m'offre une canne de Tessalit en bois simple, un cadeau de soldat, artisanal, du cœur.* » Le bâton est fin et dur comme du fer. Les arbres sont rares à Tessalit. C'est une canne de berger sans écorce, sans fioritures, l'inverse de celle de Bamako. Depuis, les deux sont devenues inséparables.

Du dimanche 28 avril au jeudi 2 mai

L'endurance des fantassins dans les oueds surchauffés

La brigade poursuit sa dernière opération Okello dans le Grand Gao jusqu'au retour de GTIA 2 sur la base. Le contrôle des villages de Telataï, le 28, et d'In Delimane, le lendemain, jours de marché, met en évidence que cette zone autrefois identifiée comme Mujao est dorénavant sous influence MNLA.

Les drapeaux sont présents dans les villes et, à deux reprises, des manifestations d'une cinquantaine d'enfants et de femmes sont organisées, encadrées par les mêmes hommes à pied ou en motos. La population porte des pancartes provocatrices pour les gendarmes maliens qui accompagnent nos sections : « La France avec le MNLA » ou « Vive la France, pas le Mali ». Nos patrouilles font bien attention de ne pas se mêler à ces manifestations pour éviter toute récupération médiatique. Par ailleurs, la situation est tendue et confuse, certains terroristes sont annoncés dans la zone et les Gaulois restent vigilants.

Le 30, je fais un aller-retour en Puma sur la position du colonel Bert et de ses capitaines, face à In Delimane, puis sur sa base logistique quelques kilomètres en arrière. Les fantassins fouillent des oueds à pied, suivis par leurs VBCI, comme pendant Doro. Les températures sont difficilement soutenables sous le poids des effets de protection. Je rejoins un groupe dans un VBCI dans lequel je retrouve des sapeurs qui ont quitté momentanément le VAB pour passer de 47 à 37 degrés, température intérieure du VBCI climatisé.

Dans ces conditions, les options des nouveaux matériels ne sont pas un luxe. Mes Africains me confirment ce que je savais. Ils préfèrent encore être sur le terrain plutôt qu'à Gao. Les deux capitaines ont acquis une sacrée expérience en trois mois. Ils commandent posément et leurs unités, les

Rapaces et les Grognards, manœuvrent rapidement et efficacement. Ils sont accompagnés par un VAB dit d'observation, chargé avec son équipage de régler les tirs d'artillerie à l'avant. Je connais aussi l'adjudant du 68e RAA. Son véhicule est équipé d'une simple mitrailleuse, d'optiques et de transmissions performantes. Assis dans le véhicule, il me raconte Doro et l'emploi de son arme pour détruire, à moins de 400 mètres, les terroristes qui tentaient de s'approcher de son véhicule avec kalachnikov et armes antichars. L'entraînement a payé une fois encore, d'autant qu'il réglait, au cours de la même opération, des tirs d'artillerie dans l'oued, pour soulager les fantassins du GTIA 2 : les mêmes combats interarmes que dans l'Adrar. Le capitaine Jean-Baptiste et ses Rapaces ont répété à Doro les parcours de tir complets qu'ils s'étaient entraînés à faire au camp de Canjuers en juin dernier et sur les parcours d'infanterie du Larzac, avec l'appui d'hélicoptères et d'avions en plus.

Sur la base logistique, les VBCI font le plein en ordre. Les Gazelle sont posées à proximité des mécaniciens pour la nuit. L'équipe de dépannage comprend des spécialistes auto des cinq régiments de la brigade, comme en Afghanistan, deux ans auparavant. La cohésion de la brigade se fait sur le terrain, en opérations. À proximité, les Caesar du régiment d'artillerie d'Afrique sont en attente, prêts à appuyer la compagnie qui termine de fouiller l'oued quelques kilomètres plus loin. Toujours dynamique et de bonne humeur, le capitaine Benoit a effectué deux mandats en Kapisa avec ses artilleurs. Je reconnais le sergent et ses servants, qui avaient présenté, en décembre 2012 à Clermont-Ferrand, leur canon au Premier ministre et au ministre de la Défense, en leur précisant bien qu'ils étaient prêts pour Guépard. Ils n'avaient pas menti.

Incidents entre le MNLA et les gendarmes maliens

Nos alliés maliens sont intégrés à notre dispositif. Les gendarmes connaissent bien la zone. Certains sont de la région. Un incident se produit

en fin d'après-midi : nous voyons un pickup rempli de soldats maliens partir en trombe et traverser la base logistique avant de passer de l'autre côté d'un promontoire. Ils viennent d'observer des véhicules légers du MNLA, drapeaux déployés à moins de 500 mètres. Ils ne sont pas du genre à subir, ni à accepter la provocation. Il faudra la réactivité d'une patrouille française pour les arrêter et les dissuader de tirer. Ces agissements mettent « *les guides en situation de tension et nous sommes aux limites de notre mission* ». Le 1er mai, les Gaulois poursuivent les fouilles dans un oued avoisinant. Ils rentreront le 2, après une semaine itinérante. Ils auront pu constater l'omniprésence du MNLA dans cette région anciennement occupée par le Mujao, mais aussi la richesse de cette zone proche du Niger. Les échanges y sont nombreux, et vaches, chevaux et chèvres courent par milliers autour des campements et des villages, contrairement à ce qui se passe dans le Nord.

Parallèlement, cette période est marquée par d'autres inspections et visites des armées, qui visent à faire un état des lieux du soutien, de la situation sanitaire, notamment à Gao. Les travaux de réorganisation avancent au rythme des bâtiments de restauration collective et des sanitaires, annoncés pour fin mai. En attendant, force est de constater que le camp s'est organisé au mieux de ses possibilités pour permettre le maintien des missions, en évitant une trop grande érosion des hommes et des matériels. L'absence de climatisation, le manque de vivres frais disponibles sur zone ou acheminés de la région pèsent sur l'aptitude des unités, sans remettre en cause les dernières opérations.

Les Maliens annoncent, de façon plus pressante chaque jour, leur intention de « monter » vers le nord et de s'installer à Anéfis, Kidal et Tessalit. Leurs forces augmentent au fil des jours et ils seront bientôt plusieurs centaines, prépositionnés à Gao et dans la région de Ménaka, pour avancer sur deux axes. Sans soutien logistique, à l'exception de quelques transports de fûts de carburant, sans appui aérien, ils savent que la victoire

n’est pas assurée, d’autant que les Touaregs du Nord ne souhaitent ni le retour des Touaregs Imghad du GTIA 8, ni celui des unités de Bamako. Nous gardons des contacts permanents avec nos alliés de la libération, mais nous leur expliquons que l’heure est à la politique plus qu’aux armes, ce qu’ils comprennent intérieurement, pressés de poursuivre leur progression. La pression exercée par le MNLA dans la zone du Grand Gao échauffe les esprits et ne nous facilite pas la tâche. Pour les chefs maliens que nous côtoyons, il ne fait aucun doute que les djihadistes ont changé de casquette et cherchent à se refaire une virginité en défendant les revendications du MNLA, en arborant leurs couleurs. Les subalternes de Dacko nous présentent des films de propagande djihadistes découverts dans les ordinateurs abandonnés par les terroristes. Ils montrent la prise des forts maliens du Nord, un mélange de chants, de chevauchées, d’assauts d’infanterie, de terroristes barbus : des nuisibles qui détruisent et ne construisent rien. Pour autant, les images ne prouvent pas la collusion entre les terroristes et les indépendantistes autonomistes touaregs, même s’ils en sont persuadés. La suspicion existe, pour autant aucune preuve ne vient étayer l’alliance des deux. Le MNLA a pactisé avec le diable en 2012, mais il s’est vite retrouvé écarté et trahi par les djihadistes, y compris par Ansar Eddine, le mouvement djihadiste touareg d’Ag Ghali. Nous imaginons le Nord en pleine recomposition politique et nous cherchons surtout à éviter la reprise des vieux conflits Nord-Sud, en continuant de pourchasser les terroristes survivants, devenus de véritables caméléons. Après l’Orient, le Sud compliqué !

Simultanément, mon camarade tchadien, à peine nommé général de division par le président Déby, me fait savoir qu’il compte basculer ses forces de Kidal à Aguelhok jusqu’à Tessalit, où les conditions de vie et de sécurité sont supérieures. La carte de redéploiement des forces se met en place.

Le 29 au soir, est évacuée sur Bamako la famille Le Guen, arrêtée au nord de Tombouctou et gardée, ces derniers jours, dans des petits bâtiments isolés du camp. Comme pour « Djamel le Grenoblois », je n'ai pas voulu le voir, lui parler, ni à lui ni aux siens. Ce Français avait choisi le camp djihadiste et, avec sa femme marocaine, ils vivaient dans des conditions très rustiques, infligeant à leurs cinq enfants, âgés de 9 à 2 ans, une vie indécente, en limite de coups de chaleur, de déshydratation. Ils seront plus en sécurité en France.

Ce même jour, une patrouille des forces spéciales saute sur une mine près de la frontière algérienne, là où le blindé avait perdu une roue. Un soldat est tué et deux autres sont rapidement évacués par hélicoptère sur Tessalit pour être soignés, et sauvés par les chirurgiens de l'antenne chirurgicale.

Ce 29 au soir, nous recevons les principales décisions connues du Livre blanc. Les gens retiennent surtout la disparition programmée d'une des huit brigades interarmes et la déflation à venir de 24 000 hommes, à ajouter à celle des 54 000 déjà décidée et en partie réalisée. Le coup est dur, cependant tous savent que Serval a permis d'écarter des hypothèses encore plus drastiques.

Soir de Camerone

Le 30 au soir, Denis rappelle le sacrifice des légionnaires à Camerone, fête de la Légion étrangère. Après le point de situation du soir, il offre, grand seigneur, un pot au PC et aux transmetteurs pour fêter ce 30 avril africain. Ces fêtes d'armes font partie de nos gênes. Elles raccrochent le passé aux valeurs du présent. Nous les célébrons les jours anniversaires des batailles, Camerone, Sidi Brahim pour les chasseurs, Bazeilles pour les coloniaux. Chaque arme fête son saint patron et c'est toujours l'occasion de resserrer les liens de la famille régimentaire, généralement par une partie officielle, une prise d'armes présidée par le colonel : la revue des troupes, la

lecture d'un ordre du jour et la minute de silence pour nos morts, suivie d'un challenge sportif entre les unités ; en final, un repas de corps rassemblant tout le régiment et se terminant par l'hymne de l'arme, celui du régiment, moment solennel qui précède le départ du colonel dans le silence d'un garde-à-vous collectif.

Si elles n'avaient pas de sens, ces commémorations deviendraient vite des fêtes folkloriques, des spectacles de théâtre sans utilité, des activités d'autocongratulation et d'admiration mutuelle. Il n'en est rien. Ces cérémonies intimes sont destinées à la famille militaire. Elles font partie de sa culture, celle du devoir, de l'honneur, du courage. L'essentiel n'est pas de participer, mais bien de vaincre derrière ses chefs et son drapeau, pour défendre son pays, pour sauver sa peau et celle de ses camarades.

Nous terminons cette soirée sous la tente des officiers renseignement. Leur chef, le lieutenant-colonel Alain, a reçu un colis de sa femme avec des charcuteries d'Auvergne, toutes n'ont pas supporté ce voyage, mais nous la partageons, assis sur des lits de camp, en évoquant le Puy-de-Dôme et ses spécialités. La veille au soir, nous avions pris le temps de fêter les anniversaires de mon conducteur et du major chef des gardes du corps avec une canette, un repas partagé au pied de la tour, face aux hélicoptères se posant de nuit, et le plaisir d'être à quelques jours du retour. Les mots n'avaient pas d'importance. Nous étions ensemble.

Mon chef de cabinet a pris un temps d'avance sur mon agenda de retour. Il m'a programmé, lors de mon premier passage à Paris, une visite à l'hôpital Percy, pour aller saluer les blessés encore hospitalisés. Il prépare également la prise d'armes de retour, prévue fin juin à Clermont-Ferrand. L'organique reprend le dessus. Bientôt la prochaine équipe va arriver à Gao, notre PC va décrocher par petits groupes pour permettre la transmission de savoir et une transition en douceur. C'est une question de jours. Nous apprenons que le TOA, le transfert officiel d'autorité, aura lieu le 11 mai,

dans dix jours. Je poursuis mes travaux de chancellerie et la rédaction du rapport de fin de mission, que je veux le plus complet possible.

Le jeudi 2 mai, je passe en visio-conférence au point presse hebdomadaire du ministère de la Défense. Je suis présenté par Pierre Bayle, le délégué à l'information et à la communication de la Défense. Je brosse un rapide portrait de la situation avant de répondre aux nombreuses questions des journalistes de Défense, présents comme tous les jeudis rue Saint-Dominique. J'en reconnais plus de la moitié pour les avoir reçus à Tombouctou, Gao ou Tessalit. Leurs questions sont directes, très concrètes et d'actualité : la relève, la lecture des effectifs, les relations sur le terrain entre les Maliens et le MNLA. Pierre Bayle me remercie chaleureusement, sans savoir, tout comme moi, que nos destins se recroiseront prochainement.

Du vendredi 3 au mardi 7 mai

Rester vigilant jusqu'au bout

Avec l'installation du PC de la Misma à Gao et l'arrivée des troupes africaines en ville, nous assistons à une augmentation des visites des ministres de la Défense guinéenne le 3 mai et sénégalaise le 7 mai.

Des centaines de soldats maliens, des dizaines de pickups attendent les ordres pour « monter ». Le maire m'invite à l'inauguration de l'annexe de la mairie, refaite après sa dégradation lors des combats de février. J'assiste à son discours, celui du gouverneur et du préfet, un homme très fin, au discours ciselé, très III^{e} République. Il me rappelle le gouverneur d'Abéché dans l'Est tchadien en 2004.

Le marché a repris ses droits et, en sortant, je me dirige vers les échoppes à l'air libre des petites gens, pour leur parler, voir ce qu'ils vendent et sentir l'atmosphère, comme je le faisais au Tchad et en Côte d'Ivoire. Je remarque surtout la disponibilité en fruits et légumes, mais je suis rattrapé par le maire, manifestement inquiet de me voir discuter librement avec ses administrés. Je n'ai pas d'autre choix que d'écourter cette visite et de rentrer au camp avec quelques légumes achetés à la hâte auprès d'une vieille Malienne enjouée. Cette trouvaille me pousse à redemander au commissaire une amélioration de sa chaîne d'approvisionnement local, pour fournir à la troupe la verdure qui manque à chacun.

Bien sûr, il n'existe pas de grossiste sur place et il faudrait faire le tour des vendeuses, avec le risque d'assécher la ressource locale de légumes pour la population. Certes, mais je suis responsable de ces hommes et de ces femmes et c'est à lui de trouver des solutions pour fournir des aliments frais aux unités, en complément des rations. C'est ce dont nous étions convenus avant mon départ pour Tessalit, et c'est ce que j'attends toujours au moment de partir.

Les opérations sont réduites après Okello. Les unités de Gao sont peu nombreuses. Une épidémie de gastro limite pendant quelques jours leur capacité opérationnelle sur place. Pourtant, les consignes de vigilance sont rappelées quotidiennement pour éviter d'être surpris. « *Les derniers jours sont toujours les plus dangereux. Ne pas relâcher la vigilance.* » Le 4 mai après-midi, deux kamikazes en véhicule se font exploser au milieu d'un groupe de soldats maliens à l'instruction, entre Gao et Bourem : 2 tués et 3 blessés évacués et soignés chez nous à Gao.

Dimanche 5 mai

Claude part pour se rendre au mariage de sa fille

Lever à 4 heures. Il fait trop chaud pour rester allongé dans ce bâtiment. La reprise du travail est différée d'une heure le dimanche et ce depuis trois semaines. Cela permet de marquer la coupure dominicale. Claude passe sa dernière journée à Gao. Il ne m'a rien demandé, mais je sais que le mariage de sa fille a lieu en milieu de semaine. Cette fois, je ne l'ai pas consulté. Je l'ai inscrit sur un Transall le lendemain pour Bamako, d'où il rejoindra la métropole. Il arrivera juste à temps pour assumer son rôle de père. Son adjoint, qui le seconde depuis plus de trois mois, terminera le mandat sans difficulté. Jusqu'au bout, il supervise et contrôle ses équipes en me préservant de l'accessoire, en ayant toujours le soin, la délicatesse de me présenter les vrais problèmes, les vraies décisions à prendre et les solutions préconisées finement pesées. Jusqu'au bout, il aura pris sur lui de maintenir un dialogue constructif et dépassionné avec, notamment, son interlocuteur de Bamako, malgré, parfois, une certaine incompréhension, liée à la distance, et les tentatives d'entrisme. Je l'accompagne à la porte du Transall avec Denis et Rémi. Les mots ne sont pas nombreux. Nous lui devons beaucoup. La veille, à la fin du point de situation du soir, tout le PC s'était levé d'un bloc pour l'applaudir, mettant à mal sa modestie habituelle. À son

arrivée à Bamako, Grégoire le recevra pour le remercier du travail accompli.

Le 6 au soir, nous invitons nos fidèles interlocuteurs maliens. Dacko et les siens, les colonels africains de la Misma, notamment Gabriel le Nigérien, ceux avec qui nous avons tant partagé depuis janvier. Nous ne parlons pas du MNLA, ni même de leurs préparatifs. Nous échangeons quelques cadeaux, mais, eux comme nous, savons que le plus important est invisible.

Le 7 à l'aube, Bert m'invite dans son campement, entouré de ses officiers encore présents, d'une représentation de sous- officiers et de Gaulois. Mon remplaçant va arriver et il sait que je serai très occupé par les consignes. C'est donc le moment de se retrouver entre nous, sans trop de cérémonial, pour marquer la fin des opérations communes. Son petit discours est simple et bien senti. Il sort un vieux sabre droit, recouvert de cuir et de fils multicolores. Un sabre touareg du siècle dernier, trouvé à Telataï dans une cache, avec des munitions. Comme il le signale très justement, il est le « symbole de la victoire par le glaive de l'ennemi vaincu ».

Ce cadeau est authentique, plein d'histoire et de symboles, un cadeau original, adapté à la situation, une belle preuve d'affection aussi pour un chef attaché à ses Gaulois, son ancienne tribu !

Les derniers jours passent vite et je ne peux malheureusement pas saluer toutes les petites cellules du camp. Je profite des derniers repas pour inviter les fidèles serviteurs, gardes du corps et cabinet (le premier cercle), mais aussi les capitaines encore présents, ceux d'Araouane et de Telataï.

Le 7 au soir, je rejoins les hussards sous leurs tentes : « *soirée de soldats à partager une salade de mangues* ».

Le lendemain, nous fêterons la victoire. En attendant, il faut donner les derniers ordres, préparer les consignes et poursuivre les travaux de chancellerie. Je reçois mes principaux subordonnés pour leur communiquer

leur notation, comme le font tous les chefs, au même moment, à cette période de l'année. Demain soir, mon remplaçant sera à Gao.

Mercredi 8 mai

Dernier jour ensemble

Au centre opérations, rien à signaler. Pas de tir de roquettes sur l'aéroport, pas de kamikaze à Gao et Kidal. Nous allons pouvoir rassembler le dernier carré encore présent pour fêter dignement la victoire de 1945, en félicitant les premiers décorés du Mali. J'avais imaginé rejoindre le GTIA 2 dans un oued aux alentours de Telataï pour remettre ces premières croix de la Valeur militaire à mes Africains, les pieds dans le sable, sur le terrain. J'y ai renoncé, pour ne faire courir aucun risque à mes unités déployées dans cette zone, certes de plus en plus sécurisée, mais dangereuse tout de même.

À 7 heures, devant la tour, nous faisons une première photo destinée à l'ASM, le club de rugby de Clermont-Ferrand, l'état-major de la 3 et les unités du 92, tous Clermontois : clin d'œil à notre région et à ce sport collectif qui correspond si bien à l'esprit d'équipe que nous prônons. Il est maintenant 8 heures. Les unités sont au garde-à-vous au bord de la piste devant la tour de contrôle, entre les hélicoptères et les VBCI du GTIA 2. Il s'agit principalement de l'état-major de la brigade, des Gaulois du 92, des sapeurs du 31, des artilleurs du 68, du détachement de liaison opérationnel auprès des Maliens, mais aussi des pilotes et des mécaniciens du GAM et, enfin, des logisticiens du bataillon logistique, près de 600 hommes, tous ceux qui ne sont pas de garde, ceux qui s'apprêtent à partir pour Bamako, Dakar. Les autorités militaires maliennes et africaines sont venues, alignées sur une ligne, Denis au centre. Les anciens combattants de Gao, anciens

d'Indochine et d'Algérie, ont pris leur place sur les rangs. Ils portent fièrement leurs vieilles décorations.

La cérémonie est simple et militaire : passage des troupes en revue, lecture de l'ordre du jour n° 8, le dernier de la brigade, remise des médailles aux récipiendaires et départ des autorités saluées par le colonel Bert, responsable des troupes. Les combattants du Grand Gao sont alignés par compagnie, par bloc de 150 hommes. Ils lèvent la tête et je prends le temps de tous les regarder dans les yeux par colonne du premier au dernier rang. Les anciens combattants en vêtements traditionnels, blancs et très amples, se tiennent droit devant leurs chaises, pour certains s'appuyant sur leurs cannes. Ils ont des têtes de guerriers et saluent sans hésiter.

L'ordre du jour est l'occasion de rappeler le sacrifice des libérateurs, de faire le lien entre les Africains de 1945 et ceux d'aujourd'hui, également libérateurs, de mettre à l'honneur les premiers décorés. Accompagné de Denis et Bert, nous épinglons les précieuses croix au ruban rouge et blanc sur les poitrines des combattants de Doro, ceux du GTIA 2 et du détachement de liaison opérationnelle (DLO), des hommes de tous grades : officiers, capitaines, commandants de compagnie, sous-officiers, chefs de section, chefs de groupe, des caporaux-chefs et des jeunes caporaux valeureux. Cette décoration est réservée à ceux qui ont connu le danger, le feu. Tous la reçoivent avec émotion, en silence. La prise d'armes est terminée et les groupes en profitent pour immortaliser ce moment : les décorés avec les anciens combattants, tenant la grande flamme en tissu de la brigade, les unités avec leurs propres insignes. Un petit pot est servi sous des tentes pour féliciter les décorés, souligner le rôle joué par Denis, aux commandes pendant les opérations Doro, Bert et le lieutenant-colonel Christophe, à la tête de son DLO, pour remercier nos hôtes maliens et africains de leur présence, de leur confiance. Une page vient de se tourner. Nous saluons les anciens combattants du Soudan français. Leur fidélité me fait penser à ceux que j'avais invités le 11 novembre 2005, dans notre petit

camp de Man au nord de la Côte d'Ivoire. Eux aussi s'étaient battus sous nos trois couleurs et, le temps d'un repas en commun, ils avaient retrouvé l'ambiance de la popote, le visage des plus jeunes, des codes connus et partagés. Ces anciens ont fait partie de notre histoire. Leur rendre hommage est un devoir, comme en France. Ces anciens avaient eux aussi « une certaine idée de la France », comme ces deux Poilus, les Solunac Panic et Cirkovic, rencontrés dans leurs petits villages de Serbie, trente ans plus tôt, en grande tenue pour fêter la libération de leur pays par la France.

Dès 10 heures, la chaleur monte, avoisinant les 50 degrés. Des tourbillons de plusieurs mètres de hauteur se créent sur les bords de la piste et passent entre les Puma tremblants. Des mécaniciens, surpris par les rafales de vent, s'accrochent à la carlingue, du haut de leur échelle, pour ne pas être projetés plusieurs mètres plus loin.

La ration du jour contient des lasagnes. Trois jours plus tôt, j'avais discuté avec des soldats du 92, sous leur tente collective surchauffée, leur demandant ce qu'ils feraient en premier, en arrivant en France. Une caporal avait répondu en souriant : « Le menu de base d'une cafétéria de grande surface : des tomates, un steak haché-frites avec de la salade et deux boules de glace. » Ce n'était plus qu'une question de jours.

La zone est calme. Les officiers de la 6e brigade, à peine arrivés, prennent leurs marques en doublure de ceux de la 3, qui s'apprêtent à décrocher. Ils sont passés sans transition d'un climat tempéré aux chaleurs sahéliennes sous le grand hangar.

J'ai préparé mon dossier de consignes, vérifié le programme des trois prochains jours pour aller à l'essentiel et montrer à mon remplaçant les points importants : Gao, Tessalit et Kidal. Je sais qu'une fois aux commandes, il lui sera plus difficile de s'absenter du PC. Il ne me reste qu'à m'occuper de mes propres affaires. Mon premier sac a été mis en conteneur maritime trois jours plus tôt, comme pour tout le monde. Il arrivera un mois après notre retour. Il me reste à ranger mon deuxième sac et ma musette, à

nettoyer ma chambre et à installer un second lit en toile pour accueillir Laurent. La petite fenêtre est à demi obstruée par un morceau de toile de parachute camouflé, découpée à Tombouctou. Je la décroche du mur pour enrouler tout ce que je rapporterai du Mali : mes deux cannes et le sabre touareg, le caillou de René Caillié, un oignon de l'Ametettaï, trois pierres noires de l'Adrar, du sable d'Araouane, le porte-stylo en cuir de Dacko. Je décroche également de ma moustiquaire la broderie offerte par les Maliens libérés : « Tombouctou est libre, merci au général Barrera », où elle a pris la poussière depuis plus de trois mois.

À 19 heures, le Transall de la relève se pose. J'accueille le général Kolodjez, commandant la 6e brigade de Nîmes, secondé par le colonel Hubert, son adjoint, arrivé quelques jours plus tôt. Tous les trois, nous étions ensemble à Aix, trente-cinq ans plus tôt, et nous partageons de nombreux souvenirs ensemble.

Du jeudi 9 mai au samedi 11 mai

Passation de consignes entre généraux

Ces trois jours vont se partager entre les consignes, le suivi permanent de la situation, les visites des trois emprises (Gao, Tessalit et Kidal) et les dernières consignes données aux unités restantes de la brigade, avant la relève ultérieure. Trois jours très vite passés, où l'équipe « montante » est légitimement pressée de prendre le relais, où la « descendante » s'évertue à ne rien oublier.

Le 9 au matin, lever tôt. À 6 heures, les lieutenants de la base, principalement du GTIA 2 « *viennent me chercher au bureau pour un tour*

de l'emprise en camion TRM 10 000 plateau (allusion à Tessalit), puis café au pied de la tour. Je leur dis un mot sur le rôle des lieutenants, la chance qu'ils ont, que nous avons, d'être ici et d'avoir fait cette "entrée en premier" », de cette génération qui aura traversé l'Afrique et mené cette guerre.

Moment sympathique entre officiers. J'ai toujours l'impression d'être lieutenant, mais je vieillis, je mûris et le regard des autres devient de plus en plus respectueux, donc lointain. Il faut l'accepter, mais ne pas se prendre au sérieux, rester un lieutenant curieux et insolent quand il le faut. Nous sommes tous mortels.

Nous passons la matinée à Gao pour rencontrer les autorités civiles, avant un après-midi consacré aux consignes orales. Le soir, je vais saluer l'escadron des Hippocampes, celui de Tombouctou. Ils ont le sourire et de bonnes têtes de Marsouins. Dans un mois, ils seront rentrés à Angoulême. Je termine par la compagnie de transmissions. Dans la tente, est toujours accrochée une grande photo du Mont-Dore, avec laquelle la compagnie est jumelée depuis quelques mois. Le maire, Jean-François Dubourg, et son équipe municipale ont été à la hauteur des événements. Ce jumelage en ressortira renforcé par des liens d'amitié et de fidélité solides. Avant de quitter l'Auvergne, je retrouverai ces élus pour les remercier de leur appui indéfectible.

Vendredi 10 mai

Jour des reconnaissances dans le Nord

Debout à 3 heures, comme souvent, je passe un bon moment à discuter avec les permanents du service de nuit, devant un café, en treillis, basket et

sweat, la serviette et la trousse de toilette à la main. Nous faisons le point des incidents sur les postes et nous échangeons nos appréciations de situation sur l'ennemi et ce qu'il pourrait faire, sur la vie dans le camp et ce qui pourrait être amélioré.

À 7 heures, nous décollons pour Tessalit. L'escadron des Coqs du RICM a passé en compte ses blindés à un escadron légion de la 6. Ils attendent de repartir vers Gao et Bamako en Transall. Mon chef de détachement nous accueille dans mon ancien PC. Le général tchadien s'est installé 300 mètres plus loin, dans l'ancien bivouac du GTIA 4 du colonel Desmeulles. Je vais lui rendre visite. Il était l'un des quatre généraux tchadiens rencontrés à l'est de l'Ametettaï, le 24 février au soir. Les retrouvailles sont chaleureuses. Il regarde la télévision et nous propose des boissons fraîches, qu'il sort d'un réfrigérateur. Un soldat apporte une grande corbeille de fruits, des oranges, des grappes de raisin. Son circuit d'approvisionnement est visiblement meilleur que le nôtre. Il m'explique qu'il s'appuie sur des commerçants locaux qui se fournissent en Algérie. Le contingent tchadien a évacué Kidal et Aguelhok et les unités attendent dans le camp, sans connaître la date de retour, ce qui l'inquiète. L'oisiveté n'est pas conseillée pour une troupe en campagne. Nous rejoignons Kidal en survolant le Tighaghar à 1 000 mètres. La porte est ouverte. Je suis le tracé de vallées qui coupent le massif. Nous avons fait « *tomber le donjon et battu l'ennemi dans son sanctuaire, mais ce massif central dans le Sahel contient de l'eau. Il faut le surveiller de près, le contrôler, sinon nul doute qu'ils reviendront* ». À cette altitude, il fait presque 15 degrés de moins et nous apprécions cette climatisation passagère. Après avoir fait le tour de l'emprise, je prends quelques minutes pour saluer mes Bisons, leur parler du retour prévu le mois prochain et les inciter plus que jamais à la vigilance jusqu'au bout. Ils tiendront le poste jusqu'à la relève.

Retour sur Gao, au point de presse du soir, dans le hangar, je vois maintenant plus de visages nouveaux que de têtes connues. Un kamikaze a

essayé sans succès de se faire exploser à Ménaka, au milieu d'un groupe de soldats nigériens, trois autres ont cherché à faire de même à Gossi, contre des soldats maliens. Tous ont été abattus à temps, avant l'explosion. C'est la première fois que la Misma est visée. Nous sommes bien en phase dite de transition et l'ennemi poursuit son harcèlement.

Samedi 11 mai

Dernier jour en tant que commandant de la brigade Serval

Dans la matinée, nous assistons à la traditionnelle réunion des alliés sous la tente. Escortés par une section VBCI, nous allons saluer le nouveau PC avant de la Misma, à peine installé, puis celui des forces maliennes, toujours en attente à Gao. Je retrouve pendant une heure les fantassins du 92 qui rentreront avant la fin du mois. Ils seront bientôt remplacés par une compagnie du 1er régiment de tirailleurs d'Épinal. Les deux régiments, équipés de VBCI, se connaissent bien et se croisent souvent en Opex, deux régiments solides, durs au mal. Gaulois et tirailleurs étaient ensemble à Mitrovica en 2000, quand je dirigeais les opérations du bataillon mécanisé en ville. Le capitaine du Gardin, efficace et adulé de ses tirailleurs, que je côtoyais alors, commande maintenant le régiment, et je ne suis pas inquiet sur l'aptitude opérationnelle de la compagnie qu'il enverra à Gao. Le transfert d'autorité a été fixé à l'issue du point de situation de 19 heures. « *Le sable coule entre les doigts et la fin approche, mais elle était attendue et nous avons rempli notre mission.* »

Le point commence. J'ai rejoint ma place face à la grande carte où sont figurées les unités. Les nouveaux chefs de bureau de la 6 présentent la

situation. Laurent est à ma droite. Dans quelques instants, il sera le chef. La tempête se lève d'un coup et les explications des intervenants deviennent de plus en plus inaudibles. Les plaques de tôle du toit sont malmenées et certaines tapent violemment. C'est le début de la saison des pluies. Le ciel du Mali nous salue.

Le nouveau chef d'état-major met son PC au garde-à-vous dans le bruit des tôles et du vent. Avec Laurent, nous nous serrons la main. Bon courage et bonne chance à la 6 pour sa mission. Le nouveau PC applaudit l'équipe descendante de la 3. Je les salue tous.

Je quitte le CO. En sortant, je croise mon adjudant-chef catalan et son caporal-chef marseillais, debout dans un coin. Eux aussi, je leur serre la main, serviteurs de l'ombre et artisans de la victoire. C'est grâce à eux que notre armée tient et gagne ses batailles. « *Dîner en pleine tempête, beaucoup de vent de sable, de bruits.* » Avec Denis, Rémi et les fidèles du premier cercle, nous partageons un dîner, face à la piste. La pression retombe. Nous sommes redevenus irresponsables et le Transall partira demain à l'aube. Rémi souffle aussi. Il n'aura plus à me préparer la synthèse du soir pour le compte rendu quotidien. Il a rangé son ordinateur portable et il attend le retour en pensant aux siens.

Dimanche 12 mai

Retour sur Bamako

De nombreuses tentes ont été renversées par le vent, mais aucun blessé n'est à déplorer. Nous décollons à 7 heures, avant les grosses chaleurs, ce qui permet de porter plus de charge. Je laisse sous les ordres de la 6 un contingent important d'Africains qui tiennent les emprises et vont assurer

les premières missions de présence du nouveau mandat, des unités de mes cinq régiments d'Africains qui rentreront pour la plupart dans les prochaines semaines. Je ne suis donc pas totalement tranquille et je le serai réellement le 26 juin, jour du retour des derniers sapeurs du 31. Les portes du Transall s'ouvrent. Amusé, je me remémore mon départ d'Abéché neuf ans plus tôt. Dans la même configuration, j'avais vu sortir Arnaud K., mon cousin germain et filleul, capitaine et pilote de l'armée de l'air. Aussi surpris l'un que l'autre, nous nous étions embrassés chaleureusement ; ce qui avait eu pour effet de surprendre mes 400 chasseurs du 16. Un colonel d'infanterie embrasser un capitaine, du jamais vu. Nous avions éclaté de rire en les voyant à l'arrêt et, en levant le bras d'Arnaud, je leur avais crié : « Je vous présente mon filleul, le meilleur pilote de Transall ! », ce qui avait provoqué un éclat de rire général. Je ne croyais pas si bien dire. En approche finale pour se poser sur la piste de N'Djamena, un moteur était tombé en panne et j'avais découvert en quelques secondes un pro, une équipe soudée et entraînée. Cette fois, Arnaud n'est pas là !

Avec Denis, nous nous sommes installés sur la banquette du cockpit, à l'avant du Transall, et nous avons regardé Gao disparaître. C'est l'heure du bilan : quatre mois d'opérations, un pays libéré, plusieurs centaines de terroristes mis hors combat, aucune perte par tirs fratricides, par accidents, aucune perte collatérale parmi les civils, mais la brigade a payé le prix de ces succès : quatre tués et de nombreux blessés, heureusement tous sauvés.

Ce séjour à Bamako sera marqué par mes retrouvailles avec Grégoire, et le soir avec le général Dembélé, que je revois avec un réel plaisir. Bamako n'est pas Gao ni Tessalit. Ce n'est pas Saigon non plus, mais, sur la base, autour de l'aéroport, le soutien s'est organisé. Nous redécouvrons la chaîne impersonnelle du restaurant collectif, les vivres frais et les légumes du Sud, des glaces, les repas préparés par l'économat des armées. Pour autant, nous n'envions pas nos camarades de Bamako. Nous sommes seulement pressés de rejoindre Paphos et la France, nos familles, nos proches.

Lundi 13 mai

Jour du départ

Réveil tôt, avec un « *début assommant de gastro* ». Trop de verdure et de viande d'un coup ! Le vol est prévu pour le soir. Nous nous revoyons avec Grégoire, qui nous accompagne à l'aéroport. Entourés des personnels du PC, nous lui offrons une petite statuette représentant la Victoire de Constantine. Je salue un bon camarade avant de monter dans le DC 10 gouvernemental, habitué aux rotations de personnels entre les théâtres d'opération et la métropole.

Comme toutes les femmes de militaire, la mienne s'est débrouillée seule pour trouver un logement, un déménageur. Les inscriptions aux écoles ne s'annoncent pas bien. « *Il va falloir revenir aux réalités de la vie quotidienne, à la prochaine mutation, retrouver l'équilibre*. » Elle ne se plaint pas. J'ai toujours réussi à être présent aux déménagements, comme aux naissances, ce qui est assez rare dans les armées pour être noté ! Je sors de ma musette mon petit carnet à élastique et mon stylo-bille. Ils me suivent partout depuis janvier. J'écris : « *Cette opération se termine. Avec elle, près de quatre mois non-stop d'opérations à un rythme effréné. Je n'en rêvais pas tant en pensant à cette alerte Guépard. Baraka et Fortuna. J'ai été comblé par mes hommes, par mon état-major. Je rentre épuisé, la carcasse à reprendre, des ongles aux paumes de mains déshydratées, aux intestins atteints, les tendinites, mais la bête est solide. Retrouver la famille, penser au futur, repartir. Deux mois encore à la tête de la 3, ma belle brigade aux trois croissants.* »

Du mardi 14 mai au vendredi 17 mai

Le sas de Paphos

Nous nous posons à Chypre à 5 heures. Le temps de récupérer les sacs, d'embarquer dans les véhicules et nous sommes accueillis dans le hall de cet hôtel qui a vu défiler tous nos camarades. Ce sas est réservé aux théâtres durs et certains sont déjà venus ici, dans le passé. À l'arrivée, des cadres choisis des régiments concernés nous accueillent pour donner à chacun les clés de sa chambre et les détails pratiques. L'hôtel est situé au bord de la mer. Il comprend bars, piscines, salles de sport et de grandes salles de restauration où rien ne manque. Nous le partageons avec des touristes étrangers qui ont, eux aussi, leurs activités. Chacun a reçu un tee-shirt de couleur au nom de l'hôtel, la tenue de sport est de rigueur pour le séjour. Le programme est très bien fait. Chaque soldat a même droit à un massage de vingt minutes et des séances de sophrologie, réalisées par un sous-officier des sports, spécialiste de la récupération, et régulièrement déçu de ses prestations. En quelques minutes au sol, sur le dos, les groupes s'endorment. Il me confie avoir constaté une différence notable entre les retours d'Afghanistan et ceux du Mali, deux théâtres différents, mais durs. Pour lui, les premiers étaient surtout fatigués psychologiquement, les seconds plutôt physiquement. Pour tous, ces trois jours resteront une bonne étape, le signe d'une reconnaissance de la Nation, après une période de risques et de tensions, une séquence de décompression pour ne pas passer brusquement « *de la guerre au foyer* ». Nous passons tous en entretien personnalisé et en groupe, avec des spécialistes de la cellule d'intervention et de soutien psychologique de l'armée de terre, chargés d'écouter, d'aider, de détecter les « blessures invisibles ». Ces séances sont indispensables aux sections pour évacuer certains souvenirs, sublimer les peurs, les images de mort et se préparer au retour dans un monde normal. Des séances, toujours

très suivies, sont effectuées sur le retour dans le foyer familial et les risques de « décalage » à connaître. En trois jours, tous retrouvent le confort de la vie occidentale : un lit, des draps, une nourriture équilibrée, pas d'insécurité, des réseaux téléphoniques et des émissions de télé, un programme non contraignant qui permet de dormir longtemps. L'aumônier, le Padre, écoute et accompagne tous ses hommes, croyants ou agnostiques, qui lui font confiance.

Je profite de ces trois jours pour terminer le rapport de fin de mission avec Denis et Rémi, attablés face à la mer. La météo n'est pas très clémente, mais je trouve le temps nécessaire pour préparer mes prochaines entrevues de retour de mission avec les autorités militaires, pour partager quelques moments de détente et de discussions avec mes Africains et ceux qui vont rejoindre leur brigade, les Coqs de la 9.

Vendredi 17 mai

Retour en France

Nous quittons Paphos dans la nuit pour atterrir à Nantes en fin de matinée, aéroport le plus proche du groupe le plus nombreux, l'escadron de Poitiers. Les prochains vols atterriront à Paris, Clermont, Lyon… Mon fidèle Marie-Jo, rentré quelques jours plus tôt, a récupéré ma voiture officielle, une Peugeot 308, pour rentrer directement sur Clermont-Ferrand, suivi des bus de l'état-major. Chacun rejoint sa garnison, sa famille, comme à chaque retour d'opération. Le climat est agréable à Nantes. Je pose mes sacs dans le coffre et je m'apprête à envoyer un sms pour prévenir les miens de mon arrivée, lorsque je ressens une timide pression sur l'épaule. L'adjudant Stéphane est debout, sa musette sur le dos, seul. Il tenait à me

saluer avant de monter dans son bus pour rejoindre sa garnison. Une belle figure de soldat, le dernier à qui j'avais serré la main le 26 février au PC du GTIA 3, la veille de l'attaque de l'Ametettaï, en sachant qu'il aurait un rôle décisif, qu'il a d'ailleurs parfaitement assumé. Les paroles sont inutiles, le geste suffit. Nous sommes aussi émus l'un que l'autre. En lui serrant longuement la main, j'ai conscience de saluer un de ces chefs qui n'ont pas subi, qui ont tiré leurs hommes et les ont menés à la victoire. Avec ce geste, j'ai salué les 4 000 hommes de la brigade Serval et j'ai tourné une des pages les plus intenses de ma vie d'officier.

Épilogue

Le défilé du 14 juillet 2013 vient de s'achever, dernier acte de cette aventure. Derrière nos frères d'armes africains, puis nos drapeaux tricolores, nous avons salué le chef des armées sous les applaudissements du peuple de Paris. Avant de rejoindre Clermont-Ferrand et les cartons de déménagement, je me suis arrêté en famille dans un fast-food de la banlieue parisienne, en tenue sable, le galon de caporal d'honneur de la Légion étrangère sur la manche, les décorations sur la poitrine, l'Ordre national malien autour du cou, sans avoir pris le temps de me changer. Deux routiers tatoués interrogent mes enfants et s'approchent. Ils n'étaient pas sur les Champs, mais ils ont compris d'où je viens et, presque timidement, ils viennent me féliciter pour cette campagne. « On vous a suivis. On est fiers de notre armée. Vous avez fait du bon boulot. Dites-le à vos soldats. » Les deux hommes rejoignent leur camion et leur vie difficile. C'est aussi pour eux que nous sommes allés au Mali.

Les mois passent. La brigade Monsabert est décorée de la croix de la Valeur militaire, tout comme l'état-major de la 11e brigade parachutiste et les régiments engagés. La plupart des soldats de Serval repartent déjà en Opex : l'adjudant Stéphane en Côte d'Ivoire, Cristian au Mali à deux reprises, les hommes de la 3 à Bamako, puis à Badgad, ceux de la 11 à N'Djamena au cœur de l'opération Barkhane, qui a succédé à Serval dans toute la zone sahélienne. Certains sont engagés dans Sangaris, mission

exigeante en Centrafrique. Les opérations ne s'arrêtent jamais. L'obscurantisme ne désarme pas et notre armée contribue à le contenir aux franges de l'Europe, à l'est et au sud, en coopération étroite avec nos alliés africains et orientaux.

Fin décembre 2014, il pleut sur la lande bretonne de Coëtquidan. Je viens de terminer une conférence sur la communication devant les cinq promotions des écoles d'officiers. Les questions ont vite dérivé sur les opérations, le rôle du chef, les valeurs, les fondamentaux du commandement, de la cohésion, l'essentiel de notre métier des armes. En fixant ces six cents jeunes officiers, la relève, je réalise le chemin parcouru, la solidité de nos écoles de formation, la foi de nos hommes dans le service de la Nation, l'évolution du monde et, toujours, le bien-fondé des principes, de l'entraînement et des forces morales. Eux aussi auront forcément à se battre. Dans ce monde dangereux et imprévisible, la paix se gagne à la force du glaive et au prix du sang. La victoire s'apprend ensuite à l'école. Depuis des décennies, la devise de Saint-Cyr est inscrite en toutes lettres à l'entrée du camp : « Ils s'instruisent pour vaincre ». En rejoignant la gare de Rennes, je la vois disparaître, bien certain qu'elle est une clé de la réussite, le lien entre toutes les générations d'officiers.

Février 2015. Après le Mali, c'est Paris qui a été frappé par les djihadistes, faisant prendre conscience à ceux qui en doutaient que nous sommes bien en guerre et que ce combat ne concerne pas que les Africains. La nuit tombe sur le Champ-de-Mars devant l'École militaire. Hier, la France a rendu hommage à nos neuf camarades de l'armée de l'air, fauchés par un chasseur sur la piste d'Albacete. Parmi eux se trouvait le capitaine Kocher, navigatrice sur Mirage 2000, « ange gardien » de la brigade Serval. Je l'avais félicitée pour sa troisième citation, remise dans la cour des Invalides. Je garde en mémoire son sourire, comme le visage tendu des veuves courageuses de nos soldats tués : Pauline, Nathalie et leurs familles.

Je croise un groupe de soldats en armes au pied de la statue équestre de Joffre, le libérateur de Tombouctou. Gaulois du GTIA 2-92e RI, ils étaient à Gao, Telataï et Imenas. Nous nous retrouvons deux ans après. Depuis les attentats de janvier, ils veillent en permanence sur le sol même de notre pays. « Mon général, nous sommes bien accueillis par la population. Ils ont compris qu'on les défend, même s'ils ne savent pas ce qu'on a fait au Mali. » Je me remémore cette phrase de Joffre, écrite après la victoire de la Marne : « Je ne sais pas qui a gagné cette bataille, mais je sais qui l'aurait perdue. » Je les regarde et j'ai la certitude que cette victoire du Mali a été la leur, celle du soldat français éternel, courageux et généreux, toujours prêt à défendre son pays, aujourd'hui comme en 1914.

À ceux qui sont tombés, à ceux qui servent quotidiennement, à ceux que j'ai eu l'honneur de commander depuis trente ans, à celles et ceux qui les ont attendus, qui les pleurent, ce livre est dédié.

Remerciements

Le chef de bataillon Rémi Scarpa, mon assistant militaire au Mali,

Maud Hénon pour avoir patiemment déchiffré mes trois cents pages manuscrites, avant de les dactylographier,

le capitaine Jean-Luc Bodet, mon officier images, pour la réalisation des cartes et la recherche des photographies,

Pierre Bayle, DICOD, pour son appui,

l'historien et écrivain Jean-Christophe Notin, pour ses conseils.

le colonel Pierre Esnault, pour ses travaux tirés de l'opération Serval,

et surtout mon épouse et mes enfants pour leur soutien indéfectible et leur patience pendant cette année d'écritures nocturnes et dominicales.

Bibliographie succincte

Général de Monsabert, *Notes de guerre*, éditions Jean Curutchet, 2000.

Jean-Christophe Notin, *La Guerre de la France au Mali*, Éditions Taillandier, 2014.

Paul Gaujac, *La 3 sous le signe de la victoire*, éditions Histoire et Collections, 2014.

Rémi Scarpa, *Offensive éclair au Mali*, Éditions Pierre de Taillac, 2014.

Roger Frison-Roche, *L'Esclave de Dieu*, Éditions Flammarion, 1985.

René Caillié, *Voyage à Tombouctou*, Éditions La Découverte, 1989, et La Découverte Poche, 2007.

Joffre, *À Tombouctou. 25 décembre 1893-10 juillet 1894*, Éditions Paléo, 2012.

Jean-Christophe Rufin, *L'Empire et les Nouveaux Barbares*, Jean-Claude Lattès, 1991.

Lexique

Africains	surnom des soldats de la 3e brigade, brigade Monsabert
ABL	anti-blindé léger
ACA	antenne chirurgicale avancée
AK 47	*Avtomat Kalachnikova*, automatique de Kalachnikov, modèle 47. Fusil d'assaut de 7,62 mm, le plus répandu au monde
AM	assistant militaire
AMX-10RC	char léger armé d'un canon de 105 mm. Atelier d'Issy-les-Moulineaux-classe 10, Roues Canon.
Aqmi	Al-Qaïda au Maghreb islamique
AT4 CS	lance-roquette individuel de 84 mm, appelé aussi ABL, *voir* ABL
Auvergne	nom de tradition du 92e régiment d'infanterie et, par extension, du bataillon formé au Mali par ce régiment, le GTIA 2
BatLog	bataillon logistique
BCP	bataillon de chasseurs à pied
BGL	bombe guidée laser, *voir* GBU
Bigors	surnom traditionnel des artilleurs de marine. Issu de « biges hors », commandement qui précédait l'ouverture des sabords avant le tir des canons, au temps de la marine à voile
Bisons	surnom traditionnel des fantassins du 126e régiment d'infanterie
BM	brigade mécanisée
BMP	*Boyevaya Mashina Pekhoty*, véhicule de combat d'infanterie. Véhicule d'origine soviétique, chenillé et destiné au transport et à l'appui de l'infanterie mécanisée
BP	brigade parachutiste
BPC	bâtiment de projection et de commandement
BRB	batterie de renseignement de brigade
BRDM 2	*Boyevaya Razvedyvatelnaya Dozornaya Mashina*, véhicule de combat et reconnaissance. Automitrailleuse à roue de conception soviétique, armée d'une mitrailleuse de 14,5 mm
Caesar	camion équipé d'un canon de 155 mm, portée de 40 km
CCT	compagnie de commandement et de transmissions
CEA	compagnie d'éclairage et d'appui
CEMA	chef d'état-major des armées
CEMAT	chef d'état-major de l'armée de terre
Chameaux	surnom des Marsouins du 2e RIMa
CFT	commandement des forces terrestres
CHEM	Centre des hautes études militaires
CO	centre des opérations

ComBrig	commandant de la brigade
Coqs	surnom des Marsouins du 3e escadron du RICM
COS	commandement des opérations spéciales
CPCO	centre de planification et de conduite des opérations
Crocos	surnom des Marsouins du 3e escadron du 1er RIMa
DIA	division d'infanterie algérienne
DICOD	délégation à l'information et à la communication de la Défense
DL	détachement de liaison
EEI	engin explosif improvisé, *voir* IED
EMA	état-major des armées
EUTM	Mission européenne d'entraînement au Mali
Eryx	missile antichar de l'infanterie, portée de 600 mètres. Il tient son nom d'un serpent des sables du désert, réputé pour son agilité
Fama	Forces armées maliennes
FAMAS	Fusil d'assaut-Manufacture d'armes de Saint-Étienne. Fusil de 5,56 mm
Fatim	Force armée tchadienne en intervention au Mali
FOB	*Forward Operating Base*. Base opérationnelle avancée, sécurisée et fortifiée
FOS	fouille opérationnelle spécialisée. Unité interarmes pour la mise en œuvre de procédures et d'équipements spécifiques en environnement hostile
FS	forces spéciales
G08	nom du poste de commandement projetable de la 11e brigade parachutiste
GAD	groupes armés djihadistes, également appelés GAT : groupes armés terroristes
GAM	groupement aéromobile
Gaulois	surnom des soldats du 92e régiment d'infanterie
GBU-12	*Guided Bomb Unit*. Bombes guidées laser (*voir* BGL), modifie elle-même sa trajectoire pour atteindre la cible « éclairée » par le laser
GCP	groupement des commandos parachutistes
Grognards	surnom des soldats de la 1re compagnie du 92e régiment d'infanterie
GTIA	groupement tactique interarmes
Guépard	dispositif d'alerte permanent de l'armée de terre
Hippocampes	surnom des soldats de l'escadron d'aide à l'engagement du 1er RIMa
IED	*Improvised Explosive Device*. Engin explosif improvisé, *voir* EEI
Katibas	noms des unités rebelles (équivalent d'une compagnie)
Marsouins	surnom des soldats de l'infanterie de marine
Minusma	Mission multidimensionnelle intégrée des Nations unies pour la stabilisation au Mali

Misma	Mission internationale de stabilisation au Mali
Hot	Haut subsonique optiquement téléguidé. Missile antichar à guidage optique de longue portée (jusqu'à 4 000 m) et à vitesse subsonique
MNLA	Mouvement national de libération de l'Azawad
Mujao	Mouvement pour l'unicité du djihad en Afrique occidentale
Opex	opérations extérieures
PC	poste de commandement
PCC	poste de commandement de circonstance, nom donné au PC avant de la brigade
RA	régiment d'artillerie
RAA	régiment d'artillerie d'Afrique
RAMa	régiment d'artillerie de marine
Rapaces	surnom des parachutistes du 1er RCP et des fantassins de la 4e compagnie du 92e RI
RCP	régiment de chasseurs parachutistes
REC	régiment étranger de cavalerie
REI	régiment étranger d'infanterie
« rens »	renseignement
REP	régiment étranger de parachutistes
RG	régiment du génie
RGP	régiment du génie parachutiste
RH	régiment de hussards
RHC	régiment d'hélicoptères de combat
RHFS	régiment d'hélicoptères des forces spéciales
RHP	régiment de hussards parachutistes
RI	régiment d'infanterie
RIC	régiment d'infanterie coloniale
RICM	régiment d'infanterie chars de marine
RIMa	régiment d'infanterie de marine
RT	régiment de transmissions ou régiment du train
VAB	véhicule de l'avant blindé
VBCI	véhicule blindé de combat de l'infanterie
VBL	véhicule blindé léger
VM	Valeur militaire (surnom de la croix du même nom)

Liste des cartes

Création de Jean-Luc Bodet

p. 60	21 janvier : déploiement de la brigade Serval
p. 82	Les trois routes de Tombouctou
p. 96	26-27 janvier : prise de la boucle du Niger
p. 116	4 au 9 février : la course en avant
p. 122	Serval. « Une opération hors norme »
p. 136	Mi-février : le bouillard de la guerre
p. 154	Brigade Serval : les combats au Mali
p. 162	19 au 22 février : l'embrasement
p. 191	La bataille de l'Ametettaï « la prise du Donjon »
p. 226	Février-mars : opérations Doro « les combats du Grand Gao »
p. 270	Mi-mars : l'Adrar des Ifoghas « la fouille des douves »
p. 327	Fin mars début avril : retour sur la boucle du Niger
p. 338	Avril-mai : vider les soutes des terroristes
p. 390	La relève

Liste des crédits photographiques

Bernard Barrera (1 haut et bas, 2 bas, 9 bas, 10 haut et milieu, 11 haut, 16)
Jean-Luc Bodet (6 haut gauche, 6-7 bas, 12 haut)
Droits réservés (2 haut)
LP/Philippe de Poulpiquet (11 bas)
Ouest France/François Rihouay (3 bas)
Rémi Scarpa (8 haut, 9 haut, 11 milieu, 15 haut)
ECPAD/France/2013/Arnaud, R. (4 bas, 5 milieu, 8 milieu et bas, 9 milieu, 10 bas)
ECPAD/France/2013/Ghislain, M. (5 haut et bas, 6-7 haut, 14 haut)
ECPAD/France/2013/Jérémy, L. (2 milieu, 3 haut, 4 haut, 13 bas, 15 bas)
ECPAD/France/Collection Marine nationale/2013/Johann, P. (14 bas)
ECPAD/France/Collection SIRPA TERRE/2013/Jérémy, F. (4 milieu)
ECPAD/France/Collection SIRPA TERRE/2013/Olivier, D. (13 haut)
5RHC/France/Peducasse (3 milieu, 6 milieu)
EMA (12 bas)